



CHARLAINE HARRIS

LA COMMUNAUTÉ DU SUD 5

La morsure de la panthère

TRUEBLOOD®

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT AUX USA DIFFUSÉE PAR **HBO**
HOME BOX OFFICE.
EN PREMIÈRE EXCLUSIVITÉ EN FRANCE SUR **Orange cinéma séries**



CHARLAINE HARRIS

LA COMMUNAUTÉ DU SUD 5

La morsure de la panthère

Traduit de l'américain
Par Frédérique Le Boucher

1

J'ai su avant mon frère qu'il allait se transformer.

Je conduisais en direction de Hotshot. Jason regardait le soleil se coucher en silence. Il portait de vieilles fringues informes et avait emporté quelques affaires dans un sac en plastique : une brosse à dents et des sous-vêtements de rechange. Emmitouflé dans son épaisse parka camouflage, il s'était rencogné dans son siège et regardait droit devant lui. Son visage trahissait une tension manifeste. Il essayait de contrôler sa peur. Sa peur et son excitation.

— Tu as ton portable ?

A peine avais-je ouvert la bouche que je me mordais la lèvre : je lui avais déjà posé la question. Mais au lieu de me reprendre, Jason s'est contenté de hocher la tête sans broncher : il n'était vraiment pas dans son état normal.

On était encore en plein après-midi, mais la luminosité baisse vite à la fin du mois de janvier. Pourtant, cette nuit-là, le ciel serait clair : c'était la première pleine lune de l'année.

Quand j'ai arrêté la voiture, Jason s'est tourné vers moi. Même dans la pénombre, j'ai vu que ses yeux avaient changé, non seulement de couleur – ils n'étaient plus bleus, comme les miens, et tiraient sur le jaune –, mais aussi de forme.

— Je me sens bizarre.

Il se tâta la figure sans comprendre. Il n'avait pas encore fait le rapprochement.

Le modeste hameau de Hotshot, silencieux et immobile, se recroquevillait autour de son carrefour dans le jour finissant. Un vent mordant balayait les champs déserts. Les arbres frissonnaient sous les assauts des bourrasques glacées. Seul un homme avait osé braver le froid. Il se tenait devant une des

maisonnettes que sa façade fraîchement repeinte distinguait du lot. Il avait les yeux fermés, la tête levée vers le ciel.

Calvin Norris a attendu que Jason descende de voiture pour s'approcher de ma portière. J'ai baissé la vitre.

Ses prunelles étranges – entre le vert et l'or – avaient quelque chose de fascinant, mais le reste de sa personne était d'une affligeante banalité. Solide, trapu et grisonnant, il ressemblait à des centaines de types que je voyais tous les jours Chez Merlotte.

— Je vais bien m'occuper de lui.

Derrière Calvin se dressait la silhouette de mon frère. Il me tournait le dos. L'air autour de lui semblait vibrer.

Calvin Norris n'y était pour rien. Ce n'était pas lui qui avait mordu mon frère et l'avait changé à jamais. Calvin était certes un changeling, mais il était né comme ça. C'était sa nature profonde.

J'ai dû me forcer pour le remercier.

— Je le ramènerai chez lui demain matin, a-t-il ajouté.

— Chez moi, s'il vous plaît. Il a laissé son pick-up à la maison.

— D'accord. Bonne nuit.

Une nouvelle fois, il a levé la tête vers le ciel, et j'ai senti que, derrière les portes et les fenêtres closes, toute la communauté de Hotshot n'attendait qu'une chose : que je parte.

C'est ce que j'ai fait.

Jason a frappé à ma porte à 7 heures le lendemain matin. Il tenait toujours son sac en plastique à la main. Il n'avait pas utilisé ses affaires de rechange. Il avait des égratignures sur le visage et les mains écorchées. Quand je lui ai demandé comment il allait, il m'a juste regardée sans rien dire, puis il est passé devant moi et a traversé le salon pour aller dans le couloir. Le verrou du cabinet de toilette a claqué. J'ai entendu l'eau couler et j'ai poussé un gros soupir. Bien que je sois rentrée du boulot à 2 heures du matin complètement épuisée, je n'avais pas beaucoup dormi.

Quand Jason est ressorti, je lui avais déjà préparé des œufs au bacon. Il s'est assis à la table de la cuisine avec l'air satisfait d'un homme content de retrouver les gestes familiers d'un rituel

agréable. Mais, après avoir jeté un coup d'œil à son assiette, il s'est levé d'un bond et s'est rué aux toilettes, dont il a refermé la porte derrière lui d'un coup de pied. Je l'ai entendu vomir encore et encore.

Je suis restée plantée là, accablée par mon impuissance. Je savais qu'il n'aurait pas voulu de moi à ses côtés. Au bout d'un moment, j'ai vidé son assiette et la mienne dans la poubelle, honteuse de jeter de la nourriture mais absolument incapable d'avaler quoi que ce soit.

Quand Jason est revenu, il m'a juste lancé :

— Café.

Il était carrément vert et il marchait comme s'il avait des courbatures.

— Ça va ?

Je n'étais même pas sûre qu'il soit en état de me comprendre. Je lui ai servi une tasse de café.

Il a mis longtemps avant de me répondre, comme s'il avait besoin de réfléchir à la question.

— Oui... C'est le truc le plus dingue qui me soit jamais arrivé !

Sur le coup, j'ai cru qu'il parlait de son petit séjour dans mes toilettes. Mais ça n'avait rien de nouveau pour Jason. Il avait pas mal picolé dans sa prime jeunesse, jusqu'à ce qu'il finisse par comprendre qu'il n'y avait vraiment rien de glorieux, ni de franchement sexy, à rester penché au-dessus d'une cuvette de W.C., à rendre tripes et boyaux.

— De te transformer ?

Il a hoché la tête, sa tasse serrée entre les mains. Nos regards se sont croisés. Ses yeux avaient repris leur aspect habituel.

— C'était dément. Évidemment, vu que j'ai été mordu, que je suis pas né comme ça, je me change pas en vraie panthère comme eux.

Il y avait une note de jalousie dans sa voix. A croire qu'il les enviait !

— Mais quand même, ce que je deviens... C'est dingue ! Tu sens la magie agir à l'intérieur, ta vue se modifier, tes os se déplacer dans ton corps, se courber, s'adapter. Et puis, tout à

coup, tu te retrouves au ras du sol et tu bouges différemment, tu marches différemment. Quant à courir, bon sang ! Ça, pour courir, tu cours ! Et, pour ce qui est de chasser... Ah ! Tu chasses comme...

Il s'est interrompu. Ça tombait bien : je préférerais ne pas savoir la suite, justement.

— Ce n'est pas si terrible que ça, alors ?

Je serrais les mains comme une pénitente en prière. Jason était toute ma famille – hormis une cousine qui était tombée dans la drogue depuis des années.

— Pas si terrible, non, a répondu Jason en s'efforçant de sourire. C'est même génial, lorsque tu es vraiment un animal. Tout devient si simple ! C'est quand tu reprends forme humaine que ça se corse.

Bien. Mon frère n'était pas devenu suicidaire. Il n'était même pas déprimé. Je ne m'étais pas aperçue que je retenais mon souffle avant de recommencer à respirer. Jason allait réussir à vivre avec les nouvelles cartes qu'on lui avait données. Il allait tirer son épingle du jeu, comme toujours.

Ouf ! C'était comme si on venait de m'enlever un truc coincé entre les dents ou un caillou pointu de ma chaussure. Pendant des jours entiers, des semaines même, je m'étais inquiétée. Et maintenant, toute cette anxiété s'envolait d'un coup. Ça ne signifiait pas pour autant que tout irait comme sur des roulettes pour Jason – dans ma façon de voir les choses, du moins. S'il épousait une humaine standard, leurs enfants seraient normaux. Mais s'il épousait une fille de Hotshot, un changeling, j'aurais des neveux et nièces qui se transformeraient tous les vingt-huit jours. Enfin, après leur puberté, en tout cas, ce qui leur laisserait, à eux et à cette brave tante Sookie, le temps de se faire un peu à l'idée.

Par chance, Jason avait beaucoup de jours de congé à rattraper et il n'était pas attendu à la voirie, ce matin-là. En revanche, moi, je devais aller bosser. Bon, je prenais le service du soir, alors j'avais le temps. D'ailleurs, le rutilant pick-up de Jason n'avait pas encore démarré que je retournais me coucher, tout habillée. Moins de cinq minutes après, j'étais dans les bras

de Morphée. Il suffit que la tension se relâche, et pouf ! Vous dormez comme un bébé.

Quand je me suis réveillée, il était 15 heures. Il fallait que je commence à me préparer pour aller prendre mon service Chez Merlotte. Un soleil radieux brillait dans le ciel et il faisait 10 °C, d'après mon thermomètre. Ce n'est pas inhabituel, pour un mois de janvier, en Louisiane du Nord. La température allait chuter après le coucher du soleil, et Jason changerait de forme. Enfin, il aurait un peu de fourrure pour se protéger du froid, ce serait déjà ça – pas un pelage entier, puisqu'il demeurerait mi-homme mi-bête –, et il serait avec d'autres panthères. Elles chasseraient dans les bois. Mieux vaudrait ne pas se balader dans la forêt autour de Hotshot, ce soir-là...

Tout en mangeant, en prenant ma douche et en pliant mon linge, je n'ai pas cessé de m'interroger : si des changelings rencontraient un humain par une nuit de pleine lune, est-ce qu'ils le tuaient ? Quelle part d'humanité un changeling conservait-il sous sa forme animale ? Si deux panthères-garous s'accouplaient sous leur forme animale, est-ce qu'elles avaient une petite panthère ou un bébé humain ? Qu'est-ce qui se passait quand une panthère-garou voyait la pleine lune, alors qu'elle était enceinte ? Jason connaissait-il la réponse à ces questions ? Calvin lui avait-il fait un petit topo sur le sujet ?

Je n'avais rien demandé à Jason, et j'avais bien fait. Tout était encore si nouveau pour lui. Et puis, j'aurais tout le temps plus tard.

Pour la première fois depuis le Nouvel An, je pouvais me projeter dans le futur. Le cercle blanc sur mon calendrier n'était plus le symbole de la fin de quelque chose, mais juste un signe qui indiquait un phénomène astronomique mensuel. On venait de m'ôter un tel poids sur la poitrine qu'en enfilant mon uniforme – pantalon noir, sweat-shirt blanc à encolure bateau et Reebok noires –, je me suis sentie presque étourdie par tant de légèreté. J'aurais embrassé tout le monde. Pour une fois, j'ai décidé de renoncer à ma queue de cheval habituelle. J'ai mis de petites boucles d'oreilles rouges et appliqué un brillant à lèvres assorti. Un peu d'ombre à paupières, de mascara, une touche de blush, et j'étais prête.

J'avais garé ma voiture derrière la maison. Avant de fermer la porte derrière moi, j'ai prudemment inspecté la véranda pour être sûre qu'aucun vampire ne m'attendait, tapi dans un coin. Je m'étais déjà fait surprendre, et ce n'était pas le genre d'expérience que j'avais envie de renouveler. Il ne faisait pas encore tout à fait nuit, mais il y avait des lève-tôt chez les vampires. En découvrant la recette du sang artificiel, les Japonais ne s'attendaient sans doute pas à voir les vampires sortir de l'univers des contes et légendes pour entrer de plain-pied dans le nôtre. Ils voulaient juste se faire un peu de fric en vendant leur produit miracle aux banques du sang et aux urgences des hôpitaux. Pourtant, la face du monde en avait été changée à tout jamais.

En parlant de vampires, je me demandais si Bill Compton était chez lui. Bill le Vampire, mon premier amour... Il habitait de l'autre côté du cimetière, juste en face de chez moi. Nos maisons respectives se trouvaient à deux pas d'une petite route de campagne, en périphérie de Bon Temps, modeste bourgade du nord de la Louisiane. Bill voyageait pas mal, ces derniers temps. Je ne pouvais savoir s'il était là que lorsqu'il venait Chez Merlotte – ce qu'il faisait de temps à autre, pour se mêler aux autochtones et prendre son petit demi de O positif bien chambré. Il préférait le PurSang, la marque la plus chère. Il m'avait dit, un jour, que ça parvenait presque à satisfaire son besoin de sang frais et à juguler ses envies de s'en procurer à la source. Pour avoir déjà vu Bill en pleine crise de manque, je vous garantis qu'on peut rendre grâce à Dieu que le PurSang ait été inventé. Ah, Bill... Il m'arrivait parfois de le regretter terriblement.

Je me suis secoué les puces – mentalement, s'entend. Plus de souci, plus d'angoisse, un bon job, une maison à moi, un compte en banque bien garni, libre comme l'air, vingt-six ans et toutes mes dents... Que demander de plus ?

Le parking du bar était bondé quand je suis arrivée : j'allais avoir du pain sur la planche. J'ai fait le tour pour me garer sur l'aire de stationnement réservée au personnel. Sam Merlotte, le propriétaire – et donc mon patron –, vivait là, dans son beau mobile home avec – mini – cour clôturée par une haie. J'ai

verrouillé les portières de ma vieille guimbarde et je me suis dirigée vers l'entrée de service. Le couloir sur lequel elle donne dessert trois pièces : les toilettes, la réserve et le bureau de Sam. J'ai rangé mon sac dans un des casiers, pendu mon manteau à la patère, remonté mes chaussettes rouges, secoué la tête en guise de coup de peigne de dernière minute, puis j'ai franchi le seuil de la salle du bar-restaurant. Enfin, «restaurant », c'est un bien grand mot. Les plats qu'on sert Chez Merlotte sont plutôt basiques : hamburgers, poulet-frites, plus salades composées l'été et chili con carne l'hiver.

Sam faisait office de barman, de videur et de cuisinier, à l'occasion. Récemment, il avait eu la chance de trouver preneur pour ce dernier poste. Heureusement, car ses allergies saisonnières avaient frappé fort. Ce n'est pas vraiment l'idéal pour quelqu'un qui est quand même censé être constamment en contact avec la nourriture. Notre nouvelle cuisinière avait répondu à une annonce passée dans la presse locale, moins d'une semaine auparavant. Les cuisiniers ne faisaient jamais long feu Chez Merlotte, et j'espérais que Sweetie Des Arts s'accrocherait un peu plus longtemps que les autres à ses fourneaux. Elle arrivait à l'heure, faisait bien son boulot et ne se disputait jamais avec le reste du personnel : une perle. Son prédécesseur avait laissé croire à ma grande copine Arlène qu'elle avait enfin trouvé l'homme de sa vie – enfin, le quatrième ou cinquième homme de sa vie (j'avais parfois du mal à suivre) –, avant de décamper sans crier gare en emportant la vaisselle et la platine CD. Les gamins d'Arlène avaient été complètement anéantis en apprenant la nouvelle. Non qu'ils se soient attachés à Tack : ils regrettaient leur platine CD.

En entrant dans la salle, j'ai eu l'impression de m'enfoncer dans un mur de bruit et de fumée, comme si je pénétrais dans une autre dimension, façon Stargate. La zone fumeurs n'occupe que la partie gauche de la salle, mais la fumée ne semble pas savoir qu'elle est censée y rester. J'ai accroché un sourire commercial à mes lèvres et je me suis glissée derrière le bar, où j'ai donné à Sam une petite tape sur le bras. Après avoir rempli un demi et l'avoir fait glisser sur le comptoir jusqu'à son client –

la dextérité du professionnel chevronné –, il a placé un autre verre sous la pompe à bière et a recommencé l'opération.

— Comment ça va ?

Sam n'ignorait rien des problèmes de mon frère, pour la bonne raison qu'il était avec moi, la nuit où j'avais retrouvé Jason enfermé dans une cabane à outils de Hotshot. Mais nous devions parler à mots couverts : si les vampires avaient fait leur coming out, les changelings et les lycanthropes, eux, vivaient toujours dans la clandestinité. Le monde parallèle des créatures surnaturelles – ou Cess, comme elles s'appelaient elles-mêmes – attendait de voir comment les choses allaient tourner pour les vampires avant de suivre éventuellement leur exemple.

— Mieux que je ne l'aurais cru.

J'ai levé la tête – pas beaucoup, vu que Sam n'est guère plus grand que moi – pour lui sourire. Sam peut sembler plutôt fluet, à première vue, mais il est tout en muscles et bien plus costaud qu'il n'y paraît. Âgé d'une trentaine d'années et doté d'une chevelure d'un blond cuivré qui lui fait comme un halo autour de la tête, Sam est un mec bien et un bon patron. C'est aussi un changeling, qui peut se transformer en n'importe quel animal de son choix. Le plus souvent, il adopte la forme d'un superbe colley au pelage soyeux. Quand il lui arrive de venir chez moi, je le laisse dormir sur le tapis du salon.

— Il va s'en tirer.

— Content pour toi.

Je ne peux pas lire dans les pensées des changelings. Pas aussi facilement que dans celles des humains, du moins. Mais je réussis à percevoir leurs émotions et à savoir, notamment, s'ils éprouvent vraiment ce qu'ils prétendent ressentir. Sam était content parce que j'étais contente, tout simplement.

— Quand comptes-tu prendre la tangente ?

Il avait ce regard lointain qui trahit les moments d'absence : physiquement, il était bel et bien là, mais mentalement, il courait déjà dans les bois sur les traces d'un ou deux opossums.

— Dès que Terry sera là.

Il m'a souri, mais j'ai trouvé son sourire un peu crispé : il commençait à avoir des fourmis dans les jambes.

Les portes battantes qui donnent sur la cuisine se trouvent juste au bout du comptoir. J'ai passé la tête à l'intérieur pour dire bonjour à Sweetie, une petite brune un peu maigre d'une quarantaine d'années qui portait toujours une tonne de maquillage – étonnant pour quelqu'un qui restait à l'abri des regards toute la journée. Elle avait l'air un peu plus futée, peut-être même plus cultivée, que les autres cuistots qui l'avaient précédée.

— Ça va, Sookie ? m'a-t-elle lancé en retournant un hamburger d'un coup de spatule.

Constamment en mouvement, Sweetie régnait en maître dans son royaume et n'aimait pas avoir quelqu'un dans les jambes. Le jeune commis qui avait été engagé pour l'aider et pour desservir les tables avait une peur bleue de sa collègue et faisait toujours très attention à ne pas se trouver sur son passage quand elle allait du gril aux fourneaux et réciproquement. Le commis en question préparait les salades et les assiettes, avant de courir au passe-plat pour prévenir les serveuses dès qu'une commande était prête. Au milieu de l'arène, Holly Cleary et sa meilleure amie, Danielle, s'activaient. Elles ont paru soulagées de me voir arriver. Quand on bossait toutes les trois, Danielle se coltinait la zone fumeurs, à gauche ; Holly celle du milieu, en face du comptoir, et moi celle de droite.

— J'ai comme l'impression que je ferais mieux de ne pas m'attarder.

Sweetie m'a gratifiée d'un petit sourire avant de retourner derrière ses fourneaux. Son timide commis – dont je n'avais toujours pas réussi à retenir le nom – m'a adressé un rapide signe de tête avant de recommencer à charger le lave-vaisselle.

Je regrettais que Sam ne m'ait pas appelée plus tôt. Ça ne m'aurait pas dérangée d'arriver un peu en avance. Évidemment, Sam n'avait pas toute sa tête, ce soir-là. J'ai commencé à prendre en main les tables de mon secteur, apportant ici les boissons commandées, débarrassant là les assiettes, encaissant les notes au passage et rendant la monnaie dans l'élan.

— Un Rouge-Sang !

La voix ne me disait rien et la commande sortait de l'ordinaire. De toutes les marques de sang synthétique, on ne

pouvait pas trouver moins cher et plus bas de gamme que le Rouge-Sang. Seuls les vampires de fraîche date le réclamaient. J'ai sorti une bouteille du réfrigérateur pour la mettre au micro-ondes. Pendant qu'elle chauffait, j'ai balayé la salle du regard, à la recherche de mon client. Il était assis à la table de mon amie Nikkie Thornton. Je ne l'avais encore jamais vu, ce qui m'a un peu contrariée. Depuis quelque temps, Nikkie fréquentait un autre vampire, un type nettement plus âgé qui la couvrait de cadeaux – dont une magnifique Chevrolet Camaro noire. Franklin Mott était déjà beaucoup plus vieux qu'elle quand il avait été vampirisé, il y avait plus de trois siècles de ça. Qu'est-ce qu'elle fabriquait avec ce type ? Franklin était bien élevé, lui, au moins.

J'ai posé la bouteille de sang sur un plateau et me suis dirigée vers la table du couple. L'éclairage est plutôt tamisé Chez Merlotte, le soir. Ce n'est donc que quand je suis arrivée tout près du but que j'ai pu examiner le compagnon de mon amie. Mince, plutôt étroit de carrure, les cheveux noirs plaqués en arrière, le vampire avait de longs ongles griffus et un visage en lame de couteau. On pouvait le trouver séduisant, je suppose – si on aimait se donner des frissons pour pimenter sa vie sexuelle, du moins.

Je lui ai servi sa bouteille de sang en lorgnant discrètement vers Nikkie. Elle était au top, comme d'habitude. Grande, svelte, l'œil et le cheveu charbonneux, Nikkie est toujours d'une élégance folle. Rien de surprenant, avec une pareille garde-robe ! Après avoir dû surmonter les conséquences d'une enfance absolument catastrophique, elle avait réussi à devenir gérante d'une boutique de prêt-à-porter de luxe. Puis elle avait commencé à fréquenter Franklin Mott et avait cessé, en même temps, de me faire ses confidences.

— Sookie, permets-moi de te présenter Vlad, un ami de Franklin.

A en juger par le ton qu'elle avait employé, il était clair qu'elle aurait préféré éviter de nous mettre en présence. Son verre était presque vide, mais quand je lui ai proposé de renouveler sa commande, elle a refusé.

J'ai adressé un hochement de tête protocolaire au vampire – se serrer la main ne fait pas partie de leurs coutumes. Il m'a examinée, tout en avalant une gorgée de son sang de synthèse à même la bouteille. Ses yeux étaient froids, son regard hostile. S'il était un ami du très policé Franklin, je voulais bien être pendue. C'était plutôt son employé. Un garde du corps, peut-être. Mais pourquoi Franklin aurait-il estimé nécessaire de protéger Nikkie ?

De toute évidence, elle ne parlerait pas devant son garde-chiourme. Alors, je lui ai lancé un vague «À tout à l'heure ! », avant d'aller encaisser la note de Vlad.

Je n'ai pas eu un moment à moi de toute la soirée. Les rares minutes où je pouvais laisser mon esprit dériver en paix, c'était vers mon frère qu'allaient mes pensées. Pour la deuxième nuit consécutive, il était dehors, en train de folâtrer au clair de lune avec ses potes changelings. Sam avait filé ventre à terre dès que Terry Bellefleur avait posé le pied dans le bar. Il avait piaffé toute la soirée, le pauvre. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure qu'il avait hâte de partir – enfin, moi, je l'avais vu.

C'était une de ces nuits chargées de mystère, une nuit à se demander comment les humains pouvaient ne pas sentir la présence de ce monde parallèle, là, juste à côté d'eux. Il fallait vraiment le vouloir pour ignorer la magie qui flottait dans l'air. Seul un manque d'imagination collectif caractérisé pouvait expliquer l'indifférence de tous les gens qui m'entouraient.

Cela dit, il n'y avait pas si longtemps, j'étais tout aussi bigleuse qu'eux. Moi aussi, j'avais fait preuve de cet aveuglement forcené. Même quand les vampires avaient lancé leur campagne, savamment orchestrée, pour annoncer au monde entier que leur existence était bien du domaine du réel et non de la fiction, rares étaient ceux, que ce soit parmi les élus, les élites ou les citoyens ordinaires, qui en avaient tiré la conclusion qui s'imposait, à savoir que si les vampires existaient, d'autres créatures pouvaient bien rôder dans l'ombre, juste à la limite du monde visible.

Par simple curiosité, j'ai commencé à faire un petit tour dans les cerveaux du voisinage. La plupart des clients du bar pensaient à Vlad. Les femmes, et certains hommes, essayaient

d'imaginer à quoi ça ressemblerait de sortir avec un type comme lui. Même cette petite bourgeoise de Portia Bellefleur, avocate de son état, jetait des coups d'œil furtifs par-dessus son épaule pour examiner Vlad. Je ne comprenais vraiment pas pourquoi il faisait l'objet de tant d'intérêt. Ce type était tout bonnement terrifiant. Pour moi, ça suffisait à lui ôter toute séduction. Mais il était clair que ce n'était pas le cas pour bon nombre de mes semblables – ceux du bar, en tout cas.

Je lis dans les pensées depuis toujours. Et, croyez-moi, ça n'a rien d'une bénédiction. La plupart du temps, les pensées des gens ne méritent pas qu'on s'y attarde : elles sont trop ennuyeuses, trop écœurantes, trop déprimantes... De quoi vous ôter rapidement toutes les illusions que vous pouviez encore vous faire sur le genre humain. Bill m'avait aidée à maîtriser un peu le processus, ne serait-ce qu'en mettant ce bourdonnement constant en sourdine. C'était déjà ça. Avant que je ne sache élever des barrières mentales pour bloquer les pensées des autres, ma tête ressemblait un peu à un poste de radio qui aurait reçu une centaine de stations en même temps. Pour certaines, la réception était parfaitement claire ; pour d'autres, un peu brouillée ; pour d'autres encore – les changelings, par exemple –, pleine de friture. Le tout mêlé produisait une véritable cacophonie. Mon cerveau me jouait en permanence Tempête sous un crâne. Pas étonnant que la plupart des gens m'aient prise pour une demeurée !

Avec les vampires, en revanche, c'était le calme absolu. C'était même ce qui faisait leur charme – enfin, pour moi : ils étaient morts, donc leur esprit était mort aussi. Vous ne pouvez pas savoir comme c'est reposant. Sauf quand il m'arrivait d'avoir des flashes. Mais, grâce au Ciel, ça ne se produisait qu'une fois tous les trente-six du mois.

Quand je lui ai apporté sa bière, Shirley Hennessey – dit Catfish –, le patron de mon frère à la voirie, m'a demandé où était Jason.

— Je te laisse deviner. Je n'en sais pas plus que toi.

Il m'a fait un clin d'œil. Quand on cherchait mon frère, la première idée qui venait spontanément à l'esprit incluait toujours une femme. Et la seconde, une autre femme. Les types

qui accompagnaient Catfish, tous encore dans leurs tenues de boulot, se sont bruyamment esclaffés.

J'ai regagné le bar au pas de course pour demander au barman trois whiskies-Coca. Terry Bellefleur, le cousin de Portia, un vétéran du Vietnam couturé de cicatrices – autant physiques que psychologiques –, semblait s'en sortir plutôt bien pour une soirée aussi animée. Il faut dire que c'est un job qui lui convient : c'est le genre de type qui aime les tâches simples propres à accaparer toute son attention. Sa queue de cheval se balançait dans son dos tandis qu'il maniait les bouteilles avec dextérité. Il était tellement concentré que ça se voyait sur son visage. Les cocktails ont été prêts en un clin d'œil, et Terry m'a souri en les posant sur mon plateau. Ça m'a fait chaud au cœur. Terry ne sourit pas souvent.

Au moment où je me retournais, mon plateau en équilibre sur la main droite, l'orage a éclaté. Un étudiant de la Louisiana Tech, l'université de Ruston, s'était apparemment mis en tête de donner une leçon de lutte des classes à Jeff Labeff, un péquenaud flanqué d'une tripotée de marmots, qui essayait de joindre les deux bouts en conduisant un camion de ramassage d'ordures. Ce n'était peut-être qu'une simple altercation entre deux types un peu bornés, qui n'avait absolument rien à voir avec l'éternelle guerre ploucs des champs contre étudiants des villes, mais, quelle qu'en ait été la cause originelle, il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que la querelle ne se limiterait pas à un banal concours d'insultes.

Terry s'est précipité pour s'interposer, attrapant Jeff et l'étudiant chicaneur par les poignets. Sur le moment, j'ai bien cru que ça allait marcher. Mais Terry n'était plus de la première jeunesse : en une fraction de seconde, c'est parti en vrille.

En passant devant la table de Nikkie pour me ruer à la rescousse, j'ai lancé à Vlad :

— Vous pourriez intervenir, non ?

Le vampire s'est calé contre son dossier et a bien gentiment avalé une gorgée de sang avant de me répondre avec un calme olympien :

— C'est pas mon boulot.

Je ne pouvais pas dire le contraire, mais ce n'était pas ce genre d'attitude qui allait me rendre ce satané vampire plus sympathique.

L'étudiant a fait volte-face au moment où j'arrivais derrière lui. J'ai esquivé le coup de poing qu'il me balançait et je lui ai flanqué mon plateau sur la tête. Il a chancelé. Peut-être bien qu'il saignait un peu. Pendant ce temps, Terry avait réussi à maîtriser Jeff Labeff, qui n'attendait manifestement qu'une bonne excuse pour jeter l'éponge.

Les incidents de ce genre se multipliaient, dernièrement, en particulier quand Sam n'était pas là. De toute évidence, on avait besoin d'un videur, surtout les week-ends et... les nuits de pleine lune.

L'étudiant m'a menacée de porter plainte. Je lui ai demandé son nom.

— Mark Duffy, m'a-t-il répondu en se tenant la tête.

J'ai passé rapidement en revue ses fringues, son allure générale et ses pensées.

— J'aurai grand plaisir à appeler ta mère pour lui raconter que tu as tenté de frapper une femme dans un bar, Mark.

Mark Duffy a blêmi et n'a plus parlé de poursuites. Ses copains et lui sont partis sans demander leur reste. C'est toujours très utile de savoir où le bât blesse.

On a poussé Jeff dehors peu après, puis Terry a repris sa place derrière le comptoir et s'est remis à servir des verres comme si de rien n'était. Mais il boitait un peu et avait les traits crispés. Ça m'inquiétait. Terry avait été marqué par le Vietnam et semblait toujours sur la corde raide, mentalement parlant. Il n'aurait plus manqué que ses nerfs lâchent ! J'avais eu assez d'ennuis comme ça pour la soirée.

Mais, bien sûr, elle ne faisait que commencer.

Environ une heure après la rixe, une femme est entrée dans le bar. C'était une femme sans attrait, habillée sans recherche : un jean et une parka camouflage. Ses bottes avaient dû être magnifiques autrefois, mais ça faisait un sacré bout de temps qu'elle les portait. Elle n'avait pas de sac et se tenait voûtée, les mains enfoncées dans les poches.

Il y avait là assez d'indices pour faire crépiter mon radar. Quelque chose clochait chez cette fille. Une femme du cru s'habillerait comme ça pour aller à la chasse ou travailler aux champs, pas pour venir Chez Merlotte. La plupart des nanas du coin se pomponnaient un minimum pour sortir. Donc, cette fille n'était pas là pour s'amuser, mais pour affaires.

Du business à cette heure-ci, dans un lieu comme celui-ci, ça ne pouvait signifier que deux choses : il s'agissait soit de sexe, soit de drogue. Et elle n'avait pas l'allure d'une prostituée.

Pour plus de sécurité, j'ai déployé mes antennes. Les gens ne font pas des phrases entières lorsqu'ils pensent et j'affine un peu, mais ce qu'elle avait dans la tête donnait à peu près ça : «Encore trois fioles... Commencent à dater... Perdent leur pouvoir... Faut vendre ce soir pour rentrer à Bâton Rouge en racheter... Vampire... S'il me surprend avec du sang de vampire, je suis morte... Marre de ce bled pourri. À la première occas', je retourne en ville... »

C'était une saigneuse, ou peut-être juste une intermédiaire. Le sang de vampire était devenu une drogue très prisée, la plus dure du marché. Les vampires ne donnaient pas leur sang de leur plein gré, évidemment – pas aux saigneurs, en tout cas. Saigner un vampire était un job plutôt risqué, ce qui faisait encore grimper le prix déjà exorbitant des petites fioles de sang, lesquelles pouvaient atteindre des montants absolument astronomiques.

Qu'est-ce que l'utilisateur d'une telle drogue ressentait ? Ça dépendait de l'âge du sang – c'est-à-dire du temps écoulé depuis qu'il avait été prélevé – et de l'âge du vampire auquel ce sang avait appartenu, sans oublier la façon dont votre propre métabolisme réagissait... Mais, en général, le drogué en avait pour son argent : une impression de puissance colossale, une force surhumaine, une acuité visuelle décuplée, une ouïe extraordinairement fine et, plus important que tout pour des Américains, une apparence physique et un charme d'une séduction infaillible.

Il fallait quand même être vraiment idiot pour consommer du sang de vampire vendu au marché noir. D'abord, les effets étaient imprévisibles, et tout le monde le savait. Non seulement

ils variaient d'un individu à l'autre, mais ils pouvaient durer de quinze jours à plus de deux mois ! Ensuite, certaines personnes devenaient folles quand le sang de vampire pénétrait dans leur organisme – elles éprouvaient même parfois d'irrésistibles pulsions de meurtre. J'avais aussi entendu parler de dealers qui réussissaient à refourguer à des gogos du sang de cochon ou du sang humain contaminé. Mais il y avait une autre raison pour ne pas acheter de sang de vampire au marché noir, une raison essentielle : les vampires vouaient une haine féroce aux saigneurs et à leurs clients – plus connus sous le nom d'« accros à l'hémo ». Ça vous dirait d'avoir un vampire en rogne contre vous ?

Pour une fois, aucun flic n'était venu boire un verre après le service Chez Merlotte, ce soir-là. Sam était en train de batifoler dans la nature, et je craignais trop la réaction de Terry pour le mettre au parfum.

Je ne pouvais pourtant pas laisser faire cette fille.

Sans mentir, j'essaie en général de ne pas intervenir quand je découvre des choses peu avouables par le biais de la télépathie. Si je devais mettre mon grain de sel chaque fois que je découvre un truc qui risque d'affecter la vie des gens autour de moi – le fait que le trésorier du Conseil du comté s'en mette plein les poches en détournant l'argent public, par exemple, ou que l'un des inspecteurs de la police locale arrondisse ses fins de mois à coups de pots-de-vin –, je ne pourrais plus vivre à Bon Temps. Or, c'est à Bon Temps que j'ai mes racines. Mais je ne pouvais tout de même pas laisser cette pourriture vendre son poison dans le bar de Sam.

Elle s'est juchée sur un tabouret et a commandé une bière. Terry l'a dévisagée sans mot dire. Il avait senti, lui aussi, que quelque chose clochait chez elle.

Je me suis approchée du comptoir pour venir chercher ma commande suivante et je me suis plantée juste à côté d'elle. Elle aurait eu besoin d'un bon bain et elle sortait d'une baraque où on se chauffait au feu de bois. Je me suis un peu penchée pour la toucher, malgré la répugnance qu'elle m'inspirait – c'est un excellent moyen d'améliorer la qualité de ma « réception ». Où cachait-elle ses fioles ? Dans la poche de sa parka. Parfait.

Sans chercher plus loin, j'ai renversé un verre de vin sur sa veste.

— Bon Dieu ! a-t-elle juré en sautant de son siège. Vous parlez d'une serveuse ! Faut vraiment être nulle ! Vous avez deux mains gauches ou quoi ?

Je lui ai présenté de plates excuses avec toute l'obséquiosité voulue et, en posant mon plateau sur le comptoir, j'ai croisé le regard de Terry.

— Laissez-moi nettoyer ça avec un peu d'eau de Seltz, ai-je dit.

Et, sans attendre sa permission, je lui ai enlevé sa parka. Avant qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, j'avais déjà sa veste dans les bras. Je l'ai lancée à Terry par-dessus le comptoir.

— Mets un peu d'eau de Seltz là-dessus, s'il te plaît. Et fais bien attention à ne pas mouiller ce qu'il y a dans les poches.

J'avais déjà utilisé ce subterfuge auparavant. Encore une chance qu'on soit en hiver et qu'elle ait glissé ses fioles dans sa veste ! J'aurais été obligée de faire preuve de beaucoup plus d'imagination si elle les avait planquées dans les poches de son jean.

À peine délestée de sa veste, la fille – qui portait sous sa parka un vieux tee-shirt à la gloire des Dallas Cowboys – s'est mise à trembler. Je me suis demandé si elle n'avait pas tâté de certaines autres drogues de modèle plus courant. Terry a fait tout un cinéma en tapotant la tache de vin avec un torchon imprégné d'eau de Seltz, puis, suivant ma recommandation à la lettre, il a vidé les poches de la parka. J'ai vu une grimace de dégoût déformer ses traits comme il regardait ce qu'il avait trouvé et entendu le cliquetis des fioles quand il les a jetées dans la poubelle.

La fille ouvrait déjà la bouche pour insulter Terry quand elle s'est rendu compte qu'elle n'était pas vraiment en position de le faire. Terry l'a regardée droit dans les yeux, la mettant au défi de protester. La scène avait commencé à attirer l'attention des clients alentour. Ils avaient compris qu'il se passait quelque chose de louche, sans bien savoir quoi. La chose avait été réglée en un clin d'œil, et ils n'avaient pas eu le temps de voir de quoi il

retournait. Quand Terry a été sûr que la fille n'allait pas faire d'esclandre, il m'a rendu la parka. Pendant que je la tenais derrière elle pour qu'elle puisse l'enfiler, Terry l'a mise en garde :

— Et vous avisez pas de remettre les pieds ici.

Si on continuait à virer les gens à ce rythme, on n'allait plus avoir beaucoup de clients.

— Connard de bouseux ! a lancé l'autre.

L'assistance a retenu son souffle – Terry était presque aussi imprévisible qu'un accro à l'hémo.

— Ça m'est égal que vous me traitiez de tous les noms, lui a-t-il rétorqué. Une insulte de votre part, c'est presque un compliment. Ne revenez pas dans le coin, conseil d'ami.

J'ai poussé un gros soupir de soulagement.

La fille s'est frayé un chemin vers la porte. Tous les regards étaient braqués sur elle, même celui de Vlad le Vampire. Il était d'ailleurs en train de tripoter quelque chose. On aurait dit un de ces téléphones portables qui font appareil photo. Je me suis demandé à qui il avait bien pu envoyer ce cliché-là. Je me suis aussi demandé si la fille arriverait vivante chez elle.

Terry ne m'a posé aucune question. Après tout, comment avais-je bien pu deviner que la fille avait de la dope dans les poches ? Encore un truc bizarre à Bon Temps : d'aussi loin que je me souviens, il y a toujours eu des bruits qui couraient sur mon compte – depuis l'époque où mes parents m'ont fait passer une batterie de tests pour vérifier que je n'avais pas de troubles mentaux. Et pourtant, en dépit des preuves accablantes à leur disposition, presque tous ceux que je connais préfèrent encore voir en moi une jeune femme bizarre et un peu lente plutôt que d'admettre que je puisse avoir cette étrange faculté. Je ne vais pas non plus leur brandir ça sous le nez, évidemment. Et je sais tenir ma langue.

De toute façon, Terry avait déjà assez de ses propres démons. Il subsistait avec un genre de pension gouvernementale et il faisait le ménage Chez Merlotte tous les matins avant l'ouverture, plus quelques autres petits jobs d'appoint à côté. Il remplaçait également Sam trois ou quatre fois par mois. Le reste de son temps lui appartenait, et personne

ne savait ce qu'il en faisait. Mais Terry était avant tout un solitaire, et se frotter à ses frères humains l'écorchait. Des nuits comme celle-là n'étaient décidément pas bonnes pour lui.

Une chance qu'il n'ait pas été Chez Merlotte le lendemain soir, quand tout a basculé...

2

Au début, j'ai cru que tout était rentré dans l'ordre. Le bar était un peu plus calme, le lendemain soir. Sam était de retour à son poste, détendu et souriant. Rien ne semblait devoir entamer sa bonne humeur, et quand je lui ai raconté ce qui s'était passé avec la dealeuse, la veille, il m'a félicitée, saluant mon tact et ma présence d'esprit.

Nikkie n'est pas revenue. Je n'ai donc pas pu l'interroger sur Vlad. Vous allez me dire que ce n'étaient pas mes oignons, de toute façon. OK, ça ne me regardait peut-être pas, mais ça m'inquiétait drôlement quand même.

Jeff Labeff était bien là, en revanche, et il n'était pas très fier de lui. Il faut dire qu'en venir aux mains parce qu'un étudiant l'avait pris à partie pour frimer devant ses petits copains, il n'y avait vraiment pas de quoi se vanter. Sam, que Terry avait appelé pour l'informer de l'incident, ne s'est pas gêné pour dire à Jeff ce qu'il en pensait. Jeff savait désormais à quoi s'en tenir s'il recommençait.

Andy Bellefleur, digne représentant de la police locale et frère de Portia, est arrivé un peu plus tard avec sa petite amie, Halleigh Robinson. Andy est plus vieux que moi et, à l'époque, j'avais déjà vingt-six ans. Halleigh en avait à peine vingt et un – juste assez pour entrer Chez Merlotte. Elle enseignait à l'école primaire et sortait de la fac. C'était une très jolie fille, avec des cheveux bruns coupés au carré, d'immenses yeux marron et une silhouette de belle plante plutôt agréable à regarder. Andy la fréquentait depuis deux mois et, d'après ce que j'en voyais, leur relation semblait prendre un chemin plutôt prévisible.

Ce qu'Andy en pensait vraiment ? Eh bien, il se disait qu'il aimait beaucoup Halleigh – quoiqu'elle soit un peu barbante – et qu'il était réellement prêt à se ranger avec elle. Halleigh

trouvait qu'Andy était sexy et qu'il se comportait en véritable homme du monde, et elle adorait la propriété des Bellefleur – surtout depuis qu'ils l'avaient entièrement restaurée –, mais elle ne pensait pas qu'Andy resterait longtemps avec elle une fois qu'elle aurait couché avec lui. J'ai horreur de ça : savoir ce qui se passe dans un couple mieux que les intéressés eux-mêmes. J'ai beau me blinder comme un coffre-fort, il y a toujours des fuites.

Claudine a débarqué peu avant la fermeture. Avec son mètre quatre-vingts, sa longue chevelure noire et soyeuse qui cascade dans son dos et sa peau diaphane, fraîche et satinée comme une pêche, Claudine est la parfaite incarnation de ce qu'on appelle une femme fatale. Et quand elle s'habille pour sortir, elle ne fait pas dans la discrétion. Ce soir-là, elle portait un tailleur-pantalon rouge brique qui moulait divinement son corps d'amazone. Elle travaille au service réclamations d'un grand magasin du centre commercial de Ruston. Dommage qu'elle ne soit pas venue avec son frère. On n'est malheureusement pas du même bord, Claude et moi, mais ce type est un vrai régal pour les yeux.

Claudine est une fée. Littéralement, je veux dire : une véritable fée. Son frère aussi, bien sûr – dans la version masculine du genre.

Claudine m'a fait signe par-dessus la tête des clients. Je lui ai répondu par un sourire. Claudine rayonne toujours de bonheur – sauf quand il y a des vampires dans les parages –, et sa bonne humeur est incroyablement contagieuse. C'est un vrai boute-en-train, quoique, comme toutes les fées, elle soit totalement imprévisible et aussi dangereuse qu'un tigre quand on la met en colère. Heureusement, ça n'arrive pas souvent.

Les fées occupent une place à part dans la hiérarchie des créatures surnaturelles. Je n'ai pas encore réussi à savoir laquelle, mais, tôt ou tard, par déduction, je finirai par le découvrir.

Tous les types du bar bavaient devant Claudine, et il était évident qu'elle savourait son succès. Elle a jeté à Andy Bellefleur un regard appuyé, ce qui a rendu Halleigh Robinson carrément verte de rage. Elle a failli cracher comme une chatte en furie,

jusqu'à ce qu'elle se souvienne qu'elle était une gentille fille du Sud : belles manières, parfait maintien. De toute façon, Claudine a cessé de s'intéresser à Andy à la minute où elle s'est aperçue qu'il buvait un thé au citron. Les fées sont presque aussi allergiques au citron que les vampires le sont à l'ail.

Elle s'est faufilée jusqu'à moi et m'a serrée dans ses bras, au grand désespoir de tous les mâles du bar, qui auraient donné cher pour être à ma place. Elle m'a ensuite pris la main pour m'entraîner dans le bureau de Sam. Je l'ai suivie, intriguée.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour toi, ma belle amie.

En un clin d'œil, je suis passée de la curiosité à la terreur.

— Lesquelles ?

— Il y a eu des coups de feu, ce matin. Une des panthères-garous a été touchée.

— Mon Dieu ! Jason !

Et pourtant, en même temps, je me raisonnais : « Allons, un de ses collègues t'aurait sûrement prévenue, s'il ne s'était pas présenté à son boulot ce matin. »

— Non, ton frère va bien, Sookie. Mais Calvin Norris ne peut pas en dire autant.

Ça m'a sonnée. Et Jason ne m'avait même pas appelée pour me le dire ? Il avait fallu que je l'apprenne par quelqu'un d'autre ?

— Il est mort ?

Ma voix tremblait. Non que Calvin et moi ayons jamais été proches – loin de là –, mais j'étais sous le choc. Heather Kinman, une toute jeune fille, s'était fait descendre la semaine précédente. Que se passait-il donc à Bon Temps ?

— Non, mais il a été touché au thorax. Il est vivant, mais grièvement blessé.

— Il est à l'hôpital ?

— Oui, ses nièces l'ont emmené au Grainger Memorial.

En partant de Bon Temps, la ville de Grainger se trouve encore après Hotshot, au sud-est. Mais c'est tout de même plus près d'ici que l'hôpital de Clarice, le chef-lieu du comté.

— Qui a fait ça ?

— Personne ne le sait. On lui a tiré dessus alors qu'il se rendait à son travail, ce matin. Il était rentré chez lui après sa...

hum... sortie nocturne, s'était changé et s'était mis en route pour aller prendre son poste, comme d'habitude.

Calvin travaillait chez Norcross, une scierie, la plus grosse entreprise du coin.

— Comment sais-tu tout ça ?

— Un de ses cousins est venu au magasin pour acheter un pyjama. J'imagine que Calvin dort en tenue d'Adam. Je ne sais pas comment ils comptent lui faire enfiler une veste de pyjama avec ses bandages et ses perfusions. Peut-être qu'ils avaient juste besoin du pantalon... Calvin n'aimerait sans doute pas se balader dans l'hôpital avec juste une de leurs affreuses chemises de nuit en guise de protection entre lui et le monde extérieur...

L'esprit de Claudine avait une fâcheuse tendance à vagabonder.

— Merci de m'avoir avertie, Claudine.

Je me demandais comment il se faisait qu'elle connaisse le cousin en question, mais j'ai gardé mes interrogations pour moi.

— Je savais que tu voudrais en être informée. Heather Kinman était un changeling, elle aussi. Je parie que tu l'ignorais. Garde bien ça à l'esprit.

Elle m'a embrassée sur le front – les fées sont très tactiles -, puis nous sommes retournées dans la salle. Elle a commandé un cocktail et, en moins d'une minute, s'est retrouvée entourée de soupirants. Elle repartait toujours seule, mais les mecs semblaient prendre un malin plaisir à essayer d'être le premier à la raccompagner chez elle. J'en concluais que Claudine se nourrissait de cette admiration, de cette attention qu'on lui témoignait, comme d'autres se gavent de chocolat.

Même Sam lui faisait les yeux doux, et elle ne laissait pourtant jamais de pourboire.

Quand l'heure de la fermeture a sonné, Claudine était déjà repartie à Monroe et j'avais eu le temps de transmettre à Sam les nouvelles qu'elle m'avait données. Il était aussi consterné que moi. Quoique chef de la petite communauté de changelings de Hotshot, Calvin Norris n'était, aux yeux du monde extérieur, qu'un paisible célibataire, propriétaire de sa maison, qui avait un bon boulot de chef d'équipe à la scierie locale. On imaginait mal qu'une de ses deux personnalités ait pu faire l'objet d'une

tentative d'assassinat. Sam a décidé d'envoyer des fleurs à l'hôpital, de la part de toute l'équipe de Chez Merlotte.

J'ai enfilé mon manteau et je suis sortie par la porte de service juste devant Sam. Je l'ai entendu tourner la clé dans la serrure derrière moi. Je me suis subitement souvenue qu'on était presque à court de bouteilles de sang synthétique, et je me suis retournée pour le prévenir. Il s'est arrêté, le visage attentif, attendant que je lui dise ce que je m'apprêtais manifestement à lui annoncer. Puis j'ai entendu un coup de feu, et en une fraction de seconde, son expression a brusquement changé, passant de l'attente polie à la stupeur horrifiée. Le sang a giclé partout, et Sam s'est écroulé.

C'est alors que j'ai commencé à crier.

3

Je n'avais jamais eu à payer l'entrée, au Croquemitaine : lors des rares occasions où j'étais passée par la grande porte, j'avais toujours eu un vampire à mes côtés. Mais, cette fois, j'étais toute seule et, pour tout dire, je n'étais pas franchement à l'aise : j'avais l'impression que tout le monde me regardait. La nuit avait été longue, et j'étais épuisée. J'étais restée à l'hôpital jusqu'à 6 heures du matin et je n'avais dormi que quelques heures.

Pam était de service au bar, ce soir-là. Elle était affublée du long fourreau noir vapoureux de rigueur pour toute préposée à cet office. Pam faisait toujours la tête quand elle était obligée de se déguiser en vampire d'opérette. C'était une immortelle cent pour cent authentique et elle en était fière, mais ses goûts vestimentaires personnels se portaient plutôt sur les twin-sets pastel avec pantalons fluides et ballerines assortis. Elle a semblé surprise – enfin, aussi surprise qu'un vampire peut l'être – quand elle m'a vue m'encadrer dans la porte.

— Tiens, Sookie ! Aurais-tu rendez-vous avec Eric ?

Pour vous dire la vérité, j'étais contente de la voir – pathétique, hein ? Je n'ai pas beaucoup d'amis et ne les en apprécie donc que davantage, même si, pour certains, je les crois tout à fait capables de me coincer dans une ruelle sombre pour arriver à leurs fins avec moi – me vider de mon sang, par exemple.

— Non, mais j'ai besoin de le voir. Pour affaires, ai-je précipitamment ajouté.

Je ne voulais pas qu'on puisse imaginer que je cherchais à m'attirer les faveurs du grand ponton des morts-vivants de Shreveport. J'ai ôté mon manteau carmin et je l'ai plié sur mon

bras. La sono était branchée sur DCD, la station de radio des vampires basée à Bâton Rouge. La voix suave de l'animateur de début de soirée, DJ Nosferatu, susurrait :

— Et voici une chanson pour tous les oiseaux de nuit et autres noctambules qui hantaient les ténèbres, cette semaine, en hurlant à la lune. Ahouuuuu ! Bad Moon Rising, un vieux succès de Creedence Clearwater Revival.

DJ Nosferatu faisait un petit clin d'œil aux changelings.

— Attends au bar pendant que je vais le prévenir de ton arrivée, m'a dit Pam. Tu vas voir, le nouveau barman va te plaire.

Les barmen ne faisaient jamais long feu au Croquemitaine. Eric et Pam engageaient toujours un personnage haut en couleur pour ce job – un serveur exotique avait plus de chances d'attirer les touristes humains qui débarquaient par autocars entiers en quête d'émotions fortes. Mais, bizarrement, le taux de renouvellement du personnel à ce poste atteignait des sommets.

Quand je me suis juchée sur un des tabourets de bar, le petit nouveau m'a adressé un super sourire dentifrice. Ah ça, il valait le déplacement ! En plus de ses longs cheveux châains épais et très bouclés qui tombaient en grappes compactes sur ses épaules, comme des anglaises, il arborait une moustache et un petit bouc en pointe façon Capitaine Crochet. Un bandeau lui barrait le visage, cachant son œil gauche. Comme il avait une tête plutôt étroite et des traits assez épais, son visage en semblait presque surchargé. Il faisait à peu près ma taille – dans les un mètre soixante-dix – et était vêtu d'une chemise noire dans le style pirate, d'un corsaire noir et de cuissardes noires. Il ne lui manquait plus que le foulard à tête de mort et le pistolet à la ceinture.

— Vous ne devriez pas avoir un perroquet sur l'épaule ?

— Ah ! Chère madame, vous n'êtes pas la première à me faire une telle suggestion.

Il avait une magnifique voix de baryton.

— Mais j'ai cru comprendre que certains règlements émanant du ministère de la Santé interdisaient la possession d'un oiseau en liberté dans un débit de boissons.

Il s'est profondément incliné devant moi – aussi profondément que l'étroit espace derrière le comptoir le lui permettait, en tout cas.

— Puis-je vous servir un rafraîchissement et avoir l'honneur et l'avantage de connaître votre nom ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

— Mais certainement, monsieur. Je m'appelle Sookie Stackhouse.

Il avait senti que je n'étais pas tout à fait une humaine comme les autres. Les vampires le sentent toujours. J'ai la cote avec les morts-vivants, en général. Pas avec les humains. Le plus drôle de l'histoire, c'est que ma télépathie ne marche pas avec les seuls êtres qui la considèrent comme un véritable don du Ciel. À leurs yeux, cet exceptionnel talent me place nettement au-dessus du reste de l'humanité, alors que les humains préféreraient encore me croire atteinte d'une déficience mentale plutôt que de reconnaître que je possède cette insolite faculté.

Ma voisine de comptoir (cartes de crédit dans le rouge, fils hyperactif avec troubles de l'attention) a pivoté légèrement sur son tabouret et dressé l'oreille. Elle était verte de jalousie. Ça faisait une demi-heure qu'elle s'efforçait d'attirer l'attention du barman, en vain. Elle m'a dévisagée pour essayer de comprendre ce qui avait bien pu inciter ce bel indifférent à engager la conversation avec moi. Ce qu'elle a vu ne l'a pas vraiment convaincue.

— Absolument ravi de vous connaître, gentille et blonde pucelle.

Douce voix et belles manières. Mon sourire s'est encore élargi. Blonde, je l'étais assurément – la blonde aux yeux bleus type –, mais pucelle... Ses yeux se sont attardés sur moi, me détaillant de haut en bas – ce qu'il pouvait en voir, du moins. En tant que serveuse, j'ai l'habitude que les hommes me dévisagent. Il ne me reluquait pas d'un air salace, c'était déjà ça – croyez-moi, quand on est serveuse dans un bar, on sait faire la différence entre le mec qui vous regarde pour jauger la personne à laquelle il a affaire et celui qui vous déshabille du regard parce qu'il a déjà une petite idée derrière la tête.

— J’suis prête à parier qu’elle est plus pucelle depuis des lustres, a craché ma voisine.

J’aurais pu trouver à redire là-dessus, mais là n’était pas la question.

— Je vous prierais d’être polie avec nos autres hôtes, lui a conseillé le vampire, en lui adressant une version nettement plus carnassière de son sourire dents blanches-haleine fraîche.

Ses canines étaient légèrement sorties, et j’ai pu remarquer que, si blanches qu’elles soient, ses dents n’en étaient pas moins de travers. La régularité de la denture n’est un critère de beauté, de ce côté de l’Atlantique, que depuis peu, historiquement parlant.

— Personne me dit ce que j’dois faire, a protesté la femme.

Elle était de mauvaise humeur parce que la soirée ne se passait pas comme elle l’avait prévu. Elle avait cru qu’il serait facile d’attirer un vampire, que n’importe lequel d’entre eux s’estimerait heureux d’avoir ses faveurs. Elle s’était dit qu’elle accorderait une morsure dans le cou au premier qui lui proposerait de renflouer son compte en banque.

Non seulement elle se surestimait, mais elle sous-estimait les vampires : erreur fatale.

— Veuillez me pardonner, madame, mais tant que vous êtes au Croquemitaine, c’est à moi qu’il revient de juger votre comportement dans cet établissement, lui a rétorqué le barman.

Il lui a adressé un regard noir. Je me suis demandé s’il n’y avait pas mis une petite dose d’hypnose à la sauce vampire, car la femme n’a plus bronché.

— Mon nom est Charles Twining, a-t-il enchaîné, reportant toute son attention sur moi.

— Enchantée de vous connaître.

— Et pour la boisson, ce sera ?

— Un Coca.

Il fallait que je sois en pleine possession de mes moyens pour rentrer à Bon Temps, après avoir vu Eric – et pour voir Eric, d’ailleurs.

Il a eu un petit haussement de sourcils, mais s’est gardé de tout commentaire. Il m’a servi mon verre et l’a posé sur une petite serviette, en face de moi. Je l’ai payé et j’ai glissé un

généreux pourboire dans le bocal prévu à cet effet. La petite serviette blanche était décorée de crocs ourlés de noir, avec une simple goutte rouge tombant de la canine droite – du sur mesure, à n'en pas douter. Dans le coin opposé, Le Croquemitaine était imprimé en lettres rouges sanguinolentes, comme sur l'enseigne extérieure. Trop chou. Il y avait aussi des tee-shirts et des lunettes en vente au Croquemitaine avec le même logo. Sous le nom de l'établissement, on pouvait lire : « Le Croquemitaine, le bar qui a du mordant. » De toute évidence, Eric s'était massivement lancé dans les produits dérivés. Sa technique marketing s'était drôlement affûtée en quelques mois.

En attendant qu'Eric soit libre, j'ai regardé Charles Twining officier. Il était poli avec tout le monde, faisait en sorte que les demandes des clients soient rapidement satisfaites et conservait son calme en toutes circonstances. Je préférais nettement sa façon de travailler à celle de Chow, son prédécesseur, qui donnait toujours l'impression de vous faire une faveur quand il vous servait un verre. Quant à Grande Ombre – le barman qui avait précédé Chow –, il avait un gros faible pour la clientèle féminine : une source d'ennuis à n'en plus finir, dans un bar.

Perdue dans mes pensées, je ne m'étais pas rendu compte que Charles Twining se tenait juste en face de moi, de l'autre côté du comptoir, jusqu'à ce qu'il finisse par me tirer de ma rêverie.

— Mademoiselle Stackhouse, puis-je me permettre de vous dire que vous êtes très jolie, ce soir ?

— Merci, monsieur Twining, lui ai-je répondu, entrant délibérément dans son jeu.

Le coup d'œil roublard qui faisait luire sa prunelle chocolat noir ne laissait aucun doute sur le genre de personnage auquel j'avais affaire : un embobineur de première. Et la confiance que je lui accordais allait à peu près aussi loin que la distance à laquelle j'aurais pu le projeter en cas de besoin, autrement dit trois fois rien : les effets de ma dernière transfusion de sang de vampire s'étaient dissipés, et j'étais redevenue une humaine tout ce qu'il y a d'ordinaire. Attention, ne vous méprenez pas, je n'ai rien d'une junkie. C'était une situation d'urgence, une

question de vie ou de mort. À ce moment-là, j'avais absolument besoin de reprendre des forces en un temps record. Qu'elles aient été décuplées pendant plus d'un mois n'avait été qu'un effet tout à fait secondaire.

Non seulement j'avais recouvré une forme physique standard – pour une fille dans la vingtaine qui s'entretenait un minimum, du moins –, mais mon apparence était également redevenue parfaitement normale : plus de bonus de charisme dû à l'absorption d'hémoglobine vampiresque, hélas ! Sans compter que je ne m'étais pas mise sur mon trente et un, de peur qu'Eric croie que je m'étais faite belle exprès pour lui. Mais je ne ressemblais pas à rien non plus. Je portais un jean taille basse avec un petit haut blanc à manches longues et à encolure bateau qui m'arrivait juste à la taille et qui, quand je marchais, dénudait mon ventre – lequel n'avait rien d'un ventre de poisson flasque et laiteux, vous pouvez me croire (encore merci au loueur de vidéos de Bon Temps qui avait eu la bonne idée de faire installer une cabine UV dans son magasin).

— De grâce, madame, appelez-moi Charles ! a déclamé le barman avec emphase, la main sur le cœur.

Cette fois, j'ai carrément éclaté de rire. Le geste théâtral ne perdait rien de son romanesque, même si le Roméo en question n'avait plus de cœur depuis belle lurette.

— Avec plaisir, ai-je répondu en baissant les yeux avec une modestie de jeune fille, si vous m'appelez Sookie.

Il a roulé des yeux d'acteur de film muet transi par la violence de l'émotion. J'ai ri de plus belle. C'est à ce moment-là que Pam m'a tapoté l'épaule.

— Si tu parviens à t'arracher à ton nouveau petit copain, Eric est libre.

J'ai adressé à Charles un simple hochement de tête, avant de quitter mon tabouret pour suivre Pam. À ma grande surprise, elle ne s'est pas dirigée vers le bureau d'Eric, mais vers un des box du pub. De toute évidence, Eric était de service. Tous les vampires de la région de Shreveport devaient faire un certain nombre d'heures de figuration par semaine au Croquemitaine, pour le plus grand plaisir des touristes. Eric montrait donc l'exemple à ses vassaux – l'organisation des vampires est

structurée selon un système quasi féodal, dans lequel Eric possède le titre de shérif – en venant se pavaner devant « la vermine » à intervalles réguliers, «vermine » étant le terme qu'utilisait Pam pour nous désigner, nous, misérables humains.

Habituellement, le shérif de la cinquième zone s'asseyait dans un grand fauteuil en cuir blanc qui lui était exclusivement réservé, au centre du club, mais cette fois, il avait pris place dans le box du coin le plus discret de l'établissement. Il me regardait approcher. Je savais qu'il enregistrerait tout : mon jean plutôt moulant, mon ventre dénudé et mon petit haut, que la nature avait généreusement rempli. Je me suis tout de suite dit que j'aurais dû mettre mes vêtements les plus ringards – et, croyez-moi, je n'aurais eu que l'embarras du choix : mon armoire en est pleine. Je n'aurais pas dû non plus prendre mon manteau rouge : c'était Eric qui me l'avait offert. En clair, j'aurais dû tout faire pour ne pas plaire à Eric. Or, je me rendais compte que j'avais fait exactement le contraire. Je m'étais juste voilé la face.

Eric s'est glissé hors du box, dépliant son mètre quatre-vingt-dix bien tassé. Sa crinière de longs cheveux blonds cascadaient dans son dos et ses yeux brillaient comme des saphirs sertis dans son visage de marbre blanc. Il avait des traits taillés à la serpe, de hautes pommettes saillantes et un menton carré. Il avait l'air d'un Viking sans foi ni loi, du genre de ceux qui pouvaient piller et raser un village en deux coups de cuillère à pot. Et pour cause : c'était très précisément ce qu'il était – enfin, ce qu'il avait été il y avait des siècles de ça.

Comme je l'ai dit, les vampires ne serrent jamais la main de leurs interlocuteurs, sauf circonstance exceptionnelle. Aussi n'attendais-je pas de salut particulier de la part d'Eric. Il s'est pourtant penché pour m'embrasser sur la joue et s'est suffisamment attardé pour que ça passe pour de l'insistance. Tentait-il de me séduire, par hasard ?

Ce qu'il ignorait, c'est qu'il ne devait pas rester un centimètre carré du corps de Sookie Stackhouse qu'il n'ait déjà embrassé. Nous avons été aussi proches et aussi intimes qu'un homme et une femme peuvent l'être.

Eric n'en avait tout simplement pas gardé le moindre souvenir. Et je n'avais aucune envie que ça change. Enfin, pas envie... Disons que je savais que ce serait mieux pour tout le monde qu'Eric ne se rappelle jamais rien de notre brève aventure.

— Joli, le vernis, a-t-il commenté en souriant.

Il avait un léger accent. L'anglais n'était pas sa deuxième langue, évidemment. Sa vingt-cinquième, peut-être ?

Je ne lui ai pas rendu son sourire, mais j'étais flattée. On pouvait compter sur Eric pour remarquer la seule chose qu'il y avait de nouveau ou de différent chez moi. Je n'avais jamais porté les ongles longs avant, et c'était la première fois que je mettais du vernis rouge – carmin, pour aller avec mon manteau.

— Merci. Comment ça va ?

— Très bien.

Il m'a désigné la banquette en face de la sienne d'un geste de la main, et je me suis assise.

— Pas trop de mal à reprendre les rênes ? ai-je ajouté, pour lui faire comprendre où je voulais en venir.

Quelques semaines plus tôt, une sorcière lui avait jeté un sort d'amnésie, et il lui avait fallu plusieurs jours pour recouvrer sa véritable personnalité. Pendant ce temps, Pam l'avait planqué chez moi pour le protéger de la sorcière en question. Le rapprochement aidant, le désir avait fait son œuvre. Plusieurs fois. Plein de fois.

— C'est comme le vélo : ça ne s'oublie pas.

J'ai dû m'obliger à me concentrer. J'étais en train de me demander quand la bicyclette avait été inventée et si Eric avait participé à son invention.

— J'ai tout de même reçu un étrange coup de téléphone du maître de Grande Ombre, un Indien du nom de Chaude Pluie. Tu te souviens de Grande Ombre ?

— Je pensais justement à lui, tout à l'heure.

Grande Ombre avait été le premier barman du Croquemitaine. Il se servait dans la caisse, et Eric m'avait obligée à interroger tout le personnel jusqu'à ce que je découvre le coupable. Grande Ombre avait bien failli m'égorger, mais Eric était intervenu en lui plantant le traditionnel pieu dans le cœur.

Tuer un de ses semblables est un acte d'une extrême gravité, chez les vampires, et Eric avait été contraint de payer une lourde amende – à qui, ça, je n'en savais rien. Si Eric avait tué Grande Ombre sans raison valable, d'autres pénalités lui auraient été appliquées. Je préférais ne pas chercher à découvrir les châtiments qu'il aurait endurés.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Me dire que, bien que je lui aie payé le prix fixé par le médiateur, il ne s'estimait pas satisfait.

— Il veut plus d'argent ?

— Je ne crois pas. Il semble penser qu'une compensation financière n'est pas de nature à le dédommager.

Il a haussé les épaules.

— En ce qui me concerne, l'affaire est réglée.

Il a avalé une gorgée de sang de synthèse, s'est calé contre son dossier et m'a dévisagée avec ce regard bleu indéchiffrable.

— Tout comme mon petit problème de mémoire, a-t-il ajouté. Le chapitre est clos : les sorcières sont mortes et l'ordre est revenu sur mon territoire. Et toi, qu'est-ce qui t'amène ?

— Eh bien, je suis venue pour affaires.

— Que puis-je faire pour toi, ma chère Sookie ?

— Sam a quelque chose à te demander.

— Et il t'envoie le faire pour lui. Est-il très intelligent ou complètement idiot ?

— Ni l'un ni l'autre, ai-je répondu en m'efforçant de ne pas être trop cassante. Il est surtout très handicapé. En clair, il s'est fait tirer dessus hier soir et il a la jambe cassée.

— Comment est-ce arrivé ?

J'avais réussi à capter toute l'attention de mon interlocuteur. Je lui ai expliqué ce qui s'était passé. J'ai eu un frisson en lui décrivant la scène : Sam et moi, tout seuls devant le parking désert, la nuit noire, le coup de feu...

— Arlène venait juste de filer. Elle est rentrée chez elle sans se douter de rien. La nouvelle cuisinière, Sweetie, était partie aussi. Le coup est venu des arbres, au nord du parking.

J'ai frissonné de plus belle. De peur, cette fois.

— À quelle distance étais-tu ?

— Oh ! Tout près.

Ma voix tremblait.

— Je venais de me retourner pour... Et puis, il a... Oh ! Il y avait du sang partout.

Le visage d'Eric s'était durci.

— Qu'as-tu fait ?

— Sam avait son portable dans sa poche, Dieu merci ! J'ai plaqué une main sur le trou dans sa jambe et, de l'autre, j'ai fait le 911.

— Comment va-t-il ?

— Bien.

J'ai pris une profonde inspiration pour me calmer.

— Enfin, aussi bien qu'on peut aller quand on s'est fait tirer dessus.

J'avais réussi à empêcher ma voix de trembler. J'étais fière de moi.

— N'empêche qu'il est tout de même hors circuit pour un moment, et tant de... de choses bizarres se sont passées au bar, ces derniers temps... Terry, le mec qui le remplace, ne peut pas tenir plus de deux nuits de suite. Il est un peu... dérangé.

— Et alors ? Qu'est-ce que Sam attend de moi, exactement ?

— Il voudrait t'emprunter un barman, le temps que sa jambe guérisse.

— Pourquoi me demander ça à moi ? Pourquoi pas au chef de meute de Shreveport ?

Les changelings sont rarement organisés en société structurée, mais les loups-garous de Shreveport font exception à la règle. Eric avait raison : il aurait été bien plus logique que Sam s'adresse au colonel Flood.

J'ai regardé mes mains, qui enserraient mon verre de Coca comme un étau.

— Quelqu'un s'amuse à faire un carton sur les changelings et les lycanthropes, à Bon Temps.

J'avais baissé la voix. Je savais qu'Eric m'entendrait, malgré la musique et le brouhaha des conversations.

C'est alors qu'un jeune type est venu vers nous en titubant, une recrue de l'armée de l'air tout droit sortie de la base de Barksdale, qui était située sur la commune de Shreveport. Rien

qu'à voir sa coupe de cheveux, son corps d'athlète et ses copains – pratiquement des clones –, je l'avais catalogué. Il s'est balancé sur ses talons un moment, en nous regardant alternativement, Eric et moi.

— Hé, toi ! m'a-t-il lancé, en m'enfonçant un index accusateur dans l'épaule.

J'ai levé les yeux vers lui, déjà résignée à l'inévitable. Certaines personnes ont l'art de chercher les ennuis, surtout quand elles ont un petit coup dans le nez. Ce jeune type, avec sa coupe rase-mottes et sa carrure de déménageur, était loin de chez lui et bien décidé à se prouver qu'il était un homme.

Il n'y a pas grand-chose qui m'énerve plus que d'être apostrophée en public par un « Hé, toi ! » avec un doigt accusateur, si ce n'est de me faire triturer l'épaule avec ce doigt-là. Mais je me suis efforcée de garder mon calme face à mon charmant interlocuteur. Il avait une bouille ronde de gamin, des yeux ronds, une petite bouche ronde et d'épais sourcils bruns. Il portait une chemise de laine toute neuve et un pantalon de treillis impeccablement repassé. Il était également remonté à bloc et fermement décidé à en découdre.

Bien résolue à désamorcer la situation, j'ai pris ma voix la plus mélodieuse pour lui dire :

— Je ne crois pas vous connaître.

— Tu devrais pas être à la table d'un vampire. Les humaines devraient pas fréquenter des déterrés.

Combien de fois avais-je entendu ça ? J'avais eu droit à ce genre de remarque plus souvent qu'à mon tour quand je sortais avec Bill.

— Tu devrais rejoindre tes amis, Dave. Tu ne voudrais pas que ta mère reçoive un coup de fil lui annonçant que son fils chéri s'est fait tuer en se bagarrant dans un bar de Louisiane, hein ? Surtout dans un vamp'bar, hum ?

— Comment tu sais mon nom ?

— Qu'est-ce que ça change ?

Du coin de l'œil, je voyais Eric hocher la tête. Il ne fallait pas que la conversation se prolonge. Il ne gérait pas comme moi ce genre d'intrusions intempestives. Et je préférais ne pas lui laisser l'occasion de me montrer l'efficacité de sa méthode.

Dave a semblé dessoûler d'un coup.

— Comment tu me connais ? m'a-t-il demandé d'un ton nettement moins agressif.

Je lui ai répondu avec la solennité d'un pasteur en chaire :

— J'ai une vision X : je vois ton permis à travers ton pantalon.

Il a ébauché un sourire.

— Ah ! Et tu peux voir d'autres trucs à travers mon pantalon ?

Je lui ai rendu son sourire.

— Tu es gâté, Dave, ai-je répondu, ce qui pouvait prêter à toutes sortes d'interprétations. Seulement, vois-tu, je suis en train de parler affaires avec ce mec. Alors, si tu veux bien nous excuser...

— Oh ! OK, désolé, je...

— Y a pas de mal.

Il est retourné auprès de ses copains en roulant des mécaniques. J'étais sûre qu'il allait leur faire un compte rendu très personnel de notre conversation, avec quelques changements notables – à son avantage, cela va de soi.

Les clients du bar, qui avaient suivi avec intérêt cet incident si prometteur et si riche en violence potentielle, se sont empressés de faire semblant d'être occupés quand le regard d'Eric a balayé les tables autour de nous.

— Tu allais me dire quelque chose quand nous avons été insolemment interrompus, a-t-il posément repris.

Sans que j'aie rien demandé, une serveuse est venue déposer une nouvelle consommation devant moi et a escamoté mon verre vide avec adresse. Les invités d'Eric avaient droit au traitement V.I.P., apparemment.

— Oui. Sam n'est pas le seul changeling à s'être fait tirer dessus, à Bon Temps. Calvin Norris s'est pris une balle en pleine poitrine hier matin. C'est une panthère-garou. Et Heather Kinman s'est fait descendre peu avant. Elle avait dix-neuf ans. C'était un renard-garou.

— Je ne vois toujours pas en quoi c'est censé m'intéresser.

— On l'a assassinée, Eric !

Il m'a dévisagée sans comprendre.

J'ai résisté à l'envie de lui décrire la fille adorable qu'on avait liquidée, comme ça, de sang-froid : elle venait juste d'avoir son bac et de décrocher son premier job dans une entreprise de fournitures de bureau. Elle était en train de boire un milk-shake au Sonic quand elle s'était fait trucider. Le labo de la criminelle devait comparer la balle qui avait blessé Sam avec celle qui avait tué Heather Kinman, puis avec celle qu'on avait retrouvée dans la poitrine de Calvin Norris. J'aurais parié qu'elles venaient de la même arme.

— J'essaie juste de t'expliquer pourquoi Sam ne veut pas d'un autre changeling ou d'un lycanthrope pour le remplacer, lui ai-je patiemment répondu, en serrant les dents. Il a peur de l'exposer inutilement à un danger bien réel. Et comme il ne trouve pas d'humain à Bon Temps qui ait les qualifications requises pour le job, il m'a demandé de venir te voir.

— Quand tu m'as recueilli chez toi, Sookie...

— Oh, Eric ! ai-je grogné. Lâche-moi un peu avec ça !

Ça le tuait de ne pas pouvoir se rappeler ce qui s'était passé pendant qu'il était ensorcelé.

— Un jour, ça me reviendra.

Il boudait presque.

Quand il retrouverait la mémoire, il ne se souviendrait pas seulement d'avoir couché avec moi : il se souviendrait peut-être aussi de la femme qui m'avait attendue, assise dans ma cuisine, un flingue à la main. Il se souviendrait peut-être qu'il m'avait sauvé la vie en prenant la balle qui m'était destinée. Il se souviendrait peut-être que j'avais tué la femme en question. Il se souviendrait peut-être que c'était lui qui avait caché le corps...

Il se rendrait alors compte qu'il avait sur moi une emprise... éternelle.

Il se souviendrait peut-être aussi qu'il s'était abaissé à me proposer de tout abandonner pour venir vivre avec moi.

La partie sexe, il aurait grand plaisir à se la rappeler. Le pouvoir qu'il exerçait sur moi aussi. Mais, allez savoir pourquoi, je ne pensais pas qu'Eric aimerait se remémorer le reste.

— Oui, ai-je répondu, en contemplant obstinément mes mains. Un jour, j'imagine, tu te souviendras...

Ils passaient une vieille chanson de Bob Seger sur DCD : Night Moves. J'ai aperçu Pam qui dansait, son corps extraordinairement souple et musclé se courbant et se tordant dans des figures impossibles à exécuter pour un corps humain normalement constitué.

J'aurais bien aimé la voir danser sur de la musique vampire live. Ce genre de concert, c'est un truc à ne pas rater. Inoubliable ! Quand je sortais avec Bill, il m'avait emmenée écouter un groupe qui jouait au Croquemitaine avant de continuer sa tournée vers La Nouvelle-Orléans. Le chanteur des Renfield's Masters – c'était leur nom – avait versé des larmes de sang en chantant une ballade.

— C'est très habile de la part de Sam de te faire jouer les émissaires, a commenté Eric après un long silence.

Il a marqué une pause.

— Je crois que je peux me passer d'un employé.

J'ai senti la tension qui nouait mes épaules se relâcher. J'ai baissé la tête pour respirer un bon coup. Quand j'ai relevé les yeux vers lui, Eric balayait le club du regard, passant en revue les candidats potentiels parmi les membres de son personnel.

Je les connaissais tous, sinon bien, du moins de vue. Thalia était une beauté classique au profil grec – elle avait d'ailleurs un fort accent que j'aurais bien situé de ce côté-là des Balkans. Elle avait de longues anglaises noires qui cascadaient dans son dos et un caractère bien trempé, genre soupe au lait. Indira incarnait l'Indienne type, yeux de biche et bindi compris. Personne ne la prendrait au sérieux... avant que les choses ne commencent à dégénérer. Maxwell Lee était un conseiller financier noir. Bien qu'aussi puissant que n'importe quel autre vampire, il n'aimait pas recourir à la force et n'était donc pas le plus qualifié pour jouer les videurs.

— Et si je lui envoyais Charles ?

Eric avait dit ça d'un ton dégaïté, comme s'il s'agissait d'une suggestion anodine, mais je le connaissais trop pour ne pas le soupçonner de nourrir quelque dessein précis en arrêtant son choix sur le beau pirate.

— Ou Pam ? ai-je proposé. N'importe quel vampire fera l'affaire, pour peu qu'il sache garder son sang-froid...

Au même moment, Thalia broyait une tasse en métal avec ses doigts pour impressionner un humain qui essayait de la draguer. J'ai vu le type blêmir et détalier vers sa table. Certains vampires apprécient la compagnie des humains. Thalia n'en fait pas partie.

— Charles est le vampire le plus calme que j'aie jamais rencontré. Quoique je le connaisse encore mal. Il ne travaille au Croquemitaine que depuis quinze jours.

— Il semble avoir largement de quoi s'occuper ici.

— Oh ! Je saurai me passer de lui.

Eric m'a alors décoché un regard hautain propre à me faire comprendre que c'était à lui de décider des missions qu'il donnait à son personnel.

— Hum... D'accord.

Les clients de Chez Merlotte adoreraient le pirate, et les bénéficiaires de Sam augmenteraient en conséquence.

— Voici mes conditions, a repris Eric en rivant sur moi son regard bleu glacier. Sam approvisionnera Charles en sang et lui procurera un endroit sûr où dormir. Tu pourrais le prendre chez toi, comme tu l'as fait pour moi.

— Ou je ne pourrais pas. Je ne tiens pas une auberge pour vampires de passage, figure-toi.

Frank Sinatra chantait *Strangers in the night* en fond sonore.

— Bien sûr que non ! Mais tu as quand même été grassement dédommée pour m'avoir hébergé.

Il venait de toucher un point sensible. Je n'ai pas pu retenir une grimace.

— C'était une idée de mon frère !

J'ai soudain surpris une étincelle dans les yeux d'Eric et je me suis sentie rougir jusqu'à la racine des cheveux. Je n'avais fait que confirmer ce qu'il soupçonnait déjà.

— Mais il a eu tout à fait raison, ai-je aussitôt ajouté, en mettant dans mon ton un maximum de conviction. Pourquoi est-ce que j'aurais supporté la présence d'un vampire chez moi, si je n'avais pas été payée pour ça ? J'avais besoin de ce fric, après tout.

— Mes cinquante mille dollars sont-ils déjà partis en fumée ? s'est enquis Eric d'une voix un peu trop calme. Jason en aurait-il profité ?

Il s'agissait de jouer l'indignation à fond et en prenant la voix cassante qui s'imposait.

— Mais ça ne te regarde absolument pas ! me suis-je exclamée.

J'avais effectivement donné à Jason un cinquième de la somme, bien qu'il ne m'ait rien demandé. Mais je dois admettre qu'il comptait bien recevoir sa part du magot. Cependant, comme j'en avais nettement plus besoin que lui, j'en avais gardé plus que je ne l'avais prévu au départ.

Je ne bénéficiais d'aucune couverture sociale, alors que Jason était assuré par sa boîte. Ça m'avait donné à réfléchir. Et si je tombais malade ? Et si je devenais invalide ? Et si je me cassais un bras ? Et si j'étais obligée de me faire opérer de l'appendicite ? Non seulement je ne pourrais pas faire mes heures au bar, mais j'aurais les notes d'hôpital à régler. Or, un petit séjour à l'hôpital, si bref soit-il, ce n'est pas donné. J'avais eu quelques factures d'ordre médical à régler, l'année précédente, et je les avais senties passer.

Maintenant, j'étais bien contente d'avoir eu ce sursaut de prudence. En temps normal, je ne suis pas très prévoyante. Je suis trop habituée à vivre au jour le jour. Mais l'accident de Sam m'avait ouvert les yeux. Jusque-là, j'en étais encore à me dire que j'aurais eu bien besoin de changer de voiture, que les rideaux du salon étaient plutôt miteux et qu'il aurait été drôlement pratique d'en commander de nouveaux chez JCPenney. Il m'était même venu à l'idée que ce ne devait pas être désagréable d'acheter une robe en dehors de la période des soldes. Mais quand Sam s'était retrouvé avec la jambe cassée, mon accès de frivolité avait vite été douché. Ça m'avait calmée net.

Pendant que DJ Nosferatu annonçait la prochaine chanson, Eric m'a dévisagée en silence.

— Je voudrais pouvoir lire dans tes pensées comme tu lis dans celles des autres humains, a-t-il fini par dire. J'aimerais vraiment savoir ce qui se passe dans cette jolie tête blonde. Et

j'aimerais savoir pourquoi j'aimerais tellement savoir ce qui se passe dans cette jolie tête blonde.

Je me suis contentée de lui adresser un petit sourire en coin.

— J'accepte les conditions : gîte et sang à volonté. Mais le gîte ne sera pas forcément chez moi. Quel est ton prix ?

Le sourire qu'Eric m'a adressé à son tour m'a semblé nettement plus retors que le mien.

— Je me ferai payer en nature. J'aime l'idée que Sam ait une dette envers moi.

J'ai appelé Sam avec le portable qu'il m'avait prêté pour l'occasion et je lui ai expliqué la situation. Il a poussé un soupir résigné.

— OK. Il pourra dormir en sécurité au bar. Quand peut-il venir ?

J'ai transmis la question à Eric.

— Dès maintenant.

Eric a hélé une des serveuses, qui portait le long fourreau noir fendu jusqu'à la hanche et profondément décolleté réservé aux humaines employées au Croquemitaine. Je vais vous dire un truc sur les vampires : ils détestent servir les autres. Ils ne sont pas très doués pour ça non plus, il faut bien le reconnaître. Et vous ne verrez jamais un vampire desservir une table. Les vampires embauchent toujours des humains pour faire le sale boulot, c'est bien connu.

Eric a dit à la serveuse d'aller chercher Charles. Elle s'est inclinée, en se frappant l'épaule du poing.

— Bien, maître.

Charles a joué les Zorro en sautant par-dessus le bar et, pendant que le public applaudissait, il s'est dirigé d'un pas nonchalant vers nous.

Après m'avoir fait une petite courbette, il s'est tourné vers Eric, tout ouïe.

— Cette femme te dira ce que tu dois faire. Tant qu'elle aura besoin de tes services, considère-la comme ton seigneur et maître.

Je ne parvenais pas à déchiffrer l'expression de Charles pendant qu'Eric lui donnait de telles directives, mais je savais

que nombre de vampires auraient catégoriquement refusé d'être à la disposition d'un humain – alors, d'une humaine ! –, quoi qu'ait pu en dire leur chef.

— Non, Eric ! me suis-je écriée, choquée. S'il a des comptes à rendre à quelqu'un, c'est à Sam, pas à moi.

— Sam t'a envoyée. C'est donc à toi que je confie Charles.

Le visage d'Eric s'était fermé. Je savais d'expérience que quand il faisait cette tête-là, ce n'était pas la peine d'insister.

J'ignorais ce qu'il allait sortir de tout ça, mais j'étais sûre que c'était mal parti.

— Laissez-moi aller chercher mon manteau, et je serai prêt à vous suivre dès qu'il vous plaira.

Sur ces bonnes paroles, Charles Twining m'a fait une gracieuse et profonde révérence, me mettant dans une situation qui m'a paru d'un ridicule achevé. J'ai émis une sorte de gargouillis en guise d'assentiment et, bien que toujours incliné devant moi, Charles a légèrement tourné la tête pour me faire un clin d'œil. Je me suis tout de suite sentie beaucoup mieux.

Dans le haut-parleur fixé au mur, DJ Nosferatu disait :

— Salut à vous, auditeurs de la nuit ! Pour continuer cette série réservée aux vrais mordus, cent pour cent accros à la bonne musique, voici un grand succès...

Et comme les premières notes de *Here comes the night* s'élevaient, Eric m'a demandé :

— Tu dances ?

J'ai jeté un coup d'œil à la petite piste déserte. Argh ! Mais Eric avait trouvé un barman qui ferait aussi office de videur pour Sam : il avait accédé à la requête que je lui avais transmise. Je devais donc me montrer aimable avec lui.

J'ai accepté poliment et me suis glissée sur la banquette pour m'extraire du box où nous étions attablés. Eric m'a offert sa main, que j'ai prise, et m'a enlacée.

En dépit de notre différence de taille, on s'en sortait plutôt bien. J'ai fait celle qui ne s'apercevait pas que tout le bar nous regardait, et on a commencé à évoluer sur le parquet. Je me concentrais sur la gorge d'Eric pour ne pas avoir à le regarder dans les yeux.

A la fin de la chanson, il m'a murmuré :

— C'est curieux comme ça me paraît familier de te tenir dans mes bras...

Au prix d'un effort surhumain, j'ai réussi à garder les yeux fixés sur sa pomme d'Adam. J'avais une envie folle de lui susurrer : « Tu m'as dit que tu m'aimais et que tu resterais avec moi à jamais. »

Au lieu de quoi, je lui ai lancé :

— Dans tes rêves !

Je lui ai lâché la main aussi vite que j'ai pu et je me suis écartée, échappant précipitamment à son étreinte.

— Au fait, ai-je enchaîné pour changer de sujet, tu n'aurais pas croisé un vampire à l'air mauvais du nom de Vlad, par hasard ?

Le résultat a été au-delà de mes espérances : Eric m'a saisi la main et l'a broyée à me faire mal.

— Aïe !

Il a aussitôt desserré son emprise.

— Il est venu ici la semaine dernière. Où l'as-tu vu ?

— Chez Merlotte.

J'étais stupéfaite de l'effet produit par ma question.

— Où est le problème ?

— Que faisait-il là-bas ?

— Il buvait un Rouge-Sang en compagnie de mon amie Nikkie. Tu la connais, d'ailleurs. Le Cercueil, Jackson ?

— Si mes souvenirs sont bons, elle était alors sous la protection de Franklin Mott.

— Oui. Enfin, ils sortaient ensemble. Aux dernières nouvelles, c'était toujours le cas. Je ne comprends pas comment il peut la laisser se balader avec un mec comme ce Vlad. J'espérais qu'il lui servait de garde du corps ou quelque chose comme ça.

J'ai récupéré mon manteau posé sur la banquette de notre table.

— Alors, c'est quoi l'histoire ?

— Ne t'approche pas de ce type. Ne lui parle pas. Surtout, ne le provoque pas. Et n'essaie pas d'aider ton amie Nikkie. Quand il est venu ici, Vlad s'est essentiellement entretenu avec Charles. Charles m'a dit que c'était un gremlin de la pire espèce.

Il peut faire preuve d'une barbarie sans nom. Prends tes distances avec Nikkie.

J'ai tendu vers lui mes mains ouvertes en signe d'incompréhension.

— Il est capable de choses qu'aucun de nous ne ferait.

C'était tout dire. Je l'ai dévisagé, sous le choc et terriblement inquiète pour Nikkie.

— Je ne peux pas tout simplement ignorer la situation. Je n'ai pas tant d'amis que je puisse me permettre d'en laisser un passer à la trappe sans lever le petit doigt.

— Si elle est intimement liée avec Vlad, elle n'est plus qu'un tas de viande sur pattes.

J'appréciais la franchise, mais la brutalité des propos d'Eric me restait un peu en travers de la gorge. Il m'a pris mon manteau des mains pour m'aider galamment à l'enfiler et m'a massé les épaules pendant que je fermais les boutons.

— Il te va bien.

Il ne fallait pas être devin pour savoir qu'il ne voulait plus entendre parler du dangereux Vlad.

— Tu as eu mon petit mot de remerciement ?

— Oui. Très... poli.

J'ai hoché la tête pour lui indiquer, à mon tour, que le chapitre était clos. Mais, forcément, il ne l'était pas.

— Je me demande encore d'où venaient ces taches de sang sur ton vieux manteau bleu, a-t-il murmuré d'un ton préoccupé.

J'ai brusquement relevé les yeux vers lui et, une fois de plus, je me suis maudite d'avoir été aussi imprudente. Quand Eric était venu me remercier de l'avoir hébergé, il avait profité de ce que j'étais occupée ailleurs pour fouiller la maison et était tombé sur mon manteau.

— Qu'avons-nous fait, Sookie ? Et à qui ?

— C'était du sang de poulet, Eric. Juste du sang de poulet. J'avais tué un poulet pour notre dîner.

Je mentais, bien sûr. Mais j'avais vu ma grand-mère faire ça quand j'étais petite, bien que je ne l'aie jamais fait moi-même.

— Sookie, Sookie... Mon pipeaumètre est au rouge. Fabuler à ce point, est-ce bien raisonnable ?

Il avait dit ça froidement, sans sourire, en secouant la tête comme un instituteur qui réprimande un mauvais élève.

Ça m'a tellement prise au dépourvu que j'ai éclaté de rire. C'était une bonne conclusion. J'apercevais Charles Twining qui patientait dans l'entrée, un pardessus résolument moderne sur le dos.

— Au revoir, Eric, et merci pour le barman.

À m'entendre, on aurait pu croire qu'Eric venait de me refiler des piles pour mon Walkman ou un peu de sel pour faire cuire mes pâtes. Il a effleuré ma joue de ses lèvres glacées.

— Fais attention en conduisant, m'a-t-il dit. Et ne t'approche pas de Vlad. Il faut que je sache ce qu'il est venu faire sur mon territoire. Appelle-moi si tu as le moindre problème avec Charles.

Derrière lui, je pouvais voir la même femme toujours assise sur son tabouret de bar, celle qui avait aimablement fait remarquer à Charles que je n'avais plus rien d'une pucelle. Elle se demandait manifestement comment j'avais pu m'attirer les faveurs d'un vampire aussi éminent et aussi séduisant qu'Eric.

Je me posais souvent la même question.

4

Le trajet de retour n'a pas été désagréable. Les vampires n'ont ni la chaleur, ni les sentiments, ni le comportement des humains, mais au moins, pour ce qui est de l'activité cérébrale, ils me font des vacances. Pour moi, être en compagnie d'un vampire est presque aussi reposant qu'être seule – tout risque de « prise de sang » intempestive mis à part.

Charles Twining m'a posé quelques questions sur le job pour lequel il avait été engagé et sur le bar dans lequel il allait travailler. Ma façon de conduire semblait le perturber un peu – quoique ce soit peut-être dû au simple fait de se trouver dans une voiture : certains vampires de l'ère préindustrielle ont horreur des moyens de transport modernes. Comme le bandeau qui lui cachait l'œil gauche était de mon côté, j'avais l'étrange l'impression d'être invisible.

On était passés à la pension pour vampires dans laquelle il était descendu pour qu'il puisse prendre quelques affaires. Il en était ressorti avec un sac de sport juste assez grand pour contenir... allez, disons des vêtements pour trois jours. Il m'a dit qu'il venait d'arriver à Shreveport et qu'il n'avait pas encore eu le temps de trouver un endroit où s'installer.

On roulait depuis une quarantaine de minutes quand il m'a demandé :

— Et vous, mademoiselle Sookie, vous habitez chez vos parents ?

La question aurait pu prêter à sourire dans la bouche de n'importe quel humain de plus de quinze ans, au XXI^e siècle. Mais Charles était un vampire, et comme je l'ai déjà dit, parfois, leur âge se voit : ils retardent un peu.

— Non. Ils sont morts quand j'avais dix ans.

Du coin de l'œil, je l'ai vu faire un geste pour m'inciter à poursuivre.

— Des pluies torrentielles s'étaient abattues sur la région, ce printemps-là, et mon père a voulu traverser un petit pont inondé. Ils ont été emportés par la crue.

Il a hoché la tête. Il arrive que les gens meurent brutalement, pour un rien. La mort frappe sans crier gare. Elle est imprévisible. Les vampires sont bien placés pour le savoir.

— On a été élevés par ma grand-mère, mon frère et moi. Elle a disparu l'an dernier. Mon frère vit dans l'ancienne maison de mes parents, et moi dans celle de Granny.

— C'est une grande chance d'avoir un toit à soi.

De profil, son nez crochu ressemblait à une délicate miniature. Je me suis vaguement demandé si ça ne le gênait pas que l'espèce humaine ait changé de format au fil des siècles, alors que lui n'avait pas bougé.

— Oh, oui ! J'ai énormément de chance, je le sais : j'ai un bon boulot, un frère, une maison, des amis... Et je suis en bonne santé.

Il s'est tourné vers moi pour me regarder attentivement. Enfin, je crois. Je n'ai pas bien vu, parce que j'étais en train de doubler un vieux camion Ford dégingué.

— Intéressant... Pourtant, pardonnez-moi, mais il m'avait semblé comprendre, d'après ce que disait Pam, que vous étiez atteinte d'une certaine... infirmité.

— Oh ! Eh bien... euh... oui.

— De quelle nature ? Vous paraissez très... hum... robuste.

— Je suis télépathe.

Il a semblé méditer cette réponse quelques instants.

— Ce qui signifie ?

— Que je peux lire dans les pensées des gens.

— Mais pas des vampires ?

— Non, pas des vampires.

— Parfait.

— Oui, je trouve aussi.

Si j'avais pu lire dans les pensées des vampires, je serais passée de vie à trépas depuis longtemps. Les vampires n'aiment pas qu'on vienne mettre son nez dans leurs petites affaires.

— Avez-vous connu Chow ?

— Oui.

La prudence rend laconique.

— Et Grande Ombre ?

— Oui.

— En tant que nouveau barman du Croquemitaine, je porte un certain intérêt à la façon dont ils sont décédés.

Ça se comprenait, mais je ne savais pas trop quoi lui répondre. Je me suis contentée d'un « évidemment ». C'était plus sûr.

— Avez-vous assisté à la seconde mort de Chow ?

C'était l'expression que les vampires employaient quand ils faisaient référence à leur mort définitive.

— Euh... oui.

— Et à celle de Grande Ombre ?

— Eh bien... hum... oui.

— Je serais curieux d'entendre de votre bouche comment les choses se sont déroulées.

— Chow est mort durant ce que nous appelons « la Chasse aux Sorciers ». Grande Ombre a tenté de me tuer, et Eric lui a planté un pieu dans le cœur parce qu'il se servait dans la caisse.

— Vous croyez vraiment que c'était pour cette raison ? Parce qu'il le volait ?

— J'étais là, je sais ce que je dis. Point final.

Il y a eu un silence.

— Savez-vous où je pourrai dormir pendant la journée ? a repris mon passager au bout d'un moment.

— Mon patron a ce qu'il faut.

— Il y a beaucoup de problèmes dans ce bar ?

— Il n'y en avait pas jusque très récemment.

— Votre videur habituel ne sait pas s'y prendre avec les gêneurs ?

— Il se trouve que notre videur habituel est aussi le propriétaire du bar, Sam Merlotte. Et que c'est un changeling. Mais, pour l'instant, c'est un changeling avec une jambe cassée. Il s'est fait tirer dessus. Et il n'est pas le seul.

Ça a semblé le laisser froid.

— Combien ?

— Trois, à ma connaissance, dont Sam. Une panthère-garou du nom de Calvin Norris – sa blessure est grave mais pas mortelle – et une petite jeune, Heather Kinman, qui y est restée. Elle s’est fait descendre au Sonic. Vous connaissez le Sonic ?

Les vampires font rarement attention aux fastfoods, pour la bonne raison qu’ils ne mangent pas (hé ! Combien de banques du sang seriez-vous capable de situer comme ça, au pied levé, vous, hein ?).

— C’est celui où on se restaure dans son véhicule ?

— C’est ça. Heather bavardait dans la voiture d’une amie. Lorsqu’elle en est sortie pour rejoindre sa propre voiture à quelques emplacements de là, on lui a tiré dessus depuis l’autre côté de la rue. Elle avait un milk-shake à la main...

La glace au chocolat fondue s’était mélangée au sang sur le trottoir. J’avais vu la scène dans les pensées d’Andy.

— Il était tard : les magasins étaient tous fermés depuis longtemps. Le tireur a pu filer sans être inquiété.

— Et les trois fois, on a tiré de nuit ?

— Oui.

— Je me demande si c’est révélateur...

— Pas impossible. Mais peut-être aussi que c’est juste parce que, de nuit, on a plus de chances de passer inaperçu.

Charles a hoché la tête en silence.

— Depuis que Sam a été blessé, les changelings ont peur. C’est compréhensible : difficile de croire que ces trois changelings aient été pris pour cibles par hasard. Et les humains sont inquiets parce que, pour eux, trois personnes ont été tuées sans raison, trois personnes qui n’avaient rien en commun et à qui on ne connaissait pas d’ennemis. La nervosité ambiante est propice aux bagarres.

— Je n’ai jamais été videur. En tant que fils cadet d’un petit baronnet, j’ai dû tracer mon chemin sans aide, par moi-même, et j’ai fait bien des métiers. J’ai déjà travaillé comme cabaretier et j’ai aussi officié dans un lupanar, il y a... fort longtemps. Je devais rester à la porte de l’établissement de plaisir et vanter les charmes de ces dames aux passants – c’est élégamment dit, n’est-ce pas ? Je devais également jeter dehors les hommes qui

se comportaient mal avec les catins. J'imagine que c'est la même chose qu'être videur dans un bar ?

Cette confiance pour le moins inattendue m'a laissée sans voix.

— C'est ça, ai-je croassé faiblement.

— Je n'étais pas encore un pirate, à l'époque, a-t-il ajouté en souriant.

— Qu'est-ce que vous... hum... «piratiez », au juste ?

Je ne savais pas si ça se disait, mais il a semblé comprendre.

— Oh ! Mes camarades et moi-même, nous essayions de nous emparer par surprise de tout ce qui se présentait, a-t-il gaiement répondu. Nous vivions sur la côte du Nouveau Monde, non loin de La Nouvelle-Orléans, d'où nous pouvions attaquer de petits navires marchands et autres embarcations qui croisaient au large. Nous naviguions sur une modeste brigantine. Nous ne pouvions donc pas nous attaquer à des navires de trop important tonnage ou trop bien défendus. Mais quand nous rattrapions une belle barque ou une petite corvette, il y avait de la bagarre, c'est moi qui vous le dis !

Il a laissé échapper un gros soupir. Il regrettait le bon vieux temps où il pouvait flanquer une sacrée raclée à l'équipage adverse et passer les marins au fil de l'épée, j'imagine.

— Et que vous est-il arrivé ?

En d'autres termes, comment en était-il venu à abandonner cette bouillonnante existence d'aventuriers au sang chaud, faite de massacres et de rapines, pour la version vampire du meurtre de sang-froid ?

— Une nuit, nous avons abordé un galion dont l'équipage ne comptait pas un seul être vivant.

Il avait serré les poings et sa voix s'était faite glaciale.

— Nous voguions vers les îles Caïmans. C'était au crépuscule. Je suis descendu dans la cale... et ce qui se trouvait à l'intérieur m'a eu le premier.

Après ce bref récit, nous sommes tous les deux tombés dans un même mutisme songeur.

Sam était allongé sur le canapé quand nous sommes arrivés chez lui. Il avait placé son mobile home de telle sorte qu'il faisait un angle droit avec le bar, côté entrée du personnel. Comme ça, il avait vue sur le parking, ce qui était tout de même mieux que sur l'arrière du bar, avec son container à ordures qui trônait entre la porte de la cuisine et la porte de service.

— Ah ! Te voilà ! a-t-il ronchonné.

Sam n'était pas du genre à rester assis sans rien faire. Coincé chez lui avec sa jambe dans le plâtre, il rongea son frein. Comment allait-il faire à la prochaine pleine lune ? Sa jambe serait-elle guérie ? Pourrait-il se transformer normalement ? Sinon, que se passerait-il avec son plâtre ? J'avais déjà eu l'occasion de côtoyer d'autres changelings blessés avant, mais je n'avais pas assisté au processus de guérison. J'avançais donc en terrain inconnu.

— Je commençais à croire que tu t'étais perdue en route.

La voix de Sam m'a arrachée à mes réflexions. Assez brutalement, d'ailleurs : elle était plutôt cassante.

Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai aussitôt répliqué :

— Oh, merci, Sookie, de m'avoir ramené un videur ! Je suis tellement navré que tu aies dû t'abaisser à demander une faveur à Eric pour moi !

Je me contrefichais de savoir que c'était à mon patron que je parlais sur ce ton. J'étais trop remontée pour ça.

Sam a quand même eu l'air un peu gêné.

— Eric a accepté, alors...

Il a adressé un signe de tête au pirate.

— Charles Twining, à votre service, a dit le vampire.

Sam a écarquillé les yeux.

— D'accord. Moi, c'est Sam Merlotte. Je suis le propriétaire de ce troquet. Merci d'avoir accepté de faire le déplacement pour nous filer un petit coup de main.

— On m'en a donné l'ordre, a rectifié le vampire d'une voix glaciale.

Sam a préféré reporter son attention sur moi.

— Donc, le marché, c'est le gîte, le couvert et un service. Je me retrouve avec une dette envers Eric sur le dos.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que son ton n'était pas des plus enthousiastes. Quant à moi, j'étais folle de rage, à présent.

— Tu m'as envoyée passer un marché avec Eric, et je t'en ai soumis les conditions ! Tu lui as demandé un service. Maintenant, tu lui en dois un. Je ne sais pas ce que tu t'étais imaginé, mais, au final, que tu le veuilles ou non, ça revient à ça, oui.

Sam a acquiescé en silence, mais il n'avait pas l'air ravi.

— Au fait, j'ai changé d'avis, a-t-il annoncé. Je pense que M. Twining, ici présent, devrait loger chez toi.

— Oh, vraiment ?

— Oui. Il y a trop de trucs à virer dans le cagibi. Et puis, tu as un endroit à l'abri de la lumière du jour, chez toi, non ?

— Tu ne m'as pas demandé si j'étais d'accord.

— Tu refuses ?

— Oui, je refuse ! Je ne tiens pas un hôtel pour vampires, figure-toi !

— Mais tu travailles pour moi et il travaille aussi pour moi...

— Est-ce que tu demanderais à Arlène ou à Holly de l'héberger ?

Sam semblait aller de surprise en surprise.

— Eh bien... euh... non. Mais c'est normal, vu que...

Il s'est brusquement interrompu.

— Vu que quoi ? Tu ne sais pas comment finir ta phrase, hein ?

Je grognais comme un véritable molosse, maintenant.

— Bon, ça suffit. Moi, je me casse. J'ai passé toute la soirée à m'aplatir comme une carpette pour toi, et qu'est-ce que je reçois en échange ? Pas même un merci !

J'ai quitté le mobile home au pas de charge. Je n'ai pas claqué la porte parce que je ne voulais pas me comporter comme une gamine. C'aurait été puéril. D'accord, peut-être que taper des pieds en sortant aussi. Mais c'était ça ou gifler Sam. En temps normal, Sam fait partie des gens que j'aime le plus au monde, mais là, là... Bon sang !

J'étais du service de jour pour les trois journées suivantes – si toutefois j'avais encore un job, ce dont je n'étais plus très

sûre. Quand je suis arrivée Chez Merlotte à 11 heures le lendemain – j’ai dû courir comme une dératée vers l’entrée de service sous la pluie battante, dans mon affreux mais fort utile ciré –, j’étais presque certaine que Sam allait me dire de venir chercher mon chèque avant de prendre la porte. Mais il n’était pas là. Sur le coup, j’ai été un peu déçue, je dois bien le reconnaître. Peut-être que ça ne m’aurait pas déplu de vider mon sac, finalement.

Terry remplaçait Sam, une fois de plus, et il était dans un de ses mauvais jours : pas la peine de lui poser des questions, ni même de lui adresser la parole, sauf pour passer les commandes.

Terry détestait la pluie et il n’aimait pas non plus le shérif Bud Dearborn. Je ne savais pas pourquoi, pas plus dans un cas que dans l’autre. Ce jour-là, des torrents de flotte s’abattaient sur le toit, et Bud Dearborn faisait le paon devant cinq de ses potes dans la zone fumeurs. Quand j’ai croisé le regard d’Arlène, elle a roulé des yeux pour me mettre en garde.

Bien que pâle et transpirant, Terry avait fermé la veste légère qu’il porte souvent par-dessus son tee-shirt estampillé Chez Merlotte. J’ai remarqué que ses mains tremblaient quand il a servi une pression. Je me suis demandé s’il allait tenir jusqu’au soir.

Il n’y avait pas beaucoup de monde en salle. En cas de pépin, ça limiterait les dégâts. Arlène s’est faufilée entre les tables pour aller saluer un couple de jeunes mariés qui venaient d’entrer – des amis à elle. Mon secteur était pratiquement désert, mis à part mon frère et son copain Hoyt.

Hoyt est le meilleur ami de Jason. S’ils n’avaient pas été tous les deux hétérosexuels, je leur aurais conseillé de se marier. À eux deux, ils faisaient la paire. Hoyt raffolait des blagues ; Jason adorait en raconter. Hoyt ne savait jamais quoi faire de son temps ; Jason avait cent idées à la minute. Hoyt avait une mère un peu encombrante ; Jason n’en avait pas. Hoyt avait les pieds sur terre et savait parfaitement « jusqu’où ne pas aller trop loin » ; Jason ignorait jusqu’au sens du mot « limites ».

J'ai pensé à l'énorme secret avec lequel Jason devait vivre à présent et je me suis demandé s'il ne serait pas tenté de le partager avec Hoyt.

— Comment ça va, sœurlette ?

Jason m'a tendu son verre pour que je lui resserve un Coca. Il ne buvait jamais d'alcool avant d'avoir fini sa journée de boulot. Un sacré bon point pour lui, si vous voulez mon avis.

— Bien, frangin. Tu veux autre chose, Hoyt ?

— Oui, s'il te plaît, Sookie. Un thé glacé.

Dans la seconde suivante, j'étais de retour avec leur commande. Terry m'a lancé un regard noir quand je suis passée derrière le comptoir me servir. Mais un regard, ça s'ignore. Je suis plutôt douée pour ça.

— Dis, Sookie, tu veux venir à l'hôpital de Grainger avec moi, cet après-midi, après le travail ? m'a demandé Jason.

— Oh ! Oui. Oui, bien sûr.

Calvin s'était toujours montré prévenant avec moi.

Hoyt a embrayé :

— C'est quand même dingue : Sam, Calvin et Heather qui se font tirer dessus coup sur coup. Qu'est-ce que t'en penses, Sookie ?

Hoyt me prend pour un oracle.

— Je n'en sais pas plus que toi, Hoyt. Je pense qu'on devrait tous faire gaffe.

J'espérais que ce conseil désintéressé ne serait pas perdu pour tout le monde. Jason a haussé les épaules.

Quand j'ai relevé la tête, j'ai aperçu un inconnu qui attendait une table près de la porte. Je me suis précipitée vers lui. Ses cheveux bruns, mouillés par la pluie, étaient retenus en queue de cheval, et une longue ligne blanche lui balafrait la joue. Lorsqu'il a enlevé sa veste, j'ai pu constater que c'était un fervent adepte du body-building.

— Fumeurs ou non-fumeurs ?

— Non-fumeurs.

Un menu déjà prêt à la main, je l'ai guidé vers la zone correspondante. Il m'a emboîté le pas sans mot dire. Il a soigneusement pendu sa veste mouillée sur le dossier de sa chaise et s'est assis en prenant le menu que je lui tendais.

— Ma femme va arriver dans deux minutes. Nous avons rendez-vous ici.

J'ai placé un second menu à la place qui lui faisait face.

— Voulez-vous commander tout de suite ou préférez-vous l'attendre ?

— Je vais prendre un thé bien chaud, mais pour le repas, je verrai avec elle. Plutôt limitée, la carte, ici.

Il a jeté un coup d'œil à Arlène, puis m'a regardée attentivement. Ça m'a alertée : ce type n'était pas venu que pour déjeuner.

— C'est tout ce qu'on a, ai-je répondu en veillant à garder un ton détaché et une attitude décontractée. Mais le peu qu'on fait, on le fait bien.

Je suis allée préparer son thé et j'ai posé une soucoupe avec deux rondelles de citron sur mon plateau. Il n'y avait pas de fée pour en prendre ombrage, aujourd'hui.

— Vous êtes Sookie Stackhouse ? m'a-t-il demandé, comme j'arrivais à sa table.

— Oui, c'est moi.

J'ai calmement disposé la soucoupe juste à côté de sa tasse.

— Pourquoi ?

Je le savais déjà, mais avec les gens « normaux », il vaut mieux poser la question.

— Je suis Jack Leeds, détective privé.

Il a sorti une carte de visite qu'il a posée sur la table en la tournant vers moi pour que je puisse la lire.

— J'ai été engagé par une famille de Jackson, a-t-il poursuivi en voyant que je ne bronchais pas. Les Pelt.

Mon cœur s'est arrêté, avant de repartir à la vitesse grand V. Ce type pensait que Debbie était morte. Et, d'après lui, il y avait de grandes chances pour que je sache quelque chose à ce sujet.

Il avait absolument raison.

J'avais tué Debbie Pelt d'un coup de fusil en pleine poitrine quelques semaines auparavant – un cas de légitime défense. C'était le cadavre de Debbie Pelt qu'Eric avait caché. Et c'était la balle que Debbie Pelt avait tirée qu'Eric avait prise à ma place.

La disparition de Debbie à la suite d'une « petite fête » à Shreveport – en fait, une lutte à mort entre sorciers, vampires et lycanthropes – avait défrayé la chronique. Mais j'avais entretenu le fol espoir qu'on n'en parlerait plus.

— Alors, comme ça, l'enquête de police ne leur a pas suffi ?

C'était une question idiote. Mais il fallait bien que je dise quelque chose pour briser le silence, qui commençait à devenir pesant.

— Il n'y a pas eu de véritable enquête. La police de Jackson a conclu à une probable disparition volontaire.

Mais il n'y croyait pas, lui.

Tout à coup, son visage s'est éclairé. Je me suis retournée pour voir ce qu'il regardait et j'ai remarqué une femme blonde qui secouait son parapluie devant la porte. Elle avait les cheveux courts et une peau claire. Je l'ai trouvée très jolie. Enfin, elle l'aurait été, si elle n'avait pas fait grise mine.

Mais ce n'était pas un problème pour Jack Leeds : il regardait la femme qu'il aimait. Quand elle l'a aperçu, la même étincelle s'est allumée dans ses yeux bleus. Elle a traversé la salle avec la grâce d'une danseuse, et lorsqu'elle a ôté sa veste mouillée, j'ai remarqué que ses bras étaient aussi musclés que ceux de son mari. Ils ne se sont pas embrassés, mais il a posé la main sur la sienne et l'a étreinte doucement. Une fois assise, elle a commandé un Coca light et a détaillé la carte. Elle pensait que rien de ce que proposait ce snack n'était sain.

— Une salade ? a suggéré Jack.

— J'ai besoin de quelque chose de chaud. Un chili ?

— D'accord. Deux chilis, a-t-il demandé en levant la tête vers moi. Lily, je te présente Sookie Stackhouse. Mademoiselle Stackhouse, voici Lily Bard Leeds.

Elle avait le regard incroyablement clair et perçant : un vrai rayon laser.

— Bonjour. Je viens justement de chez vous, m'a-t-elle annoncé. Vous avez vu Debbie Pelt la nuit de sa disparition ?

Je l'ai « entendue » ajouter mentalement : « Vous êtes celle qu'elle haïssait plus que tout au monde. »

Ils ignoraient la véritable nature de Debbie. Une chance que les Pelt n'aient pas réussi à trouver un détective

lycanthrope ! Jamais ils ne dévoileraient le secret de leur fille à des détectives humains standard – les Cess tenaient à dissimuler leur existence aux yeux du monde.

— Oui. Je l’ai vue cette nuit-là.

— Pourrions-nous en discuter avec vous plus tard ? Après votre service ?

— Je dois aller voir un ami à l’hôpital en sortant de mon travail.

— Un ami malade ? s’est enquis Jack Leeds.

— Un ami qui s’est fait tirer dessus.

Ça a manifestement attisé leur curiosité.

— Par quelqu’un d’ici ? a demandé Lily.

— Par un tireur embusqué. Quelqu’un qui fait un carton sur les gens du coin, au hasard, comme à la foire.

— On a retrouvé les corps ? Il n’y a pas eu de disparition ?

Bravo, Jack ! Je n’en attendais pas moins de toi !

— Non. Ils ont tous été abandonnés sur place. Mais, chaque fois, il y avait des témoins. Alors, évidemment...

Je n’avais pas entendu dire qu’on avait effectivement vu Calvin se faire tirer dessus, mais quelqu’un avait appelé le 911 aussitôt après.

Lily Leeds m’a demandé s’ils pouvaient venir me voir le lendemain avant que je parte au boulot. Je leur ai donné rendez-vous à 10 heures chez moi. Je ne trouvais pas que ce soit une très bonne idée de leur parler, mais je ne voyais pas comment faire autrement. En refusant, j’aurais éveillé leurs soupçons.

Je me suis alors prise à avoir envie d’appeler Eric pour en discuter avec lui. Soucis partagés, soucis à moitié envolés. Mais Eric n’avait gardé aucun souvenir de cette nuit-là. Si seulement j’avais pu oublier la mort de Debbie aussi facilement que lui ! Vous n’imaginez pas ce que c’est, de porter un si terrible secret et de ne pouvoir le révéler à personne...

Pourtant, j’en avais des tonnes, de secrets. Mais presque aucun ne me concernait directement, hormis celui de la mort de Debbie. Et c’était un fardeau écrasant, un fardeau de mort et de sang.

Charles Twining était censé remplacer Terry à la tombée de la nuit. Arlène travaillait tard parce que Danielle devait assister au spectacle de danse annuel de sa fille. Du coup, j'ai pu me changer les idées en décrivant à Arlène le nouveau barman-vidéur. Elle était très intriguée. On n'avait jamais eu d'Anglais au bar, encore moins d'Anglais avec un bandeau de pirate sur l'œil.

— Dis bonjour à Charles pour moi, lui ai-je lancé en remettant mon affreux ciré.

La pluie battante avait laissé la place à un petit crachin durant quelques heures, mais maintenant, il recommençait à pleuvoir pour de bon.

J'ai couru jusqu'à ma voiture, ma capuche bien rabattue sur la figure. Juste au moment où j'ouvrais ma portière, j'ai entendu une voix qui m'appelait. Sam se tenait en équilibre sur ses béquilles devant la porte de son mobile home. Il avait fait installer un auvent, deux ou trois ans plus tôt. Il ne risquait donc pas de se faire mouiller. J'ai claqué la portière de ma vieille guimbarde et je l'ai rejoint en sautant par dessus les flaques. En moins de trois secondes, j'étais devant lui, dégoulinante.

— Je suis désolé, a-t-il déclaré.

Je l'ai fusillé du regard et j'ai grommelé :

— Tu peux.

— Eh bien, je le suis.

— OK. Bon.

Je mettais un point d'honneur à ne pas lui demander ce qu'il avait fait du vampire.

— Rien de neuf, au bar, aujourd'hui ?

J'ai hésité.

— Ça ne se bousculait pas au portillon, mais...

J'allais lui parler des deux détectives quand je me suis interrompue. Je savais qu'il allait me poser des questions et je risquais de finir par tout lui raconter, ne serait-ce que pour soulager ma conscience.

— Je dois y aller, Sam. Jason m'emmène voir Calvin Norris à l'hôpital de Grainger.

Sam m'a dévisagée, les yeux plissés. Ses cils étaient du même blond cuivré que ses cheveux, alors il fallait être tout près pour les voir... Mais je n'avais pas à rêvasser aux cils de mon patron – ni à aucune autre partie de son anatomie, d'ailleurs.

— Je me suis comporté comme un salaud, hier, a-t-il repris. Ne me demande pas pourquoi.

— J'aimerais pourtant bien le savoir, figure-toi, parce que je ne comprends toujours pas ton attitude.

— L'essentiel, c'est que tu saches que tu peux compter sur moi.

Je pouvais compter sur lui pour me sauter à la gorge sans raison et me présenter de plates excuses après ?

— Je te trouve vraiment bizarre, ces derniers temps, mais tu es mon ami depuis des années et je t'apprécie énormément.

Je lui ai souri pour tenter d'atténuer le côté un peu pompeux de ma tirade. Il m'a rendu mon sourire. Puis une goutte de pluie est tombée sur le bout de mon nez, et le charme s'est rompu.

Je suis passée à des choses plus terre à terre.

— Quand penses-tu revenir au bar ?

— J'essaierai de passer un petit moment demain. Au pire, je pourrai toujours rester au bureau, faire les comptes et un peu de classement.

— OK. À demain, alors.

— À demain.

Et j'ai regagné ma voiture en courant, le cœur soudain beaucoup plus léger. Rester fâchée avec Sam m'avait horriblement pesé, au point d'assombrir mon humeur et mes pensées. Je ne m'en étais pas rendu compte avant que tout rentre dans l'ordre. Malgré la pluie, le ciel s'éclaircissait.

5

Il tombait des trombes d'eau quand nous nous sommes garés sur le parking du Grainger Mémorial. Le bâtiment en lui-même n'était pas plus grand que l'hôpital de Clarice – celui où l'on transportait tous les gens du coin d'habitude –, mais il était plus récent et disposait des équipements les plus modernes.

Je m'étais changée et avais troqué mon uniforme de serveuse contre un jean et un pull. Mais j'avais gardé mon affreux ciré. En franchissant les portes coulissantes aux côtés de Jason, je me suis félicitée d'avoir mis des bottes : question météo, la soirée promettait d'être aussi mauvaise que la journée.

L'hôpital grouillait de changelings. Je n'avais pas mis un pied à l'intérieur que je sentais déjà leur colère, lourde et menaçante comme un nuage annonciateur d'orage. Deux panthères-garous de Hotshot se tenaient dans le hall. Elles montaient la garde, je suppose. Jason est allé leur donner une vigoureuse poignée de main. Peut-être qu'ils avaient une façon particulière de se serrer la main ou un code secret du même genre, qui sait ? Enfin, ils ne se reniflaient pas, c'était déjà ça. Jason était manifestement content de les voir. La réciprocité semblait moins sûre. Les deux autres changelings ne sautaient pas au plafond, en tout cas. D'ailleurs, j'ai remarqué que Jason fronçait les sourcils quand il s'est tourné vers moi pour faire les présentations. Les deux vigiles m'ont observée un moment. L'homme était de taille moyenne, trapu, avec d'épais cheveux châtain. Son regard clair brûlait de curiosité.

— Sookie, voici Dixon Mayhew et sa sœur jumelle, Dixie. Sookie est ma sœur, a-t-il précisé aux deux autres.

Dixie avait les cheveux aussi courts que ceux de son frère, mais ses yeux étaient marron foncé, presque noirs. Pour des jumeaux, ils ne se ressemblaient vraiment pas.

— Alors ? C'est le calme plat ici ? leur ai-je demandé.

— Rien à signaler, pour le moment, m'a répondu Dixie à voix basse.

Dixon ne quittait pas Jason des yeux.

— Et comment va votre patron ?

— Il a la jambe dans le plâtre, mais il s'en remettra.

— Calvin a été salement amoché...

Dixie m'a dévisagée en silence avant d'ajouter :

— Il est à la 214.

Ayant passé le barrage du service d'ordre avec succès, Jason et moi avons pu monter l'escalier. Les jumeaux ne nous lâchaient toujours pas du regard. Nous sommes passés devant la femme préposée au comptoir des visiteurs. J'ai presque eu un pincement au cœur en la voyant : cheveux blancs, lunettes à verres en culs de bouteille, un visage doux que le temps n'avait pas épargné – pattes-d'oie, rides du lion... toute la panoplie de rides répertoriées à ce jour y étaient, au grand complet.

Il n'a pas été difficile de repérer la chambre de Calvin : une armoire à glace était appuyée contre le mur, près de la porte. C'était un type que je n'avais jamais vu, un loup-garou. Les loups-garous font de bons gardes du corps – dans la conception qu'en ont les Cess, du moins : parce qu'ils sont cruels et qu'ils ne lâchent jamais prise. D'après ce que j'en sais, c'est surtout dû à leur mauvaise image. Les lycanthropes se triment une sale réputation. On les traite souvent de « racaille ». C'est vrai qu'en général, ce ne sont pas les plus raffinés du lot. Vous ne trouverez pas des masses de toubibs chez les loups-garous, par exemple. En revanche, il y en a un paquet dans le bâtiment. Ils occupent aussi pas mal de jobs en rapport avec la moto. Et certains appartiennent à des gangs qui ne se contentent pas de rouler des mécaniques et de boire de la bière, surtout les nuits de pleine lune.

Ça m'a perturbée de voir un lycanthrope devant la chambre de Calvin. Je trouvais plutôt surprenant et même assez troublant que les panthères-garous de Hotshot aient jugé

nécessaire de recruter un étranger à leur caste pour protéger leur propre chef.

Jason s'est discrètement penché pour me murmurer à l'oreille :

— C'est Dawson. Il tient un petit atelier de réparation entre Hotshot et Grainger.

Ledit Dawson était sur le qui-vive.

— Jason Stackhouse, a-t-il grondé en reconnaissant mon frère.

Il portait un jean et une chemise dont les coutures semblaient mises à mal au niveau des biceps. Ses bottes de cuir noir avaient connu des jours meilleurs. Elles portaient des traces et des entailles qui ne devaient pas être dues qu'à des coups de kick.

— On vient voir comment va Calvin, a annoncé Jason. Elle, c'est ma sœur, Sookie.

— M'dame, m'a saluée Dawson dans un grondement guttural.

Il m'a détaillée de haut en bas – et il n'y avait rien de libidineux dans son regard, je peux vous l'assurer. Heureusement que j'avais laissé mon sac dans le pick-up de Jason, sinon j'aurais eu droit à une fouille en règle.

Mais je n'allais pas y couper.

— Vous allez enlever ce manteau et tourner devant moi, a enchaîné le gorille de service.

Je ne m'en suis pas formalisée. Il ne faisait que son boulot, après tout. Moi non plus, je ne tenais pas à ce qu'on attaque une deuxième fois Calvin. J'ai ôté mon ciré, que j'ai tendu à Jason, et j'ai docilement exécuté un tour sur moi-même. Une infirmière, qui était en train de noter quelque chose sur une fiche, a observé la scène avec curiosité. J'ai ensuite tenu la veste de Jason pendant qu'il tournait à son tour. Satisfait, Dawson a frappé à la porte de la chambre. Je n'ai pas entendu de réponse, mais lui si, sans doute, parce qu'il a passé la tête dans l'entrebâillement pour annoncer :

— Les Stackhouse.

J'ai perçu un faible murmure. Dawson s'est retourné vers moi.

— Vous pouvez entrer, mademoiselle Stackhouse.

Comme Jason s’apprêtait à me suivre, Dawson a levé un bras gros comme une poutre pour lui barrer la route.

— Seulement votre sœur.

Comme j’allais protester, Jason a haussé les épaules en marmonnant :

— Vas-y, Sookie.

Impossible de faire bouger Dawson. Et puis, à quoi bon contrarier un grand blessé ? J’ai poussé la porte.

Bien qu’il y ait un deuxième lit, Calvin était seul dans la chambre. Pâle, les traits tirés, il avait une mine épouvantable. Il avait les cheveux sales, mais, hormis son petit bouc court bien dessiné, il était rasé de près. Il portait une de ces immondes chemises d’hôpital et il était relié à des tas de trucs bizarres.

Sans réfléchir, j’ai lâché, horrifiée :

— Je suis tellement désolée.

De toute évidence, si Calvin n’avait pas été un changeling, il serait mort sur le coup. Celui qui lui avait tiré dessus avait clairement voulu le tuer.

Calvin a tourné la tête vers moi, lentement, péniblement.

— Ce n’est pas aussi grave que ça en a l’air, m’a-t-il assuré d’une voix faible. Ils vont débrancher le plus gros demain.

— Où avez-vous été touché ?

Il a bougé doucement la main pour désigner son sein gauche. Ses étranges yeux dorés ont cherché mon regard. Je me suis approchée du lit et j’ai posé ma main sur la sienne.

— Je suis désolée, ai-je répété.

Ses doigts se sont refermés sur les miens.

— Je ne suis pas le seul, hein ?

— Non.

— Ton patron...

J’ai hoché la tête.

— Et cette pauvre fille.

J’ai opiné de plus belle.

— Il faut arrêter ça.

— Oui.

— Ce doit être quelqu'un qui a une dent contre les changelings. Les flics ne trouveront jamais le coupable. On ne peut pas leur dire dans quelle direction chercher.

Eh oui, c'était aussi ça, vivre dans la clandestinité.

— Ça ne va pas leur faciliter la tâche, mais ils finiront peut-être par trouver quand même.

— Certains membres de mon clan se demandent si le tireur ne serait pas lui-même un changeling...

L'étreinte de Calvin s'est resserrée.

— Quelqu'un qui ne voulait pas devenir un changeling. Quelqu'un qui aurait été mordu...

Il m'a fallu une bonne seconde pour comprendre – idiote que je suis !

— Oh, non ! Non, Calvin, non !

Dans ma panique, les mots se bousculaient. J'en bafouillais.

— Oh, Calvin ! Je... Pitié ! Non. Je vous en prie, ne les laissez pas... Pas Jason. Il est... Je n'ai plus que lui...

Les larmes ruisselaient sur mes joues comme si quelqu'un avait ouvert un robinet.

— Il me disait justement qu'il... qu'il était bien avec vous, même s'il ne pouvait pas être vraiment une panthère comme vous... Il ne sait pas... Il vient de découvrir votre monde... Il ne reconnaît même pas les autres Cess... Je parie qu'il ne sait pas, pour Sam et Heather...

— Personne ne le touchera tant qu'on n'aura pas fait toute la lumière sur cette affaire. Je suis peut-être cloué au fond de ce lit, mais c'est toujours moi qui commande.

Je me doutais bien qu'il avait dû batailler ferme et que certains des siens étaient décidés à exécuter Jason. Calvin ne pourrait pas toujours les retenir. Il serait peut-être furieux, mais ça ne changerait plus grand-chose : mon frère serait mort. J'ai senti ses doigts s'ouvrir. Il a levé la main pour sécher mes larmes.

— Vous êtes vraiment adorable, Sookie. Dommage que vous ne m'aimiez pas.

— Je le regrette aussi.

Nombre de mes problèmes auraient été résolus, si j'avais été amoureuse de Calvin Norris. Je me serais installée à Hotshot et je serais devenue un membre à part entière de cette petite société secrète. Deux ou trois nuits par mois, j'aurais été obligée de rester confinée chez moi, mais, le reste du temps, j'aurais été en sécurité. Non seulement Calvin m'aurait défendue jusqu'à la mort, mais tous les membres du clan en auraient fait autant.

Pourtant, la seule idée de vivre là-bas me faisait frémir. Ces grands champs balayés par les vents, ce mystérieux carrefour autour duquel toutes les maisonnettes s'agglutinaient... Je ne crois pas que j'aurais supporté cet isolement perpétuel, que j'aurais pu vivre ainsi à l'écart du monde. Ma grand-mère m'aurait pourtant vivement encouragée à accepter la proposition de Calvin. C'était un type stable, chef d'équipe à la scierie de Norcross : un bon job qui payait bien. Vous trouvez peut-être ça comique, comme argument ? Attendez un peu d'avoir à payer votre sécurité sociale. Après, vous pourrez rire, si vous en avez encore envie.

Je me suis alors rendu compte que Calvin était très bien placé pour me forcer à accepter sa demande. Il aurait pu me faire chanter : la vie de Jason contre ma main.

Je me suis penchée pour l'embrasser sur la joue.

— Je vais prier pour que vous guérissiez vite. Et merci de laisser une chance à Jason.

Peut-être Calvin se montrait-il un tel gentleman parce qu'il n'était, de toute façon, pas vraiment en état de profiter de moi – au sens physique du terme, s'entend –, mais son attitude n'en demeurait pas moins noble, et ça me touchait énormément.

— Vous êtes quelqu'un de bien, Calvin Norris.

Je lui ai caressé le visage. Sa courte barbe était douce sous mes doigts.

Son regard était clair et franc quand il m'a dit au revoir.

— Veillez sur votre frère, Sookie. Oh ! Et dites à Dawson que je ne veux plus de visite pour aujourd'hui.

— Il ne m'écouterà pas.

Calvin a souri faiblement.

— Il ne serait pas un très bon garde du corps s'il le faisait, j'imagine.

J'ai cependant transmis le message au lycanthrope. Jason et moi avons à peine tourné les talons qu'il frappait à la porte pour en référer à Calvin.

J'ai hésité un bon moment : fallait-il mettre Jason au courant de ce qui se tramait contre lui ? Finalement, pendant qu'on rentrait à Bon Temps, je lui ai raconté la conversation que j'avais eue avec Calvin.

Comment ses nouveaux copains pouvaient-ils le croire capable d'un truc pareil ? Il était horrifié.

— Bon, si j'y avais pensé avant de changer de forme la première fois, je peux pas dire que ça m'aurait pas tenté, m'a-t-il avoué, pendant qu'on roulait sous la pluie battante. J'étais fou de rage. Mais maintenant, je vois plus les choses de la même façon...

Il a poursuivi sur le sujet durant tout le trajet, tandis que je tournais en rond dans ma tête pour essayer de trouver un moyen de le sortir de ce pétrin.

Pas de doute : l'affaire du tireur embusqué devait être résolue avant la prochaine pleine lune. Sinon, les nouveaux copains de Jason risquaient fort de le transformer en charpie dès qu'ils auraient changé de forme. Peut-être qu'il pourrait se contenter de traîner dans les bois derrière chez lui, quand il se métamorphoserait en homme-panthère, ou peut-être qu'il pourrait chasser autour de chez moi... En tout cas, pas dans les environs de Hotshot, c'était hors de question : il y serait en danger de mort.

Mais les autres pouvaient fort bien venir le chercher à Bon Temps. S'ils s'y mettaient tous, je n'aurais aucun moyen de le défendre.

Il n'y avait pas trente-six solutions. À la prochaine pleine lune, il fallait absolument que le mystérieux meurtrier soit sous les verrous.

Ce n'est pas avant le soir, pendant que je faisais la vaisselle, que ça m'a frappée. Quelle ironie, tout de même, que Jason soit accusé de meurtre par la communauté des panthères-garous, alors que c'était moi qui avais effectivement tiré sur un changeling ! Je me suis mise à penser à mon rendez-vous du lendemain avec les détectives privés. Je me suis surprise à

scruter la cuisine, à la recherche du moindre indice qui aurait pu signaler la mort de Debbie Pelt. C'était devenu une habitude – bon, d'accord, ça frisait la manie. Pour avoir regardé Discovery Channel, je savais qu'il était impossible d'éradiquer complètement toute trace de sang et de tissus organiques – or, toute la pièce en avait été littéralement aspergée. J'avais néanmoins frotté, récuré, javellisé encore et encore. J'étais sûre qu'on ne pouvait rien déceler d'anormal à l'œil nu.

Debbie ne m'avait pas laissé le choix. À part, peut-être, celui de rester plantée là à attendre de me faire descendre. Était-ce ce que Jésus voulait dire par « tendre l'autre joue » ? J'espérais bien que non. En tout cas, mon instinct de survie, lui, m'avait incitée à me défendre, et le seul moyen que j'avais à portée de main pour y parvenir, sur le moment, s'était trouvé être un fusil.

Évidemment, j'aurais dû prévenir immédiatement la police. Mais le temps que les flics arrivent, la blessure d'Eric se serait déjà refermée – la blessure que Debbie Pelt lui avait faite en voulant me tirer dessus. En dehors de mon témoignage et de celui d'un vampire, il n'y aurait eu aucune preuve qu'elle avait tiré la première. Et l'état du corps de Debbie aurait été une preuve accablante de notre culpabilité. Ma première réaction avait donc été d'étouffer l'affaire, de cacher sa venue chez moi. Eric ne m'avait pas donné d'autre conseil.

Non que je rejette la faute sur lui. D'autant qu'il n'avait pas toute sa tête, à l'époque. Mais si je m'étais seulement donné la peine de réfléchir cinq minutes, on n'en serait pas arrivés là. Il devait y avoir des traces de poudre sur la main de Debbie : on aurait pu prouver qu'elle avait tiré. On aurait vu le sang séché d'Eric sur le sol de la cuisine. Debbie avait fracturé ma porte d'entrée, laissant des traces d'effraction manifestes. Sa voiture était garée de l'autre côté de la route, juste au niveau de l'embranchement qui menait chez moi, et on n'aurait retrouvé que ses empreintes à l'intérieur.

J'avais paniqué et j'avais tout fichu en l'air.

Il ne me restait plus qu'à vivre avec ça.

Mais la terrible incertitude qui devait ronger ses parents me désolait. Je ne pouvais pourtant pas leur révéler la vérité, n'est-ce pas ?

J'ai essoré l'éponge, avant de la poser sur le bord de l'évier, puis je me suis séché les mains. OK, maintenant que j'avais bien fait mon examen de conscience, je me retrouvais avec ma culpabilité qui se dressait là, devant moi, droite comme un i, au garde-à-vous, le doigt accusateur. Mais quelle gourde ! Énervée par ma propre stupidité, j'ai foncé dans le salon au pas de charge et j'ai allumé la télé. Deuxième erreur. Ils diffusaient un reportage sur l'enterrement de Heather : une équipe de tournage était venue de Shreveport pour couvrir la modeste cérémonie qui avait eu lieu cet après-midi-là. Le présentateur, un Noir très solennel, expliquait que la police du comté avait découvert d'autres concentrations de tirs, apparemment aléatoires, dans des petites villes du Tennessee et du Mississippi. Ça m'a scotchée à mon fauteuil. Un tueur en série ? Ici ?

C'est à ce moment-là que le téléphone a sonné. J'ai décroché avec un « allô » plutôt incertain : je ne m'attendais à rien de bon.

— Salut, Sookie. C'est Lèn.

Je me suis prise à sourire. Léonard Herveaux appartenait au cercle restreint de mes amis les plus chers. C'était un lycanthrope. Il était à la fois sexy, sérieux et travailleur – il bossait pour son père dans un cabinet d'experts géomètres à Shreveport –, et je l'aimais beaucoup. Il était aussi l'ancien fiancé de Debbie Pelt. Mais il l'avait répudiée avant qu'elle ne disparaisse de la circulation, au cours d'un rituel public qui l'avait rendue tout à la fois inaudible et invisible à ses yeux – pas littéralement, mais le résultat était le même.

— Écoute, Sookie, je suis Chez Merlotte. Je pensais t'y trouver ce soir, alors je suis venu faire un tour. Je peux passer chez toi ? Il y a deux ou trois trucs dont j'aimerais te parler.

— Tu sais que c'est dangereux pour toi de te balader à Bon Temps ?

— Pourquoi donc ?

— À cause du tireur.

J'entendais le bruit du bar en fond sonore. Ah ! Le rire d'Arlène. Impossible de se tromper. Le nouveau barman devait faire des ravages au comptoir.

— Je suis au courant, mais je ne vois pas pourquoi je devrais m'en faire à cause de ça.

Lèn ne regardait pas le journal télévisé avec grande attention, apparemment.

— Tous ceux qui se sont fait tirer dessus sont des Cess, Lèn. Et maintenant, ils disent aux infos que ça se propage à travers tout le Sud. Un mec tire au hasard dans les petites villes. Les balles qu'on a retrouvées là-bas correspondent à celle qui a tué Heather Kinman. Je suis prête à parier que toutes les autres victimes sont des changelings aussi.

Il y a eu un long silence songeur à l'autre bout de la ligne.

— Je n'avais pas fait le rapprochement, a admis Lèn de sa voix de basse, d'un ton encore plus circonspect que d'habitude.

— Oh ! Et as-tu vu les deux détectives privés ?

— Quoi ? De qui parles-tu ?

— S'ils nous voient ensemble, ça va paraître drôlement louche, surtout aux parents de Debbie.

— Les Pelt ont engagé des détectives pour la retrouver ?

— Exact.

— J'arrive.

Il avait déjà raccroché.

Je ne voyais pas pourquoi les détectives auraient surveillé ma maison, ni où ils auraient bien pu se cacher pour m'épier, mais si jamais ils voyaient l'ancien fiancé de Debbie remonter mon allée pied au plancher, ils ne mettraient pas longtemps à relier les points... pour obtenir un dessin bancal et donc une vision de la situation complètement faussée. Ils penseraient que Lèn avait supprimé Debbie pour me donner la place qu'elle tenait dans sa vie. Je priais le Bon Dieu que Jack et Lily Leeds soient bien au chaud sous leur couette, en train de dormir, et non en planque dans les bois derrière chez moi, avec une paire de jumelles.

Comme chaque fois, Lèn m'a serrée dans ses bras. Et, cette fois encore, enveloppée par son odeur virile, je me suis sentie

toute petite et toute fragile. Ignorant le signal d'alarme qui hurlait dans ma tête, je l'ai enlacé moi aussi.

Nous sommes allés nous asseoir sur le canapé. Lèn était en tenue de travail, ce qui, par ce temps, se résumait à une épaisse chemise en flanelle ouverte sur un tee-shirt blanc, un jean bien solide et de grosses chaussettes en laine repliées par-dessus ses bottes de chantier. Sa crinière noire était tout ébouriffée, et il avait un super épi – le port du casque, j'imagine.

Il m'a demandé de lui parler des fameux détectives. Je lui ai décrit le couple et je lui ai rapporté les propos que nous avions échangés.

— Les parents de Debbie ne m'en ont rien dit.

Il a retourné tout ça dans sa tête un petit moment. Je savais déjà ce qu'il allait en déduire.

— Ils doivent être persuadés que c'est moi qui l'ai fait disparaître, a-t-il conclu.

— Pas nécessairement. Ils te croient peut-être tellement malheureux qu'ils ont eu peur de retourner le couteau dans la plaie en t'en parlant.

— Malheureux...

Il y a réfléchi un instant.

— Non. Elle avait épuisé toutes les réserves d'amour et d'énergie que j'avais à lui donner. Comment peut-on être aveugle à ce point ? J'en viens presque à penser qu'elle m'avait ensorcelé. Sa mère est magicienne et à moitié changeling. Son père est un changeling pur sang.

— Tu crois vraiment que c'est possible ? Qu'elle t'avait jeté un sort ?

Non que je remette l'existence de la magie en question. Je doutais seulement que Debbie Pelt ait eu besoin d'y recourir pour parvenir à ses fins.

— Comment aurais-je pu rester accroché à elle si longtemps, sinon ? Lorsqu'elle est sortie de ma vie, ça a été comme si on m'ôtait une paire de lunettes noires que j'aurais eue sur le nez depuis le début. J'étais prêt à lui pardonner tant de choses ! Comme cette fois où elle t'a poussée dans ce coffre.

Quand l'occasion s'était présentée de m'enfermer en compagnie de mon petit copain, Bill, dans le coffre de la Lincoln

garée chez Lèn, Debbie avait sauté dessus. Et elle était partie en me laissant là, avec un vampire qu'on avait affamé pendant des jours et des jours et qui allait bientôt se réveiller. Et elle le savait.

Je me suis mise à fixer mes pieds, tout en essayant de chasser ce sinistre souvenir et toute la détresse et la souffrance qui allaient avec.

— Elle savait que tu allais te faire violer, a insisté Lèn.

L'entendre dire ça comme ça, froidement... Ça m'a fait un choc.

Bill ignorait que c'était moi. Il n'avait rien avalé depuis des jours. Chez les vampires, le désir et la faim sont si proches, les pulsions si violentes qu'il n'a pas pu s'en empêcher. Mais il s'est arrêté, tu sais. Il s'est arrêté, quand il a compris que c'était moi.

Je ne parvenais pas à accepter l'idée que j'avais été violée. Je ne pouvais pas utiliser ce mot-là. Pas pour moi. Je savais que Bill, dans son état normal, aurait préféré se dévorer la main plutôt que de me faire ça. À l'époque, Bill était le seul homme que j'avais eu dans ma vie, le seul partenaire sexuel aussi. J'éprouvais des sentiments et des émotions si contradictoires, à ce souvenir, que j'avais du mal à faire le tri. Je n'avais jamais ressenti cette ambiguïté avant, quand je pensais au viol, quand d'autres filles me racontaient ce qui leur était arrivé ou que je le lisais dans leurs pensées.

— Il t'a fait subir quelque chose contre ton gré, a repris Lèn.

— Il ne savait pas ce qu'il faisait.

— Mais il l'a fait.

— Oui, il l'a fait. Et j'étais terrorisée.

Ma voix s'était mise à trembler.

— Mais quand il a repris ses esprits, il s'est arrêté, et il regrettait tellement ! Il n'a plus jamais posé la main sur moi depuis ce jour-là. Il ne m'a plus jamais demandé de faire l'amour avec lui, jamais...

J'avais de nouveau baissé les yeux et je regardais obstinément mes mains.

— Et tout ça à cause de Debbie Pelt. Elle savait ce qui allait arriver ou, du moins, elle se fichait de ce qui pouvait arriver.

Bizarrement, le simple fait de dire ça tout haut m'a fait un bien fou.

— Et même après ça, a insisté Lèn, elle est revenue vers moi, et j'ai continué à tenter de trouver une explication rationnelle à son comportement. Je ne parviens pas à croire que je serais allé jusque-là si elle ne m'avait pas ensorcelé d'une façon ou d'une autre.

Je n'ai pas voulu aggraver son sentiment de culpabilité. J'avais déjà assez du mien.

— Hé ! C'est fini, maintenant.

— Tu en as l'air bien sûre.

Je l'ai regardé droit dans les yeux, ces beaux yeux verts que j'aimais tant.

— Y a-t-il la moindre chance que Debbie soit encore vivante, d'après toi ? lui ai-je demandé.

— Ses parents...

Il s'est mordu la lèvre.

— Non, je ne pense pas.

Décidément, morte ou vive, je ne parviendrais jamais à me débarrasser de Debbie Pelt.

— De quoi voulais-tu me parler, au fait ? Tu as dit au téléphone que tu devais me dire quelque chose.

— Le colonel Flood est mort hier.

— Oh, non ! Comment c'est arrivé ?

— Un accident de voiture.

— C'est terrible. Est-ce qu'il était seul ?

— Oui. Ses enfants arrivent à Shreveport demain pour l'enterrement. Je me demandais si tu voudrais y aller avec moi.

— Oui, bien sûr. Ce n'est pas réservé à la famille ?

— Non. Il connaissait une foule de gens : il avait gardé des contacts avec les militaires en poste à la base aérienne, il était à la tête de la milice de son quartier, il était trésorier de sa paroisse et, comme tu le sais, chef de meute.

— Il avait une vie bien remplie et de nombreuses responsabilités.

— C'est à 13 heures. Quel est ton emploi du temps, demain ?

— Si je réussis à trouver une serveuse qui veut bien changer de service avec moi, il faudra juste que je sois de retour à 16 h 30 pour avoir le temps de me changer avant d'aller bosser.

— Ça ne devrait poser aucun problème.

— Qui sera le nouveau chef de meute ?

— Je l'ignore.

Son ton n'était pas aussi neutre qu'il l'aurait dû.

— Tu as des vues sur le job ?

— Non.

Il semblait hésitant.

— Mais mon père, oui.

De toute évidence, il n'en avait pas fini avec le sujet. J'ai attendu la suite.

— Chez les lycanthropes, les funérailles sont plutôt solennelles...

Je voyais bien qu'il essayait de me faire comprendre quelque chose, mais je ne savais pas quoi.

— Bon. Arrête de tourner autour du pot, Lèn.

On a toujours intérêt à être direct, avec moi. Je préfère la franchise.

— Eh bien, si tu t'imagines que tu risques d'être trop habillée pour l'occasion, détrompe-toi. Je sais que les lycanthropes passent pour ne connaître que le cuir et les chaînes, mais c'est totalement faux. Aux enterrements, on sort le grand jeu.

Il brûlait de me donner d'autres recommandations vestimentaires, mais il a préféré s'arrêter là. Je n'en voyais pas moins les idées se bousculer, juste derrière ce beau regard vert, n'attendant qu'un signal pour sortir.

— Les femmes aiment bien savoir ce qu'elles sont censées porter pour une occasion particulière. Merci. Je ne mettrai pas de pantalon.

Lèn a secoué la tête.

— Je sais que tu peux lire dans les pensées, mais ça me surprend toujours. Je passerai te chercher à 11 h 30.

— Attends. Il faut d'abord que je sache si je peux trouver quelqu'un pour prendre mon service.

J'ai appelé Holly, qui a accepté tout de suite. J'ai transmis l'information à Lèn, avant d'ajouter :

— Je peux aussi aller directement là-bas et te rejoindre sur place.

— Non. Je viendrai te chercher et je te ramènerai.

S'il voulait se donner cette peine, je n'allais pas le contrarier. Ça m'économiserait quelques kilomètres au compteur, sans compter que ma vieille guimbarde n'était pas toujours très fiable.

— D'accord. Je serai prête à 11 h 30.

— Bien. Maintenant, je ferais mieux d'y aller...

Il s'est tu, et le silence s'est prolongé. Je savais qu'il mourait d'envie de m'embrasser. Je n'ai pas bougé. Il m'a juste effleuré les lèvres. On est restés les yeux dans les yeux, à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Bon. J'ai des choses à faire et tu dois rentrer à Shreveport. Je t'attendrai demain en fin de matinée.

Après le départ de Lèn, j'ai pris le bouquin que j'avais emprunté à la bibliothèque dans l'espoir de me changer les idées. Pour une fois, ça n'a pas marché. J'ai essayé avec un bon bain chaud. Je me suis rasé les jambes jusqu'à ce qu'elles deviennent toutes douces, je me suis verni les ongles des mains et des pieds en rose foncé, je me suis épilé les sourcils... Finalement, j'ai réussi à me détendre, et quand je me suis mise au lit, j'avais recouvré la paix à force de me bichonner. Le sommeil m'est tombé dessus avant même que j'aie fini mes prières.

6

On ne s'habille pas n'importe comment pour aller à un enterrement. Ça se prépare. Comme toute autre sortie, d'ailleurs. Pendant la brève période où je l'avais connu, j'avais beaucoup apprécié le colonel Flood. C'était vraiment quelqu'un que j'estimais. J'entendais donc lui faire honneur, surtout après les recommandations de Lèn.

Impossible de trouver quelque chose de convenable dans mon armoire. Il était environ 8 heures quand j'ai appelé Nikkie, qui était déjà au travail. Sans hésiter, elle m'a indiqué où elle cachait le double de ses clés.

— Va directement dans ma chambre en passant par la porte de derrière, a-t-elle précisé. Juste un aller-retour entrée-dressing, d'accord ?

J'ai essayé de rester aimable. Il y avait pourtant de quoi se vexer, non ?

— C'est ce que j'aurais fait, de toute façon.

Qu'est-ce qu'elle croyait ? Que j'allais fouiller toute la maison, juste pour le plaisir de fourrer mon nez dans ses affaires ?

— J'imagine. Mais je me sentirais responsable, tu comprends ?

Et, brusquement, ça a fait tilt. Nikkie était en train de me dire qu'il y avait un vampire chez elle. Peut-être Vlad, le garde du corps, ou Franklin Mott. En tout cas, après l'avertissement d'Eric, je tenais à garder mes distances avec Vlad. Seuls les vampires les plus vieux, et donc les plus puissants, peuvent se lever avant la nuit. Mais même si je ne suis pas née de la dernière pluie, tomber sur un vampire endormi quand on n'est pas prévenu, ça peut faire un choc.

— OK, pigé.

Rien qu'à l'idée de me retrouver seule avec Vlad, je frémissais. Et pas d'impatience, vous pouvez me croire.

— Je ne ferai qu'entrer et sortir, promis.

Comme je n'avais pas de temps à perdre, j'ai sauté dans ma voiture. Nikkie habitait Bon Temps même, une petite bicoque assez banale dans un quartier populaire assez banal lui aussi. Mais c'était déjà un miracle qu'elle soit propriétaire, surtout quand on savait d'où elle venait.

Certaines personnes ne devraient pas avoir le droit d'élever des enfants. Ou bien on devrait leur enlever leurs enfants dès la naissance. Ce n'est pas légal dans notre pays, ni dans aucun autre pays que je connais, et dans mes moments de lucidité – quand les quelques neurones qui m'ont été attribués veulent bien s'agiter –, je suis sûre que c'est mieux comme ça. Mais les parents Thornton, aussi alcooliques l'un que l'autre, étaient de véritables monstres dont le monde aurait dû être débarrassé bien plus tôt qu'il ne l'avait été – je sais, lorsque je repense à ces ordures, j'ai tendance à oublier la charité chrétienne. Je revois encore Myrna Thornton retourner la maison de ma grand-mère pour trouver sa fille, jusqu'à ce que Granny finisse par appeler la police pour la faire sortir de force. Dieu merci, Nikkie avait filé par la porte de derrière pour se cacher dans les bois en voyant la silhouette chancelante de sa mère se profiler sur les marches de la véranda. Nikkie et moi n'avions pas plus de treize ans, à l'époque.

— Dommage que je ne puisse pas la balancer dans le bayou en rentrant en ville, avait grommelé le policier qui venait d'enfermer une Myrna Thornton hurlante et vociférante à l'arrière de sa voiture de patrouille, les menottes aux poignets.

Je ne me rappelais plus son nom, mais ses paroles m'avaient marquée. J'avais alors réalisé que je n'étais pas la seule à savoir ce que Nikkie et ses frères et sœurs enduraient. Mais si les adultes étaient au courant, pourquoi ne faisaient-ils rien pour résoudre le problème ?

Je comprenais un peu mieux, maintenant : ce n'était pas aussi simple. Mais je pensais quand même qu'on aurait pu épargner aux enfants Thornton quelques longues années de souffrances.

Au moins Nikkie avait-elle maintenant sa gentille petite maison pourvue de tous les appareils ménagers dernier cri, un placard bourré de fringues et un petit ami plein aux as. C'était déjà ça. J'avais la désagréable impression que j'étais loin de savoir tout ce qui se passait dans la vie de ma copine, mais, vu de l'extérieur, elle avait largement dépassé les plus optimistes prévisions qu'on aurait pu faire à son sujet.

Suivant ses instructions, je suis passée par la porte de la cuisine – laquelle était d'une propreté de bloc chirurgical – et j'ai traversé un coin de la salle à manger pour gagner le couloir qui menait à sa chambre. Nikkie n'avait pas eu le temps de faire son lit avant de partir. Je l'ai retapé en deux secondes, draps bien bordés et couvre-lit sans faux pli – c'était plus fort que moi. Après coup, je me suis demandé si c'était bien une fleur que je lui faisais là : maintenant, elle saurait que ça m'avait dérangée de voir son lit défait. Mais je n'allais quand même pas remettre les draps en vrac !

J'ai fait coulisser la porte du dressing. Je l'ai tout de suite repéré : un tailleur noir, pendu au milieu du portant du fond. Exactement ce que je cherchais. La veste avait des revers rose pâle coordonnés au petit haut qui se trouvait en dessous, sur le même cintre. La jupe avait été raccourcie – le ticket de retouche était encore agrafé à la housse en plastique. Je l'ai mise devant moi en me regardant dans le miroir fixé sur la porte. Nikkie avait cinq ou six centimètres de plus que moi et la jupe m'arrivait juste au-dessus du genou : parfait pour des funérailles. Les manches de la veste étaient un peu trop longues, mais ça ne se voyait pas vraiment. J'avais un sac, des escarpins noirs et même une paire de gants noirs que j'avais justement mis de côté pour une occasion de ce genre.

J'ai glissé la veste et le petit haut rose dans la housse de la jupe et je me suis dirigée droit vers la porte. Mission accomplie, et en un temps record : je n'étais pas restée plus de dix minutes. Je suis retournée chez moi en trombe et je me suis dépêchée de me préparer, à cause de mon rendez-vous de 10 heures. Je me suis natté les cheveux, j'ai enroulé la tresse sur ma nuque et j'ai fait tenir le tout avec d'anciennes épingles à cheveux que ma grand-mère avait pieusement conservées comme quelque

fabuleux trésor : elles lui venaient de sa propre grand-mère. Heureusement, j'avais des collants noirs, et mon vernis à ongles s'accordait parfaitement avec le rose de la veste et du petit haut. Quand on a frappé à ma porte, à 10 heures tapantes, il ne me manquait plus que les chaussures. Je les ai enfilées en allant ouvrir.

Jack Leeds a eu l'air carrément effaré par mon changement de style. Lily s'est contentée d'un léger haussement de sourcils.

J'ai cru bon de leur donner quelques explications.

— Je dois aller à un enterrement. Mais entrez, je vous en prie.

— J'espère que vous ne pleurez pas un ami, a dit Jack Leeds.

Le visage de sa compagne aurait tout aussi bien pu avoir été taillé dans le marbre. Le marbre blanc.

Cette femme n'avait donc jamais entendu parler des UV ?

— Pas un intime, non. Voulez-vous vous asseoir ? Je peux vous offrir quelque chose ? Un café ? Un thé ?

— Non, merci.

Les deux détectives se sont assis sur le canapé. J'ai donc pris place sur le bord du rocking-chair qui leur faisait face. Bizarrement, ma tenue d'emprunt me donnait un certain aplomb.

— Ce fameux soir où Mlle Pelt a disparu, a commencé Jack Leeds, vous l'avez vue à Shreveport ?

— Oui. J'avais été invitée à la même soirée qu'elle, chez Pam.

Avec tous ceux qui avaient participé à la Chasse aux Sorciers – Pam, Eric, les trois Wiccans et les lycanthropes survivants –, nous nous étions entendus : au lieu de dire à la police que, cette nuit-là, Debbie avait quitté la boutique à l'abandon dans laquelle les sorciers avaient installé leur QG clandestin, nous devions raconter que nous étions restés toute la soirée chez Pam et que c'était de la maison de Pam que Debbie était partie, avec sa propre voiture, pour ne plus jamais reparaitre par la suite. Les voisins auraient pu témoigner que tout le monde avait vidé les lieux en masse beaucoup plus tôt. Mais les Wiccans leur avaient jeté un petit sort de leur cru qui

avait légèrement embrumé les souvenirs qu'ils gardaient de cette soirée.

— Le colonel Flood était là aussi, ai-je ajouté. C'est d'ailleurs à son enterrement que je me rends.

Lily a semblé intriguée. J'imagine que, de sa part, une telle expression était l'équivalent d'une exclamation de stupeur du style : « Non, pas possible ! »

— Le colonel Flood a eu un accident de voiture avant-hier, ai-je précisé.

Ils se sont consultés du regard.

— Il y avait donc tant de monde à cette petite fête ? a demandé Jack Leeds.

— Oh, oui ! Je ne connaissais pas tous les invités. C'étaient surtout des gens de Shreveport.

Je n'avais jamais vu les trois Wiccans avant. J'avais déjà eu affaire à la plupart des lycanthropes, de loin. Quant aux vampires, je les connaissais tous.

— Mais vous aviez déjà rencontré Debbie Pelt ?

— Oui.

— À l'époque où vous fréquentiez Léonard Herveaux ?

D'accord. Jack et Lily avaient bien fait leurs devoirs. Joli travail, les enfants !

— Oui, c'est ça.

Mon visage était aussi lisse et impassible que celui de Lily. Question dissimulation, j'étais au moins aussi douée qu'elle : j'avais des années de pratique derrière moi.

— Vous avez bien passé plusieurs nuits dans l'appartement des Herveaux à Jackson ?

J'ai failli répliquer que Lèn et moi avions fait chambre à part, mais, après tout, ça ne les regardait pas.

— Oui, ai-je répondu d'une voix légèrement cassante.

— Et vous êtes tous les deux tombés sur Mlle Pelt, un soir, dans un club de Jackson appelé Chez Betty.

— Oui. Debbie y célébrait ses fiançailles.

— N'y a-t-il pas eu un incident entre Mlle Pelt et vous, cette nuit-là ?

— Si.

Je me demandais qui était leur informateur. Qui que ce soit, il s'était décidément montré très bavard.

— Elle est venue à notre table et nous a adressé quelques remarques plutôt désobligeantes.

— Et vous êtes également allée voir Léonard Herveaux au cabinet des Herveaux, il y a quelques semaines, n'est-ce pas ? Et, le même après-midi, vous vous êtes trouvés tous les deux sur les lieux d'un crime assez sanglant, paraît-il.

Hou la ! Mais ce n'étaient plus des devoirs, c'était du bachotage. On frisait l'excès de zèle.

— Oui.

— Et vous avez dit au policier venu enquêter sur place que Léonard Herveaux et vous étiez fiancés ?

Les mensonges, c'est comme les boomerangs : quand vous en dites un, il vous revient toujours en pleine figure.

— Je crois que c'est Léonard qui a dit ça, ai-je répondu en faisant mine de réfléchir sérieusement à la question.

— Et disait-il la vérité ?

Jack Leeds songeait qu'il n'avait jamais rencontré pareille girouette. Il ne parvenait pas à croire que cette fille écervelée, capable de se fiancer et de rompre du jour au lendemain, et la consciencieuse serveuse qui s'était montrée si efficace la veille puissent être la même personne.

Quant à Lily, elle trouvait ma maison très propre – bizarre, hein ? Elle pensait aussi que j'aurais été tout à fait capable de tuer Debbie Pelt. Elle savait d'expérience que les gens sont capables de tout, même des crimes les plus abominables. Eh bien, elle et moi avions donc quelque chose en commun, ne serait-ce que cette affligeante certitude.

— Oui, à l'époque, c'était vrai. Nous avons été fiancés... disons dix minutes. Appelez-moi Britney.

Mon allusion au record de la chanteuse – durée totale de son union éclair : cinquante-cinq heures chrono, cérémonie de mariage comprise – est parvenue à dérider un peu Jack, mais a laissé Lily de glace.

— Mlle Pelt n'apprécie pas que vous fréquentiez Léonard ?

— Oh, non ! Non, elle n'apprécie pas vraiment.

Avouez qu'il faut quand même un sacré sang-froid pour parler au présent de quelqu'un que vous avez envoyé ad patres moins d'un mois auparavant. Heureusement que j'avais des années d'entraînement dans l'art du mensonge.

— Mais Léonard n'a pas l'intention de l'épouser, de toute façon.

— Elle vous en veut ?

— Oui...

Pourquoi le nier ? Ils le savaient forcément.

— Oui, on peut dire ça comme ça. Elle m'a quand même injuriée. Vous devez avoir entendu dire qu'elle n'a pas pour habitude de cacher ses émotions...

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— La dernière fois que je l'ai vue...

Avec la moitié de la tête en moins, gisant sur le sol de ma cuisine, les jambes coincées dans les pieds de la chaise sur laquelle elle était assise la seconde d'avant, un flingue à la main...

— Voyons, laissez-moi réfléchir... C'était quand elle a quitté cette soirée. Elle est partie toute seule, dans la nuit...

Pas de chez Pam, mais d'une boutique désaffectée située à l'autre bout de la ville, une boutique aux murs éclaboussés de sang et remplie de cadavres.

— J'ai cru qu'elle rentrait à Jackson.

J'ai haussé les épaules.

— Elle n'est pas venue à Bon Temps ? C'était presque sur sa route, pourtant.

— Je ne vois pas ce qu'elle serait venue y faire. Pas frapper à ma porte, en tout cas.

Non. Elle l'avait fracturée.

— Vous ne l'avez pas revue après cette soirée ?

— Je ne l'ai pas revue depuis cette nuit-là.

Ça, c'était la plus stricte vérité.

— Et vous avez revu M. Herveaux ?

— Oui.

— Vous êtes de nouveau fiancés ?

J'ai ébauché un sourire.

— Pas que je sache.

Quand Lily m'a demandé si elle pouvait se laver les mains, ça ne m'a pas étonnée. J'avais abaissé le bouclier qui me protège habituellement des émissions de pensées parasites pour savoir si les deux détectives me soupçonnaient. J'étais donc au courant de ses intentions : elle voulait inspecter la maison. Je lui ai indiqué le cabinet de toilette du couloir, mais pas ma salle de bains. Non qu'elle ait pu y trouver quoi que ce soit de suspect. Pas plus là que dans les autres pièces de la maison, d'ailleurs.

— Et sa voiture ? m'a soudain demandé Jack Leeds.

J'étais en train de couler un regard en douce vers la pendule au-dessus de la cheminée. Je ne voulais pas que ces deux fouines soient encore là quand Lèn viendrait me chercher.

— Mmm ?

J'avais perdu le fil de la conversation.

— La voiture de Debbie Pelt.

— Eh bien ?

— Auriez-vous une petite idée de l'endroit où elle se trouve ?

— Pas la moindre.

On ne pouvait pas être plus honnête. Croix de bois, croix de fer...

Au moment où Lily nous rejoignait, Jack m'a demandé :

— Mademoiselle Stackhouse, par simple curiosité, qu'est-il arrivé à Debbie Pelt, d'après vous ?

D'après moi, elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Ça m'a quand même un peu secouée de penser un truc pareil. Parfois, je m'aperçois que je ne suis vraiment pas ce qu'on a coutume d'appeler une « bonne âme », et j'ai bien peur de ne pas m'améliorer avec le temps.

— Je l'ignore, monsieur Leeds. Et je dois vous avouer qu'en dehors de la tristesse que m'inspire l'inquiétude de ses parents, je m'en moque. Nous n'avons aucune sympathie l'une pour l'autre. Elle a brûlé un châte auquel je tenais beaucoup, elle m'a traitée de traînée et a été odieuse avec Léonard – cela dit, comme c'est un grand garçon, c'est son problème. Elle aime jouer avec les gens, les manipuler comme des pantins. Ce qu'elle est devenue est donc le cadet de mes soucis.

Jack Leeds semblait un peu étourdi par cette avalanche de confidences.

— Voilà ce que j'en pense, ai-je conclu.

— Merci de votre franchise, m'a-t-il répondu, pendant que sa femme rivait sur moi ses yeux bleu pâle.

Si j'avais pu en douter au départ, j'étais désormais convaincue que c'était elle la plus dangereuse des deux. Et vu la minutie avec laquelle Jack Leeds avait mené son enquête, ce n'était pas peu dire.

— Votre col est mal mis, m'a-t-elle soudain fait observer d'une voix monocorde. Vous permettez ?

Je me suis tenue parfaitement immobile pendant qu'elle passait les mains derrière mon cou pour redresser le col de ma veste et le remettre correctement.

Ils sont partis peu après. Dès que j'ai entendu leur voiture démarrer, j'ai enlevé ma veste pour la soumettre à un examen attentif. Bien que je n'aie pas lu de telles intentions dans les pensées de Lily Leeds, il était possible qu'elle ait placé un micro espion sur moi. Peut-être les Leeds étaient-ils plus suspicieux qu'ils ne le montraient. Finalement non. Lily était réellement la perfectionniste invétérée qu'elle semblait être, et elle n'avait vraiment pas pu supporter de voir mon col de travers. Pendant que j'y étais, je suis allée inspecter le cabinet de toilette du couloir. Je n'y avais pas remis les pieds depuis que je l'avais nettoyé, quelques jours plus tôt. Il était donc aussi impeccablement rangé, propre et pimpant qu'une vieille salle d'eau dans une vieille maison peut l'être.

Il y avait des gouttes d'eau sur le lavabo et la serviette avait été utilisée et remise à sa place : rien que de très normal. Et si la détective avait ouvert l'armoire de toilette pour en vérifier le contenu, je m'en fichais éperdument.

J'ai accroché mon talon dans un trou du lino, très usé à cet endroit. Pour peut-être la centième fois, je me suis demandé si je ne pourrais pas apprendre à poser un malheureux bout de linoléum. Le cabinet de toilette aurait eu bien besoin d'un nouveau revêtement de sol, en tout cas. Je me suis aussi demandé comment je pouvais passer, en une fraction de seconde, de la meurtrière qui manie le mensonge et la

dissimulation pour cacher son forfait à la ménagère de moins de cinquante ans qui s'inquiète pour son lino.

— C'était le mal incarné, ai-je dit tout haut. Une créature perverse et cruelle qui voulait ma mort pour venger une simple blessure d'amour-propre.

Je vivais enfermée dans un carcan de culpabilité depuis des semaines, un carcan qui venait de se fissurer et – ô miracle ! – de tomber. J'en avais marre de me ronger de remords pour quelqu'un qui m'aurait tuée de sang-froid, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ; quelqu'un qui avait déjà tenté de m'assassiner et avait tout fait pour que je passe de vie à trépas. Fallait-il que je me laisse tuer pour la simple raison que Debbie voulait me voir morte ?

Oh ! Et puis la barbe, à la fin ! Ils la retrouveraient ou ils ne la retrouveraient pas. Dans un cas comme dans l'autre, il était inutile que je me tracasse. Ça n'y changerait rien, de toute façon.

Je me suis sentie mieux, tout à coup.

Au même moment, j'ai entendu une voiture arriver. L'en était pile à l'heure. Je m'attendais à le voir au volant de son Dodge Ram, mais, à ma grande surprise, il conduisait une Lincoln bleu nuit. Il avait essayé de domestiquer sa crinière, sans grand succès, et il portait un sobre costume anthracite et une cravate lie-de-vin. J'ai ouvert la bouche comme un four en le voyant monter les marches de la véranda. Waouh ! Il était à croquer.

Quand je lui ai ouvert la porte, il a semblé aussi époustouflé que moi.

Il m'a détaillée longuement avant de lâcher :

— Tu es superbe.

J'étais presque intimidée.

— Toi aussi.

— Je pense qu'on devrait y aller tout de suite.

— Mieux vaut arriver à l'heure, tu as raison.

— Il faut que nous y soyons au moins dix minutes à l'avance.

— Pourquoi ?

J'ai pris mon petit sac noir, j'ai jeté un coup d'œil dans la glace pour vérifier la tenue de mon rouge à lèvres, puis j'ai

refermé la porte derrière nous. Il faisait juste assez doux pour que je n'aie pas à mettre de manteau. Parfait. Ça aurait été dommage de cacher une si jolie toilette.

— C'est un enterrement de lycanthrope, m'a-t-il répondu d'un ton lourd de sous-entendus.

— Et en quoi est-ce différent d'un enterrement standard ?

— C'est un enterrement de chef de meute, ce qui rend la cérémonie encore plus... solennelle.

— Et comment faites-vous pour que les autres, les gens « normaux », je veux dire, ne se rendent compte de rien ?

— Tu verras.

Je commençais à avoir des doutes.

— Tu es sûr que je devrais venir ?

— Le colonel Flood a fait de toi une alliée de la meute.

Je m'en souvenais parfaitement – quoique, sur le coup, je n'aie pas mesuré l'honneur qu'on me faisait.

À entendre Lèn, ça sonnait presque comme un titre : « Sookie Stackhouse, par les pouvoirs qui me sont conférés, je vous fais alliée de la meute ! »

J'avais comme l'impression que je ne savais pas la moitié de ce que j'aurais dû savoir sur les funérailles du colonel Flood. D'habitude, je croulais sous les infos sur un tas de sujets dont je n'avais rien à faire – c'est aussi ça, être télépathe. Mais il n'y avait pas de lycanthropes à Bon Temps, et les autres changelings n'étaient pas organisés en société étroitement codifiée et hiérarchisée comme eux. Cependant, même si je ne parvenais pas à lire dans les pensées des lycanthropes comme dans celles des humains standards, je savais que Lèn était préoccupé. Il se demandait comment ça allait se passer à l'église et il avait des soucis avec un autre lycanthrope, un certain Patrick dont le prénom lui revenait constamment à l'esprit.

La messe devait être célébrée à l'église épiscopaliennne, dans un quartier aisé de Shreveport un peu excentré. L'édifice en lui-même, construit en pierres grises, n'avait rien que de très traditionnel. Il n'y avait pas d'église épiscopaliennne à Bon Temps, mais je savais que la liturgie ne différait pas beaucoup de celle de l'église catholique. Lèn m'avait dit que son père

assistait aussi à la cérémonie et que c'était avec sa voiture que nous étions venus de Bon Temps.

— Mon père a estimé que mon Dodge manquait de distinction pour une telle occasion, m'a-t-il expliqué.

Je savais que, pour l'heure du moins, son père passait au premier rang de ses préoccupations.

— Comment ton père va-t-il faire pour venir, alors ?

— Avec son autre voiture, a répondu Lèn d'une voix absente, comme s'il ne m'écoutait que d'une oreille.

J'ai trouvé ça un peu choquant, un type qui avait deux belles bagnoles pour lui tout seul. Dans ma façon de voir les choses, un homme pouvait avoir une berline pour sa famille et un pick-up pour ses affaires, ou un pick-up pour ses affaires et un 4x4 pour ses loisirs. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises...

— Sookie, a soudain grondé Lèn de sa voix de basse.

Ses mains s'étaient crispées sur le volant, à tel point que ses jointures étaient devenues toutes blanches.

— Oui ?

Il était clair qu'il s'apprêtait à aborder un sujet délicat. Il aurait tout aussi bien pu porter une pancarte : « Attention, on va remuer la vase ! » au-dessus de sa tête. Ça sentait le conflit intérieur à plein nez.

— Il faut que je te parle de quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que la mort du colonel Flood n'a pas été aussi accidentelle que tu me l'as laissé croire ?

J'aurais dû m'en douter ! Cependant, les autres changelings s'étaient fait tirer dessus. Un accident de voiture détonnait drôlement par rapport au schéma habituel.

Lèn a eu l'air étonné.

— Non. À ma connaissance, c'était vraiment un accident. L'autre conducteur a grillé un feu rouge.

Je me suis confortablement calée contre le dossier de mon siège en cuir.

— Alors, c'est quoi ?

— Tu n'as rien à me dire ?

Je me suis figée.

— À te dire ? À propos de quoi ?

— À propos de cette nuit-là. La nuit de la Chasse aux Sorciers.

Mes années de self-control intensif sont venues à la rescousse.

— Je ne vois pas.

J'avais parlé calmement – bien que j'aie peut-être eu un peu tendance à serrer les poings sur le moment.

Lèn n'a rien ajouté. Il s'est garé, puis a fait le tour de la voiture pour m'aider à descendre. Inutile, mais galant. J'ai préféré ne pas emporter mon sac et je l'ai glissé sous mon siège avant que Lèn ne verrouille les portières. Nous nous sommes ensuite dirigés vers le parvis de l'église. Lèn m'a pris la main, ce qui m'a un peu déconcertée. J'avais peut-être été nommée alliée de la meute, mais j'étais apparemment censée être beaucoup plus que ça pour un membre de la meute en particulier.

— C'est mon père, m'a annoncé Lèn, comme nous nous approchions d'un groupe de gens qui patientaient devant l'église.

Le père de Lèn était un peu plus petit que son fils, mais il était aussi solidement charpenté que lui. Si Herveaux senior avait les cheveux d'un beau gris acier et un nez plus long, il avait cependant le même teint mat que Herveaux junior. Il paraissait d'autant plus typé, dans le genre méridional, qu'il avait pour voisine une femme menue et délicate, au teint clair et à la chevelure de neige.

Lèn a fait les présentations d'un ton on ne peut plus protocolaire :

— Père, permets-moi de te présenter Mlle Sookie Stackhouse.

— Enchanté de vous rencontrer, Sookie, a répondu Jackson Herveaux. Et voici Christine Larrabee.

Christine, qui pouvait tout aussi bien avoir cinquante-cinq que soixante-cinq ans – et tout l'éventail entre les deux –, ressemblait à un pastel. Elle avait des yeux d'un bleu ciel délavé, une peau diaphane qui évoquait la pâle délicatesse du magnolia et des cheveux d'un blanc étincelant impeccablement coiffés. Elle portait un tailleur assorti à la couleur de ses yeux – une couleur que, personnellement, je n'aurais pas portée avant le

début du printemps. Mais bon, ça lui allait parfaitement bien, rien à redire là-dessus.

Je me suis demandé si je ne devais pas faire la courbette ou quelque chose du même genre. Finalement, j'ai opté pour la formule standard :

— Ravie de vous connaître.

J'ai serré la main du père de Lèn, mais Christine a juste hoché la tête avec un petit sourire poli. Sans doute craignait-elle de m'écorcher avec ses diamants, ai-je supposé, après avoir jeté un coup d'œil à la main qu'elle ne me tendait pas : couverte de bagues avec des cailloux gros comme ça. Et elle avait les boucles d'oreilles assorties, évidemment. Il était clair qu'on ne jouait pas dans la même cour, Christine Larrabee et moi. Mais qu'est-ce que j'en avais à faire, après tout ?

— Tristes circonstances, a murmuré Christine.

D'accord. Si elle voulait me la jouer conversation de salon, elle allait être servie.

— Oui. Le colonel Flood était un homme exceptionnel.

— Oh ! Vous l'avez connu, ma chère ?

— Oui.

À vrai dire, je l'avais même vu à poil (dans tous les sens du terme, d'ailleurs, et ça n'avait rien d'érotique, je peux vous l'assurer), mais la situation ne se prêtait pas à ce genre de confiance.

Ma réponse un brin laconique ne lui laissait pas beaucoup de liberté de manœuvre. J'ai cru voir une lueur amusée danser dans ses prunelles délavées. Lèn et son père échangeaient des commentaires en sourdine que nous étions manifestement censées ignorer. Christine a dû surprendre le bref regard que je leur jetais, car elle m'a lancé :

— Vous et moi sommes ici à titre strictement décoratif, aujourd'hui.

— Ah ? Alors, vous en savez plus que moi.

— Assurément. Vous n'appartenez pas à la communauté des Cess ?

— Non.

Christine en faisait partie, bien sûr. C'était une lycanthrope pure souche, comme Jackson et Lèn. J'avais du mal à imaginer

que cette dame élégante puisse se changer en loup-garou, surtout avec la sale réputation qu'avaient les lycanthropes dans le monde des changelings. Mais le schéma mental que je captais, cette sorte de halo rougeâtre qui voilait ses pensées, ne laissait aucun doute sur sa nature.

— L'enterrement du chef de meute défunt marque l'ouverture de la campagne pour sa succession, m'a expliqué Christine.

Elle venait de m'en apprendre plus en deux secondes que Lèn en deux heures. Je me suis immédiatement prise de sympathie pour mon initiatrice.

— Vous devez être quelqu'un d'extraordinaire pour que Lèn vous ait choisie pour l'accompagner un jour comme aujourd'hui, a-t-elle enchaîné.

— Je ne sais pas si « extraordinaire » est le mot juste. Au sens propre, j'imagine que je le suis : je possède certaines caractéristiques qui sortent effectivement de l'ordinaire.

— Seriez-vous une sorcière ? Une fée ? Auriez-vous du sang de goblin ?

Du sang de goblin ? Beurk ! J'ai secoué fermement la tête. Mieux valait changer de sujet.

— Rien de tout ça. Alors, que va-t-il se passer de particulier ici ?

— Vous allez voir : la meute au grand complet va prendre place dans les premiers rangs, qui leur sont réservés. Les candidats à la succession rentreront en dernier.

— Comment sont-ils désignés ?

— Ils se présentent eux-mêmes. Mais ils doivent être mis à l'épreuve. Ensuite, les membres de la meute votent.

— Pourquoi le père de Léonard vous a-t-il choisie pour l'accompagner ? À moins que ce ne soit une question trop indiscreète...

— Je suis la veuve du prédécesseur du colonel Flood. Cela me donne une certaine influence.

J'ai acquiescé d'un hochement de tête.

— Le poste est-il réservé aux hommes ?

— Non. Mais une épreuve de force étant prévue au programme des tests de sélection, les mâles l'emportent, en général.

— Combien y a-t-il de candidats ?

— Deux. Jackson, naturellement, et Patrick Furnan.

Elle a alors incliné la tête légèrement vers la droite. J'ai observé le couple qu'elle me désignait.

Patrick Furnan avait la quarantaine bien sonnée. Question âge, il se trouvait quelque part entre Lèn et son père. C'était un homme corpulent, aux cheveux coiffés en brosse, qui portait une courte barbe élégamment taillée. Son costume brun était assorti à la couleur de ses cheveux. Il semblait avoir eu du mal à fermer sa veste. Sa voisine était une jolie femme qui avait tendance à forcer un peu sur le maquillage et sur les bijoux. Elle était brune, elle aussi, mais sa chevelure, sculptée par des mains expertes en une coiffure très élaborée, était rehaussée de mèches blondes. Ses escarpins m'ont laissée rêveuse. Les talons devaient faire huit bons centimètres. Je me serais cassé le cou, si j'avais essayé de marcher avec ça. Mais cet équilibre précaire n'empêchait pas la femme trop fardée de garder le sourire et d'avoir un mot aimable pour chaque personne qui l'approchait. Patrick Furnan était plus froid. Ses yeux plissés jugeaient chacun des lycanthropes présents dans la foule qui commençait à se presser sur le parvis.

— Super Barbie, là, c'est sa femme ? ai-je demandé à Christine à mi-voix.

Ma voisine a émis un bruit que j'aurais qualifié de ricanement s'il s'était agi de quelqu'un de moins distingué.

— Il est vrai qu'elle apporte beaucoup de soin à son apparence, a concédé Christine, sans rien perdre de ses bonnes manières. Elle s'appelle Libby. Et oui, elle a épousé Patrick Furnan et a eu deux enfants de lui. C'est une lycanthrope pur sang ; on peut donc dire que Patrick a ainsi contribué à la préservation de l'espèce et à la pérennisation de la meute.

Seul l'aîné des rejetons du couple deviendrait un lycanthrope à la puberté, cependant.

— Et il travaille dans quel domaine ?

— Il est concessionnaire Harley-Davidson.

— Quelle surprise !

Les lycanthropes affectionnaient tout particulièrement les motos.

Christine s'est contentée de sourire – probablement ce qu'elle pouvait faire de mieux en matière d'hilarité.

— Qui est le favori pour le poste de chef ?

Puisqu'on m'avait parachutée au beau milieu de la partie, autant apprendre les règles du jeu.

— Difficile à dire. S'il m'avait été permis de choisir, je n'aurais soutenu aucun des deux. Mais Jackson en a appelé à notre vieille amitié, et je n'ai pas pu faire autrement que de prendre son parti.

— Pas très joli comme procédé.

— Non, mais efficace, m'a-t-elle répondu avec un petit sourire indulgent. Vous savez, il a besoin de tous les appuis qu'il peut trouver. Lèn vous a-t-il demandé de soutenir son père ?

— Non. Je ne serais au courant de rien, si vous n'aviez pas eu l'amabilité de me mettre dans la confiance.

J'ai ponctué ces remerciements d'un petit signe de tête en témoignage de ma gratitude.

— Dans la mesure où vous n'êtes pas l'une des nôtres excusez-moi, ma chère, j'essaie juste d'y voir un peu plus clair –, en quoi pouvez-vous bien être utile à Léonard ? Pourquoi vous a-t-il entraînée dans tout ceci ?

— C'est ce qu'il ne va pas tarder à m'expliquer...

Et tant pis si le ton de ma voix lui paraissait un rien hostile.

— Sa précédente compagne a disparu, d'après ce que j'ai cru comprendre, a-t-elle repris d'un ton songeur. Leur relation était un tantinet... houleuse, paraît-il. Si les ennemis de Jackson sont pour quelque chose dans cette soudaine disparition, vous devriez peut-être faire attention où vous mettez les pieds.

— Je ne pense pas avoir à craindre quoi que ce soit de ce côté-là.

— Ah ?

Je n'ai pas poursuivi. J'en avais déjà trop dit.

— Mmm, a murmuré Christine après m'avoir longuement dévisagée. De toute façon, elle jouait un peu trop les divas pour quelqu'un qui ne faisait même pas partie de la meute.

Tout le mépris que les lycanthropes éprouvaient à l'égard des autres changelings transparaissait dans l'attitude que Christine avait prise pour assener ce verdict – un jour, j'avais entendu un loup-garou dire : « À quoi bon être capable de changer de forme, si ce n'est pas pour se transformer en loup ? » Éloquent, non ?

Mon attention a alors été attirée par le crâne luisant d'un type entièrement rasé. Je me suis légèrement décalée sur la gauche pour avoir une meilleure vue. Je ne l'avais jamais rencontré. Je m'en serais souvenue : il était immense, plus grand que Lèn ou même qu'Eric. Il avait une carrure de déménageur et des biceps à l'avenant. Sa peau était mate, brunie par un bronzage qui ne devait rien aux UV. Il portait un tee-shirt noir sans manches, avec un pantalon et des chaussures assortis. On était fin janvier et il faisait un peu frisquet pour se balader bras nus, mais ça ne semblait pas le déranger. Les gens paraissaient avoir sciemment laissé un périmètre de sécurité autour de lui. Curieux...

Comme je l'observais, intriguée, il s'est tourné vers moi. Ses yeux ont plongé droit dans les miens. Avait-il senti mon regard ? Il avait un nez aquilin et les joues aussi glabres que son crâne lisse. Ses prunelles semblaient d'un noir de jais.

— Qui est-ce ? ai-je demandé à ma voisine dans un murmure.

Christine a lancé un coup d'œil furtif en direction de l'intéressé. J'ai eu l'impression qu'elle le reconnaissait, mais elle ne m'a pas répondu.

Des humains standard avaient commencé à se mélanger aux lycanthropes dans la foule qui se dirigeait vers l'escalier pour entrer dans l'église. Deux hommes en costume noir sont alors apparus devant le portail. Celui de droite a adressé un signe de tête à Jackson Herveaux et à Patrick Furnan.

Les deux candidats sont venus se poster en bas des marches avec leurs compagnes, face à face. Les lycanthropes de l'assistance passaient entre eux pour monter l'escalier. Certains saluaient le premier, d'autres le second, d'autres encore saluaient les deux – c'est ce qui s'appelle ménager la chèvre et le chou. Bien que la récente bataille contre les sorciers ait éclairci

leurs rangs, j'ai quand même dénombré vingt-cinq lycanthropes adultes – un groupe important pour une ville de la taille de Shreveport.

Je n'ai repéré que deux enfants. Certes, certains parents avaient peut-être estimé qu'il valait mieux laisser leurs gosses à l'école plutôt que de les traîner à un enterrement. Mais j'étais pratiquement sûre que j'avais sous les yeux la preuve de ce dont Lèn s'était plaint auprès de moi, lors de notre première rencontre : la communauté des loups-garous était victime d'une fertilité limitée et d'une mortalité infantile dévastatrice.

La sœur cadette de Lèn, Janice, s'était mariée avec un humain. Elle-même n'était pas une lycanthrope, puisque ce privilège était réservé au premier-né d'une fratrie. Grâce aux caractères récessifs qu'elle lui avait transmis, son fils bénéficierait sans doute d'une vigueur accrue et d'une faculté de régénération inhabituelle – nombre d'athlètes professionnels descendaient de parents dont le patrimoine génétique contenait un plus ou moins grand pourcentage de gènes issus d'une lignée de lycanthropes –, mais rien de plus.

Lèn s'est penché pour me chuchoter à l'oreille :

— Dans une seconde, c'est à nous.

Il se tenait à mes côtés et scrutait les uns après les autres les visages des lycanthropes qui pénétraient dans l'église.

— Tu ne perds rien pour attendre, lui ai-je lancé entre mes dents serrées, tout en conservant une figure impassible pour les gens qui défilaient devant nous. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

C'était maintenant au tour du grand type au crâne rasé de monter les marches. Son corps musclé se déplaçait avec grâce et détermination. Arrivé à notre hauteur, il a tourné la tête vers moi. Nos regards se sont croisés. Ses yeux étaient vraiment très sombres, mais je ne pouvais toujours pas en déterminer la couleur exacte. Il m'a souri.

Lèn m'a touché la main pour attirer mon attention, manifestement distraite par le ténébreux inconnu, et s'est de nouveau penché pour me parler à l'oreille :

— J'ai besoin de ton aide. Il faut que tu trouves le moyen de lire dans les pensées de Patrick après la cérémonie. Il s'apprête

à faire quelque chose pour saboter les chances de mon père. Je le sais, mais je ne sais pas quoi.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas demandé directement ?

J'étais choquée, bien sûr, mais surtout blessée.

— Parce que j'ai pensé que tu estimerais avoir une dette envers moi.

— Comment ça ?

— Je sais que c'est toi qui as tué Debbie.

C'a été comme une gifle. Je ne sais pas quelle tête je faisais, mais j'étais drôlement secouée. Cependant, une fois le premier moment de confusion – et le regain de culpabilité qui allait avec – passé, j'ai repris du poil de la bête.

— De toute façon, tu l'avais répudiée, non ? Alors, qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Rien. Absolument rien. Pour moi, elle était déjà morte.

Je n'en croyais pas un mot.

— Mais tu t'es imaginé que j'en ferais une montagne et tu me l'as caché. J'en ai conclu que tu te sentirais coupable envers moi et que tu ne pourrais pas me refuser une petite faveur.

Si j'avais eu une arme, je crois bien que j'aurais été tentée de l'utiliser.

— Je ne te dois rien, ai-je rétorqué lentement, en détachant chaque syllabe. Si je comprends bien, tu es venu me chercher parce que tu avais peur que je reparte une fois que tu m'aurais avoué ça, hein ?

— Non.

Nous parlions toujours à voix basse, mais à en croire les regards en coin de nos voisins, il était clair que notre petite discussion commençait à attirer l'attention.

— Enfin, peut-être... D'accord, oublie cette histoire de dette. Le fait est que mon père a des ennuis et que je ferais n'importe quoi pour le sortir de là. Tu peux m'y aider.

— La prochaine fois, n'essaie pas de me faire chanter ou de me manipuler pour parvenir à tes fins, OK ? Je fais toujours mon possible pour aider les gens, quand je le peux. Mais j'ai horreur qu'on me force la main ou qu'on cherche à me coincer pour obtenir ma coopération.

Comme Lèn avait baissé les yeux, je lui ai relevé le menton pour l'obliger à me regarder.

— J'ai horreur de ça !

J'ai jeté un coup d'œil vers le haut de l'escalier pour voir l'effet que notre dispute produisait. Le grand type rasé était toujours là. Son visage ne laissait rien paraître de ce qu'il pensait, mais je savais qu'il nous observait avec le plus vif intérêt.

Lèn a suivi mon regard. Le rouge lui est monté aux joues.

— Il faut qu'on y aille. Tu es toujours d'accord pour m'accompagner ?

Sa voix s'était notablement radoucie.

— Qu'est-ce que ça voudra dire ?

— Que tu prends le parti de mon père.

— Quelles contraintes ça impliquera pour moi ?

— Aucune.

— Alors, pourquoi est-ce si important pour toi que je le fasse ?

— L'élection du chef de meute est et reste une affaire de lycanthropes, mais le fait que tu prennes position pourrait influencer ceux qui savent quel rôle tu as joué dans la Chasse aux Sorciers.

En fait de Chasse aux Sorciers, ç'avait plutôt été un bon gros règlement de comptes entre bandes rivales – la totalité des combattants impliqués n'avait pas dépassé la bonne quarantaine. Cependant, pour la communauté des loups-garous, c'était sans doute un haut fait, un épisode héroïque de leur histoire.

J'ai baissé les yeux vers mes escarpins. En mon for intérieur, instinct et raison se livraient une lutte sans merci. Guerre ou paix ? Des deux voix contradictoires qui s'opposaient en moi, aucune ne semblait devoir l'emporter. La première disait : « Pas de scandale. Tu es à un enterrement. Lèn s'est toujours montré bon pour toi, et ça ne te coûterait pas grand-chose de faire ça pour lui. » L'autre ripostait : « Si Lèn t'a aidée à Jackson, c'était pour éponger les dettes que son père avait contractées auprès des vampires. Et voilà maintenant qu'il est prêt à t'impliquer dans une affaire qui risque de mettre ta vie en

danger, rien que pour aider son père, une fois de plus. » La première repartait à l'attaque : « Il savait que Debbie était viscéralement mauvaise. Il a essayé de s'en détacher et il a tout de même fini par la répudier. » L'autre rétorquait aussitôt : « Comment a-t-il pu tomber amoureux d'une garce pareille, pour commencer ? Comment a-t-il seulement pu envisager une relation suivie avec cette fille, alors qu'il a eu des tas de preuves de sa cruauté ? Et puis, personne n'a jamais parlé de pouvoirs surnaturels, à propos de Debbie. Cette histoire de sort qui aurait retenu Lèn auprès d'elle ne tient pas debout. Ce n'est qu'une excuse pitoyable. » J'avais l'impression d'être Linda Blair dans L'Exorciste, avec une tête façon girouette tournant à 360°.

Finalement, c'est la première voix qui l'a emporté. Comme Lèn m'offrait le bras, j'ai docilement glissé la main au creux de son coude et nous avons gravi les marches côte à côte.

L'église était pleine à craquer. Seuls les trois premiers rangs avaient été réservés pour les membres de la meute. Les autres étaient occupés par des gens ordinaires. Le grand type au crâne rasé s'était assis au fond. J'ai aperçu sa large carrure, avant de reporter mon attention sur le rituel protocolaire que dictaient les règles de préséance chez les lycanthropes. Les deux enfants Furnan, mignons à croquer, se sont avancés d'un pas solennel jusqu'au premier rang, à droite de l'allée centrale. Puis Lèn et moi leur avons emboîté le pas, précédant ainsi les deux candidats à la succession et leurs compagnes. Ce cérémonial ressemblait étrangement à un mariage, avec Jackson et Christine et les Furnan dans le rôle des témoins, et Lèn et moi dans celui des futurs mariés. Hum hum...

J'ignorais ce que les spectateurs présents pensaient de cette curieuse mise en scène. Tout ce que je savais, c'est que nous étions le point de mire de l'assistance au grand complet. Mais j'y suis habituée. S'il y a une chose que le job de serveuse vous apprend, c'est bien à ignorer les regards qui vous détaillent à longueur de journée. J'avais la tenue adéquate et j'avais fait le maximum question distinction, Lèn aussi. Alors, s'ils voulaient mater, qu'ils matent ! Lèn et moi avons pris place au premier rang, à gauche de l'allée ; Patrick Furnan et sa femme au premier rang, à droite. Jackson et Christine avançaient à pas

lents avec une gravité de circonstance. Un léger frémissement a parcouru la meute et quelques murmures se sont élevés quand Christine s'est glissée à côté de nous, à la droite de Jackson.

Entre les rangées de fidèles debout, le cercueil, recouvert d'un poêle orné de somptueuses broderies, a ensuite remonté la nef, et le service funèbre a pu commencer.

Les litanies achevées, le prêtre a demandé si l'un d'entre nous voulait dire quelques mots pour rendre hommage au défunt. Un des amis du colonel Flood – un gradé de l'armée de l'air – a pris la parole en premier. Il a évoqué le sens du devoir de James Flood et la fierté qu'il tirait de sa fonction de colonel. Un autre de ses amis a succédé au militaire pour louer la générosité du disparu, jamais avare de son temps dès qu'il s'agissait de tenir les comptes de la paroisse, tâche dont il s'était toujours acquitté fidèlement, avec la rigueur qu'on lui connaissait.

Patrick Furnan a alors quitté son banc et est allé prendre place devant le lutrin. Sa corpulence l'empêchait de se mouvoir avec aisance et lui donnait une démarche lourde et un peu gauche. Mais son ton tranchait singulièrement avec celui de ses deux prédécesseurs.

— James Flood était un homme remarquable et un grand chef, a-t-il déclaré.

C'était un bien meilleur orateur que je ne l'aurais imaginé. Je ne savais pas qui avait écrit son discours, mais c'était assurément quelqu'un d'instruit et de cultivé.

— Au sein de la communauté qu'il avait su rassembler autour de lui et à laquelle nous appartenons aujourd'hui, c'était toujours lui qui nous montrait la voie, la direction à prendre, l'objectif à atteindre. Combien de fois ne l'a-t-on pas entendu soupirer après le poids des ans qui le privait, selon lui, de l'énergie nécessaire pour mener à bien sa tâche dont il disait avec humour, mais non sans quelque regret, que c'était un « travail de jeune » ?

Oh oh ! L'éloge funèbre virait au discours de campagne, semblait-il. Et je n'étais pas la seule à m'en apercevoir, comme le prouvaient l'agitation discrète et les quelques chuchotements qui parcouraient les trois premiers rangs.

Patrick Furnan ne s'attendait manifestement pas à susciter une telle réaction, mais il ne s'est pas laissé démonter pour autant. Il a même enfoncé le clou.

— J'ai souvent dit à James qu'il ne pouvait y avoir de meilleur chef que lui et je le pense encore. Quel que soit celui qui marchera sur ses traces, personne ne remplacera jamais James Flood. Il restera dans toutes les mémoires. Je serai toujours immensément fier de la confiance qu'il m'a témoignée à maintes reprises et plus encore qu'il m'ait appelé devant tous son «bras droit».

Avec ces quelques phrases, Furnan revendiquait avec force son droit au poste de chef de meute. À l'entendre, il était quasiment le fils spirituel du colonel Flood.

Sur ma droite, je sentais la tension de mon voisin. Lèn bouillait de rage. En d'autres lieux et à un autre moment, il était clair qu'il aurait aimé me faire quelques remarques bien senties sur l'adversaire de son père. J'apercevais à peine Christine, assise à sa droite. Son visage impassible semblait sculpté dans l'ivoire, mais elle devait se contenir, elle aussi.

Le père de Lèn a attendu un petit moment avant de se diriger à son tour vers le lutrin. De toute évidence, il tenait à ce que nous nous lavions les neurones de ce que nous venions d'entendre avant de prendre la parole à son tour.

Jackson Herveaux, riche expert géomètre et lycanthrope de son état, nous a laissé le temps d'admirer son noble et beau visage d'homme mûr avant de commencer :

— Nous ne reverrons jamais un homme comme James Flood, un homme dont la sagesse s'était forgée au fil des ans...

Aïe ! Voilà qui ne figurerait pas dans les annales et ne risquait assurément pas d'être gravé dans le marbre !

J'ai décroché pour me plonger dans mes propres pensées. C'est qu'il y avait là matière à réflexion, et plus qu'il n'en fallait.

Nous nous sommes tous levés tandis que James Flood, ancien colonel de l'armée de l'air et chef de meute de Shreveport, quittait son église pour la dernière fois. Je n'ai pas desserré les dents de tout le trajet jusqu'au cimetière. J'ai assisté à l'inhumation aux côtés de Lèn, puis j'ai regagné la

voiture de son père à son bras, une fois le rituel des poignées de main de rigueur achevé.

J'ai cherché le grand type rasé des yeux, mais il n'était pas au cimetière.

Sur le chemin de Bon Temps, Lèn s'est bien gardé de troubler le silence, qui semblait s'être installé à demeure dans la Lincoln et qui l'arrangeait bien. Mais j'avais quelques petites questions à lui poser...

— Comment l'as-tu découvert ?

Il n'a pas essayé de jouer les innocents : il savait très bien de quoi je voulais parler.

— Quand je suis allé chez toi, hier, j'ai senti une très légère odeur sur le seuil de ta porte : la sienne. Ça m'a pris un peu de temps, mais j'en ai tiré les conclusions qui s'imposaient.

Je n'avais pas pensé à ça.

— Je ne crois pas que j'aurais pu identifier son odeur si je ne l'avais pas si bien connue. En tout cas, je n'ai flairé sa présence nulle part ailleurs dans la maison, pas la plus infime trace d'elle, rien.

Ma corvée de nettoyage n'avait donc pas été inutile. J'avais juste de la chance que Jack et Lily Leeds ne soient pas des Cess.

— Tu veux savoir comment ça s'est passé ?

— Je ne préfère pas, m'a-t-il répondu, après avoir marqué une longue pause. Connaissant Debbie, je suppose que tu as fait ce que tu devais faire. Après tout, son odeur prouve que c'est elle qui est venue chez toi. Elle n'avait rien à y faire.

On était encore loin d'une adhésion franche et massive.

— Eric habitait encore chez toi à ce moment-là, non ? C'était peut-être lui, en fait ?

Il semblait presque l'espérer.

— Non.

— Peut-être que j'ai envie de savoir comment ça s'est passé, en fin de compte.

— Peut-être que j'ai changé d'avis et que je n'ai plus envie de te le dire. Tu me crois ou non. Soit tu penses que je peux tuer une femme de sang-froid sans raison, soit tu sais que j'en suis incapable.

Pour tout vous avouer, ses doutes me faisaient plus mal que je ne l'aurais imaginé. J'ai pourtant résisté à la tentation d'aller faire un petit tour dans sa tête pour me rassurer, de peur de tomber sur quelque chose d'encore plus douloureux.

Il a tenté à plusieurs reprises de briser le silence qui était retombé entre nous, lançant chaque fois un nouveau sujet de conversation. Mais je n'avais qu'une hâte : me retrouver seule chez moi. Ce fichu trajet n'en finissait pas. Quand il s'est enfin garé devant chez moi, j'ai eu du mal à cacher mon soulagement. Personne n'est jamais sorti d'une voiture aussi vite que je l'ai fait ce jour-là.

Mais Lèn me suivait déjà.

— Ça m'est égal, a-t-il dit d'une voix si rauque que c'en était presque un grognement.

— Quoi ?

J'étais déjà devant ma porte, la clé dans la serrure.

— Ça m'est égal.

— Je n'en crois pas un mot.

— Pardon ?

— J'ai plus de mal à lire dans tes pensées que dans celles d'un être humain standard, Lèn, mais les doutes que tu as à mon sujet sont tellement criants que je ne peux pas les rater. Puisque tu voulais que je t'aide, je vais te dire un truc : Patrick Machin compte bien utiliser les problèmes de jeu de ton père pour prouver qu'il n'est pas digne de devenir chef de meute. J'avais déjà percé ses intentions à jour avant que tu ne me demandes de le faire. Maintenant, écoute-moi bien : je ne veux plus te voir, ni demain, ni la semaine prochaine, ni pendant les trente années à venir.

— Quoi ?

On aurait dit que je venais de lui donner un coup sur la tête.

— Te voir... ou plutôt, entendre ce que tu penses... j'ai du mal à le supporter. Ça ne fait que retourner le couteau dans la plaie. Alors, merci de m'avoir emmenée à cet enterrement...

Un rien sarcastique, le ton, peut-être ?

— Trop aimable à toi d'avoir pensé à moi, vraiment.

Sur ces mots, je suis rentrée et je lui ai fermé la porte au nez. J'ai traversé le salon d'un pas décidé pour qu'il puisse m'entendre, mais je me suis arrêtée dans le couloir et j'ai attendu qu'il regagne son beau carrosse. J'ai entendu la Lincoln démarrer sur les chapeaux de roues, défonçant sans doute ma belle allée bien damée par la même occasion.

Tandis que j'enlevais le tailleur de Nikkie et que je le mettais dans un sac plastique pour l'emporter chez le teinturier, je dois bien avouer que j'avais plutôt le cafard. On dit que quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. Mais ceux qui disent ça n'ont jamais vécu chez moi.

Dès que j'ouvre une porte, il semble toujours y avoir un cadavre derrière.

Sam était au bar, ce soir-là. Assis à une table d'angle, la jambe posée sur un tabouret et surélevée par des coussins, il trônait sur sa chaise, telle une tête couronnée en visite officielle. D'un œil, il surveillait Charles ; de l'autre, la réaction de la clientèle à la présence d'un vampire derrière le comptoir.

En passant devant lui, les gens s'arrêtaient, s'asseyaient sur la chaise d'en face pour bavarder quelques minutes, puis libéraient la place pour le suivant, comme des plaignants demandant audience à Sa Majesté. Sam avait mal – je perçois toujours la souffrance. Mais il était content : content de revenir au bar, content de voir du monde et content de son nouveau barman.

Ah ! Pour lire tout ça, aucun problème. Mais pour savoir qui lui avait tiré dessus, je pouvais toujours courir. Il était pourtant impératif de trouver l'identité de ce mystérieux tireur. La police ne soupçonnait pas Jason – pour une fois ! –, mais les panthères-garous, si. Si les habitants de Hotshot décidaient de faire justice eux-mêmes, je ne donnais pas cher de la peau de mon frère. Ils ignoraient qu'il y avait eu d'autres victimes, que le tueur avait déjà frappé ailleurs, que Bon Temps n'avait été qu'une étape parmi tant d'autres pour lui.

Je sondais les esprits au passage. J'essayais de prendre les gens au dépourvu, dans ces moments d'abandon où on laisse dériver ses pensées sans se censurer. J'ai même tenté de sélectionner ceux qui me semblaient capables de tuer, pour éviter de perdre mon temps avec... tiens ! Liz Baldwin, par exemple, qui se faisait du souci pour sa petite-fille.

D'après moi, il y avait de grandes chances pour que l'assassin soit un homme, de toute façon. Je connaissais

beaucoup de femmes qui pratiquaient la chasse et encore plus qui avaient une arme chez elles et savaient s'en servir. Mais dans la police, dans l'armée, les tireurs d'élite ne sont-ils pas toujours des hommes ? Par ailleurs, la façon dont l'assassin choisissait ses cibles déroutait les flics parce qu'ils ignoraient la véritable nature des victimes. Et les Cess étaient gênées dans leurs recherches parce qu'elles les restreignaient à Bon Temps et à ses environs, persuadées qu'elles étaient d'avoir affaire à un tueur local.

Comme je passais près de lui, Sam m'a interpellée :

— Sookie, viens ici, que je te parle deux minutes.

Je me suis agenouillée près de sa chaise pour qu'il puisse parler à voix basse.

— Sookie, ça m'ennuie d'insister, mais le cagibi de la réserve ne fait pas l'affaire pour Charles.

Le placard concerné n'avait certes pas été prévu pour abriter un vampire. Mais il était hermétiquement fermé, n'avait pas de partie vitrée et se trouvait dans une pièce sans fenêtre. Que demander de plus ?

— Ne me dis pas qu'il n'arrive pas à dormir !

Pour peu qu'ils soient à l'abri de la lumière, les vampires sont capables de dormir n'importe où.

— Et je suis bien sûre que tu as mis un verrou à l'intérieur.

— Oui, mais il est obligé de se recroqueviller par terre et il dit que ça sent la vieille serpillière mal rincée.

— Eh bien, pas étonnant, vu que c'est là qu'on range les produits d'entretien pour le bar.

— Ce que je veux dire, c'est que... Enfin, ce serait vraiment un problème pour toi de l'héberger ?

— Mais pourquoi tiens-tu tellement à ce qu'il vienne chez moi ? Je doute que ce soit pour son petit confort que tu t'inquiètes. Je me trompe ?

— Écoute, Sookie, on est amis depuis longtemps, non ?

Hou la ! Ça commençait à sentir le roussi.

— Oui.

Je me suis redressée, ce qui l'a obligé à lever les yeux pour me regarder.

— Et alors ?

— J'ai entendu dire que les habitants de Hotshot avaient engagé un lycanthrope pour monter la garde devant la chambre de Calvin Norris, à l'hôpital.

— Oui. Moi aussi, je trouve ça bizarre.

J'avais déjà compris où il voulait en venir.

— Tu sais donc qui ils soupçonnent, ai-je ajouté.

Sam a rivé ses beaux yeux bleus aux miens.

— C'est sérieux, Sookie.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je prends ça à la légère ?

— Tu refuses de prendre Charles chez toi.

— Je ne vois pas le rapport avec Jason.

— Je crois qu'il pourrait t'aider à protéger Jason, si les choses tournaient mal. Je suis coincé avec ma jambe, sinon je... Sookie, je suis sûr que ce n'est pas Jason qui m'a tiré dessus.

J'ai senti mes crampes d'estomac se dénouer comme par enchantement. Je ne m'étais même pas rendu compte que ça me travaillait à ce point-là.

Du coup, je me suis laissé attendrir.

— Oh, bon, d'accord ! ai-je dit de mauvaise grâce. Il peut venir coucher à la maison.

Sur ces bonnes paroles, j'ai tourné les talons pour traverser la salle au pas de charge, en me demandant quelle mouche m'avait piquée d'accepter.

Sam a fait signe à Charles et s'est entretenu brièvement avec lui. Plus tard dans la soirée, Charles m'a emprunté mes clés de voiture pour aller mettre ses affaires dans mon coffre. Moins d'une minute après, il était de retour et m'informait qu'il avait remis mes clés dans mon sac. J'ai hoché la tête, peut-être un peu froidement. Je n'étais pas contente, mais bon. Certes, je me retrouvais avec un invité sur les bras, mais c'était un invité poli, au moins.

Vlad et Nikkie sont passés Chez Merlotte dans la soirée. Comme la première fois, par sa simple présence, le ténébreux vampire a fait monter la pression dans le bar : les clients se sont soudain agités, se sont mis à parler plus fort. Le regard de Nikkie me suivait avec une sorte de passivité morne. J'espérais pouvoir lui parler seule à seule deux minutes, mais elle n'a pas quitté sa table. Ça n'a fait que m'alarmer davantage. Quand elle

venait au bar avec Franklin Mott, elle trouvait toujours un petit moment pour venir m'embrasser et papoter avec moi.

J'ai aperçu Claudine de l'autre côté de la salle. J'ai bien pensé à aller lui dire un mot, mais j'étais trop inquiète pour Nikkie. Et puis, comme d'habitude, Claudine était entourée d'une cour d'admirateurs.

Mais ça me tracassait tellement que j'ai fini par prendre le taureau par les cornes. Je me suis dirigée vers la table de Nikkie. Tel un serpent sur le point de mordre, le venimeux Vlad observait notre flamboyant barman. Il m'a à peine regardée. Je me suis plantée à côté de Nikkie et j'ai posé la main sur son épaule pour me faire une meilleure idée de ce qui lui passait par la tête. Nikkie s'en était si bien sortie que j'en étais arrivée à oublier ce fichu défaut dont elle ne parvenait pas à se défaire : elle avait l'art de toujours parier sur le mauvais cheval. Je me souvenais de l'époque où elle fréquentait Benedict Tallie, un type qui buvait comme un trou et fréquentait les lieux de débauche – où il n'avait pas manqué de l'entraîner, d'ailleurs. Franklin Mott traitait Nikkie avec respect, lui, au moins, et il la couvrait de cadeaux. Mais comment avait-elle bien pu se retrouver avec Vlad – Vlad, dont le seul nom suffisait à alarmer Eric lui-même ?

— Nikkie ?

Elle a levé vers moi un regard complètement inexpressif. Il n'y avait ni peur ni honte dans ses prunelles : que du vide.

En apparence, elle semblait presque normale. Elle était impeccablement maquillée et habillée à la dernière mode, comme d'habitude. Mais dans son esprit, c'était l'horreur absolue. Elle était au supplice. Mais qu'est-ce qu'elle avait ? Comment avais-je pu ne pas m'apercevoir plus tôt que quelque chose la rongait à ce point ?

Je me suis demandé ce que je devais faire. Je continuais à la regarder dans les yeux, et bien qu'elle sache, sans doute possible, que je voyais ce qui se passait en elle, elle ne réagissait pas.

— Réveille-toi ! lui ai-je soudain ordonné, sans bien savoir d'où ça sortait. Réveille-toi, Nikkie !

Une main glacée m'a alors agrippé le bras pour m'obliger à la lâcher.

— Je ne vous paie pas pour porter la main sur ma compagne, a sifflé Vlad.

Il avait le regard le plus froid que j'aie jamais vu, de vrais yeux de reptile.

— Je vous paie pour me servir.

— Nikkie est mon amie, ai-je protesté.

Il me serrait toujours le bras et, croyez-moi, quand un vampire vous fait le coup des tenailles, vous le sentez passer.

— Vous lui faites quelque chose, ai-je ajouté. Ou vous laissez quelqu'un lui faire du mal.

— Ça ne vous regarde pas.

— Mais si, ça me regarde !

Il me broyait le bras, à tel point que j'en avais les larmes aux yeux. Et, tout à coup, j'ai été prise de panique. En le regardant, j'ai su qu'il pouvait me tuer et se retrouver dehors avant que quiconque ait eu le temps de réagir. Avant d'être complètement tétanisée par la peur, j'ai réussi à articuler distinctement :

— Lâchez-moi.

— Vous tremblez comme un chiot mort de peur, m'a-t-il jeté avec mépris.

— Lâchez-moi.

— Sinon ?

— Vous ne pourrez pas rester éveillé éternellement. Si ce n'est pas moi, ce sera quelqu'un d'autre.

Vlad a semblé se raviser. Je ne pense pas que ma menace y ait été pour grand-chose – bien que j'aie été on ne peut plus sérieuse en la proférant.

Il s'est tourné vers Nikkie. Elle a alors pris la parole, comme s'il avait appuyé sur un bouton.

— Allons, Sookie, ne te monte pas la tête pour rien, m'a-t-elle dit. Je suis avec Vlad, maintenant. Tu ne voudrais pas me faire honte devant lui, n'est-ce pas ?

J'ai une nouvelle fois posé la main sur son bras et j'ai pris le risque de quitter Vlad des yeux pour la dévisager. Elle était

sincère. Elle voulait vraiment que je laisse tomber. Quant à savoir pourquoi, ce n'était pas très clair dans son esprit.

— Comme tu voudras, Nikkie. Tu bois autre chose ?

Je me frayais un chemin dans ses pensées et je ne rencontrais rien d'autre qu'un mur de glace, sans aucune prise, impénétrable.

— Non, merci, m'a-t-elle poliment répondu. Vlad et moi devons partir, maintenant.

Vlad a paru surpris. Ça m'a un peu rassurée : Nikkie avait conservé un minimum d'initiative, au moins.

— Je vais te rendre ton tailleur. Je l'ai déjà porté chez le teinturier. Il sera bientôt prêt.

— Ça ne presse pas.

— Bon. À bientôt, alors.

Vlad lui tenait fermement le bras quand ils se sont tous deux dirigés vers la porte.

J'ai enlevé les verres vides et nettoyé la table avant de retourner au bar. J'ai croisé le regard préoccupé de Charles Twining et de Sam : ils n'avaient pas perdu une miette de ma prise de bec avec Vlad. J'ai haussé les épaules, et ils se sont détendus.

Quand on a fermé le bar, cette nuit-là, le nouveau barman m'a attendue à la porte de service pendant que j'enfilais mon manteau et que je sortais mes clés de mon sac.

J'ai déverrouillé les portières, et il est monté dans ma vieille guimbarde.

— Merci d'avoir accepté de m'accueillir sous votre toit, m'a-t-il dit.

Je me suis forcée à lui répondre poliment. Après tout, ça n'aurait servi à rien de me montrer cinglante.

— Ne pensez-vous pas toutefois qu'Eric risque d'en prendre ombrage ? a-t-il enchaîné, pendant que je m'engageais sur la petite route de campagne.

— Ce n'est pas à lui d'en décider, lui ai-je répliqué, un peu cassante, cette fois.

— Il vous rend souvent visite, n'est-ce pas ? s'est enquis Charles, qui se montrait décidément d'une insistance exaspérante.

J'ai attendu d'avoir garé la voiture pour lui répondre.

— Écoutez-moi bien, Charles. Je ne sais pas ce que vous avez entendu dire, mais il n'est pas... Nous ne sommes pas... Ce n'est pas ce que vous croyez.

Charles m'a dévisagée en silence et s'est bien gardé de faire le moindre commentaire pendant que j'ouvrais la porte de derrière – ce qui était sage de sa part.

— Allez-y, faites comme chez vous, lui ai-je lancé, après l'avoir invité à franchir le seuil.

Les vampires aiment bien repérer les issues des lieux où ils résident.

— Après, je vous montrerai votre... chambre.

Pendant que Charles visitait avec curiosité l'humble demeure que ma famille avait habitée pendant tant d'années, je suis allée suspendre mon manteau et ranger mon sac. Je me suis fait un sandwich, après avoir demandé à mon hôte s'il voulait du sang. Je gardais quelques bouteilles de rhésus O dans le frigo, et il a semblé content de pouvoir s'asseoir un moment pour descendre sa bouteille de PurSang, à la fin de sa journée de travail. Charles Twining était un type plutôt tranquille, surtout pour un vampire. Il ne me désirait pas et il semblait ne rien vouloir de moi. Reposant.

Je lui ai montré la trappe aménagée dans le placard, dans la chambre d'amis, et le fonctionnement de la télécommande, ainsi que ma petite collection de DVD, de même que les livres rangés sur les étagères de sa chambre et du salon.

— Y a-t-il autre chose dont vous pourriez avoir besoin ? lui ai-je demandé.

Ma grand-mère m'avait bien élevée et elle aurait été fière de mes bonnes manières, quoiqu'elle n'ait sans doute jamais imaginé que je jouerais les hôtes pour une bande de déterrés aux dents longues.

— Non, merci, mademoiselle Sookie, a-t-il répondu en tapotant son bandeau au niveau de son œil gauche, une habitude qui me filait les jetons.

— Dans ce cas, si vous voulez bien m'excuser, je vais aller me coucher.

— Naturellement. Reposez-vous bien, mademoiselle Sookie. Si jamais je voulais aller faire un tour dans les bois...

— Ne vous gênez surtout pas.

J'avais un double de la clé de derrière et je suis allée la chercher dans le tiroir de la cuisine pour la lui donner. Ce tiroir était une véritable caverne d'Ali Baba, et ce depuis près de quatre-vingts ans, c'est-à-dire depuis que la cuisine avait été ajoutée à la maison d'origine. Il y avait au moins une centaine de clés là-dedans. Certaines – celles qui étaient déjà vieilles quand la cuisine avait été bâtie – étaient assez bizarres, toutes tarabiscotées. J'avais étiqueté celles de ma génération et accroché celle de la porte de derrière à un gros porte-clés en plastique rose qui faisait de la pub pour ma compagnie d'assurances.

— Une fois que vous serez rentré – enfin, pour de bon, je veux dire –, pensez à pousser le verrou, s'il vous plaît.

Il a hoché la tête et pris la clé que je lui tendais.

C'est généralement une erreur de ressentir de la compassion pour un vampire. D'abord parce que c'est un sentiment qui leur est totalement étranger, et ensuite parce que, de la compassion à la faiblesse, il n'y a qu'un pas. Or, la faiblesse ne pardonne pas, avec les vampires. Mais je trouvais qu'il y avait quelque chose d'un peu triste chez Charles. Il me paraissait terriblement seul. La solitude a toujours quelque chose de pathétique, je suis bien placée pour le savoir. Je me serais insurgée, si on avait osé me dire que j'étais pathétique, mais quand d'autres me semblaient souffrir de la solitude, je ne pouvais pas m'empêcher d'éprouver de la pitié pour eux.

Je me suis démaquillée et j'ai enfilé mon pyjama rose. Je dormais debout, en me lavant les dents. A se demander comment j'ai réussi à me traîner jusqu'à mon lit – le lit dans lequel ma grand-mère avait dormi jusqu'à sa mort. Mon arrière-grand-mère avait confectionné l'édredon sous lequel je venais de me glisser, et ma grand-tante Julia avait brodé les coins du couvre-lit. J'étais peut-être seule au monde – si l'on ne comptait pas mon frère, Jason –, mais je dormais entourée de ma famille, en quelque sorte.

C'est vers 3 heures que mon sommeil est le plus profond, en général. Et c'est précisément à ce moment-là qu'une main m'a agrippée par l'épaule.

Je suis passée du rêve à la réalité aussi brusquement que si on venait de me jeter dans un bassin d'eau glacée. J'ai projeté le poing en avant pour me libérer, mais un étau glacé s'est refermé sur mon poignet.

— Non, non, doucement, chut...

Un murmure pressant dans la nuit. Un accent anglais : Charles.

— Il y a quelqu'un qui rôde autour de la maison, Sookie.

Mon pouls s'était emballé. Sur le coup, je me suis même demandé si je n'allais pas faire une crise cardiaque. J'ai posé la main sur mon cœur pour l'empêcher de sauter hors de ma poitrine, comme il semblait décidé à le faire.

— Couchez-vous ! a-t-il soufflé à mon oreille, avant d'aller se placer au pied de mon lit.

J'ai obéi et j'ai fermé les yeux. La tête de mon lit se trouvait entre les deux fenêtres de la chambre. Il était donc impossible de voir mon visage de l'extérieur. En revanche, j'ai veillé à rester parfaitement immobile et aussi détendue que je pouvais l'être, étant donné les circonstances. J'ai essayé de réfléchir à la situation, mais j'étais trop terrifiée pour penser. Si le rôdeur en question était un vampire, il ne pourrait pas entrer. À moins que ce ne soit Eric... Est-ce que je lui avais retiré l'autorisation de pénétrer chez moi ? Je ne parvenais pas à m'en souvenir. « C'est le genre de trucs que je devrais noter quelque part », me suis-je dit.

— Il est passé.

Charles parlait si bas que, dans le noir, j'en venais à douter de sa présence physique à mes côtés. C'était une voix désincarnée, une voix fantomatique flottant dans la nuit.

— Qu'est-ce que c'est ?

Mon chuchotement m'a paru résonner comme un cri, dans l'obscurité.

— Il fait trop sombre pour le dire.

Si lui, un vampire, ne pouvait pas voir dehors, c'est qu'il devait faire vraiment noir.

— Je vais aller jeter un œil.

— Non !

Trop tard. Bon sang de bois ! Et si le rôdeur en question était Vlad ? Il tuerait Charles sans l'ombre d'une hésitation, j'en étais persuadée.

— Mademoiselle Sookie ? Vous pouvez venir, s'il vous plaît ?

J'ai glissé mes petits pieds délicats dans mes mules roses et je me suis précipitée vers la porte de derrière – c'était de ce côté que m'était parvenue la voix de Charles. Enfin, c'était l'impression que j'avais eue, du moins...

— Je vais allumer la lumière extérieure, lui ai-je crié.

Je n'aurais pas voulu l'aveugler sans prévenir.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a rien à craindre, dehors ?

— Oui, ont répondu en chœur deux voix masculines.

J'ai fermé les yeux et j'ai abaissé l'interrupteur. J'ai laissé le temps à mes yeux de s'habituer à la luminosité, puis je suis allée jusqu'à la porte de la véranda, en pyjama et pantoufles roses, et je suis sortie. J'ai croisé les bras sur ma poitrine pour me réchauffer. La nuit n'était pas vraiment froide, mais il faisait quand même frais.

En découvrant la scène qui s'offrait à moi, j'ai laissé échapper dans un soupir :

— OK...

Charles se trouvait dans la zone gravillonnée qui me servait de parking et il avait le bras passé autour du cou de Bill Compton, mon voisin. Bill est un vampire. Il l'est devenu juste après la guerre de Sécession. Nous avons vécu une belle histoire ensemble – enfin, belle... Pour lui, ce n'était probablement qu'un petit caillou jeté sur le chemin de sa longue existence, mais pour moi, c'était presque une montagne : ma première véritable histoire d'amour.

— Sookie, a sifflé Bill entre ses dents, je ne voudrais pas faire de mal à cet étranger. Dis-lui de me lâcher, s'il te plaît.

J'ai fait une rapide estimation de la situation.

— Je pense que vous pouvez le lâcher, Charles, ai-je posément murmuré.

En un clin d'œil, Charles s'est retrouvé à côté de moi.

— Vous connaissez cet homme ? m'a-t-il demandé d'un ton tranchant comme une lame d'acier trempé.

— Oui, elle me connaît. Et même intimement, si vous voulez savoir, a précisé Bill d'une voix tout aussi glaciale.

Oh, non !

— Qu'est-ce que c'est que ces manières ? ai-je répliqué. Est-ce que ce sont des choses qui se disent ? Je ne vais pas raconter à tout le monde les détails de notre ancienne vie privée, que je sache. Si tu étais un vrai gentleman, tu ferais preuve de la même discrétion.

À ma grande satisfaction, Charles a fusillé Bill du regard en haussant un sourcil hautain.

— Alors, comme ça, c'est le petit nouveau ? a lancé Bill en désignant son congénère du menton.

S'il n'avait pas dit ça, j'aurais peut-être réussi à garder mon sang-froid. Je ne le perds pas souvent. Mais quand je le perds, c'est pour de bon et je ne suis pas près de le retrouver.

— En quoi ça te regarde ? ai-je crié. Même si je couchais avec des centaines de mecs, de vampires, ou de clebs pendant qu'on y est, qu'est-ce que ça pourrait bien te faire ? Qu'est-ce que tu fabriques à rôder autour de chez moi au beau milieu de la nuit, d'abord ? Tu as failli me faire mourir de peur !

— Je suis navré de t'avoir réveillée. Je ne voulais pas t'effrayer, a-t-il dit, bien qu'il ne parût pas désolé le moins du monde. Je ne faisais que veiller à ta sécurité.

— Mais oui, c'est ça ! Dis plutôt que tu te baladais dans le coin et que tu as senti la présence d'un autre vampire.

Comme tous les vampires, Bill a un odorat extrêmement développé.

— Alors, tu es venu voir qui c'était.

— Je voulais seulement m'assurer que tu ne risquais pas de te faire agresser, a protesté Bill. Je pensais avoir senti la présence d'un humain aussi. As-tu eu de la visite, aujourd'hui ?

Je n'en croyais pas un mot. Mais je ne croyais pas non plus que, dévoré de jalousie, Bill soit venu jouer les voyeurs à ma fenêtre pour satisfaire une curiosité malsaine. J'ai respiré profondément pour tenter de recouvrer mon calme.

— Charles n'a pas l'intention de m'agresser, ai-je rétorqué, très fière d'avoir réussi à lui répondre d'une voix égale et sans la moindre agressivité.

Bill a émis un petit ricanement.

— Chââârles ! a-t-il fait, sur un ton on ne peut plus méprisant.

— Charles Twining, a précisé l'intéressé, avec un petit hochement de tête sec.

— Où l'as-tu péché, celui-là ? a raillé Bill.

— En fait, il se trouve qu'il travaille pour Eric, comme toi.

— Eric t'a envoyé un garde du corps, c'est ça ?

— Écoute, mon vieux, la vie continue quand tu n'es pas là, vu ? ai-je répliqué, à bout de nerfs. Ma vie et celle des habitants de cette bonne petite ville. Il y a des gens qui se font tirer dessus, ici, figure-toi. Dont Sam, si tu veux savoir. On avait besoin d'un barman pour le remplacer, et Charles s'est proposé.

Bon, d'accord, ce n'était peut-être pas tout à fait exact. Mais on ne jouait pas au jeu de la vérité. Tout ce que je voulais, c'était lui faire comprendre un peu la situation.

Le fait est que Bill a été pris de court, en entendant ça.

— Sam ? Et qui d'autre ?

Je tremblais, vu que ce n'était pas vraiment un temps – ni une heure – à se balader en pyjama dehors. Mais je me refusais à inviter Bill chez moi.

— Calvin Norris et Heather Kinman.

— Morts sur le coup ?

— Heather, oui. Calvin s'en est sorti. Mais il est grièvement blessé.

— La police a-t-elle arrêté le coupable ?

— Non.

— Sais-tu qui a fait le coup ?

— Non.

— Tu te fais du souci pour ton frère ?

— Oui.

— Il s'est changé à la pleine lune ?

— Oui.

A présent, Bill me regardait avec une expression qui ressemblait à de la pitié.

— Je suis désolé, Sookie.

Cette fois, il était sincère.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça, mais à mon frère. C'est lui qui se retrouve avec de la fourrure sur le dos, pas moi.

Son visage s'est fermé d'un coup. Il s'est raidi.

— Excuse-moi de t'avoir dérangée, a-t-il lâché, glacial. Je vais te laisser.

Sur ce, il s'est évaporé dans la nature.

Je ne sais pas comment Charles a pris la chose, pour la bonne raison que j'ai immédiatement fait demi-tour et que je suis rentrée me coucher au pas de charge, en éteignant la lumière extérieure au passage. Je me suis mise au lit en maudissant la terre entière et je suis restée là, allongée dans le noir, à pester en silence. Finalement, je me suis enfouie sous les couvertures, pour que mon hôte, au cas où il passerait la tête dans ma chambre, comprenne bien que je n'avais aucune envie de discuter de ce qui venait de se produire. Charles faisait si peu de bruit que je n'étais même pas sûre qu'il soit revenu dans la maison. J'ai cru sentir sa présence, comme s'il s'arrêtait sur le seuil de ma chambre, mais ça n'a pas duré. Il avait dû repartir tout aussi discrètement.

J'ai bien dû rester éveillée trois quarts d'heure avant de trouver le sommeil, mais une chose est sûre : je dormais profondément quand on m'a secouée par les épaules. Un agréable parfum m'est monté aux narines, puis une autre odeur, une odeur épouvantable. J'étais complètement dans le cirage.

— Sookie ! Sookie, ta maison brûle !

— Mais non, ai-je maugréé, à moitié ensommeillée. Je n'ai rien laissé sur le feu.

— Il faut que tu sortes d'ici tout de suite, a insisté la voix.

Il me semblait vaguement entendre une sorte d'alarme stridente qui me rappelait les exercices d'incendie à l'école.

— Han han, ai-je bredouillé.

C'est alors que j'ai ouvert les yeux et que j'ai vu la fumée.

Le hurlement perçant en fond sonore n'était autre que mon détecteur de fumée, et de grosses volutes noires tourbillonnaient à travers ma chambre, tels de mauvais génies. Comme je ne réagissais manifestement pas assez vite à son goût,

Claudine m'a violemment tirée du lit, m'a soulevée dans ses bras et m'a portée dehors, franchissant la porte d'entrée comme une fusée. Elle m'a posée sur l'herbe humide et glacée devant la maison. Au contact du froid, j'ai brusquement retrouvé mes esprits. Bon sang ! Mais ce n'était pas un cauchemar ! Je ne rêvais pas !

— Mais il y a le feu chez moi !

— Le vampire dit que c'est la faute de cet humain, là, m'a annoncé Claudine, en désignant quelque chose à gauche de la maison.

Je ne parvenais pas à détacher les yeux de la vision dantesque des flammes qui embrasaient le ciel nocturne. Dans l'arrière-cour, la véranda et la cuisine flambaient.

Finalement, je me suis forcée à regarder ce que Claudine me montrait. Charles était agenouillé à côté d'une forme recroquevillée par terre.

— Avez-vous appelé les pompiers ? leur ai-je demandé, en me dirigeant vers la silhouette étendue sur le sol.

J'ai observé le corps inerte dans l'obscurité rougeoyante. Je ne voyais pas grand-chose. C'était un Blanc, en tout cas. Un type d'une trentaine d'années. Il ne me semblait pas le connaître.

— Non, a répondu Charles en se tournant vers moi. Je n'y ai pas pensé.

Il venait d'une époque où les casernes de pompiers n'existaient pas.

— Et moi, j'ai oublié mon portable, a déclaré Claudine, qui était cent pour cent de son temps.

— Alors, il faut que je retourne à l'intérieur pour les appeler, si le téléphone marche encore.

Comme je m'apprêtais à tourner les talons, Charles s'est redressé et m'a lancé un regard incrédule.

— Hors de question que tu retournes là-dedans, à décrété Claudine, catégorique. Vous, a-t-elle poursuivi en se tournant vers Charles, vous courez assez vite pour pouvoir vous en charger.

— Le feu nous est fatal, a protesté Charles.

C'est vrai. Les vampires s'enflamment comme des torches. Pendant un quart de seconde, j'ai failli insister. Je voulais récupérer mon manteau, mes mules et mon sac.

— Allez plutôt passer un coup de fil de chez Bill, ai-je conseillé à Charles, en lui indiquant la direction à suivre.

Il a filé comme un lapin. Puis, avant que Claudine ait eu le temps de m'en empêcher, j'ai foncé vers la maison. Une fois à l'intérieur, je me suis précipitée dans ma chambre. La fumée était beaucoup plus dense, à présent, et je pouvais voir les flammes au fond du couloir, dans la cuisine. Quand je les ai aperçues, j'ai compris que je venais de commettre une irréparable erreur. J'avais du mal à résister à la panique. Mon sac et mon manteau étaient toujours là où je les avais laissés. Je ne parvenais pas à retrouver mes mules, mais je ne pouvais pas rester plus longtemps. Je n'allais tout de même pas risquer ma vie pour une paire de pantoufles ! J'ai attrapé des chaussettes en laine dans un tiroir de ma commode et j'ai couru dans le couloir, toussant et haletant dans la fumée. Pur réflexe de ma part, j'ai claqué la porte de la cuisine en passant et je me suis ruée vers la porte d'entrée. Mais j'ai buté sur une chaise, dans le salon.

— Ce n'était pas très malin de faire ça, a commenté Claudine.

Puis elle m'a prise sous son bras, comme un rouleau de moquette, et a de nouveau couru vers la sortie.

Entre mes cris et ma toux devenue chronique, j'avais les poumons en feu. J'ai bien cru que j'allais étouffer. Pendant ce temps, Claudine s'éloignait de la maison. Elle s'est arrêtée pour m'asseoir sur l'herbe et m'a enfilé mes chaussettes. Puis elle m'a aidée à mettre mon manteau en glissant mes bras dans les manches. J'ai réussi à le boutonner toute seule.

C'était la deuxième fois que Claudine surgissait de nulle part pour me sauver la vie. La première fois, je m'étais endormie au volant après... une journée chargée, disons.

— Tu ne me rends pas la tâche facile, m'a-t-elle fait remarquer.

Elle n'avait rien perdu de sa bonne humeur légendaire, mais son ton n'était peut-être pas aussi chaleureux que d'habitude.

La maison a brusquement été plongée dans le noir. J'ai compris que les lumières que j'avais laissés allumées venaient de s'éteindre. Soit l'électricité avait sauté, soit les pompiers l'avaient fait couper.

— Je suis désolée, lui ai-je répondu sans conviction.

C'était probablement la formule qui s'imposait, mais je ne voyais vraiment pas pourquoi Claudine se plaignait, alors que c'était ma maison qui brûlait. Quand j'ai voulu m'élancer vers l'arrière-cour pour voir ce qui se passait, elle m'a retenue par le bras.

— Ne t'approche pas, m'a-t-elle ordonné.

Malgré mes efforts, je ne suis pas parvenue à m'arracher à son étreinte.

— Écoute ! Voilà les pompiers qui arrivent.

J'ai effectivement entendu des bruits de moteur et j'ai intérieurement béni tous ceux qui venaient me porter secours. Je savais que les bips avaient sonné dans toute la région et que les volontaires étaient tombés du lit pour foncer directement à la caserne.

Catfish Hennessey, le patron de mon frère, est arrivé le premier. Il a sauté hors de sa voiture et s'est précipité vers moi.

— Il reste quelqu'un là-dedans ? m'a-t-il aussitôt demandé.

Le camion de la caserne municipale s'est garé juste derrière lui, dans une envolée de gravier.

— Non.

— Il y a une bouteille de gaz quelque part ?

— Oui.

— Où ça ?

— Derrière la maison.

— Où est ta voiture, Sookie ?

— Derrière aussi.

Ma voix avait commencé à trembler.

— Bouteille de gaz à l'arrière ! a crié Catfish pardessus son épaule.

Un autre cri lui a répondu, auquel a immédiatement succédé le vacarme d'une agitation parfaitement organisée. J'ai reconnu Hoyt Fortenberry et Ralph Tooten, plus quatre ou cinq autres gars. Il y avait aussi deux femmes dans le lot.

Après s'être brièvement entretenu avec Hoyt et Ralph, Catfish a interpellé une fille plutôt menue qui semblait crouler sous son équipement. Il a désigné de l'index la silhouette étendue dans l'herbe. Elle a ôté son casque pour aller s'agenouiller près du cadavre, et j'ai alors reconnu l'infirmière du docteur Meredith, Jan Quelque chose.

— C'est qui ? s'est enquis Catfish.

Il ne semblait pas particulièrement gêné par la présence d'un macchabée dans ma cour.

— Aucune idée.

C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte de l'état de choc dans lequel j'étais : j'avais la voix d'une gamine terrorisée. Claudine s'en est aperçue aussi, car elle m'a entouré les épaules d'un bras protecteur.

Une voiture de flics est venue se ranger le long du camion de pompiers, et le shérif Bud Dearborn a ouvert la portière du conducteur. Andy Bellefleur l'accompagnait.

— Oh oh ! a murmuré Claudine.

J'ai soupiré en hochant la tête.

C'est alors que Charles s'est matérialisé juste à côté de moi, Bill sur ses talons. D'un seul coup d'œil, les vampires ont pris la mesure de la situation : la maison en feu, l'activité pressante mais efficace des secours, la présence de la police et celle de Claudine.

La fille que Catfish avait envoyée auprès du type mort s'est relevée et a remis son casque.

— Shérif, a-t-elle crié d'une voix forte, rendez-moi un service, voulez-vous ? Appelez une ambulance pour faire évacuer ce cadavre.

Bud Dearborn a jeté un regard à Andy, qui est retourné dans leur véhicule de patrouille pour demander une ambulance par radio, avant de me lancer :

— Ça ne te suffisait pas d'avoir un refroidi comme petit copain, Sookie ? Il t'en fallait un deuxième ?

Bill a montré les crocs. Au même moment, les pompiers ont brisé une des fenêtres du salon, au-dessus de la table de mon arrière-arrière-grand-mère, et une véritable bourrasque de chaleur et d'étincelles a surgi dans la nuit avec un grand bruit de

vent qui s'engouffre dans un goulet. La pompe du camion s'est mise à ronfler avec un vrombissement assourdissant, et le toit de tôle ondulée qui couvrait la cuisine et la véranda s'est brusquement envolé.

Ma maison partait en fumée.

8

Flanquée de Claudine et de Bill, qui me tenait la main, j'ai regardé les pompiers diriger la lance à incendie vers la fenêtre brisée et inonder ma maison. Au fracas qui a retenti dans l'arrière-cour, j'ai compris qu'ils venaient de casser aussi les carreaux au-dessus de l'évier. Pendant que les pompiers s'occupaient du feu, les flics, eux, n'avaient d'yeux que pour le cadavre. Charles s'est aussitôt porté à mon secours, s'avancant vers les policiers pour me disculper.

— C'est moi qui l'ai tué, a-t-il déclaré d'une voix posée. Je l'ai surpris en train de mettre le feu. Il était armé et il m'a attaqué. Je me suis défendu.

De près, avec sa tête pratiquement concave, ses petits yeux ronds – qui brillaient d'autant plus que les paroles de Charles avaient piqué sa curiosité – et ses cheveux gris rejetés en arrière, Bud Dearborn avait plus que jamais l'air d'un pékinois. Je m'attendais presque à le voir renifler le vampire avec de petits jappements d'impatience.

— Et vous êtes ?

— Charles Twining, pour vous servir.

Cette fois, je ne rêvais pas : Bud avait bien reniflé. Quant à Andy, il roulait des yeux comme des billes.

— Et vous vous trouviez là parce que...

— Il habite chez moi, en ce moment, est intervenu Bill avec un calme et un aplomb de comédien chevronné. Depuis qu'il travaille Chez Merlotte.

Le shérif avait probablement déjà entendu parler du nouveau barman, parce qu'il s'est contenté d'opiner en silence. Ça m'a soulagée de ne pas avoir à expliquer la présence de

Charles chez moi. J'étais reconnaissante à Bill d'avoir menti. Nos regards se sont croisés. Le mien débordait de gratitude.

— Donc, vous reconnaissez avoir tué cet homme ? a demandé Andy à Charles.

Le pirate a hoché la tête.

Andy a fait signe à la jeune femme en uniforme de l'hôpital, qui patientait à l'écart, adossée à sa voiture. La nouvelle venue m'a jeté un coup d'œil circonspect en passant et est allée s'agenouiller au pied du cadavre étendu dans l'herbe. Elle a sorti un stéthoscope de sa poche et l'a ausculté en silence.

— Ouais, tout ce qu'il y a de mort, a-t-elle conclu.

Après être allé chercher un Polaroid dans son véhicule de patrouille, Andy s'est approché pour prendre des photos du cadavre. Encore à moitié assommée par ce qui m'arrivait, je l'ai regardé faire avec une sorte de fascination béate. À croire qu'on ne pouvait imaginer spectacle plus captivant.

— Dommage qu'il soit mort, a commenté Bill d'une voix glaciale. Il aurait été intéressant de savoir pourquoi il était venu mettre le feu à la maison de Sookie.

— Dans mon empressement à vouloir la protéger, j'ai peut-être frappé un peu fort, a admis Charles en prenant un air un peu trop contrit pour être honnête.

— Étant donné que la victime a les cervicales brisées, j'imagine que oui, a renchéri le toubib en examinant le visage blafard de Charles avec une attention scrupuleuse.

Avec ses cheveux roux très courts, son petit mètre soixante, son extrême minceur, son nez retroussé, ses yeux en amande et sa grande bouche, on aurait dit un elfe – enfin, tels que j'imagine les elfes, en tout cas. Elle ne semblait dénuée ni d'humour – dans le genre plutôt caustique – ni d'assurance, et ça n'avait pas l'air de l'étonner plus que ça de se faire appeler en pleine nuit pour examiner un candidat à la morgue. J'en ai déduit que ce devait être le nouveau coroner local. Il y avait donc de grandes chances pour que j'aie voté pour elle. Je ne parvenais pourtant pas à me rappeler son nom. C'est justement la question que Claudine lui a posée de sa douce voix de fée :

— Qui êtes-vous ?

En levant les yeux vers elle, le toubib a tout de même manifesté une certaine surprise. À cette heure indue, Claudine était maquillée et habillée comme si elle venait de passer trois heures à se pomponner dans sa salle de bains. Elle portait une tunique en jersey de soie fuchsia sur un corsaire noir, avec de superbes cuissardes en daim noir et un blouson en fausse fourrure fuchsia et noir. Ses longs cheveux d'ébène étaient retenus par une diaphane écharpe en voile rose nouée en bandeau qui rehaussait encore la perfection de ses traits. Elle était à tomber.

— Je suis le docteur Tonnesen. Linda Tonnesen. Et vous ?

— Claudine Crâne.

C'était la première fois que j'entendais son nom de famille.

— Et que faisiez-vous sur les lieux du sinistre, mademoiselle Crâne ? s'est enquis Andy.

— Je suis la bonne fée de Sookie, a répondu Claudine en riant.

Bien que la situation n'ait franchement rien de comique, tout le monde l'a imité. La bonne humeur de Claudine semblait étonnamment contagieuse. Mais Andy n'était pas le seul à s'interroger sur la présence de Claudine au moment critique.

— Non, sérieusement, a dit Bud Dearborn, une fois passé son éclat de rire. Que faisiez-vous là, mademoiselle Crâne ?

Claudine lui a adressé un petit sourire espiègle.

— Je passais la nuit chez Sookie...

Et, pour couronner le tout, elle a ponctué cette déclaration d'un clin d'œil canaille. En moins d'une seconde, nous sommes devenues le point de mire de tous les mâles assez proches pour l'avoir entendue. J'ai été obligée de dresser des barrières mentales dignes d'une prison de haute sécurité pour ne pas capter les images scabreuses que ces messieurs émettaient.

Andy s'est ressaisi le premier. Ayant enfin réussi à fermer la bouche, qu'il ouvrait comme un four, il s'est accroupi à côté du cadavre.

— Bud, je vais le retourner, a-t-il annoncé d'une voix un peu enrouée, avant de faire basculer le corps sur le côté pour fouiller ses poches.

Le portefeuille du type se trouvait dans sa veste. Andy s'est redressé, puis est revenu vers nous pour en inspecter le contenu.

— Tu veux bien jeter un œil pour voir si tu le reconnais ? m'a demandé le shérif.

Je n'en avais aucune envie, forcément. Mais je n'avais pas vraiment le choix non plus. Un peu nerveuse, je me suis approchée et j'ai de nouveau examiné le visage du type qui gisait dans l'herbe. Il avait toujours l'air d'un mec banal. Il avait toujours l'air mort.

— Je ne le connais pas, ai-je déclaré d'une voix qui m'a paru bien faible, à côté du boucan que faisaient les pompiers en aspergeant la maison avec leur lance.

— Quoi ?

Avec tout ce vacarme, j'étais presque obligée de hurler pour me faire comprendre.

— Je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu. Et toi, Claudine ?

Je ne sais même pas pourquoi j'ai posé la question à Claudine.

— Ah ! Moi si. Si, si, je l'ai déjà vu, a-t-elle joyeusement répondu.

Cela lui a valu l'attention pleine et entière de toutes les personnes présentes : celle des deux vampires – qui, de toute façon, la dévoraient des yeux depuis le début –, celle des flics, celle du toubib et la mienne.

— Où ça ?

Une fois encore, Claudine est venue passer un bras autour de mes épaules.

— Eh bien, mais ce soir, Chez Merlotte. Tu te faisais trop de souci pour ton amie pour le remarquer, j'imagine, a-t-elle aussitôt ajouté, comme pour m'innocenter d'emblée. Mais il était bel et bien là, assis à une table, dans la partie de la salle où je me trouvais, justement.

C'était Arlène qui se chargeait habituellement de ce secteur.

Je n'étais pas étonnée de ne pas avoir repéré le visage d'un inconnu dans un bar bondé. Ce qui me contrariait, en revanche,

c'était de ne pas avoir découvert les intentions du pyromane : j'avais quand même passé la moitié de la soirée à lire dans les pensées des clients ! Or, ce type était dans le bar en même temps que moi, et il s'apprêtait à mettre le feu à ma baraque quelques heures plus tard : il avait bien dû y penser un peu, non ? Surtout en voyant sa future victime se balader sous son nez.

— D'après son permis, il est de Little Rock, dans l'Arkansas, a annoncé Andy.

— Ce n'est pas ce qu'il m'a dit, s'est étonnée Claudine. Il prétendait venir de Géorgie.

Elle ne semblait pas se formaliser que le type lui ait raconté des bobards. Son sourire radieux s'était cependant évanoui.

— Il s'est même présenté : il s'appelait Marlon.

— Vous a-t-il également précisé ce qu'il venait faire ici, mademoiselle Crâne ?

— Il m'a dit qu'il était de passage et qu'il avait pris une chambre dans un motel, sur l'autoroute.

— Vous a-t-il fourni d'autres renseignements ?

— Non.

— Êtes-vous allée avec lui dans ce motel, mademoiselle Crâne ? a demandé Bud Dearborn, en s'efforçant de prendre un ton neutre et une mine de confesseur habitué à tout entendre sans jamais juger.

Le docteur Tonnesen suivait la conversation, son regard passant d'un interlocuteur à l'autre, tel celui d'un passionné de tennis assistant à une finale du grand chelem.

— Mon Dieu, non ! Je ne fais pas ce genre de chose, a affirmé Claudine en adressant un large sourire à la ronde.

Les canines sorties, les prunelles luisantes, les yeux rivés sur elle, Bill avait tout d'un vampire devant lequel on aurait agité un litre de sang frais en provenance directe des veines de son propriétaire. Mis en présence d'une fée, les vampires ont une certaine capacité de résistance. Mais cette résistance a des limites qu'il ne faut pas dépasser. Charles s'était rapproché, lui aussi.

Il fallait absolument que Claudine s'en aille avant que les flics ne remarquent l'étrange comportement des vampires. Fine

mouche comme elle l'était, Linda Tonnesen l'avait déjà remarqué, elle. Il faut dire qu'elle semblait témoigner elle-même un très vif intérêt à la belle Claudine. J'espérais juste qu'elle attribuerait la fascination des vampires aux indéniables charmes de femme fatale de Claudine, et non à l'envoûtement surnaturel que les fées exercent sur les morts-vivants aux dents longues.

— La Confrérie du Soleil, a soudain lâché Andy. Il a une carte de membre dans son portefeuille. Mais c'est curieux : il n'y a rien pour identifier le détenteur de la carte, pas même une photo. En tout cas, le permis de conduire a été délivré à un certain Jeff Marriot.

Il m'a jeté un regard interrogateur. J'ai secoué la tête. Non, ce nom ne me disait rien.

C'était bien d'un membre de la Confrérie de penser qu'il pourrait foutre le feu à ma baraque – avec moi dedans – et s'en tirer sans dommage. Ce n'était pas la première fois que la Confrérie du Soleil, une espèce de secte anti-vampires, tentait de me supprimer.

— Il devait savoir que tu avais... euh... des... contacts avec les vampires, a commenté Andy.

— J'ai failli mourir carbonisée juste parce que je connais des vampires ?

Même Bud Dearborn semblait mal à l'aise.

— Quelqu'un devait savoir que tu avais fréquenté M. Compton, ici présent, a-t-il marmonné. Désolé, Sookie.

— Claudine est obligée de partir.

Ce brusque changement de sujet a pris tout le monde de court, y compris l'intéressée. Mais un seul coup d'œil aux deux vampires a suffi pour qu'elle se rallie immédiatement à mon opinion. Charles et Bill s'étaient encore rapprochés.

— Oui, excusez-moi, mais je dois rentrer. Je travaille demain.

— Et où est stationné votre véhicule, mademoiselle Crâne ? lui a demandé le shérif, en balayant les environs du regard avec un étonnement des plus convaincants. Je n'ai pas vu d'autre voiture que celle de Sookie, ici, et elle est garée derrière la maison.

— Je me suis garée devant chez Bill, a menti Claudine, avec cette assurance que confère une longue pratique de l'affabulation.

Sans plus attendre, elle a disparu dans les bois. Charles et Bill lui auraient aussitôt emboîté le pas si je ne les avais pas retenus par le bras. Ils scrutaient toujours l'obscurité des futaies avec regret quand je les ai pincés – et je n'y suis pas allée de main morte.

— Quoi ? a protesté Bill d'une voix songeuse.

— On se réveille, messieurs, s'il vous plaît !

Je marmonnais entre mes dents, en espérant que ni Bud, ni Andy, ni le toubib ne m'entendraient. Ils n'avaient pas besoin de savoir que Claudine n'était pas tout à fait une femme comme les autres.

— Quelle femme ! s'est exclamée au même instant le docteur Tonnesen, qui semblait presque aussi fascinée par Claudine que les vampires.

Elle a secoué vigoureusement la tête, comme pour sortir de la transe dans laquelle elle semblait plongée, elle aussi.

— L'ambulance va venir chercher... euh... Jeff Marriot. Je suis passée parce que je m'étais branchée sur la fréquence de la police en revenant de ma garde à l'hôpital de Clarice. Mais il faut que je rentre, maintenant. J'ai besoin de sommeil. Désolée pour l'incendie, mademoiselle Stackhouse. Au moins, vous n'avez pas fini comme lui.

Elle désignait le cadavre du menton.

Pendant qu'elle montait dans sa Ranger, le capitaine des pompiers s'est dirigé vers nous d'un pas lourd. Je connaissais Catfish Hennessey depuis des années – c'était un ami de mon père –, mais je ne l'avais jamais vu dans son rôle de chef de la brigade des pompiers volontaires. Malgré le froid, il était en sueur et son visage était noir de suie.

— On a maîtrisé le feu, Sookie, m'a-t-il annoncé d'une voix lasse. C'est moins grave que ça en a l'air.

— Moins grave ?

J'avais de nouveau ma petite voix de gamine complètement dépassée par les événements.

— Oui, mon petit. Tu as perdu ta véranda, ta cuisine et ta voiture, malheureusement. Il l'avait aspergée d'essence aussi. Mais la maison a pu être sauvée.

La cuisine... la seule pièce où on aurait pu trouver des traces du crime que j'avais commis. Maintenant, même les experts de Discovery Channel ne pourraient rien y découvrir. Je me suis mise à glousser comme une collégienne.

— La cuisine ? ai-je soufflé entre deux éclats de rire. La cuisine est cuite ?

Et me voilà repartie à rire de plus belle.

— Oui, a répondu Catfish, visiblement gêné par ma réaction. J'espère que t'es bien assurée.

— Oh ! Oh, oui !

J'avais du mal à reprendre mon sérieux.

— Ça n'a pas toujours été évident pour régler les primes, mais j'ai gardé la police que ma grand-mère avait prise pour la maison.

Dieu merci ! Granny avait toujours été une fervente adepte des assurances. Elle avait vu trop de gens cesser de payer leurs mensualités pour faire des économies, puis essuyer une catastrophe et se montrer absolument incapables de faire face aux dépenses imprévues et de remonter la pente.

— Chez qui tu es ? Je vais lui passer un coup de fil tout de suite.

Catfish aurait fait n'importe quoi, pourvu que je réussisse enfin à me calmer.

— Chez Greg Aubert.

Tout à coup, j'ai eu l'impression que la nuit tout entière se dressait devant moi pour m'en coller une. Et elle ne m'a pas ratée. Ma maison avait brûlé – du moins en partie ; on venait rôder autour de chez moi quand je dormais, j'avais un vampire sur les bras pour lequel il me fallait trouver un abri avant l'aube ; ma voiture était partie en fumée ; j'avais un cadavre sur ma pelouse, un certain Jeff Marriot qui avait fichu le feu à ma baraque et à ma bagnole, tout ça parce qu'il ne pouvait pas sentir les vampires... J'étais anéantie.

— Jason est pas là, a annoncé Catfish d'une voix qui m'a paru étrangement lointaine. J'ai essayé son numéro, mais ça ne répond pas.

— Charles et elle... Je veux dire, Charles et moi allons l'emmener chez moi, a alors déclaré Bill.

Sa voix me semblait venir de très loin, elle aussi.

— Attendez une minute, est intervenu Bud Dearborn. Sookie, est-ce que tu es d'accord ?

Il me restait tout juste assez de présence d'esprit pour considérer le peu d'options qui s'offraient à moi : je ne pouvais pas appeler Nikkie, à cause de Vlad ; le mobile home d'Arlène était déjà plein à craquer...

— Oui, ce serait parfait.

Même ma propre voix me paraissait lointaine.

— J'ai appelé Greg, Sookie, m'a dit Catfish. J'ai laissé un message sur le répondeur de son bureau. Tu ferais bien de l'appeler toi-même dès demain matin.

— Merci.

C'est alors que tous les pompiers ont commencé à défiler devant moi, les uns après les autres, pour me dire à quel point ils étaient désolés. Je les connaissais tous : des amis de mon père, des copains de Jason, des habitués du bar, d'anciens camarades de classe...

— Vous avez tous fait le maximum, ai-je répété encore et encore. Merci d'avoir sauvé le plus important.

Puis l'ambulance est venue chercher le corps de l'incendiaire. Entre-temps, Andy avait découvert un jerrican d'essence dans les buissons – les mains du cadavre empestaient l'essence, avait remarqué le docteur Tonnesen un peu plus tôt.

J'avais du mal à croire qu'un type que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam avait décrété que je devais mourir brûlée juste parce que j'étais sortie avec un vampire. En repensant à la mort atroce qu'il avait voulu m'infliger, je ne parvenais pas à trouver injuste qu'il y ait laissé la peau. Charles avait fait ce qu'il fallait. Il m'avait sauvée. Je devais la vie à Sam, qui avait tant insisté pour que j'héberge Charles chez moi. Si Sam avait été là, maintenant, je crois bien que je lui aurais sauté au cou.

Enfin, Bill, Charles et moi sommes partis en direction de la maison de Bill. Catfish m'avait conseillé de ne pas retourner chez moi avant le lendemain, quand mon assureur serait là pour évaluer les dégâts. Le docteur Tonnesen m'avait dit de venir la voir à son cabinet, si j'avais du mal à respirer ou si je me sentais oppressée. Elle m'avait dit autre chose, mais je n'avais pas enregistré.

Il faisait noir dans la forêt, bien sûr. Il devait être 5 heures du matin. Nous nous étions à peine enfoncés de quelques pas à travers les arbres quand Bill m'a soulevée de terre pour me porter. Je n'ai pas protesté. J'étais tellement épuisée que je m'étais demandé comment j'allais bien pouvoir gravir la côte du cimetière.

Il ne m'a reposée qu'une fois chez lui.

— Peux-tu monter l'escalier ? m'a-t-il demandé.

— Je vais prendre le relais, a proposé Charles.

— Non, non. Je vais y arriver.

Et j'ai commencé à gravir les marches avant qu'ils aient eu le temps d'insister. Pour ne rien vous cacher, je n'étais pas très sûre de parvenir au sommet, mais, à pas lents et prudents, j'ai réussi à gagner la chambre que j'occupais du temps où je sortais avec Bill. Quant à lui, il avait un refuge douillet, absolument imperméable à la lumière du jour, au rez-de-chaussée. Je n'avais jamais très bien su où exactement, mais je supposais que c'était dans l'espace que les ouvriers avaient gagné sur la cuisine lorsque Bill avait fait rénover sa maison de famille. Bien que le niveau de la mer soit trop haut en Louisiane pour avoir des caves dans les maisons, j'étais pratiquement certaine qu'il y avait un autre « trou à rats » planqué quelque part : il avait de quoi loger Charles sans qu'ils soient obligés de faire couche commune – non que ce genre de considération soit de nature à m'empêcher de dormir, je vous rassure tout de suite.

Il restait une de mes chemises de nuit dans la chambre, et ma brosse à dents trônait toujours dans un verre, sur le lavabo de la salle de bains du couloir. Bill n'avait pas jeté mes affaires. Il les avait gardées, comme s'il comptait me voir revenir sous peu...

À moins qu'il n'ait eu aucune raison de se rendre à l'étage depuis que nous avons rompu.

Tout en me promettant de prendre une bonne douche le lendemain matin, j'ai ôté mes chaussettes en laine en charpie et mon pyjama, qui était tout taché et empestait la fumée. Je me suis débarbouillée et j'ai enfilé ma chemise de nuit propre, avant de grimper dans le lit d'époque à l'aide d'un vieux tabouret toujours posé à l'endroit où je l'avais laissé. Tandis que les événements de cette interminable journée me revenaient à l'esprit et vrombissaient sous mon crâne comme un essaim de guêpes énervées, j'ai remercié Dieu d'être encore en vie. Et c'est tout ce que j'ai réussi à lui dire avant que le sommeil ne me tombe dessus.

Je n'ai dormi que trois heures – l'angoisse ne fait pas un très bon somnifère. J'ai appelé Greg Aubert, mon assureur, pour lui donner rendez-vous chez moi, puis je me suis préparée. J'ai enfilé un vieux jean qui appartenait à Bill et une de ses chemises. Il les avait déposés devant la porte de ma chambre avec une paire de grosses chaussettes en laine. Impossible de lui emprunter des chaussures, mais, à ma grande joie, j'ai découvert une paire de ballerines à semelles de crêpe que j'avais laissée tout au fond de l'armoire. Bill avait une cafetière et du café qui dataient de notre relation amoureuse ; je m'en suis donc préparé une grande tasse que j'ai emportée avec moi.

Greg se garait dans la cour quand je suis sortie du bois, ma tasse à la main. Il est descendu de voiture et a jeté un regard circonspect à ma tenue, mais, en homme bien élevé qu'il était, n'a fait aucun commentaire. Pendant un moment, nous sommes restés côte à côte, sans parler, à regarder la maison. Greg avait les cheveux blonds et des lunettes à monture invisible, et il était membre du conseil de l'église presbytérienne. J'avais toujours eu de la sympathie pour lui, surtout parce que, à l'époque où j'emmenais ma grand-mère payer ses primes, il sortait toujours de son bureau pour venir lui serrer la main, donnant l'impression qu'elle était, à ses yeux, une cliente importante. Son sens aigu des affaires n'avait d'égal que sa veine de pendu. J'avais toujours entendu les gens dire – sur le ton de la

plaisanterie, bien sûr – que sa chance légendaire s’étendait à tous ceux qui s’assuraient chez lui.

— Si seulement j’avais pu voir le coup venir ! a soupiré Greg.

— Que voulez-vous dire, Greg ?

— Oh, rien... juste que si j’avais pu me rendre compte que vous auriez besoin d’une meilleure couverture...

Il s’est tu et a commencé à contourner la maison par l’arrière. Je l’ai suivi. Intriguée, je suis allée me balader un peu dans ses pensées. Ce que j’y ai lu m’a brutalement sortie de ma torpeur.

— Alors, comme ça, vous jetez des sorts pour protéger les biens que vous assurez ? Et ça marche vraiment ?

Il a poussé un cri. On aurait dit un chien auquel on vient de marcher sur la queue.

— C’est... c’est donc vrai, ce qu’on dit de vous ? a-t-il hoqueté. Je... je ne... C’est juste...

Il s’était arrêté devant ma pauvre cuisine calcinée et me regardait, bouche bée.

— Oh ! Il n’y a pas de quoi vous mettre dans des états pareils, ai-je dit pour le rassurer. Vous pouvez faire comme si je n’étais pas au courant, si ça vous arrange.

— Ma femme en mourrait, si elle savait. Et mes gosses aussi. Je veux seulement cloisonner ces différentes parties de ma vie. Ma mère... ma mère était...

— Une sorcière ?

— Eh bien... euh... oui. Mais mon père a toujours prétendu qu’il l’ignorait. Et bien qu’elle m’ait préparé à prendre sa succession, j’ai toujours voulu être un homme normal. C’était mon plus grand désir.

Il a hoché la tête, comme pour me signifier qu’il avait atteint son but.

J’ai plongé les yeux dans ma tasse de café – heureusement que je l’avais pour me donner une contenance ! Greg se leurrerait lui-même, et dans les grandes largeurs. Mais ce n’était pas à moi de le lui démontrer. C’était quelque chose dont il devait s’arranger avec sa conscience et avec Dieu. Je ne prétends pas que la méthode de Greg n’était pas bonne, mais ce n’était

certainement pas la solution qu'aurait adoptée un «homme normal». Assurer vos moyens d'existence (au sens propre) en recourant à la magie ne figurait sans doute pas dans le code déontologique des assureurs.

— Je suis un bon agent, je veux dire, a-t-il insisté.

Bien que je ne lui aie rien reproché, il se sentait obligé de se défendre.

— Je fais très attention aux biens que j'assure. Je prends des précautions, j'effectue les vérifications d'usage. Je ne m'en remets pas entièrement à la magie, vous savez.

— Je m'en doute. Mais même si vous prenez toutes les précautions possibles, il doit y avoir des accidents, non ?

— Oui, quels que soient les sorts que je jette, a-t-il soupiré, manifestement découragé. Les gens conduisent en état d'ivresse ou bien, parfois, c'est l'usure qui leur joue des tours. Il arrive qu'une pièce casse, quoi que je fasse. On ne peut pas tout prévoir.

Rien que d'imaginer Greg Aubert – l'image même du notable bien sous tous rapports – parcourant les rues de Bon Temps pour jeter des sorts aux voitures de ses assurés, j'en oubliais presque ma maison incendiée... Presque, mais pas tout à fait.

À la lumière du jour, je pouvais mieux mesurer l'ampleur des dégâts. J'avais beau me répéter que ça aurait pu être pire, que j'avais de la chance que la cuisine ait été ajoutée après coup et qu'elle ait donc été édifiée à l'extérieur du corps de bâtiment proprement dit, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que c'était aussi la pièce qui avait gagné le gros lot, question équipement : j'allais devoir remplacer le four, le réfrigérateur, le chauffe-eau, le micro-ondes, ainsi que la machine à laver et le sèche-linge, qui se trouvaient dans la véranda adjacente.

Il faudrait aussi que je me rachète une cafetière, un robot, un grille-pain, de la vaisselle, des casseroles, des poêles, de l'argenterie – enfin, ça, ça attendrait. D'ailleurs, en parlant d'argenterie... Une de mes aïeules venait d'une famille plutôt aisée et, dans sa corbeille de mariage, elle avait apporté un beau service en porcelaine et un service à thé en argent – une vraie corvée à nettoyer. Je n'aurais plus jamais à l'astiquer, ai-je

soudain réalisé. C'est marrant, hein, mais ça ne me remontait pas le moral pour autant. Quant à ma vieille voiture, ça faisait des années que je devais la changer. Mais je n'avais pas prévu de le faire si tôt.

Enfin, j'avais une bonne assurance et de l'argent à la banque, grâce aux vampires qui m'avaient payée pour avoir accueilli Eric chez moi quand il avait fait sa crise d'amnésie : je n'avais pas à me plaindre.

— Vous aviez un détecteur de fumée ? s'est enquis Greg.

Je me suis rappelé le hurlement strident de l'alarme qui m'avait percé les tympans alors que Claudine venait de me réveiller.

— Oui. Si j'ai encore un plafond, vous pourrez le voir vous-même.

Il n'y avait plus de marches pour accéder à la véranda, et le plancher semblait plutôt instable. La machine à laver était passée au travers et penchait dangereusement. Ça me rendait malade de voir toutes ces choses que j'avais touchées des milliers de fois détruites et exposées à la vue de tous.

— Je crois qu'il vaut mieux passer par l'entrée principale, a suggéré Greg.

Je ne l'ai pas contredit.

J'ai eu un moment de panique en constatant que ma porte n'était pas fermée à clé, avant de prendre conscience du ridicule de la situation. J'ai franchi le seuil à pas lents. La première chose que j'ai remarquée, c'était l'odeur. Ça empestait la fumée. J'ai ouvert toutes les fenêtres pour faire courant d'air. Grâce à la brise glacée qui s'est engouffrée dans la maison, c'est devenu à peu près respirable.

Cette partie-là de la maison n'était pas en si mauvais état que je l'avais craint. Il faudrait nettoyer les meubles, naturellement, mais le sol était solide et n'avait subi aucun dommage. Je n'ai pas pris la peine d'aller voir au premier. Les pièces de l'étage n'étaient pas utilisées et, s'il y avait des réparations à faire là-haut, elles pourraient attendre.

Les bras croisés, la mine fermée, j'ai traversé le salon, balayant la pièce du regard de droite à gauche, puis je suis passée dans le couloir. J'ai senti le plancher vibrer : quelqu'un

d'autre venait d'entrer. J'ai su, sans avoir besoin de me retourner, que mon frère se trouvait derrière moi. Il a échangé quelques mots avec Greg, puis s'est tu, aussi choqué que moi par ce qu'il découvrait, j'imagine.

Les portes qui donnaient sur ma chambre et sur la chambre d'amis étaient ouvertes. Mes pantoufles étaient encore rangées au pied de ma table de chevet. Toutes les fenêtres étaient noires de suie. L'épouvantable odeur de brûlé devenait, ici, insupportable. J'ai pointé le doigt vers le détecteur de fumée fixé au plafond, dans le couloir. Puis j'ai ouvert la porte du placard où était rangé le linge de maison. A l'intérieur, tout était trempé. Bon. Il suffirait de faire une machine. Je suis entrée dans ma chambre et j'ai inspecté mon armoire. Elle était adossée au mur de la cuisine. J'ai d'abord cru que ma garde-robe était intacte, jusqu'à ce que je remarque que chaque vêtement pendu sur un cintre portait une marque au niveau des épaules : chauffé à blanc, le fil de fer avait brûlé le tissu. Mes chaussures semblaient sortir du four. Il m'en restait peut-être deux ou trois paires de portables.

J'ai eu du mal à avaler ma salive.

Bien que de plus en plus fébrile, j'ai rejoint mon frère et Greg, qui avaient continué à remonter le couloir jusqu'à la cuisine.

Dans la partie la plus proche des murs d'origine, le sol semblait avoir tenu le coup. La cuisine était grande, vu qu'elle faisait aussi office de salle à manger familiale. La table était à moitié calcinée, ainsi que deux des chaises. Le lino était tout effrité et carbonisé en grande partie. Le chauffe-eau était passé à travers le plancher, et les rideaux au-dessus de l'évier étaient en lambeaux. Je me souvenais encore de ma grand-mère quand elle les avait faits. Elle n'aimait pas coudre, mais les rideaux qu'elle avait vus chez JCPenney étaient inabordables. Alors, elle avait sorti la vieille machine à coudre de sa mère, avait acheté un bout de tissu fleuri bon marché pas trop laid, avait pris les mesures et, tout en jurant entre ses dents, s'était mise au travail. Elle n'avait pas levé le nez de sa machine avant d'avoir fini. Jason et moi avons poussé des exclamations d'extase complètement dis proportionnées par rapport au résultat, mais

tout à fait à la hauteur des efforts fournis. Granny avait rougi de plaisir.

J'ai ouvert le tiroir qui contenait toutes les clés. Elles avaient fondu. J'ai pincé les lèvres, fort, pour ne pas pleurer. Jason est venu se planter à côté de moi.

— Merde ! a-t-il lâché à voix basse.

Ça m'a aidée à retenir mes larmes. Je me suis accrochée à son bras quelques minutes. Il m'a tapoté la main d'un geste un peu gauche. Voir tous ces objets que l'habitude nous avait rendus chers irrémédiablement détruits ou endommagés par le feu... Seigneur ! C'était terrible. J'avais beau me répéter que la maison tout entière aurait pu être réduite en cendres, que j'aurais pu mourir... En admettant que le détecteur de fumée m'ait réveillée à temps et que j'aie réussi à me précipiter dehors, je serais probablement tombée nez à nez avec l'incendiaire, Jeff Marriot. Que croyez-vous qu'il aurait fait, alors ?

Presque tout ce qui se trouvait dans la moitié droite de la cuisine était détruit ; le sol était instable et le toit avait disparu.

— Encore une chance que les pièces du haut ne soient pas au-dessus de la cuisine, a déclaré Greg après avoir examiné les deux chambres, à l'étage, et le grenier. Il faudra demander l'avis d'un entrepreneur qualifié, mais, d'après moi, le premier est en bon état.

Après ça, j'ai abordé avec Greg les questions d'argent : quand serais-je remboursée, combien allais-je toucher, quelle franchise aurais-je à payer...

Jason tournait en rond dans la cour pendant que Greg et moi discussions à côté de sa voiture. À la façon dont il se tenait, dont il bougeait, je savais que mon frère était en colère. Il était même très en colère.

Savoir qu'on avait voulu me tuer, qu'on avait mis le feu à la maison, ça le rendait fou de rage. Une fois Greg parti – en me laissant une liste de choses à faire et de coups de fil à passer longue comme le bras (ça m'épuisait d'avance) –, Jason est revenu vers moi.

— J'aurais été là, je le tuais, a-t-il craché.

— C'est ça ! Et je me serais retrouvée avec une baraque en ruine et un frère en cabane !

— On met pas les panthères en taule, que je sache...
— Tu te serais transformé, tu veux dire ?
— Ouais. Et j'aurais fichu à ce salopard la trouille de sa vie, avant de lui faire avaler son bulletin de naissance.
— J'imagine que Charles n'a pas dû le faire beaucoup rire non plus...
— Les flics ont bouclé le vampire ?
— Non. Bud Dearborn l'a seulement « invité à ne pas quitter la ville ». De toute façon, la prison de Bon Temps n'a pas de cellule spéciale pour les vampires. Et comme les cellules standard ont des fenêtres...
— Tu crois que ton pyromane est venu exprès à Bon Temps pour te faire la peau ?
— On dirait.
— Qu'est-ce qu'ils ont contre toi, ces mecs de la Confrérie du Soleil, en dehors du fait que tu fréquentes des vampires ?

À vrai dire, les membres de la Confrérie avaient une sacrée dent contre moi. J'étais responsable du raid qu'avait subi leur temple de Dallas et j'avais indirectement forcé leur leader à la clandestinité. Les journaux avaient fait leurs choux gras de cette affaire, décrivant par le menu ce que la police avait découvert dans leur QG du Texas. En arrivant sur les lieux, les flics avaient trouvé les membres de la secte aux cent coups. Ils fuyaient à toutes jambes, en prétendant avoir été attaqués par des vampires. Quand les flics avaient pénétré à l'intérieur du bâtiment pour l'inspecter, ils avaient trouvé une chambre de torture au sous-sol, des armes illégales qui avaient été trafiquées pour permettre de tirer des pieux en bois et un cadavre. En revanche, ils n'avaient pas vu l'ombre d'un vampire. Sarah Newlin et son mari, le leader de la secte de Dallas, avaient disparu, ce soir-là, et n'avaient jamais reparu depuis.

Enfin, j'avais revu Steve Newlin, moi. Au Cercueil, la boîte de Jackson. Accompagné d'un de ses petits copains, Newlin s'apprêtait à tuer une vampire du club quand j'étais intervenue. Lui s'en était tiré. Pas son complice.

Apparemment, Newlin et sa clique m'avaient traquée. J'avoue que je n'avais pas prévu ça. Mais bon, je n'avais rien prévu de tout ce qui m'était arrivé depuis que j'avais rencontré

Bill. Quand ce dernier s'était mis à l'informatique, il m'avait dit qu'avec un peu de patience et d'argent, on pouvait retrouver n'importe qui, pour peu qu'on sache se servir d'un ordinateur.

La Confrérie avait pu engager des détectives privés comme ceux qui étaient venus chez moi la veille. Peut-être que Jack et Lily Leeds avaient voulu me faire croire qu'ils étaient envoyés par les Pelt, alors qu'en réalité, ils travaillaient pour Newlin. Ils ne m'avaient pas donné l'impression d'être du genre militants engagés, mais, après tout, l'argent n'a pas d'odeur et son pouvoir est universel...

Mais Jason n'avait pas besoin de connaître tous ces détails.

— Tu sais, il suffit de sortir avec un vampire pour se faire haïr de ces gens-là, lui ai-je répondu.

Assis sur le plateau arrière de son pick-up, nous regardions le triste spectacle qu'offrait la maison à moitié calcinée.

— Qui est-ce que je devrais appeler pour reconstruire la cuisine, à ton avis ?

Je ne pensais pas avoir besoin d'un architecte : je voulais juste remplacer ce qui avait été détruit. La maison ayant été surélevée par rapport au sol, il n'y avait pas de question de dalle de béton à prendre en compte. Puisque tout le plancher de la cuisine avait brûlé et devrait être entièrement refait, ça ne coûterait pas beaucoup plus cher de l'agrandir. Et autant en profiter pour faire une vraie véranda fermée. Comme ça, au moins, ce ne serait plus la croix et la bannière pour utiliser la machine à laver et le sèche-linge par mauvais temps... J'avais plus d'argent qu'il n'en fallait pour payer la franchise et j'étais sûre que l'assurance prendrait le reste en charge, à peu de choses près.

Au bout d'un moment, on a entendu un autre pick-up arriver. Maxine Fortenberry, la mère de Hoyt, en est descendue avec deux paniers à linge sous le bras.

— Où sont tes affaires, ma fille ? m'a-t-elle lancé, sans même nous saluer. Donne, que je te les lave, histoire que tu aies quelque chose à te mettre sur le dos sans avoir l'impression de puer comme un hareng saur.

Après quelques minutes passées à protester – de mon côté – et à insister – du sien –, on a plongé en chœur dans

l'atmosphère empuantie et étouffante de la maison pour récupérer quelques vêtements encore mettables. Non contente d'avoir eu gain de cause, elle m'a encore tannée jusqu'à ce que j'accepte de vider une ou deux étagères du placard à linge dans son panier pour qu'elle voie ce qui pouvait être sauvé.

Maxine n'était pas partie que Nikkie garait sa superbe Camaro flambant neuve dans la cour, suivie de peu par sa jeune assistante à temps partiel, une demoiselle McKenna, qui conduisait son ancienne voiture.

Après m'avoir serrée dans ses bras en m'assurant de sa compassion, Nikkie a déclaré :

— Tu vas conduire cette vieille Malibu, le temps que tes histoires d'assurance soient réglées. Elle dort sur mon parking depuis des mois. J'allais justement mettre une petite annonce dans le journal pour la vendre.

— Oh ! Merci, me suis-je exclamée, complètement abasourdie. Oh, Nikkie ! C'est trop gentil !

J'ai vaguement remarqué qu'elle avait mauvaise mine. Mais j'étais trop absorbée par mes propres problèmes pour m'y attarder. Elle est repartie presque aussitôt, en emmenant son assistante dans sa voiture.

Juste après ça, Terry Bellefleur a débarqué pour me proposer de démolir la partie de la maison qui avait brûlé, en échange d'une somme dérisoire. Pour un peu plus, il se chargerait d'enlever les gravats et de les porter à la décharge. Il se mettrait au boulot dès que la police lui donnerait le feu vert. Sur ces bonnes paroles, il m'a prise un peu brusquement dans ses bras et m'a serrée à m'étouffer, avant de me relâcher. Ça m'a sciée.

Le pick-up de Terry n'avait pas fini de remonter l'allée que Sam prenait le relais. Arlène l'accompagnait. Sam a observé l'arrière de la maison sans broncher pendant quelques minutes, les lèvres pincées. A sa place, n'importe qui aurait dit : « Tu as eu une sacrée veine que je t'oblige à héberger ce vampire, hein ? » Pas Sam.

— Qu'est-ce que je peux faire ?
Voilà ce qu'il a dit.

— Continuer à m’employer. M’autoriser à venir bosser dans une tenue perso qui n’a rien à voir avec l’uniforme réglementaire.

Arlène a fait le tour de la maison, avant de venir me serrer dans ses bras en silence.

— Rien de plus facile, m’a-t-il assuré. D’après ce que j’ai cru comprendre, le type qui a fait ça était un membre de la Confrérie ? Il t’aurait, en quelque sorte, punie parce que tu es sortie avec Bill ?

— Il avait une carte de membre de la Confrérie dans son portefeuille et il se trimballait avec un jerrican d’essence...

— Mais comment a-t-il fait pour te trouver ? Je veux dire, personne ici...

Il a laissé sa phrase en suspens, comme s’il se donnait le temps de la réflexion avant de poursuivre.

Bien qu’il soit tout à fait possible que Jeff Marriot ait estimé que l’incendie était le prix à payer pour une fille qui avait entretenu une relation avec un vampire, Sam devait penser, comme moi, que la punition paraissait franchement disproportionnée par rapport au « crime ». Les reprèsailles habituelles des membres de la Confrérie se limitaient en général à des arrosages publics au sang de cochon, arrosages dont étaient victimes les humains qui sortaient ou faisaient affaire avec des vampires. C’était arrivé plus d’une fois, notamment à ce styliste de chez Dior qui n’avait engagé que des vampires pour présenter sa dernière collection printemps-été. Mais ce genre d’incident se produisait plutôt dans les grandes villes, là où la Confrérie avait de puissantes « congrégations » et où la communauté des vampires était plus largement représentée.

Et si ce type, ce Jeff Marriot, avait été payé pour mettre le feu à ma baraque par quelqu’un d’autre ? Et si la carte de membre de la Confrérie avait été glissée dans son portefeuille pour mettre les enquêteurs sur une fausse piste ?

Toutes ces hypothèses pouvaient être vraies. Je ne savais pas trop quoi penser. Étais-je la cible d’un assassin, moi aussi, comme les changelings ? Devais-je à présent craindre le coup de feu dans le noir, puisque j’avais échappé à l’incendie criminel qui était censé me supprimer ?

À cette épouvantable perspective, j'avais envie de me cacher sous terre. Tout mon être se refusait à pousser le raisonnement plus loin. Je ne voulais pas m'aventurer dans des eaux aussi troubles. J'aurais eu peur de m'y noyer.

Sam et Arlène étaient encore là quand l'expert dépêché par la police pour enquêter sur l'incendie s'est présenté chez moi. J'étais en train de manger le déjeuner qu'Arlène m'avait apporté. Arlène n'est pas un fin cordon-bleu, c'est le moins qu'on puisse dire. Mon sandwich était donc à base d'infâme sauce bolognaise et de fromage caoutchouteux, le tout accompagné d'une canette de thé glacé sucré sans marque. Mais elle avait pensé à moi, elle avait pris la peine de me confectionner un casse-croûte, et ses enfants m'avaient fait un beau dessin. Dans ces conditions, même si elle n'était venue qu'avec une tranche de pain sec, je lui en aurais su gré.

Par habitude, Arlène a reluqué le nouvel arrivant. C'était un homme élancé qui devait approcher la cinquantaine, un certain Dennis Pettibone. Il était venu armé d'un appareil photo et d'un bloc-notes. Il avait l'air plutôt patibulaire, mais il n'a pas fallu plus de deux minutes à ma collègue préférée pour lui arracher un sourire, et une petite minute supplémentaire lui a suffi pour inciter les yeux marron de son interlocuteur à s'attarder, avec une admiration manifeste, sur ses courbes voluptueuses. Avant d'avoir raccompagné Sam chez lui, elle avait déjà obtenu du sévère expert la promesse qu'il passerait la voir au bar le soir même.

Avant de partir, elle m'a aussi proposé son canapé-lit. C'était gentil de sa part, mais je savais que ma présence n'aurait fait que l'encombrer. Je lui ai donc assuré que j'avais déjà un endroit où dormir. Je ne pensais pas que Bill me mettrait à la porte, Jason m'avait dit que sa maison m'était ouverte et, à mon grand étonnement, avant de s'en aller, Sam m'a murmuré :

— Tu peux venir chez moi, Sookie. Tu seras libre comme l'air. J'ai deux chambres qui ne servent à rien dans mon mobile home. Il y a même un vrai lit dans celle du fond.

— C'est vraiment sympa, Sam, lui ai-je répondu. Tout Bon Temps attendrait notre faire-part de mariage dans les deux mois, si j'acceptais, mais j'apprécie le geste.

— Tu ne crois pas que ça jaspera tout autant, si tu vas chez Bill ?

J'ai balayé l'argument sans hésiter.

— Impossible d'épouser un vampire : ce n'est pas légal. Et puis, il y a Charles. Je ne serai donc pas seule chez Bill.

— Ça ne fait qu'ajouter un peu de piment à la sauce. Elle n'en sera que plus épicée.

— Plutôt flatteur de me prêter assez de tempérament pour m'occuper de deux vampires à la fois !

Sam s'est enfin déridé, ce qui lui a bien fait gagner dix ans d'un coup. Il a tourné la tête pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. J'ai entendu le gravier crisser sous les roues d'un nouveau véhicule.

— Regarde qui arrive ! s'est-il exclamé.

Un gros pick-up hors d'âge s'est arrêté dans la cour. Quand la portière s'est ouverte, l'impressionnant lycanthrope qui montait la garde devant la chambre d'hôpital de Calvin Norris a sauté hors de la cabine.

— Salut, Sookie, a-t-il grondé, d'une voix si grave que je m'attendais presque à voir la terre trembler.

— Hé ! Salut, Dawson.

J'aurais bien voulu lui demander ce qu'il venait faire là, mais ça n'aurait pas été très poli.

— Calvin a entendu parler de l'incendie, a enchaîné Dawson, sans s'embarrasser de préambule. Il m'a dit d'venir voir si vous étiez blessée et d'vous dire qu'il pense à vous et que, s'il allait bien, il serait déjà là, un marteau à la main.

— Vous lui direz que je lui suis très reconnaissante d'avoir pensé à moi et que je lui souhaite de se remettre très vite. Comment va-t-il, Dawson ?

— On lui a débranché deux ou trois trucs, ce matin, et il a commencé à marcher un peu. C'est une sale blessure qu'il a là, a-t-il maugréé. C'est le genre de chose qui met du temps à guérir.

Il a jeté un regard vers l'expert pour voir à quelle distance il se trouvait et il a ajouté à voix basse :

— Même pour l'un d'entre nous.

— Je comprends. Merci d'être venu, en tout cas.

— Calvin a dit aussi que sa maison était vide pendant qu'il était à l'hôpital et que, si vous aviez besoin d'avoir un logement quelque part, il serait content d'avoir la prêter.

Ça aussi, ça m'a drôlement touchée. Mais ça m'aurait gênée d'avoir une telle dette envers Calvin.

C'est à ce moment-là que Dennis Pettibone m'a interpellée.

— Vous voyez, mademoiselle Stackhouse...

Il me montrait le seuil de la véranda – ce qu'il en restait, du moins.

— On peut encore repérer les traces d'essence. Regardez : le feu s'est étendu en partant de l'endroit où il avait aspergé la porte. Vous voyez ?

— Oui, je vois, ai-je croassé, la gorge serrée.

— Vous avez eu de la chance qu'il n'y ait pas de vent, hier soir. Et surtout, vous avez eu de la chance que cette porte ait été fermée, celle qui se trouve entre la cuisine et le reste de la maison. Le feu aurait remonté directement le couloir, si vous n'aviez pas fermé cette porte. Quand les pompiers ont brisé la fenêtre orientée au nord, le feu s'est engouffré par cette ouverture, en quête d'oxygène, au lieu de chercher de quoi s'alimenter en dévorant le reste de la maison.

Je me suis rappelé cette impulsion irraisonnée, véritable défi à la prudence la plus élémentaire, qui m'avait poussée à retourner dans la maison ; l'instant où j'avais claqué cette porte en passant, au dernier moment...

— Dans quelques jours, ça ne devrait même plus sentir le brûlé, a-t-il repris. Gardez les fenêtres ouvertes et priez pour qu'il ne pleuve pas dans les heures qui viennent. Bientôt, il n'y paraîtra plus. Évidemment, il faut que vous appeliez la compagnie d'électricité pour faire rétablir le courant, et la compagnie du gaz doit passer vérifier qu'il n'y a pas de problèmes. Mais vous avez toujours un toit au-dessus de la tête.

En clair, il était en train de me dire que je pouvais dormir là au besoin, mais que je n'avais ni électricité, ni chauffage, ni de quoi faire à manger. Je l'ai remercié, avant de le prier de m'excuser pour aller dire un dernier mot à Dawson, qui patientait bien gentiment à l'écart.

— Je vais essayer d’aller voir Calvin dans un jour ou deux, quand j’aurai un peu débroussaillé la situation ici, lui ai-je dit, en désignant du menton la partie calcinée de la maison.

— Ah ! Au fait, s’est exclamé Dawson, qui avait déjà un pied dans son vieux pick-up, Calvin voudrait aussi savoir qui a fait ça, au cas où ça aurait été commandité par quelqu’un d’autre que l’salaud qu’est mort sur place.

J’ai regardé ce qu’il restait de ma cuisine. Je pouvais presque compter les pas qui la séparaient de mon lit : la distance que les flammes auraient eu à parcourir pour m’atteindre.

— Dites-lui que ça me touche particulièrement qu’il pense à ça, ai-je répondu, avant que la bonne chrétienne que je suis n’ait le temps de censurer cette criminelle pensée.

Les yeux bruns de Dawson ont rencontré les miens : on s’était parfaitement compris.

9

Grâce à Maxine, j'avais des vêtements propres qui sentaient bon pour aller travailler. Mais il fallait encore que j'aie m'acheter une paire de chaussures chez Payless. D'habitude, j'investis un peu dans les pompes – normal quand on a un job où on passe sa vie à courir. Mais je n'avais plus le temps d'aller à Clarice, où se trouvait le seul bon magasin de chaussures du coin, encore moins de pousser jusqu'au centre commercial de Monroe.

Quand je suis arrivée au bar, Sweetie Des Arts est sortie de la cuisine pour m'embrasser. Même le garçon de salle a bredouillé, en regardant ses pieds, qu'il était désolé pour moi. À la fin de leur service, Holly et Danielle – alias « les siamoises » – qu'on venait remplacer, Arlène et moi, m'ont souhaité que « tout s'arrange pour moi » en me tapotant l'épaule.

À peine arrivée, Arlène m'a glissé à l'oreille :

— Tu crois que le beau Dennis Pettibone va venir ?

Pourquoi la contrarier ?

— Bien sûr, puisqu'il l'a dit.

— Il doit toujours être en déplacement, a-t-elle enchaîné d'une voix songeuse. Je me demande où il vit...

— Il m'a donné sa carte de visite. Il vit à Shreveport. Maintenant que j'y repense, il m'a même raconté qu'il s'était acheté une petite ferme juste à la sortie de la ville.

Arlène a plissé les yeux, l'air soupçonneux.

— Vous avez eu tout le temps de faire connaissance, on dirait...

Je m'apprêtais déjà à lui rétorquer que ce type était un peu vieux pour moi, mais je me suis ravisée à temps. Arlène

s'accrochait à ses trente-six ans depuis trois bonnes années : ça n'aurait peut-être pas été très délicat de ma part...

— Oh ! Il bavardait comme ça, histoire de me faire la conversation pendant qu'il inspectait la maison, ai-je affirmé d'un ton détaché. Il m'a demandé depuis combien de temps je travaillais avec toi et si tu avais des gosses.

— Ah, oui ? a-t-elle minaudé, un sourire jusqu'aux oreilles. Tiens donc !

En passant entre les tables pour prendre son poste en salle, elle avait, dans la démarche, quelque chose de sautillant et de guilleret que je ne lui avais pas vu depuis un moment.

J'ai tout de suite attaqué le boulot, moi aussi. Et je n'ai pas chômé : il fallait bien que je mette les bouchées doubles, puisque j'étais constamment interrompue. Je savais qu'à la première occasion, la ville s'enflammerait pour le prochain truc un peu inhabituel qui défraierait la chronique et que l'incendie de ma maison serait éclipsé, mais, pour l'heure, c'était l'événement du siècle et le sujet de conversation favori de tous les clients du bar.

Pour couronner le tout, Terry s'était un peu laissé déborder, ce jour-là, et avec Arlène, on a été obligées de donner un coup de collier pour rattraper les petites corvées quotidiennes dont il s'était dispensé. Sam n'y verrait que du feu. Après tout, ce n'était pas plus mal : au moins, j'étais trop occupée pour avoir le temps de m'apitoyer sur mon sort.

Je planais un peu, après ma courte nuit, mais j'ai réussi à assurer jusqu'à ce que Sam s'encadre dans la porte, derrière le comptoir, et m'appelle dans son bureau.

J'avais bien vu, en passant, deux personnes s'arrêter à sa table pour lui parler, mais je n'avais pas fait très attention à eux. Je me souvenais vaguement d'une petite femme boulotte d'une soixantaine d'années qui marchait avec une canne et d'un type aux cheveux bruns avec un nez pointu et des sourcils broussailleux qui donnaient un peu de caractère à son visage plutôt insignifiant. Il me rappelait quelqu'un, mais qui ?

— Sookie ! J'ai des gens, là, dans mon bureau, qui aimeraient s'entretenir avec toi deux minutes.

— Des gens ?

— La mère de Jeff Marriot et son frère jumeau.

— Ô Seigneur !

Voilà à qui ressemblait le mec aux sourcils broussailleux : au cadavre dans ma cour !

— Qu'est-ce qu'ils me veulent ?

— D'après eux, Jeff n'avait strictement rien à voir avec la Confrérie. Ils ne comprennent pas ce qui lui est arrivé.

— Mais pourquoi s'adresser à moi ? ai-je protesté d'une voix un brin geignarde.

Nerveusement parlant, j'étais déjà au bout du rouleau.

— Ils veulent juste... comprendre. Ils sont en deuil, Sookie.

— Moi aussi, ai-je grommelé. J'ai perdu ma maison.

— Et eux, leur fils et frère.

J'ai fusillé Sam du regard.

— Pourquoi je leur parlerais, d'abord ? lui ai-je lancé, plutôt agressive, à présent. Qu'est-ce que tu attends de moi exactement ?

— Il faut que tu écoutes ce qu'ils ont à te dire.

Il y avait quelque chose de définitif dans son ton : il n'allait pas essayer de me convaincre davantage et il ne me donnerait pas plus d'explications. En clair, c'était à moi de décider.

Comme j'ai confiance en Sam, j'ai accepté.

— Je leur parlerai à la fin de mon service.

J'espérais bien qu'ils seraient partis d'ici là. Mais, quand j'ai jeté mon tablier dans la grande poubelle destinée au linge sale, les Marriot attendaient toujours, bien sagement assis dans le bureau de Sam.

Puisqu'on était désormais face à face, j'ai regardé les Marriot d'un peu plus près. Mme Marriot était dans un triste état : elle avait le teint terreux et le corps complètement avachi, comme si elle portait sur ses épaules toute la misère du monde. Elle avait tellement pleuré que ses lunettes en étaient tout embuées, et elle serrait dans ses poings fermés des boules trempées de mouchoirs en papier. Quant à son fils, il semblait carrément éteint, le visage totalement inexpressif. Il avait perdu son frère jumeau – une moitié de lui-même – et il émanait de lui un tel déferlement de douleur et de désarroi que je craignais de m'y noyer.

— Merci d'avoir accepté de nous parler, a-t-il cependant réussi à articuler d'une voix sans timbre.

Il s'est levé de sa chaise pour me serrer la main avec une raideur d'automate.

— Je suis Jay Marriot, et voici ma mère, Justine.

Ils avaient une lettre fétiche, dans cette famille ?

C'était leur porte-bonheur, le J, ou ils n'avaient pas fait exprès ? Bon, d'accord, vu les circonstances, c'était peut-être une pensée un peu déplacée.

Je ne savais pas quoi dire. Je ne pouvais quand même pas prétendre que j'étais désolée que leur fils et frère ait connu une fin si tragique, alors qu'il avait essayé de me tuer ! Il n'existait pas de règle pour ce genre de cas, dans les manuels de savoir-vivre. Même ma grand-mère aurait donné sa langue au chat.

— Mademoiselle Stackhouse, aviez-vous déjà rencontré mon frère ?

— Non.

Sam m'a pris la main. Les Marriot occupant les deux seules chaises de la pièce, Sam et moi nous tenions côte à côte, en appui contre son bureau. J'espérais que sa jambe ne le faisait pas trop souffrir.

— Pourquoi aurait-il mis le feu à votre maison ? Il n'avait jamais eu d'ennuis avec la police. Il n'avait jamais rien fait de mal.

C'était la première fois que Justine ouvrait la bouche. Elle avait la voix éraillée, comme quelqu'un qui a beaucoup crié, et à moitié étouffée par les larmes. C'était presque une supplique. Elle me demandait de lui dire, de grâce, que ce n'était pas vrai, que ce n'était pas possible, ce qu'on racontait de son petit.

— Croyez bien que je n'en ai aucune idée.

— Pourriez-vous nous raconter comment ça s'est passé ? Sa... hum... mort, j'entends.

J'ai senti la colère monter brusquement en moi. Qu'est-ce qu'ils espéraient ? Que j'allais prendre des gants, leur parler doucement, avec tact et sollicitude, peut-être ? Non, mais qui est-ce qui avait failli mourir, dans l'histoire ? Qui avait failli se retrouver à la rue ? Qui se serait trouvé au bord du gouffre, criblé de dettes, si la chance ne lui avait pas miraculeusement

donné les moyens de faire face, financièrement parlant ? Je tremblais presque de rage. Sam m'a lâché la main pour m'entourer les épaules d'un bras protecteur. Il avait senti la tension qui me nouait le ventre.

Je me cramponnais à ce qui me restait de bon cœur – si tant est que j'en aie jamais eu – du bout des ongles. Mais je n'ai pas craqué.

— C'est une amie qui m'a réveillée, ai-je expliqué. Quand nous sommes sorties, nous avons trouvé le vampire qui loge chez mon voisin – qui est lui aussi un vampire – près du corps de M. Marriot. Il y avait un jerrican d'essence pas loin. Le médecin qui est venu constater le décès a dit qu'il avait de l'essence sur les mains.

— Mais comment est-il m... mort ? a demandé la mère d'une voix chevrotante.

— Le vampire l'a... euh... mis hors d'état de nuire.

— Il l'a mordu ?

— Non, il... Non, il ne l'a pas mordu.

— Alors, comment ? a insisté Jay, qui lâchait un peu de sa propre fureur comme une Cocotte-Minute sa vapeur.

— Il lui a brisé la nuque, je crois.

— C'est ce que le shérif nous a dit. Mais on se demandait s'il ne nous cachait pas quelque chose...

Oh ! Pour l'amour du Ciel !

Sweetie Des Arts a alors passé la tête par la porte pour demander à Sam si elle pouvait lui emprunter la clé de la réserve. Elle était à court d'huile. Arlène m'a fait un signe de la main en passant. Je me suis demandé si Dennis Pettibone était venu, finalement. J'avais été si absorbée par mes propres problèmes que je n'avais pas fait attention. Quand la porte s'est refermée derrière Sweetie, le silence a semblé s'abattre sur la petite pièce comme une dalle sur un tombeau.

— Et qu'est-ce que ce vampire venait faire dans votre cour ? a demandé Jay Marriot avec impatience. Au beau milieu de la nuit, qui plus est ?

Je me suis retenue de lui répliquer que ce n'était pas ses oignons. Sam me caressait doucement le bras, comme pour m'apaiser.

— Pour un vampire, ça n'a rien d'extraordinaire. C'est le jour qu'ils dorment, lui ai-je calmement expliqué. Et le vampire en question logeait dans la maison voisine de la mienne.

C'était ce qu'on avait raconté aux flics, du moins.

— J'imagine qu'il a entendu du bruit dans ma cour alors qu'il était à proximité et qu'il est venu voir ce que c'était.

— Nous ignorons comment Jeff est arrivé chez vous, a repris Justine Marriot. Où est sa voiture ?

— Je ne sais pas.

— Et il y avait la carte d'une secte dans son portefeuille ?

— Oui. Une carte de membre de la Confrérie du Soleil.

— Mais Jeff n'avait rien contre les vampires ! s'est écrié Jay. Je suis son jumeau : je l'aurais su, s'il avait éprouvé une telle haine à leur égard. Tout ça n'a aucun sens.

— Il a donné un faux nom et une fausse adresse à une des clientes du bar, lui ai-je dit, avec autant de délicatesse que possible.

— Et alors ? Il n'était que de passage ici. J'aurais préféré ne pas avoir à dire ça devant ma mère, mais il n'est pas rare que les hommes racontent des bobards aux femmes qu'ils rencontrent dans les bars. Et ça ne date pas d'hier.

Je ne pouvais pas lui donner tort. Quoique Chez Merlotte soit avant tout fréquenté par les gens du coin, j'avais entendu plus d'un mec de passage raconter des salades à qui voulait l'entendre.

— Où a-t-on trouvé son portefeuille ? s'est enquis Justine.

Elle me regardait avec des yeux de chien battu. Ça me rendait malade.

— Dans la poche de sa veste.

Jay s'est levé d'un bond et a commencé à faire les cent pas. Dans le bureau exigü de Sam, il tournait en rond comme un lion en cage.

— Et voilà ! s'est-il exclamé, de plus en plus agité. Ça non plus, ça ne lui ressemble pas du tout ! Jeff mettait son portefeuille dans la poche arrière de son jean, comme moi. Nous n'avons jamais mis notre portefeuille dans notre veste.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ce que je veux dire, c'est que je suis sûr que ce n'est pas Jeff qui a fait ça. Après tout, ces gens à la station-service ont très bien pu se tromper.

— Quelqu'un de la station l'a vu acheter un jerrican d'essence ? s'est étonné Sam.

Justine a tressailli comme si on venait de la gifler. Son menton tremblotait.

Et moi qui commençais à me demander si les soupçons des Marriot n'étaient pas fondés ! Avec une preuve aussi irréfutable, l'enquête était bouclée. C'est alors que le téléphone a sonné. Tout le monde a sursauté. Sam a répondu :

— Chez Merlotte, bonsoir.

J'ai admiré son calme. Il a écouté un moment ce qu'on lui disait, puis il a raccroché.

— On a retrouvé la voiture de votre frère, a-t-il annoncé en se tournant vers Jay Marriot. Elle est garée dans un petit chemin, juste en face de l'allée qui conduit chez Sookie.

À ces mots, la dernière lueur d'espoir s'est éteinte dans l'œil larmoyant des Marriot. Je ne pouvais qu'en être désolée pour eux. Justine semblait avoir pris dix ans d'un coup, et Jay avait tout d'un type qui a perdu le sommeil et l'appétit depuis des jours entiers. Ils sont partis sans rien me demander de plus. À en juger par les quelques phrases qu'ils ont échangées, j'ai cru comprendre qu'ils comptaient aller voir la voiture de Jeff et demander aux flics la permission de récupérer les affaires personnelles qu'il aurait pu laisser à l'intérieur. À mon avis, ils allaient droit vers un refus, mais bon.

D'après Eric, le chemin en question – qui ne menait guère qu'à un malheureux affût pour la chasse au cerf – était précisément l'endroit qu'avait choisi Debbie Pelt pour planquer sa bagnole quand elle était venue me tirer dessus. Il ne me restait plus qu'à aller y mettre une pancarte : « Pour liquider Sookie Stackhouse, garez-vous ici. »

Sam n'a pas tardé à revenir, en se balançant sur ses béquilles. Il avait raccompagné les Marriot à la porte. Il s'est appuyé sur le bord du bureau, à côté de moi, et il a posé ses béquilles un peu plus loin. Puis il m'a enlacée. J'ai noué mes bras autour de sa taille. Il m'a serrée contre lui et, pendant une

merveilleuse minute, j'ai goûté un moment de paix absolue. Sa chaleur, si humaine, me réconfortait. Et pas seulement physiquement : je savais qu'il éprouvait une affection sincère pour moi, et ça me faisait, moralement, un bien fou.

— Ta jambe te fait mal ? lui ai-je demandé, en le sentant s'agiter nerveusement.

— Pas ma jambe, non.

Je l'ai regardé, perplexe. Il avait l'air crispé. Et, soudain, j'ai senti – au sens propre – ce qui le perturbait. J'ai piqué un fard magistral. Mais je ne l'ai pas repoussé pour autant. Je n'avais pas envie de mettre fin à ce fabuleux bien-être qui m'envahissait, au simple bonheur de me sentir proche de quelqu'un – non, proche de Sam. Quand il a vu que je ne m'écartais pas, Sam s'est lentement penché vers moi, me laissant tout le temps de réagir pour éviter ce qui n'allait pas manquer d'arriver. Ses lèvres ont effleuré les miennes, une fois, deux fois. Puis il s'est décidé à m'embrasser vraiment et... à fond.

Oh ! Que c'était bon ! Avec la visite des Marriot, j'avais navigué entre « polar » et « mélodrame ». Maintenant, je m'approchais à grands pas de la collection « romantique », avec dérapage non contrôlé vers la section « érotisme »...

Nous étions pratiquement de la même taille, de sorte que je n'avais pas besoin de me tordre le cou pour lui rendre son baiser. Ses lèvres se sont faites plus pressantes et ont glissé dans mon cou. Il m'a légèrement mordue.

J'ai gémi. C'était plus fort que moi. Si j'avais eu le don de téléportation, je nous aurais immédiatement transférés dans un endroit plus intime. J'avais vaguement le sentiment qu'il y avait quelque chose de glauque à brûler de désir pour son patron dans un vulgaire bureau mal rangé, à l'arrière d'un bar. Mais il m'a embrassée de plus belle, et la température est encore montée d'un cran. Il y avait toujours eu une certaine attirance entre nous, et le feu qui couvait sous la braise venait tout simplement de s'embraser.

Je me débattais pour garder un minimum de lucidité. N'était-ce pas là le contrecoup de mon agression ratée ? Cet irrésistible besoin de se prouver qu'on existe après avoir frôlé la

mort ? Et puis, il y avait la jambe de Sam : ne risquait-il pas de se blesser ?

Et si je lui déboutonnais sa chemise tout de suite ?

— Pas assez bien pour toi ici, a murmuré Sam à mon oreille.

Il s'est détaché de moi pour prendre ses béquilles, avant de me plaquer contre le bureau pour m'embrasser avec une ardeur décuplée.

— Sookie, je vais...

— Faire quoi ? a demandé une voix glaciale.

Si le choc m'a laissée complètement tétanisée, Sam, lui, est instantanément passé de l'ardeur à la fureur. En une fraction de seconde, jambe cassée ou non, il s'était retourné pour se ruer sur l'intrus.

Mon cœur battait comme un lapin affolé dans son clapier, et j'ai plaqué la main sur ma poitrine pour être bien sûre qu'il n'allait pas s'échapper. Avantage par l'effet de surprise, Sam avait jeté Bill à terre et reculait déjà le bras pour lui flanquer son poing dans la figure. Mais, servi par sa taille et sa force surhumaine, Bill n'a eu aucun mal à inverser les rôles : Sam s'est retrouvé allongé sur le dos, un vampire au-dessus de lui, toutes canines dehors, les yeux brillants de rage assassine.

— Arrêtez !

Je n'avais pas crié trop fort, de peur que les clients ne déboulent du bar pour venir à la rescousse. Puis j'ai décidé de prendre les choses en main – littéralement : j'ai empoigné Bill par les cheveux et j'ai tiré de toutes mes forces. Dans le feu de l'action, Bill n'a songé qu'à se défendre. Il a jeté les bras en arrière, m'a attrapé les bras et a commencé à me tordre les poignets. Le souffle coupé, j'ai hoqueté de douleur. J'ai bien cru qu'il allait me casser les deux bras. Mais Sam en a profité pour lui balancer un crochet du droit. Les changelings n'ont peut-être pas la force d'un vampire, mais ils possèdent quand même une impressionnante puissance de frappe. Déstabilisé, Bill a basculé sur le côté. Il a aussi repris ses esprits. Réalisant ce qu'il était en train de faire, il m'a aussitôt lâchée, puis il s'est levé et s'est tourné vers moi d'un seul mouvement.

J'avais les larmes aux yeux, mais hors de question de jouer les éplorées. Pourtant, je suis sûre que j'avais tout de la fille qui se retient de pleurer.

— Comme ta voiture a brûlé, je suis venu te chercher, m'a expliqué Bill, tout en examinant les marques sur mes poignets endoloris. Je te jure que je voulais seulement te rendre service. Je te jure que je ne t'espionnais pas. Je te jure que je n'avais pas l'intention de te faire du mal.

Difficile de faire mieux, en matière d'excuses. De mon côté, je me réjouissais qu'il ait parlé le premier. Non seulement j'avais mal, mais j'étais affreusement gênée. Bill ne pouvait évidemment pas savoir que Nikkie m'avait prêté sa Malibu. J'aurais dû lui laisser un petit mot ou un message sur son répondeur pour l'en informer. Mais j'étais partie directement de chez moi, et ça ne m'avait même pas traversé l'esprit. En revanche, quelque chose venait bel et bien de me passer par la tête, quelque chose dont j'aurais dû me préoccuper depuis le début.

— Oh, Sam ! Mon Dieu, ta jambe ! Ta plaie ne s'est pas rouverte, j'espère ?

J'ai laissé Bill en plan pour me précipiter vers Sam. Je l'ai attrapé par les bras et j'ai tiré de toutes mes forces pour l'aider à se redresser. Je savais qu'il aurait préféré mourir sur place plutôt que d'accepter un coup de main de Bill. Finalement, non sans difficulté, je suis parvenue à le relever. Mais j'ai bien vu qu'il faisait attention à ne pas s'appuyer sur sa jambe. Je n'osais pas imaginer à quel point il souffrait.

Et sa souffrance n'était pas seulement physique. Je me suis vite rendu compte qu'il était terriblement vexé.

— Tu entres sans prévenir, sans même frapper ! a-t-il lancé à Bill. Alors, ne t'attends pas que je m'excuse de t'avoir sauté dessus !

Je n'avais jamais vu Sam se mettre dans un état pareil : il était dans une colère noire. Il faut dire que tout se conjugait pour lui faire perdre son légendaire sang-froid : il s'en voulait de ne pas avoir su mieux me protéger et il était humilié que Bill ait dominé la situation, que j'aie dû venir à sa rescousse et que j'aie été blessée alors que je le défendais. Sans compter qu'il devait

gérer le reflux de toutes les hormones qui étaient en train de lui bombarder le système au moment où Bill nous avait interrompus.

— Oh ! Non, non, je n'en demande pas tant, a rétorqué Bill, d'une voix si glaciale que j'ai eu la sensation que la température plongeait en chute libre, tout à coup.

J'aurais donné n'importe quoi pour être ailleurs. Je n'avais qu'une hâte : prendre ma voiture et rentrer chez moi. Ce que je ne pouvais pas faire, bien sûr.

Enfin, j'avais quand même un véhicule à ma disposition, c'était déjà ça. Et c'est ce que j'ai expliqué à Bill.

— Si je comprends bien, je me suis déplacé pour rien et vous auriez tout à fait pu poursuivre ce que vous aviez commencé sans être importunés, a-t-il conclu sèchement. Et où comptes-tu passer la nuit, Sookie, si je peux me permettre ? J'allais justement tacher à dîner...

Bill ayant une sainte horreur de faire les courses, ç'aurait été un énorme effort de sa part, et il tenait à me le signifier – évidemment, il pouvait aussi avoir inventé ça sur le moment pour me culpabiliser.

— Je passe à la maison prendre quelques affaires et je file chez Jason, lui ai-je annoncé.

Bien qu'on ne puisse jamais savoir ce sur quoi on va tomber en débarquant chez mon frère à l'improviste, c'était la solution qui me paraissait la moins problématique.

— Merci de m'avoir hébergée la nuit dernière, Bill. J'imagine que tu as conduit Charles ici ? Dis-lui que s'il veut dormir chez moi, je pense que le... euh... « trou à rats » est opérationnel.

— Dis-le-lui toi-même : il est juste à côté, a-t-il rétorqué d'un ton franchement grognon, cette fois.

À l'évidence, Bill avait imaginé un tout autre scénario pour la soirée, et la tournure que prenaient les événements ne le réjouissait pas outre mesure.

Sam souffrait tellement – je pouvais voir le halo rougeâtre de la douleur qui émanait de lui – que je craignais qu'il ne craque d'un instant à l'autre. Il fallait à tout prix que j'aie vidé les lieux avant. C'était le plus grand service que je pouvais lui

rendre. Je me suis donc contentée de lui lancer un laconique « À demain, Sam », avant de lui planter un petit baiser sur la joue.

Il a essayé de me sourire, sans grand succès. Je n'ai pas osé lui proposer mon aide pour regagner son mobile home. Bill étant toujours là, je tenais à ménager son amour-propre, déjà sévèrement malmené par l'épisode précédent. Pour l'heure, je savais que c'était tout ce qui lui importait. Même sa jambe cassée passait au second plan.

A son poste derrière le comptoir, Charles était déjà sur la brèche. Quand Bill lui a proposé de rester chez lui un jour de plus, il a accepté, déclinant mon offre sans états d'âme.

— Il faut d'abord vérifier que votre abri n'a pas été endommagé par l'incendie, Sookie, m'a-t-il expliqué. La moindre fissure mettrait en péril la sécurité de son occupant.

Je comprenais parfaitement son choix. Sans plus m'attarder – et sans un mot de plus pour Bill –, je suis donc montée dans la Malibu et j'ai pris la direction de la maison. J'avais laissé les fenêtres ouvertes toute la journée et l'abominable odeur de brûlé s'était presque entièrement dissipée. C'était une nette amélioration, en ce qui me concernait. Grâce à l'habile stratégie qu'avaient adoptée les pompiers et à l'inexpérience de mon pyromane, la majeure partie de la maison serait bientôt de nouveau habitable. J'avais déjà contacté un entrepreneur, Randall Shurtliff – je lui avais passé un coup de fil du bar au cours de la soirée –, et il m'avait promis de venir jeter un œil dès le lendemain. Terry devait commencer son travail de déblaiement en début de matinée. Il me faudrait d'abord mettre de côté tout ce que je voulais sauver du naufrage. En résumé, c'était un peu comme si j'avais deux boulots en même temps : le bar et la maison.

Rien que d'y penser, ça m'épuisait. J'ai soudain eu l'impression que toute la fatigue du monde me tombait sur les épaules. En plus, j'avais horriblement mal aux bras. J'allais avoir d'énormes bleus au réveil. Super ! Que le temps s'y prêle ou pas, j'allais être abonnée aux manches longues pendant un moment. Armée d'une lampe torche que j'avais trouvée dans la boîte à gants de la Malibu, j'ai récupéré mon maquillage et quelques vêtements que j'ai fourrés dans un sac de sport. J'y ai

aussi jeté deux livres de poche que je n'avais pas encore eu le temps de lire – des bouquins que j'avais rapportés de la bourse d'échange organisée à la bibliothèque. Par association d'idées, j'en suis venue à me demander si j'avais des films à rendre au vidéoclub. Non. Des bouquins à rapporter à la bibliothèque ? Oui. Mais il faudrait d'abord leur faire prendre un peu l'air. D'autres choses que j'aurais empruntées ? Non. Heureusement que j'avais emporté le tailleur de Nikkie chez le teinturier !

Inutile de refermer les fenêtres, puisque l'intérieur de la maison était, de toute façon, facilement accessible par la cuisine. Pourtant, quand j'ai franchi la porte d'entrée, je n'ai pas pu m'empêcher de la verrouiller. J'étais déjà sur Hummingbird Road lorsque je me suis rendu compte de l'absurdité de la chose. C'était vraiment un réflexe idiot. Je me suis prise à sourire. J'avais l'impression que ça faisait une éternité que ça ne m'était pas arrivé.

Mon frère était content de me voir, d'autant qu'il n'avait pas franchement le moral. Ça le rongait de savoir que « les siens » le soupçonnaient. Ça l'avait taraudé toute la journée. Même Crystal, sa petite amie – une panthère-garou pure souche –, l'avait envoyé balader quand il avait débarqué chez elle, en début de soirée. Ça la rendait nerveuse, ces soupçons que ses congénères nourrissaient au sujet de Jason. Quand j'ai appris qu'il était allé à Hotshot, j'ai vu rouge. Je lui ai dit que s'il avait des envies de suicide, ça le regardait, que je ne me sentirais certainement pas responsable de ce qui lui arriverait. Et je n'ai pas mâché mes mots, vous pouvez me croire. Il a eu le culot de me répondre que je ne m'étais jamais sentie responsable de tout ce qui lui était arrivé jusqu'à présent et qu'il ne voyait pas pourquoi je m'y mettrais maintenant.

Quand ça commence comme ça... Et ça a duré un petit moment.

Après lui avoir arraché aux forceps la promesse qu'il se tiendrait désormais à l'écart de ses petits copains changelings – jusqu'à nouvel ordre, du moins –, j'ai pu enfin aller poser mon sac dans la chambre d'amis. C'était là que Jason avait installé son ordinateur, ses anciens trophées de foot et de base-ball – qui dataient de l'époque où il défendait les couleurs de son lycée – et un vieux canapé-lit, prévu, à l'origine, pour ceux de ses invités qui avaient un peu trop forcé sur la bouteille pour reprendre le volant. Je ne me suis même pas donné la peine de le déplier. J'ai juste jeté une couverture dessus, que j'ai rabattue sur moi.

Après avoir fait ma prière, j'ai passé les événements de la journée en revue. Elle avait été si chargée que rien que d'essayer

de me rappeler tout ce qui m'était arrivé, ça m'a achevée. En moins de trois minutes, j'avais décroché. De grosses bêtes menaçantes sont venues hanter mon sommeil, cette nuit-là. Elles grognaient tout autour de moi dans la brume. J'étais terrorisée. J'entendais Jason hurler, mais je le cherchais en vain, m'enfonçant toujours plus profondément dans cette maudite purée de pois.

Certains rêves se passent d'interprétation : pas besoin d'avoir fait dix ans de psychanalyse pour décrypter celui-là.

Je me suis à moitié réveillée quand Jason est parti travailler – surtout parce qu'il a claqué la porte derrière lui. Après ça, j'ai vaguement somnolé une petite heure, puis, finalement, je me suis réveillée pour de bon. Terry devait débarquer chez moi en début de matinée pour commencer à démolir la partie incendiée de la maison, et je voulais voir si je ne pouvais pas encore sauver certains trucs.

Comme ça promettait d'être un boulot plutôt salissant, j'ai emprunté le survêtement bleu de Jason – sa tenue de garagiste maison, qu'il met pour bichonner son pick-up adoré. J'ai jeté un coup d'œil dans sa penderie et j'ai pris le vieux blouson en cuir qu'il porte quand il va sur des gros chantiers. Je lui ai aussi piqué un rouleau de sacs-poubelle. En démarrant la Malibu, je me suis dit que je devais vraiment une fière chandelle à Nikkie et que je lui revaudrais ça un jour. Ça m'a fait penser que je ne devais pas oublier d'aller chercher son tailleur chez le teinturier. Le meilleur moyen, c'était encore d'y passer tout de suite. Sitôt dit, sitôt fait.

Ouf ! Terry s'est levé du bon pied, ce matin. C'est ce que je me suis dit en le voyant défoncer les planches calcinées de la véranda à grands coups de masse, le sourire aux lèvres. Malgré le froid, Terry ne portait en tout et pour tout qu'un tee-shirt rentré dans son jean. Ça suffisait à couvrir la majeure partie de ses terribles cicatrices. Pour lui, c'était l'essentiel. Après lui avoir adressé un rapide « Salut ! » et avoir donc pu constater qu'il n'était pas d'humeur loquace, j'ai fait le tour par la porte d'entrée. Mes pas se sont automatiquement portés vers la cuisine où j'ai évalué, une fois de plus, l'ampleur des dégâts.

J'ai enfilé les gants de ménage que j'avais apportés et je me suis mise au travail, ouvrant placards et tiroirs les uns après les autres pour faire un inventaire méthodique. Nombre d'objets avaient été déformés par la chaleur, d'autres avaient carrément fondu. Certains étaient si méconnaissables – ma passoire, par exemple – qu'il me fallait les retourner dans tous les sens avant de réussir à savoir à quoi ils pouvaient bien servir.

J'ai directement balancé les trucs irrécupérables par la fenêtre, du côté opposé à celui où Terry tapait toujours comme un sourd.

J'ai pratiquement jeté toute la nourriture qui se trouvait dans ceux des placards qui étaient en contact direct avec le mur extérieur : la farine, le riz, le sucre... Je les avais rangés dans des Tupperware, mais, bien que le couvercle ait tenu bon, je me méfiais de l'état du contenu. Idem pour les conserves. Je me voyais mal manger des trucs qui avaient sans doute déjà été cuits dans des boîtes en métal chauffées à blanc.

Heureusement, la vaisselle que j'utilisais tous les jours et celle en porcelaine, qui me venait de mon arrière-arrière-grand-mère, avaient survécu – elles étaient rangées dans le petit meuble le plus éloigné de la porte. L'argenterie avait également tenu le coup. En revanche, mes couverts en inox, que je mettais toujours dans le tiroir sous l'évier et qui m'étaient quand même beaucoup plus utiles, avaient pris des allures de piques à cheveux Art déco. Par chance, certaines de mes poêles et de mes casseroles étaient encore utilisables.

J'ai continué à trier pendant deux ou trois heures, faisant tantôt grossir la pile, déjà haute, des décombres, tantôt les sacs-poubelle de Jason, où j'enfournais les trop rares objets rescapés, en vue d'un usage ultérieur dans ma future cuisine. Terry bossait dur, lui aussi, ne s'arrêtant que pour boire un peu d'eau, assis à l'arrière de son camion. La température a rapidement dépassé les 15 °C. On allait peut-être encore avoir droit à quelques gelées blanches, et une tempête de neige n'était jamais exclue, mais on pouvait d'ores et déjà compter sur un printemps précoce.

La journée ne s'annonçait pas trop mal : j'avais l'impression d'avoir fait un pas dans la bonne direction, celle du

chemin qui me ramènerait chez moi. J'aimais bien travailler avec Terry : il n'attendait pas qu'on lui fasse la conversation, vu qu'il n'aimait pas parler ; il ne demandait rien à personne, vu qu'il savait ce qu'il avait à faire, et il abattait de la besogne, vu que c'était sa façon à lui d'exorciser ses démons. Terry approchait de la soixantaine, maintenant. La toison qu'il avait sur le torse, et dont j'apercevais un échantillon par l'encolure de son tee-shirt, grisonnait. Mais c'était encore un solide gaillard qui maniait sa masse avec une belle vigueur et chargeait planches et gravats sur le plateau de son pick-up sans jamais montrer le moindre signe de fatigue.

Pendant qu'il faisait un premier voyage à la décharge, j'en ai profité pour aller dans ma chambre. Ne riez pas. J'ai fait mon lit. Je sais, c'était absurde – et plutôt inquiétant, quand on y pense. D'autant que j'allais devoir enlever les draps pour les laver. Comme tout le reste, d'ailleurs : rideaux, couvre-lit... Le moindre bout de tissu que comptait la maison devrait passer à la machine pour ôter l'odeur de brûlé. Sans parler des tapis à faire nettoyer et des moquettes à shampooiner. J'allais même être obligée de lessiver les murs et de repeindre le couloir.

Je faisais une pause dans la cour quand j'ai entendu une voiture dans l'allée. Déjà, il émergeait des arbres qui la bordaient. À ma grande surprise, j'ai reconnu le pick-up de Lèn. Ça m'a tout de suite mise de mauvais poil. Je lui avais pourtant bien dit de me laisser tranquille !

Quand il a sauté de la cabine de son Dodge, il avait l'air furieux. Assise sur une de mes chaises de jardin, je prenais le soleil, en me demandant quelle heure il pouvait bien être et quand l'entrepreneur allait se décider à arriver. Après ma nuit plutôt difficile chez Jason, j'étais aussi en train de réfléchir à la possibilité de trouver un autre hébergement, le temps que ma cuisine soit reconstruite. Pour ce que j'en savais, ça pouvait prendre des mois. Jason ne voudrait jamais que je reste aussi longtemps chez lui. Il ne me flanquerait pas dehors, bien sûr, si je n'avais nulle part où aller – c'était mon frère, après tout –, mais je préférais ne pas trop mettre à l'épreuve ses sentiments fraternels. À vrai dire, je ne me voyais pas non plus passer plusieurs semaines d'affilée avec lui...

— Pourquoi ne m’as-tu rien dit ? a aboyé Lèn sans préambule.

J’ai soupiré. Encore un homme en colère !

— On n’est pas précisément les meilleurs amis du monde, en ce moment, lui ai-je rappelé. Mais j’aurais bien fini par te prévenir.

— Tu aurais dû m’appeler à la première heure ! a-t-il rugi, avant de faire le tour de la maison à grands pas pour estimer les dégâts.

Il s’est arrêté juste en face de moi.

— Tu aurais pu mourir !

Comme si je ne m’en étais pas rendu compte !

— Oui, je sais.

— Il a fallu qu’un vampire intervienne pour te sauver, a-t-il lancé avec dégoût.

Les vampires et les lycanthropes ne s’entendent pas comme larrons en foire, c’est le moins qu’on puisse dire.

J’ai acquiescé, bien que j’aie été sauvée par Claudine, en réalité. Mais Charles avait bel et bien tué le pyromane.

— Oh ! Tu aurais peut-être préféré que je brûle vive ?

— Bien sûr que non !

Il s’est retourné pour examiner la partie calcinée de la maison.

— Quelqu’un s’occupe déjà de déblayer les décombres ?

— Oui.

— J’aurais pu faire venir une équipe entière rien que pour ça.

— Terry s’est porté volontaire.

— Je peux avoir des prix pour la reconstruction.

— J’ai engagé un entrepreneur.

— Je peux t’avancer l’argent pour les travaux.

— J’ai ce qu’il faut, merci.

— Ah, bon ? s’est-il exclamé, manifestement sidéré. Où diable as-tu...

Il s’est interrompu avant de dire des choses impardonnables.

— J’ignorais que ta grand-mère t’avait laissé une telle fortune, a-t-il quand même lâché, ce qui n’était guère mieux.

— J'ai gagné cet argent.

— Eric ?

Ses beaux yeux verts lançaient des éclairs. J'ai bien cru qu'il allait me sauter dessus.

— Bon, maintenant ça suffit, ai-je rétorqué d'une voix cassante. Tu vas te calmer, Léonard Herveaux. En ce qui concerne cet argent, la façon dont je l'ai gagné ne te regarde absolument pas. Quand tu daigneras descendre de tes grands chevaux, je te dirai que je suis touchée que tu t'inquiètes pour moi et que je te suis reconnaissante de l'aide que tu veux m'apporter. Mais cesse d'abord de me traiter comme si j'étais une gamine attardée !

Lèn m'a dévisagée en silence, le temps que mon discours fasse son petit effet.

— Je suis désolé, a-t-il fini par maugréer, en baissant d'un ton. Je pensais que... Je pensais que nous étions assez proches pour que tu puisses te permettre de m'appeler en pleine nuit. Je pensais que... que, peut-être, tu aurais besoin de moi.

Il me faisait le coup des bons sentiments.

— Je n'hésite jamais à demander un service. Je n'ai pas l'orgueil mal placé de certains, ai-je répliqué. Et je suis ravie de te voir. Mais ne te comporte pas avec moi comme avec une pauvre femme désemparée et incapable de se débrouiller toute seule, parce que j'en suis tout à fait capable, et c'est d'ailleurs ce que je fais.

— Les vampires t'ont payée pour héberger Eric pendant que les sorciers tentaient de faire main basse sur Shreveport ?

— Oui. C'était une idée de mon frère. Qui m'a mise dans une position plutôt embarrassante, d'ailleurs. Mais je reconnais que, maintenant, je suis bien contente d'avoir cet argent. Ça m'évite d'avoir à faire un emprunt pour remettre la maison en état.

C'est à ce moment-là que Terry est revenu. Je les ai présentés l'un à l'autre. Terry n'a pas du tout semblé impressionné par Lèn. Il est même retourné directement travailler, après avoir échangé avec Lèn une poignée de main tout ce qu'il y a de protocolaire. Lèn l'a suivi des yeux. Il avait

l'air dubitatif, mais, grâce au Ciel, il n'a pas posé de questions sur les cicatrices de Terry.

— Où vis-tu en ce moment ?

— Chez Jason.

Je n'ai pas cru bon de préciser que, dans mon esprit, c'était temporaire.

— Combien de temps vont demander les travaux ?

— Voilà justement la personne qui va me le dire.

Randall Shurtliff arrivait dans son pick-up. Sa femme et associée était assise à ses côtés. Délia Shurtliff était plus jeune que son époux et jolie comme un cœur. Mais en affaires, c'était une coriace. Randall l'avait épousée en secondes noces. Quand il avait divorcé de Mary Helen – celle qui lui avait fait trois gosses et qui avait tenu sa maison pendant douze ans –, Délia travaillait déjà pour lui. Elle avait même fini par faire tourner la boîte à sa place, et avec beaucoup plus de succès qu'il n'en avait jamais eu lui-même. Du coup, il avait pu faire profiter son ex-femme et ses trois fils de certains avantages acquis avec l'argent que sa deuxième femme lui avait permis de gagner, ce qu'il n'aurait sans doute pas été en mesure de faire s'il en avait épousé une autre. Il était de notoriété publique que Délia avait hâte que Mary Helen se remarie et que les trois fils Shurtliff finissent leurs études...

Randall a paru content de rencontrer Lèn, qu'il connaissait de vue, et l'intérêt poli qu'il avait manifesté pour mes travaux de rénovation, quand je lui en avais parlé au téléphone, a subitement laissé la place à un bel enthousiasme lorsqu'il a appris que j'étais une de ses amies. Les Herveaux avaient un certain poids dans le milieu du bâtiment et des travaux publics. Avec un naturel des plus exaspérants, Randall s'est donc d'emblée adressé à Lèn plutôt qu'à moi pour l'entretenir de mes travaux. Lèn n'y a rien trouvé à redire. C'est plutôt le contraire qui l'aurait étonné, j'imagine.

J'ai regardé Délia. Délia m'a regardée. En tant que femmes, nous n'avons vraiment rien en commun. Mais, pour l'heure, nous étions sur la même longueur d'ondes.

— Qu'en pensez-vous, Délia ? lui ai-je demandé. Combien de temps ça va prendre ?

— Oh ! Randall va ruer dans les brancards, mais...

Elle avait les cheveux d'un blond plus clair que les miens – ce dont elle pouvait remercier son coiffeur – et elle avait un peu forcé sur le maquillage. Mais elle était habillée pour la circonstance : pantalon de treillis et sweat-shirt avec « Shurtliff Construction » brodé sur la poitrine.

— Il a d'abord une maison à finir de l'autre côté de la ville. Mais il pourra travailler sur votre cuisine avant de commencer le chantier qu'il a de prévu à Clarice. Donc, disons que dans... trois ou quatre mois, vous aurez une nouvelle cuisine.

— Merci, Délia. J'ai quelque chose à signer ?

— On va d'abord vous faire un devis. Je vous l'apporterai au bar pour que vous puissiez y jeter un œil. Les nouveaux appareils ménagers nécessaires seront inclus – on les aura au prix de gros. Mais je peux vous dire tout de suite que vous devez vous attendre à un montant de cet ordre-là, m'a-t-elle annoncé en me présentant un devis pour une rénovation de cuisine qu'ils avaient faite le mois précédent.

— Je vois.

Intérieurement, j'ai poussé un cri d'horreur. Même en comptant sur l'assurance, j'allais devoir sacrément amputer mon trésor de guerre.

Puis je me suis raisonnée : « Tu devrais t'estimer heureuse qu'Eric t'ait versé une somme pareille – surtout pour une mission qui n'a pas été si désagréable que ça, n'est-ce pas ? Tu devrais te réjouir d'avoir cet argent à disposition en de telles circonstances. Tu n'as qu'à te dire qu'il était juste en villégiature sur ton compte, qu'il ne s'y était pas installé définitivement. Tu ne le possédais pas vraiment : tu en avais la garde provisoire, voilà tout. »

— Vous êtes très proche de Léonard ? m'a demandé Délia d'un air entendu, une fois notre affaire conclue.

J'ai pris le temps de la réflexion.

— Il y a des jours avec et des jours sans.

Elle a éclaté de rire, une sorte de gloussement rauque qui, étrangement, avait quelque chose de sexy. Les deux hommes se sont d'ailleurs retournés, Randall en souriant, Lèn avec une

mine perplexe. Ils étaient trop loin pour nous entendre, de toute façon.

— Je vais vous en raconter une bien bonne, m'a alors annoncé Délia, en baissant d'un ton. Mais c'est juste entre vous et moi, hein ? Connie Babcock, la secrétaire de Jackson Herveaux... Vous la connaissez ?

J'ai hoché la tête. J'avais échangé deux mots avec ladite Connie en passant voir Lèn à son bureau, à Shreveport.

— Elle a été arrêtée ce matin, pour avoir commis un vol chez Herveaux et Fils.

— Qu'est-ce qu'elle a pris ?

J'étais tout ouïe.

— C'est ce que je ne comprends pas. Elle a été surprise en train de piquer des papiers dans le bureau de Jackson Herveaux. Et pas des documents officiels, non, des papiers personnels, d'après ce que j'ai entendu dire. Elle a prétendu qu'elle avait été payée pour ça.

— Par qui ?

— Un vendeur de motos, paraît-il. Franchement, est-ce que ça tient debout ?

Oh, oui, pour qui savait que Connie Babcock, non contente de travailler pour Jackson Herveaux, couchait aussi avec son patron. Oui, si on se souvenait que Jackson avait emmené Christine Larrabee, une lycanthrope pure souche très influente, à l'enterrement du colonel Flood, au lieu de Connie Babcock, une pauvre humaine standard sans la moindre relation.

Pendant que Délia se perdait en vaines conjectures, je réfléchissais. Si Jackson Herveaux était indubitablement un brillant homme d'affaires, il se révélait un bien piètre homme politique. C'était stupide d'avoir fait arrêter Connie. Ça allait attirer l'attention sur les lycanthropes. Un peuple qui gardait si jalousement le secret de sa propre existence ne verrait sans doute pas d'un bon œil un leader qui se montrait incapable de résoudre un tel problème avec un peu plus de doigté.

D'ailleurs, à voir Lèn continuer à discuter avec Randall de la reconstruction de ma maison sans se préoccuper de moi, ce manque de subtilité devait être de famille.

Une autre idée m'a alors traversé l'esprit. J'ai froncé les sourcils. Et si Patrick Furnan avait tout manigancé ? Il était probablement assez retors et assez intelligent pour avoir soudoyé une Connie humiliée d'avoir été éconduite et pour l'avoir poussée à dérober des papiers personnels dans le bureau de Jackson, tout en s'assurant qu'elle serait prise la main dans le sac. Il connaissait suffisamment son rival pour savoir qu'il verrait rouge et qu'il réagirait sous le coup de la colère. Patrick Furnan pouvait être beaucoup plus malin qu'il n'en avait l'air, et Jackson Herveaux beaucoup plus bête – pour autant qu'on parle politique et stratégie pour remporter les élections, du moins. Lèn ne m'avait pas dit un mot de l'arrestation de Connie. Il avait probablement estimé que ça ne me regardait pas. Bon, d'accord, il avait peut-être trouvé que j'avais déjà assez de problèmes comme ça. Ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort.

— Et si on s'en allait ? Vous croyez qu'ils s'en apercevraient ? ai-je murmuré à Délia d'un ton détaché.

— Oh, oui ! m'a-t-elle assuré. Ça lui prendrait peut-être une petite minute, mais Randall finirait par me chercher. Il serait perdu sans moi.

Voilà une femme qui avait conscience de sa valeur, en tout cas ! J'ai soupiré. J'étais presque tentée de prendre ma voiture et de filer. Lèn a dû surprendre, sur mon visage, quelque chose qui l'a alerté : il a interrompu sa conversation avec mon entrepreneur, l'air contrit.

— Désolé, m'a-t-il lancé. L'habitude.

Il est revenu vers nous, suivi de Randall, qui s'est excusé à son tour.

— Pardon. On parlait boulot. Qu'est-ce que vous aviez en tête, Sookie ?

— Pour la cuisine, je veux les mêmes dimensions qu'avant.

Après avoir eu un petit aperçu du coût des travaux, j'avais révisé mes ambitions à la baisse.

— Mais je veux une vraie véranda, entièrement vitrée, et je veux qu'elle soit aussi large que la cuisine.

Randall a alors sorti un bloc-notes de sa sacoche et m'a tendu son stylo. J'ai fait un rapide croquis pour lui montrer ce que j'avais en tête.

— Vous voulez l'évier où il était ? Four, frigo, chauffe-eau, etc. au même endroit aussi ?

J'ai dessiné très précisément les emplacements que j'avais arrêtés. Randall m'a dit qu'il m'appellerait quand il serait temps de choisir les placards, l'évier et tous les autres équipements.

— Ce que j'aimerais que vous fassiez dès aujourd'hui, ou demain au plus tard, lui ai-je alors demandé, c'est que vous répariez la porte entre le couloir et la cuisine, que je puisse fermer la maison à clé.

Pour toute réponse, Randall est parti fouiller à l'arrière de son pick-up. Trente secondes plus tard, il était de retour. Il brandissait triomphalement une serrure et une poignée de porte encore dans leur emballage d'origine.

— Ça ne suffira pas à décourager quelqu'un de vraiment déterminé, a-t-il concédé, mais c'est mieux que rien.

En moins d'un quart d'heure, le tour était joué : je pouvais désormais isoler la partie intacte de la maison de la partie calcinée. Je savais pertinemment que la serrure en question ne valait pas grand-chose, mais je me sentais déjà mieux. J'allais devoir faire mettre un verrou du côté intérieur de la porte, cependant. Ce serait encore mieux. Et si je m'en chargeais ? Ça demandait quand même de creuser le chambranle, et comme je n'ai rien d'un charpentier... Mais je pouvais sûrement trouver quelqu'un pour m'aider.

Randall et Délia sont partis en m'assurant que ma cuisine était le prochain chantier sur leur liste, et Terry s'est remis à l'ouvrage.

— Ça t'arrive d'être toute seule ? a maugréé Lèn, avec quelque chose qui ressemblait à de l'exaspération dans la voix.

— Tu voulais me dire quelque chose, Lèn ? Terry ne peut pas nous entendre de l'endroit où il est.

Je suis retournée m'asseoir sur ma chaise de jardin, à l'ombre d'un grand chêne. Lèn s'est approprié sa jumelle, appuyée contre le pied de mon parasol, et l'a dépliée pour s'installer en face de moi. Elle a grincé sous son poids. Je pensais qu'il allait me raconter l'arrestation de Connie Babcock.

— Je t'ai contrariée, la dernière fois qu'on s'est vus, a-t-il lâché.

Ah ! Le terrain sur lequel il s'engageait n'était pas celui auquel je m'attendais. Bon. J'ai un profond respect pour les gens qui sont capables de reconnaître leurs erreurs, surtout les hommes – une denrée rare.

— Oui.

— Tu aurais préféré que je ne te dise pas que je savais, pour Debbie ?

— J'aurais préféré que rien de tout ça n'arrive. J'aurais préféré que ses parents n'aient pas à en souffrir. J'aurais préféré qu'ils ne soient pas rongés de doutes, des doutes qui, bien évidemment, décuplent leur douleur. Mais je suis contente d'être encore en vie et de ne pas aller en prison pour m'être défendue contre la femme qui voulait me tuer.

— Si ça peut te rassurer, Debbie n'était pas très proche de ses parents. Ils ont toujours eu un faible pour sa petite sœur, bien qu'elle n'ait pas hérité de leurs caractéristiques génétiques. Sandra est la prunelle de leurs yeux et, s'ils ont engagé de telles recherches, c'est parce que Sandra l'a exigé. C'est la seule et unique raison.

— Tu penses qu'ils vont laisser tomber ?

— Les Pelt croient que c'est moi qui ai fait le coup. Ils pensent que j'ai tué Debbie parce qu'elle s'apprêtait à épouser un autre homme. C'est ce que Sandra m'a expliqué par e-mail, après que je lui en ai envoyé un à propos des détectives.

J'en suis restée bouché bée. J'ai alors eu une vision de ce que l'avenir me réservait : je me voyais déjà avouer mon crime au shérif pour éviter à Lèn d'aller en prison à ma place. Ce devait être horrible d'être accusé d'un meurtre qu'on n'avait pas commis. Je ne pouvais pas laisser faire ça. Je n'avais tout bonnement pas imaginé que quelqu'un devrait payer pour moi.

— Mais je peux prouver que je ne l'ai pas tuée, a poursuivi Lèn. Quatre membres de la meute ont affirmé sous serment que je suis resté chez Pam, après le départ de Debbie, et l'une d'entre nous est prête à jurer que j'ai passé la nuit avec elle.

Son alibi tenait la route. Je me suis laissée retomber contre le dossier de ma chaise, soulagée.

— Les Pelt vont donc devoir soupçonner quelqu'un d'autre, a-t-il conclu. Mais ce n'est pas de ça que je voulais te parler, de toute façon.

Il m'a pris la main et l'a enfermée dans les siennes comme un petit oiseau qu'il aurait mis en cage pour l'empêcher de s'envoler.

— Je voudrais que tu envisages la possibilité de me voir de façon plus régulière, a-t-il repris. Genre, tous les jours.

Une fois de plus, j'avais l'impression qu'on venait de changer le décor sans prévenir, un peu comme une actrice qu'on aurait engagée pour un film d'auteur et qui se retrouverait dans un porno, vous voyez ?

— Hein ?

Pas brillant, comme réplique, je l'admets. Tout le monde n'est pas doué pour l'improvisation. Mais Lèn, lui, connaissait son texte.

— Je t'aime vraiment beaucoup, Sookie, a-t-il enchaîné. Et je crois que c'est réciproque. Et on se désire, c'est évident.

Sur ces mots, il a effleuré ma joue. Puis, comme je ne réagissais pas, il m'a carrément embrassée. Mais j'étais trop déstabilisée pour être vraiment à ce que je faisais. Je n'étais pas très sûre d'en avoir envie, de toute façon. Pas évident de prendre une télépathe au dépourvu. Pourtant, Lèn y était parvenu.

Il a respiré un grand coup et il a repris sa tirade.

— J'aime être en ta compagnie et je crois que la mienne ne t'est pas trop désagréable. Enfin... la plupart du temps. J'ai tellement envie de te voir dans mon lit que ça me fait mal. Je ne t'aurais jamais dit tout ça – pas si tôt, du moins – sans qu'on ait eu l'occasion de se côtoyer un peu plus, mais tu as besoin d'un toit maintenant, et j'ai un appartement à Shreveport. Je voudrais que tu viennes vivre avec moi ou, du moins, que tu y réfléchisses...

Il m'aurait flanqué une gifle que je n'aurais pas été plus abasourdie. Au lieu de me donner tant de mal pour me protéger de ce qui se passe dans la tête des gens, je ferais peut-être mieux de penser à aller y regarder de plus près, parfois. Plusieurs phrases ont commencé à se former dans mon esprit, mais

aucune n'a franchi mes lèvres. La chaleur de Lèn, l'irrésistible attirance qu'exerçaient sur moi cette voix rauque, ces mains puissantes, cette odeur virile, ce grand corps... Aïe, aïe, aïe ! J'avais un mal de chien à me concentrer.

Je me suis finalement lancée, en essayant de parler posément.

— Moi aussi, Lèn, je t'aime beaucoup. En fait, c'est même plus que ça.

Je n'arrivais pas à le regarder en face. Je gardais donc les yeux rivés sur ses mains, ses grandes mains brunes avec leur léger duvet noir sur le dessus. Si j'avais le malheur de dévier d'un centimètre, je tombais sur ses cuisses musclées, voire sur... Tss, tss, tss ! Ses mains. On restait calé sur ses mains. C'était plus sûr.

— Mais, question timing, ça ne peut pas tomber plus mal. Je crois que tu as besoin d'un peu plus de temps pour te remettre de ta rupture avec Debbie. Cette fille t'avait pratiquement ensorcelé. C'est toi-même qui me l'as dit. Tu peux estimer qu'il suffit de balancer : « Je te répudie » pour effacer votre histoire, mais je n'en suis pas vraiment convaincue.

— La répudiation est un rituel très puissant, chez les miens, a-t-il rétorqué un peu sèchement.

J'ai levé les yeux pour voir son expression.

— Je sais : j'étais là, Lèn. Tout le monde a été très impressionné, c'est vrai. Mais je ne parviens pas à croire qu'en prononçant ces mots, tu aies réussi, comme en claquant des doigts, à te débarrasser de sentiments aussi profondément ancrés en toi depuis plusieurs années. Nous ne sommes pas des machines,

Lèn. Il ne suffit pas d'appuyer sur un bouton pour oublier ce qu'on éprouve pour quelqu'un. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

— Si, ça marche comme ça, chez les lycanthropes.

Son regard était buté, et ses traits trahissaient une inébranlable détermination.

J'ai longuement pesé mes mots avant d'enchaîner :

— J'aimerais bien qu'un sauveur providentiel me tombe du ciel pour résoudre tous mes problèmes. Mais je ne veux pas

accepter ta proposition juste parce que je suis à la rue et qu'on a envie de se sauter dessus depuis le début. Quand mes travaux seront terminés, on en reparlera – si tu n'as pas changé d'avis d'ici là...

— Mais c'est maintenant que tu as le plus besoin de moi ! a-t-il protesté.

Dans son ardeur à me convaincre, son débit s'était tellement accéléré que les mots se télescopaient dans sa bouche.

— Tu as besoin de moi maintenant, a-t-il répété un peu plus calmement. Et moi aussi, j'ai besoin de toi. On est faits l'un pour l'autre. Tu le sais.

— Non, je ne le sais pas. En revanche, je sais que tu as beaucoup de soucis, en ce moment : peu importe comment, tu as perdu celle que tu aimais. Je ne crois pas que tu aies encore tout à fait compris que tu ne la reverras jamais.

Il a tressailli.

— Je l'ai tuée, Lèn. D'un coup de fusil.

Son visage s'est crispé.

— Tu vois ? Tu aimais Debbie. Tu l'aimais avec tes tripes, que tu le veuilles ou non. Si on entame une relation maintenant, à un moment ou à un autre, tu vas me regarder et te dire : « Voilà celle qui me l'a enlevée à jamais. »

Il ouvrait déjà la bouche pour répliquer, mais j'ai levé la main : je voulais en finir.

— Sans compter que ton père est en pleine lutte de pouvoir pour cette histoire de succession. Il veut remporter cette élection coûte que coûte. Vu les circonstances, peut-être que ça l'aiderait que son fils ait une relation amoureuse stable. Je n'en sais rien. Mais je refuse d'être mêlée, de quelque façon que ce soit, aux magouilles politiques des lycanthropes. Je n'ai pas du tout apprécié la manière dont tu m'as forcé la main, à l'enterrement du colonel Flood. Tu aurais dû me laisser décider en connaissance de cause.

— Je voulais qu'ils s'habituent à te voir à mes côtés, a protesté Lèn, manifestement blessé. C'était un honneur que je te faisais, en paraissant avec toi devant les miens.

— J'aurais sans doute mieux pu apprécier cet honneur, si j'avais été au courant, ai-je rétorqué d'un ton cassant.

Au point où en étaient les choses, ça a été un vrai soulagement d'entendre un autre véhicule approcher et de voir Andy Bellefleur descendre de sa Ford. C'était probablement la première fois que j'étais contente de le voir.

J'ai bien sûr fait les présentations et j'ai regardé les deux hommes se jauger en silence. Lèn dépassait Andy d'une tête, mais Andy Bellefleur avait pratiqué la lutte, et c'était une vraie montagne de muscles. Ils avaient à peu près le même âge. Si Lèn avait gardé forme humaine, je n'aurais su sur lequel miser, sur un ring.

— Sookie, tu m'as demandé de te tenir au courant, à propos de ce type qui est mort ici, m'a dit Andy.

Certes, mais je n'aurais jamais cru qu'il le ferait. Andy ne me tenait pas en très haute estime, quoiqu'il ait toujours été un fan inconditionnel de mon... de ma chute de reins, disons – c'est génial d'être télépathe, hein ?

— Son casier judiciaire est vierge, a-t-il poursuivi en lisant les notes qu'il avait prises dans un petit calepin. Et il n'a aucune relation connue d'aucune sorte avec la Confrérie du Soleil.

— Mais c'est n'importe quoi ! me suis-je exclamée, après un premier moment de stupéfaction. Pourquoi aurait-il mis le feu chez moi, sinon ?

— Je comptais justement sur toi pour me le dire, a rétorqué Andy en plantant ses yeux sombres dans les miens.

Cette fois, la coupe était pleine. J'en avais ma claque d'Andy Bellefleur. Au cours des dernières années, il m'avait insultée, blessée, humiliée... Cette réplique, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

— Écoute-moi bien, Andy, lui ai-je dit en soutenant son regard. Je ne t'ai jamais rien fait, que je sache. Je n'ai jamais été arrêtée pour quoi que ce soit. Je n'ai jamais traversé en dehors des clous, ni payé mes impôts en retard, ni vendu de l'alcool à un mineur. Je n'ai même jamais eu d'amende de toute ma vie. Voilà maintenant qu'on tente de me griller vive dans ma propre maison, et tu trouves encore le moyen de me faire culpabiliser, comme si c'était moi qui avais commis un crime ?

Comme tuer Debbie Pelt, par exemple ? m'a soufflé une petite voix – c'est ce qu'on appelle « la voix de la conscience » (surtout de la mauvaise conscience, en l'occurrence).

— Rien dans le passé de ce type ne permet de penser qu'il ait pu faire une chose pareille.

— Super ! Alors, trouve qui l'a fait ! Parce que quelqu'un a foutu le feu à ma baraque, Andy Bellefleur, et ce n'est pas moi, figure-toi !

Je hurlais carrément en disant ça, mais c'était peut-être aussi pour ne plus entendre cette satanée petite voix. Je n'avais d'autre échappatoire que de tourner les talons et de le planter là. J'ai contourné la maison au pas de charge jusqu'à ce qu'il ne puisse plus me voir. Terry m'a bien jeté un regard en coin, mais ça ne l'a pas empêché de continuer à balancer sa masse en cadence, sans même rater un temps.

Au bout d'un moment, j'ai entendu des pas derrière moi.

— Il est parti, m'a annoncé Lèn, une pointe d'amusement à peine perceptible dans sa grosse voix de basse. J'imagine que tu n'es pas d'humeur à poursuivre notre petite conversation ?

— Pas vraiment, non.

— Bon. Alors, je vais retourner à Shreveport. Appelle-moi si tu as besoin de moi.

— C'est ça.

Puis je m'en suis voulu de me montrer aussi impolie et j'ai fait un effort.

— Merci de m'avoir proposé ton aide.

— Mon aide ? Mais je t'ai proposé de vivre avec moi, Sookie !

— Alors, merci de m'avoir proposé de vivre avec toi.

Je n'y pouvais rien si ça ne sonnait pas cent pour cent sincère. J'avais été correcte, non ? C'est à ce moment-là que j'ai entendu ma grand-mère me reprocher de me comporter comme une gamine de cinq ans. Alors, j'ai pris sur moi et je me suis retournée.

— Je suis vraiment touchée de... de l'affection que tu me portes, ai-je déclaré en levant les yeux vers lui. Je suis très touchée de...

J'étais touchée que, contrairement à la plupart des mecs que j'avais croisés jusqu'alors, il me considère comme une partenaire possible et présentable. Voilà ce que je ressentais. Mais je ne savais pas trop comment le formuler.

— Mais tu ne veux pas en entendre parler.

Ses beaux yeux verts me regardaient sans ciller.

— Je n'ai pas dit ça.

J'ai pris une profonde inspiration.

— Ce que je dis, c'est que ce n'est pas vraiment le moment d'entamer une relation avec toi.

« Quoique... Je ne verrais aucun inconvénient à te mettre dans mon lit, là, tout de suite », ai-je ajouté en mon for intérieur.

Mais je ne voulais pas faire ça sur un coup de tête, surtout avec un homme comme Lèn. La nouvelle Sookie, la Sookie qui renaissait de ses cendres, la Sookie qui rebondissait après avoir été ignominieusement trahie, n'allait pas commettre, coup sur coup, la même erreur.

Lèn m'a serrée un peu brutalement dans ses bras, puis m'a planté un petit baiser sec sur la joue. J'étais toujours en train de réfléchir à ce brusque refroidissement dans nos relations quand je me suis aperçue qu'il était déjà parti. Terry l'a imité peu après. Je suis allée me changer, troquant le survêtement de mon frère contre mon uniforme de serveuse, lavé et repassé par Maxine. Comme le temps s'était rafraîchi, j'ai enfilé par-dessus le blouson en cuir que j'avais emprunté à Jason. Il portait encore son odeur : il avait dû le mettre récemment.

J'ai fait un petit détour en chemin pour aller déposer le tailleur de Nikkie chez elle. Sa voiture n'était pas là. J'en ai donc déduit qu'elle était encore à la boutique. J'ai récupéré le double de ses clés, comme la dernière fois, et j'ai filé dans sa chambre, le cintre à la main. Il faisait sombre dans la maison. Il faut dire aussi que le soir tombait et qu'il faisait presque noir dehors. Et, tout à coup, j'ai eu la sensation que tous mes nerfs se mettaient à vibrer à l'unisson. C'était comme si un signal d'alarme strident s'était déclenché : je n'aurais pas dû me trouver là. Lentement, j'ai tourné le dos au dressing et balayé la chambre des yeux. Mon regard s'est tout de suite arrêté sur le seuil de la pièce. Une

mince silhouette noire s'encadrait dans la porte. Je n'ai pas pu retenir un petit cri étouffé. Regrettable erreur : il ne faut jamais leur montrer que vous avez peur. Autant agiter la muleta devant le taureau.

Je ne parvenais pas à discerner le visage de Vlad. Impossible de voir son expression – s'il en avait une.

— D'où il sort, le nouveau de Chez Merlotte ?

Sa question m'a prise de court.

— Quand Sam s'est fait tirer dessus, il a bien fallu engager un nouveau barman. Comme on était un peu pressés, on en a emprunté un à Shreveport. Au vamp'bar.

— Ça fait longtemps qu'il est là ?

— Non. Il vient d'arriver.

Vlad a hoché la tête : je venais de confirmer ses soupçons.

— Fichez le camp d'ici, m'a-t-il ordonné, d'une voix sépulcrale et effroyablement calme. Vous avez une mauvaise influence sur Nikkie. Elle n'a besoin de rien, ni de personne, que de moi. Elle restera avec moi aussi longtemps qu'il me plaira. Et ne revenez pas. Jamais.

Il n'y avait pas d'autre issue que la porte qu'il barrait. Je n'ai pas osé le lui faire remarquer. Pour tout vous avouer, je n'osais même plus ouvrir la bouche, de peur de me trahir – j'étais terrifiée. Je me suis donc dirigée vers lui, d'une démarche aussi assurée que possible vu la trouille qui me tordait le ventre, tout en me demandant s'il allait bouger quand j'arriverais à sa hauteur. J'ai eu l'impression que je mettais trois heures à contourner le lit et la coiffeuse. Comme je ne faisais pas mine de ralentir le pas, le vampire s'est écarté. Je n'ai pas pu m'empêcher de lever les yeux vers lui au passage. Il montrait les crocs, le monstre. J'en ai frémi d'horreur. Comment Nikkie avait-elle pu se mettre dans un pétrin pareil ? J'en étais malade pour elle.

Mon dégoût flagrant a fait naître un petit sourire-sur les lèvres exsangues de Vlad, un sourire... sadique. Seigneur !

Comment sortir Nikkie de là ? Je n'en avais aucune idée. Tant qu'elle resterait avec cette immonde créature de son plein gré, je ne voyais pas comment je pourrais l'aider.

Quand je me suis garée sur le parking du personnel, Sweetie Des Arts fumait une cigarette dehors. Elle avait fière allure, même affublée du tablier de cuistot tout taché qui lui ceignait les reins. La lumière crue des réverbères extérieurs accentuait chacune des petites stries qui marquaient son visage : Sweetie était un peu plus âgée que je ne l'avais pensé. Mais elle était quand même drôlement bien conservée pour une femme qui passait son temps derrière les fourneaux. À vrai dire, s'il n'y avait pas eu le tablier et l'odeur persistante de friture qu'elle dégageait, Sweetie aurait été plutôt sexy. Elle avait l'attitude de quelqu'un qui a l'habitude d'attirer les regards, en tout cas.

Les cuistots s'étaient succédé à une telle cadence, dernièrement, que je n'avais pas fait beaucoup d'efforts pour la connaître, je l'avoue. J'étais sûre que, tôt ou tard, elle irait voir ailleurs, de toute façon. Mais elle m'a fait un signe de la main et, comme elle semblait vouloir bavarder, je me suis arrêtée à côté d'elle.

Elle m'a aussitôt assurée de sa sollicitude, avec une nonchalance qui tenait sans doute plus à son caractère qu'à un manque de sincérité.

— Désolée pour ta maison.

Ses yeux brillaient dans la lumière artificielle. Le lieu ne me paraissait pas particulièrement bien choisi pour une pause cigarette, encore moins pour papoter entre collègues, avec le container à ordures qui empestait, d'un côté, et le parking de l'autre. Mais à voir l'attitude décontractée de Sweetie, on aurait pu croire qu'elle se prélassait sur une plage d'Acapulco.

Je me suis contentée d'un « merci » laconique – je n'avais pas envie d'en parler – et j'ai aussitôt embrayé sur les banalités d'usage.

— Comment ça va, aujourd'hui ?

— Bien, merci.

Elle a fait un geste qui englobait le parking.

— Je profite du paysage. Hé ! T'as un truc sur ton blouson.

Elle a brusquement écarté sa cigarette pour se pencher sur moi – empiétant un peu trop sur mon espace vital à mon goût – et, d'une chiquenaude sur mon épaule, a chassé le « truc »

incriminé. Elle a alors eu un petit reniflement discret, comme quelqu'un qui perçoit un relent suspect. Peut-être qu'en dépit de tous mes efforts, l'odeur de brûlé me collait à la peau.

— Il faut que j'y aille, lui ai-je annoncé, pour couper court à ce tête-à-tête qui me mettait un peu mal à l'aise. C'est l'heure de prendre mon service.

— Ouais, moi aussi, il faut que j'y retourne. Y a du monde, ce soir.

Mais elle ne bougeait pas d'un pouce.

— Tu sais, Sam est carrément dingue de toi.

— Ça fait très longtemps que je travaille pour lui.

— Non, je crois que ça va plus loin que ça.

— Oh, je ne sais pas.

Je ne voyais pas trop comment mettre un terme à cette conversation, qui commençait à prendre un tour beaucoup trop personnel.

— Tu étais avec lui quand il s'est fait tirer dessus, hein ?

— Oui. Il rentrait dans son mobile home et je me dirigeais vers ma voiture.

Je tenais à ce que ce soit bien clair : Sam et moi allions dans des directions opposées.

— Tu n'as rien remarqué ?

Sweetie s'est adossée au mur, la tête levée vers le ciel, les yeux fermés, comme si elle prenait un bain de soleil.

— Non, hélas ! Je voudrais bien que la police mette la main sur le salaud qui a fait ça.

— Tu crois pas que le tireur choisit ses cibles ?

— Non, ai-je menti. Heather, Sam et Calvin n'ont rien en commun.

Sweetie a ouvert un œil et m'a considérée avec attention.

— Si on était dans un polar, ils partageraient le même secret, ils auraient assisté au même accident ou un truc dans ce style.

Elle a fait tomber sa cendre d'une pichenette.

J'ai senti ma tension retomber.

— Je vois ce que tu veux dire. Mais je crois que, dans la vraie vie, les choses ne se combinent pas aussi bien que dans un polar, avec tueur en série et tout le bazar. Je pense plutôt que

Sam et les deux autres n'ont pas eu de pot, que ça leur est tombé dessus par hasard.

Sweetie a haussé les épaules.

— Tu dois avoir raison.

Elle a tapoté d'un index à l'ongle cassé le roman à suspense qui dépassait de la poche de son tablier.

— C'est tellement mieux dans les romans. La réalité, c'est toujours ennuyeux à mourir.

J'ai poussé un soupir.

— Pas ma réalité, en tout cas.

Ce soir-là, Bill a débarqué Chez Merlotte, une fille à son bras. Oh oh ! Il me rendait la monnaie de ma pièce. Ça m'apprendrait à embrasser Sam dans les coins. Mais peut-être que je me faisais des illusions : peut-être qu'il ne m'accordait plus assez d'importance pour jouer à ce petit jeu-là avec moi. Cette supposée vengeance sur pattes se présentait sous la forme d'une grande brune élancée avec une impeccable coupe au carré. Je l'avais déjà vue au bar, de temps à autre. C'était, comme Danielle brûlait de me le dire depuis que Bill avait passé la porte, une femme de Clarice du nom de Shela Pumphrey, qui exerçait la profession d'agent immobilier. C'était même elle qui avait décroché le prix pour le million de dollars de ventes, l'année précédente.

À la seconde où j'ai posé les yeux sur elle, je l'ai détestée. Profondément, furieusement et irrévocablement.

J'ai accroché à mes lèvres un sourire deux mille watts et je me suis précipitée vers eux. En un clin d'œil, ils étaient servis. Et je n'ai pas craché dans la vodka-orange de Shela, je précise. Je suis au-dessus de ça. Enfin, le fait est que je n'en ai pas eu l'occasion – il y avait toujours quelqu'un qui me regardait.

Non seulement le bar était bondé, mais en plus, je me sentais surveillée : Charles ne me quittait pas des yeux. Ça commençait à me taper sérieusement sur le système – c'est fou le nombre de trucs qui me tapaient sur le système, ce soir-là. Le pirate semblait en pleine forme. Il arborait une chemise blanche à manches bouffantes, un corsaire bleu marine et, pour rehausser le tout, une longue écharpe rouge qui lui ceignait la taille. Son bandeau, assorti à son corsaire, avait une étoile dorée

brodée à l'emplacement de son œil borgne. Difficile de faire plus exotique, à Bon Temps.

Sam, assis à la petite table qu'on lui avait installée dans un coin de la salle, sa jambe plâtrée posée sur une chaise, m'a fait signe de le rejoindre.

— Ça va, Sookie ? a-t-il murmuré en se détournant pour que personne ne puisse ne serait-ce que lire sur ses lèvres.

— Bien sûr, Sam. Pourquoi ça n'irait pas ?

Et, pour enfoncer le clou, je lui ai adressé un regard exprimant la plus parfaite incompréhension – du moins, c'était l'idée. A ce moment-là, je lui en ai voulu de m'avoir embrassée et je m'en suis voulu d'avoir répondu à ses avances.

Il a levé les yeux au ciel et a esquissé un petit sourire.

— Je crois avoir résolu ton problème de logement, m'a-t-il alors annoncé. Je t'expliquerai ça plus tard.

Je n'ai pas cherché à lui tirer les vers du nez et j'ai filé sans plus tarder prendre une nouvelle commande.

On était un peu débordés. L'indéniable pouvoir de séduction de notre nouveau barman faisait merveille pour remplir la salle. C'était bien ma veine !

C'était moi qui avais laissé tomber Bill, comme je m'évertuais à me le répéter fièrement. C'était lui qui m'avait trompée, mais moi qui l'avais quitté. Bill n'avait pas souhaité cette rupture. C'était moi qui en avais pris l'initiative. J'avais besoin de me répéter ça en boucle pour ne pas envoyer balader les clients, autrement dit, tous ceux qui assistaient, avec une intense jubilation, j'imagine, à mon humiliation publique. Bien sûr, comme ils ignoraient les détails de notre relation, ils pouvaient très bien penser que c'était Bill qui m'avait plaquée pour cette garce – et une brune, en plus ! Ce qui n'était, j'insiste, absolument pas le cas.

J'ai rejeté les épaules en arrière, élargi mon plus beau sourire commercial jusqu'aux oreilles et servi tous ces braves gens avec la célérité et l'efficacité qui me caractérisent. Au bout de dix minutes, j'avais à peu près réussi à me calmer. Je me conduisais comme une véritable idiote. Bill et moi nous étions séparés, comme des millions de couples avant nous. Alors, naturellement, il avait commencé à en fréquenter une autre. Si

j'avais enchaîné les petits copains depuis l'âge de treize ou quatorze ans, comme toutes les filles «normales», notre histoire n'aurait été qu'une énième tentative avortée à ajouter à la longue liste des relations qui n'avaient pas marché. J'aurais accepté ça sans broncher ou, du moins, j'aurais réagi avec le recul nécessaire.

Mais, de recul, je n'en avais aucun. Bill avait été et resterait toujours mon premier amour, dans tous les sens du terme.

Quand je suis venue renouveler leurs consommations, Shela Pumphrey m'a paru quelque peu déstabilisée par mon radieux sourire.

— Merci, a-t-elle soufflé en posant sur moi un regard incertain.

— Mais... tout le plaisir est pour moi, ai-je sifflé entre mes dents.

Elle a blêmi. Sur ces mots, j'ai fait demi-tour à droite, direction le bar.

— Dois-je lui faire la peur de sa vie, si jamais elle passe la nuit avec lui ? m'a aimablement proposé Charles.

J'étais plongée dans la contemplation du réfrigérateur à porte vitrée dans lequel on stocke les boissons sans alcool et les bouteilles de sang, derrière le comptoir. J'étais venue chercher une rondelle de citron et une cerise confite pour un gin-fizz, et j'étais restée plantée là, sans bouger.

— Oui, s'il vous plaît, lui ai-je répondu d'un ton détaché, mais avec un sourire débordant de gratitude.

Décidément, Charles devenait un précieux allié. Il avait tué le type qui avait mis le feu à ma baraque, et voilà maintenant qu'il me proposait de terrifier la nouvelle petite amie de Bill. Comment résister à tant de gentillesse ?

— C'est comme si c'était fait, m'a-t-il assuré, avec une révérence stylée du plus bel effet, la main posée sur le cœur comme un jeune premier déclarant sa flamme.

— Oh, vous ! ai-je roucoulé, l'œil pétillant, avant de sortir enfin le bol qui contenait les rondelles de citron.

Il m'a fallu déployer des trésors de self-control pour résister à la tentation d'aller faire un petit tour dans la tête de

Shela Pumphrey. Franchement, une telle résistance, ça frisait l'héroïsme. J'avais de quoi être fière de moi.

Mais la soirée ne faisait que commencer. Pour ne rien arranger, Eric a débarqué Chez Merlotte peu après. Dès que je l'ai vu, mon cœur s'est emballé. J'ai bien cru que j'allais faire une syncope. Bon sang ! Il était grand temps que je cesse de réagir comme ça chaque fois qu'Eric apparaissait ! J'aurais bien voulu pouvoir oublier notre « idylle » aussi radicalement que lui. Peut-être que j'aurais dû chercher un sorcier quelconque pour qu'il me jette un sort d'amnésie, à moi aussi. Je me suis mordu l'intérieur de la joue bien fort et j'ai apporté deux pichets de bière à une table de jeunes couples qui fêtaient la promotion de l'un des mecs au titre de chef de je ne sais plus quoi, je ne sais plus où.

Quand je me suis retournée, Eric discutait avec Charles. Quoique les vampires sachent habituellement garder, en toutes circonstances, un visage de marbre, il paraissait évident qu'Eric n'était pas du tout satisfait de son employé. Charles faisait une bonne tête de moins que lui, si bien qu'il était obligé de lever les yeux pour lui parler. Mais il se tenait très droit, ses canines commençaient à pointer, et son œil unique lançait des éclairs. Quant à Eric, ses longs crocs étincelants témoignaient de l'état de fureur dans lequel il était déjà. Les humains autour d'eux avaient tendance à prendre le large. Si ça continuait comme ça, ils ne tarderaient pas à mettre les voiles vers d'autres bars plus accueillants.

J'ai vu Sam qui prenait ses béquilles pour se lever et se diriger vers eux. Je me suis ruée vers sa table.

— Reste tranquille, lui ai-je conseillé à voix basse, mais d'un ton ferme et résolu. Ne t'avise pas d'intervenir.

Et, sans plus attendre, j'ai rejoint le comptoir.

— Salut, Eric ! ai-je lancé gaiement, en adressant un sourire rayonnant à mon ex-amant. Comment ça va ? Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— Oui. J'ai à te parler, à toi aussi, a-t-il grogné.

— Dans ce cas, pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? J'allais justement faire une petite pause dehors.

Je l'ai pris d'autorité par le bras pour l'entraîner vers la porte qui donnait sur le couloir. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, on s'est retrouvés sur le parking, dans la nuit froide.

— J'espère que tu n'es pas venu me dire ce que je dois faire, Eric. J'ai eu mon compte pour la journée. Et je ne parle même pas de Bill qui débarque ici avec une autre, ni de ma cuisine cramée. Je ne suis franchement pas d'humeur.

— Je me fiche de ton humeur ! a-t-il rétorqué du tac au tac. Je paie Charles Twining pour veiller sur toi et pour te protéger. Et qui te tire des flammes ? Une fée ! Et pendant ce temps, Charles va faire rendre l'âme à l'incendiaire, au lieu de sauver la vie de son aimable hôtesse. Crétin d'Anglais !

— Charles est censé être là pour aider Sam, ai-je rectifié, d'un ton moins convaincu que je ne l'aurais voulu.

— Comme si j'allais lever le petit doigt pour un malheureux changeling ! s'est exclamé Eric.

Alors là ! Ça m'a sciée.

— Il y a quelque chose en toi...

Sa voix était glaciale, mais son regard brûlant.

— ... quelque chose que je suis sur le point de découvrir... Je la sens, là, sous ma peau, cette impression qu'il s'est passé quelque chose entre nous, pendant que j'étais sous l'emprise de ce maudit sort... Avons-nous couché ensemble, Sookie ? Mais je n'arrive pas à croire que ce soit ça, ou plutôt que ce soit seulement ça. Il s'est passé quelque chose... Ton manteau était couvert de sang et de cervelle... Ai-je tué quelqu'un, Sookie ? Est-ce que c'est ça ? Essaies-tu de me protéger de ce que j'ai fait pendant que j'étais ensorcelé ?

Ses yeux brillaient comme ceux d'un chat dans la nuit.

Qui aurait imaginé qu'Eric s'inquiéterait de savoir qui il pouvait bien avoir tué ? Franchement, même si j'y avais pensé, jamais je n'aurais cru que ça puisse avoir la moindre importance pour lui. Pourtant, il semblait réellement préoccupé.

Si ce n'était que ça, je pouvais le rassurer tout de suite.

— N'aie crainte, Eric : tu n'as tué personne chez moi, cette nuit-là. Tu...

Je me suis arrêtée net.

— Tu dois me dire ce qui s'est passé, Sookie, a-t-il insisté, en se penchant vers moi pour me dévisager avec une insistance pour le moins déstabilisante. Je déteste ne pas savoir ce que j'ai fait. J'ai vécu plus longtemps que tu ne peux l'imaginer, et pourtant, je me souviens de tout comme si c'était hier. De tout, sauf de ces quelques jours auprès de toi.

J'ai préféré contourner le problème.

— Je ne peux pas t'aider à retrouver la mémoire, Eric, lui ai-je fait posément observer. Tout ce que je peux te dire, c'est que je t'ai hébergé, à la demande de Pam, pour te protéger jusqu'à ce qu'elle revienne te chercher.

Eric me dévisageait toujours, comme s'il espérait, par la seule force de son regard, me percer à jour.

— Si seulement je pouvais entrer dans ta tête, Sookie, t'arracher la vérité... Je t'ai donné de mon sang : je sais que tu me caches quelque chose.

Après un petit moment de silence plutôt stressant, il a ajouté :

— J'aimerais bien savoir qui en veut à ta vie. Et tu as eu la visite de détectives privés, d'après ce que j'ai cru comprendre. Que voulaient-ils ?

— Qui t'a dit ça ?

C'était le bouquet ! Quelqu'un l'informait de mes moindres faits et gestes. J'ai senti mon pouls s'accélérer de plus belle. Charles lui faisait-il chaque soir un compte rendu détaillé de mes activités de la journée ?

— Est-ce que cela a un rapport avec la femme qui a disparu ? La garce dont ce lycanthrope était tellement épris ? Est-ce lui que tu couvres, Sookie ? Si ce n'est pas moi qui ai tué cette fille, est-ce lui ? Est-elle morte sous nos yeux ?

Il m'avait empoignée par les épaules. La douleur devenait insoutenable.

— Lâche-moi ! Tu me fais mal.

Son étreinte s'est brusquement desserrée. Mais il n'a pas retiré ses mains pour autant. J'avais du mal à respirer, tout à coup. L'atmosphère semblait crépiter : il y avait de l'électricité dans l'air. Mais je commençais à en avoir assez d'être perpétuellement menacée.

— Parle ! Dis-le-moi. Immédiatement ! m'a-t-il ordonné.

Si jamais je lui avouais qu'il m'avait vue tuer quelqu'un, il aurait un terrible moyen de pression sur moi. Ce serait comme une menace qui planerait au-dessus de ma tête jusqu'à la fin de mes jours. Parce que son sang coulait dans mes veines et qu'un peu du mien coulait dans les siennes, Eric en savait déjà beaucoup plus sur moi que je ne l'aurais voulu. Nom d'un chien ! Que je regrettais cet échange sanguin, à présent !

— Tu étais si adorable quand tu ne savais plus qui tu étais, ai-je soupiré.

Je ne sais pas à quoi il s'attendait, mais pas à ça, manifestement. J'ai vu la stupeur le disputer à la colère sur son beau visage.

— Adorable ? a-t-il fini par répéter, sceptique, avec un petit sourire en coin.

— Oui, absolument adorable, ai-je confirmé en m'efforçant de sourire, moi aussi. On a passé des heures à discuter comme de vieux amis.

— Comme de... vieux amis ?

Mes épaules me faisaient horriblement mal, et le bar tout entier devait réclamer à boire à cor et à cri. Mais je ne pouvais pas y retourner, pas encore.

— Oui. Tu étais seul et perdu et tu aimais bavarder avec moi. C'était plutôt sympa de t'avoir à la maison, tu sais.

— Sympa ? s'est-il étonné, de plus en plus dubitatif. Et maintenant, je ne suis plus sympa ?

— Non, Eric, tu n'es ni adorable, ni même sympa. Tu es trop occupé à être... toi-même.

C'est-à-dire un vampire ultra puissant, assoiffé de pouvoir et manipulateur.

Il a haussé les épaules.

— Ce moi-même est-il si terrible ? Bien des femmes semblent s'en satisfaire...

— Je n'en doute pas.

C'est à ce moment-là que la porte de service s'est ouverte.

— Tout va bien, Sookie ?

Sam s'était porté à mon secours, clopin-clopant. La douleur crispait ses traits.

— Elle n'a pas besoin de vous, changeling, lui a lancé Eric.
Sam n'a pas répondu. Il s'est contenté de le regarder sans bouger.

— OK. C'était grossier de ma part, a finalement admis Eric.
Après tout, je suis sur votre territoire. Je vais m'en aller.

Ce n'étaient pas vraiment des excuses, mais ça pouvait en tenir lieu, faute de mieux.

— Sookie, nous n'avons pas fini cette conversation, a-t-il repris en se tournant vers moi. Mais je vois bien que ce n'est ni le bon moment, ni le bon endroit...

— À bientôt, Eric.

Et Eric s'est instantanément évanoui dans la nuit – cool comme truc ! J'aurais bien voulu savoir faire ça, moi aussi.

— Qu'est-ce qui le travaille comme ça ? s'est enquis Sam en claudiquant pour venir s'adosser au mur.

— Il ne se souvient pas de ce qui s'est passé pendant qu'il était chez moi, lui ai-je répondu avec lenteur – un effet de mon immense lassitude. Il a l'impression d'avoir perdu le contrôle de la situation et il a horreur de ça. Les vampires aiment bien tout contrôler. Je suppose que tu l'avais remarqué.

Ça lui a arraché un sourire – d'accord, une ébauche de sourire, mais un sourire quand même.

— En effet. J'ai également cru remarquer qu'ils étaient plutôt possessifs, a-t-il ajouté, sarcastique.

— Tu fais allusion à la réaction de Bill quand il nous est tombé dessus ?

Il a acquiescé d'un signe de tête.

— Eh bien, on dirait qu'il n'a pas eu trop de mal à se remettre du choc.

— Je crois surtout qu'il te le fait payer.

Hum, hum... Le terrain devenait glissant. Vingt-quatre heures plus tôt, j'avais été à deux doigts de coucher avec Sam, mais, à présent, j'étais loin des transports de la veille. Et Sam s'était fait drôlement mal à la jambe en tombant : il n'aurait pas été fichu de culbuter une poupée de chiffon. Alors, une fille dans mon genre – sportive et bien campée sur ses deux jambes, j'entends... Ce n'était d'ailleurs pas une très bonne idée d'envisager de réaliser mes fantasmes sexuels avec mon patron,

quand bien même Sam et moi nous tournions autour depuis plusieurs mois déjà. Je n'avais aucune envie de me brûler les ailes. Je préférais opter pour la sécurité, à plus forte raison ce soir. Après les émotions fortes des dernières heures, c'était ce à quoi j'aspirais le plus : la sécurité.

— Il est arrivé à temps, ai-je murmuré.

Sam a haussé les sourcils.

— À temps pour quoi ?

— Pour nous arrêter.

— Tu voulais arrêter ?

— Pas sur le coup. Mais je pense que c'est mieux comme ça.

Sam m'a dévisagée un long moment en silence.

— Ce que je voulais te dire, a-t-il finalement repris, changeant complètement de sujet, bien que je n'aie pas eu l'intention de t'en parler avant la fermeture du bar, c'est qu'une des maisons que je loue est libre, actuellement. C'est celle qui est juste à côté de... eh bien, tu te souviens, de celle où Dawn...

— ... est morte.

— C'est ça. Je l'ai fait refaire entièrement et elle est louée en ce moment : tu auras donc des voisins. Celle que je te propose est meublée. Il te suffira d'apporter du linge, tes fringues, quelques casseroles... Rien qui ne puisse tenir dans une voiture. Au fait, où as-tu pêché celle-là ?

Il désignait la Malibu du menton.

Je lui ai raconté le geste généreux de Nikkie et, de fil en aiguille, j'en suis venue à lui parler du souci que je me faisais pour elle et de la mise en garde d'Eric à propos de Vlad.

En voyant Sam se rembrunir et l'anxiété assombrir ses prunelles, je m'en suis voulu. Quelle égoïste jetais de me décharger sur Sam de tous mes ennuis ! Comme s'il n'en avait pas déjà assez comme ça !

J'ai aussitôt essayé de me faire pardonner.

— Je suis désolée. Tu n'as vraiment pas besoin de ça, en ce moment. Viens, on va rentrer.

Il m'a de nouveau regardée sans rien dire, puis il a fini par acquiescer.

— Tu as raison. Il faut vraiment que je m'assoie.

— Merci pour la maison. Je te réglerai le loyer, évidemment. Je suis si contente d'avoir enfin un endroit où je pourrai vivre comme je veux sans déranger personne ! C'est combien ?

Sam m'a lancé un regard noir, puis m'a annoncé un prix — largement en dessous de ses tarifs habituels, j'en suis sûre. J'ai passé un bras autour de sa taille pour le soutenir. Il boitait lourdement. Il a, d'ailleurs, accepté mon aide sans rechigner. Il a claudiqué comme ça jusqu'à son bureau et s'est laissé tomber dans son vieux fauteuil à roulettes avec un gros soupir. J'ai tiré l'autre chaise de la pièce jusqu'à lui pour qu'il puisse allonger sa jambe. Il n'a pas protesté. Dans la lumière crue des néons, il était blême et avait le visage complètement défait.

— Allez ! Retourne donc travailler ! Je ne te paie pas à gober les mouches, non plus, m'a-t-il lancé d'un ton léger. Je parie qu'ils sont en train de lyncher Charles.

De fait, c'était carrément la folie au bar. Encore pire que ce que j'avais imaginé. Je me suis précipitée vers mes tables pour reprendre aussitôt les choses en main. Danielle m'a fusillée du regard. Même Charles faisait grise mine. Mais j'ai immédiatement mis le turbo pour rattraper mon retard, jouant les distributeurs automatiques de boissons, débarrassant les verres sales, vidant les cendriers et passant un coup d'éponge sur les tables, le tout en deux temps, trois mouvements. Étant donné la vitesse à laquelle j'expédiais le service, je pouvais dire au revoir aux pourboires, mais au moins, les choses sont rapidement rentrées dans l'ordre. C'était l'essentiel.

Peu à peu, le bar a retrouvé son rythme normal. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que Bill et sa nouvelle conquête étaient en grande conversation. Pourtant, je faisais de gros efforts pour me retenir de leur jeter de petits coups d'œil en coin. À ma grande honte, chaque fois que, malgré moi, mes yeux se posaient sur eux, et même chaque fois que je voyais un couple assis autour d'une table à bavarder, je sentais monter en moi un bouillonnement de rage qui en disait long sur mon caractère angélique. En plus, même si quatre-vingt-dix pour cent de la clientèle se fichaient royalement de ce que je ressentais, les dix

pour cent restants m'épiaient, à l'affût, pour voir comment je réagissais à la présence de la nouvelle petite amie de Bill.

J'étais en train de nettoyer une table qui venait juste de se libérer quand j'ai senti une petite tape sur mon épaule. Juste au moment où je me retournais, mon alarme intérieure s'est déclenchée. C'est ce qui m'a permis de rester zen. Shela Pumphrey se tenait devant moi, tout aussi souriante que moi, blindage maison bien en place et prête à dégainer.

Elle avait cinq bons centimètres de plus que moi et devait bien peser cinq kilos de moins. Elle était impeccablement maquillée – maquillage haut de gamme qui sentait le luxe, l'habileté d'une main experte et l'œil aiguisé de la lectrice assidue des magazines de mode. Elle empestait le fric à plein nez. Cette fois, je n'ai pas hésité deux secondes avant d'aller voir ce qu'elle avait en tête.

Shela pensait qu'elle avait tout pour elle et qu'à moins que je sois fantastique au lit, elle l'emportait haut la main. D'après elle, les femmes des classes inférieures à la sienne devaient nécessairement être meilleures au lit parce qu'elles étaient moins inhibées. Elle se savait plus mince, plus intelligente, plus riche, plus instruite et beaucoup mieux éduquée que la simple serveuse qui lui faisait face. Mais elle craignait de ne pas être à la hauteur, sexuellement. J'ai cligné des yeux. J'en savais déjà plus que je ne l'aurais voulu.

Alors, comme ça, d'après Shela, parce que j'étais pauvre et que je n'avais pas fait d'études, j'étais plus en accord avec ma nature profonde, sexuellement parlant ? Intéressant. Il faudrait que je raconte ça à tous les autres fauchés de Bon Temps. Figurez-vous qu'on passait notre temps à se sauter dessus et à s'éclater au lit et qu'on ne le savait même pas ! Si ce n'était pas une preuve de bêtise, ça !

— Oui ?

— Pourriez-vous m'indiquer les toilettes ?

— C'est cette porte, là-bas. Celle sur laquelle il y a écrit « Toilettes ».

J'aurais sans doute déjà dû m'estimer heureuse de savoir lire.

— Oh, désolée ! Je n'avais pas vu.

Sans commentaires.

— Alors... euh... Hum ! Vous n'auriez pas un bon conseil à me donner ? Pour sortir avec un vampire, j'entends ?

Elle a attendu ma réponse avec un air à la fois provocateur et un peu emprunté.

— Oh, si, bien sûr ! Evitez l'ail.

Et, sur ces bonnes paroles, je lui ai tourné le dos pour finir de nettoyer ma table.

Une fois certaine qu'elle avait quitté la salle, j'ai pris les deux pintes de bière vides pour les rapporter au bar. Quand je me suis retournée, Bill se dressait devant moi. J'ai laissé échapper une petite exclamation de surprise. Bill a la peau très blanche, comme tous les vampires, ce qui fait ressortir encore plus le regard pénétrant de ses yeux noirs. Or, à ce moment-là, justement, ce regard-là était braqué sur moi.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ? a-t-il maugréé.

— Elle m'a demandé où étaient les toilettes.

Il a haussé les sourcils en jetant un coup d'œil à la plaque fixée sur la porte.

— Elle voulait juste savoir à qui elle avait affaire. Enfin, c'est ce que j'ai supposé, du moins.

Bizarrement, en dépit de ce qui s'était passé entre nous, je me sentais tout à fait à l'aise avec Bill.

— Tu lui as fait peur ?

— Je n'ai même pas essayé.

— Lui as-tu fait peur ? a-t-il insisté d'un ton impérieux.

Mais une petite étincelle de malice dansait dans ses prunelles.

— Non. Pourquoi ? Tu aurais préféré ?

Il a secoué la tête d'un air blasé.

— Es-tu jalouse ?

— Oui.

Comme je le dis toujours, l'honnêteté, c'est ce qu'il y a de plus sûr.

— Je la déteste, avec ses cuisses de grenouille et ses airs supérieurs. J'espère que c'est une sale garce qui t'en fera tellement baver que tu pleureras des larmes de sang en pensant à moi.

— Parfait, a répondu Bill, manifestement satisfait. Ça fait plaisir à entendre.

Il a ponctué cette sortie d'un chaste baiser sur ma joue. Ce simple contact a suffi à faire resurgir en moi un flot de souvenirs torrides. J'en ai eu la chair de poule. Et je n'étais pas la seule : lui aussi se rappelait. J'ai vu ses yeux s'embraser, ses canines s'allonger... Puis Catfish Hennessey s'est mis à brailler que je ferais mieux «de me remuer les fesses » pour lui apporter un autre whisky-Coca et, n'écoutant que ma conscience professionnelle – et la petite voix qui me disait de me sauver pendant qu'il en était encore temps –, j'ai planté là le premier amour de ma vie.

La journée avait été longue. Très longue. Quand je suis rentrée chez mon frère, j'étais vannée. Je n'avais pas passé la porte que j'entendais déjà des gloussements et des petits cris en provenance de sa chambre : Jason se consolait à sa manière habituelle. Ça l'attristait peut-être que sa nouvelle « famille » le suspecte d'un crime affreux, mais pas au point d'affecter sa libido.

J'ai fait un passage éclair dans la salle de bains et j'ai filé dans la chambre d'amis, dont j'ai claqué la porte derrière moi. Le canapé m'a paru plus accueillant que la veille. Comme je remontais la couverture sur moi, je me suis aperçue que la femme avec laquelle mon frère passait la nuit était un changeling – je percevais cette subtile aura rougeâtre, comme une sorte de rayonnement, qu'émettait son cerveau.

Pourvu qu'il s'agisse de Crystal Norris ! J'espérais que Jason avait réussi à la persuader qu'il n'avait rien à voir avec les tirs meurtriers dont avaient été victimes les changelings de Bon Temps. Le meilleur moyen pour Jason d'aggraver encore son cas aurait été de tromper Crystal, la fille de la communauté de Hotshot qu'il fréquentait. Jason n'était quand même pas bête à ce point-là... si ?

Non. Le lendemain matin, peu après 10 heures, je buvais ma première tasse de café de la journée quand j'ai vu Crystal entrer dans la cuisine d'un pas titubant, simplement vêtue d'une chemise de mon frère, le visage encore tout chiffonné de

sommeil. Jason commençant son travail à 7 h 30, ça faisait déjà longtemps qu'il était parti.

Crystal ne m'appréciait que modérément, et c'était réciproque. Mais elle s'est montrée suffisamment aimable pour ânonner un vague « b'jour » en entrant. Je lui ai poliment répondu et j'ai sorti une tasse pour elle. Elle a fait la grimace et a pris un verre qu'elle a rempli de glaçons et de Coca-Cola. J'en ai encore des frissons partout.

— Comment va votre oncle ? lui ai-je demandé, lorsqu'elle m'a semblé enfin à peu près réveillée.

— Mieux. Vous devriez aller lui rendre visite. Il aime bien quand vous venez le voir.

— Vous êtes arrivée à la conclusion que ce n'est pas Jason qui lui a tiré dessus, j'imagine ?

— Exact, m'a-t-elle répondu, peut-être un peu sèchement. Au début, je ne voulais pas lui parler, mais une fois qu'il m'a eue au téléphone, il a réussi à me convaincre.

J'aurais bien aimé lui demander si les autres habitants de Hotshot étaient prêts à accorder à mon frère le bénéfice du doute, mais je préférais ne pas aborder un sujet aussi sensible de si bon matin (pour elle, en tout cas).

À la place, je me suis mise à établir mentalement la liste de ce que j'avais à faire dans la journée : retourner chez moi chercher quelques vêtements, des draps, des couvertures et des ustensiles de cuisine ; aller les ranger dans la maison de Sam...

Emménager provisoirement dans un meublé résolvait parfaitement mon problème de logement. J'avais oublié que Sam possédait trois petites propriétés à louer sur Berry Street. Chaque maison abritait deux appartements. Sam s'occupait lui-même de l'entretien, mais déléguait parfois les tâches les plus simples – menues réparations, corvées de nettoyage... – à JB du Rone, un de mes anciens camarades de lycée (il valait mieux faire simple avec JB).

Après m'être installée dans mon foyer provisoire, j'aurais peut-être le temps d'aller voir Calvin. J'ai pris une douche et je me suis habillée rapidement. Crystal était devant la télé quand je suis partie. Je n'ai fait aucun commentaire.

À en juger par le boucan, Terry travaillait déjà comme un forcené quand je me suis garée dans l'allée. J'ai fait le tour de la maison pour voir où il en était. Il avait abattu beaucoup plus de boulot que je ne l'aurais cru possible en si peu de temps. Lorsque je le lui ai dit, il a souri.

— C'est toujours plus facile de démolir que de construire, m'a-t-il assuré.

Ce n'était pas le fruit d'une profonde réflexion philosophique, mais la simple constatation d'un ouvrier.

— J'devrais avoir fini dans deux jours, si rien vient me mettre des bâtons dans les roues. La météo a pas prévu de pluie.

— Génial. Combien je te dois ?

— Oh !

Il s'est mis à marmonner dans son coin, en haussant les épaules d'un air gêné.

— Cent ? Cinquante ? a-t-il suggéré.

— Non, non. Le compte n'y est pas.

J'ai fait une rapide estimation de ses heures.

— Trois cents, plutôt.

— Pas question que je te fasse payer autant, Sookie ! s'est-il écrié, la mine soudain butée. J'te ferais même rien payer du tout, s'il me fallait pas un autre chien...

Terry s'achetait un chien de chasse à peu près tous les quatre ans. Un catahoula : une bête hors de prix. Non qu'il balance l'ancien modèle quand un nouveau apparaissait sur le marché, mais on aurait dit qu'il arrivait toujours quelque chose à ses chiens. Ce n'était pourtant pas faute d'en prendre soin. Ça ne faisait pas trois ans qu'il l'avait quand le premier s'était fait écraser par un camion. Quelqu'un de bien intentionné avait donné de la viande empoisonnée au deuxième. La troisième, une chienne qu'il avait baptisée Molly, s'était fait mordre par un serpent et la morsure s'était infectée. Ça faisait maintenant des mois que Terry était sur la liste d'attente pour la prochaine portée de catahoulas du chenil de Clarice qui en faisait l'élevage.

— J'espère que tu m'apporteras ce chiot ici pour que je lui fasse des câlins.

Il a souri – deux fois en moins d'un quart d'heure ! Waouh ! C'était à consigner dans les annales. Puis j'ai compris :

Terry était heureux de travailler pour moi. Il se sentait cent fois mieux au grand air qu'enfermé dans un bar. Tant physiquement que psychologiquement, il était plus à l'aise quand il n'y avait pas de toit au-dessus de sa tête, ni de murs pour l'emprisonner. C'est vrai que, lorsqu'il se promenait dehors avec son chien, il avait l'air d'un type tout à fait normal.

J'ai ouvert la porte d'entrée et je suis allée prendre ce dont j'avais besoin. Comme il faisait un soleil resplendissant, l'absence d'électricité ne posait pas de problème : pas besoin de lumière. J'ai rempli un grand panier à linge avec deux paires de draps, un vieux couvre-lit en chenille, quelques vêtements, deux casseroles et deux poêles. J'allais devoir me racheter une nouvelle cafetière : la mienne avait fondu.

Alors que j'étais là, debout, à regarder par la fenêtre ma vieille cafetière trônant sur le tas de débris à jeter, j'ai soudain réalisé que j'étais passée tout près de la mort. J'ai pris ça en pleine figure.

Je me suis brusquement retrouvée assise par terre, les yeux rivés au lino calciné, à essayer de retrouver mon souffle.

Pourquoi maintenant ? Pourquoi au bout de trois jours ? Je l'ignorais. J'ai regardé le dos de mes mains et j'ai frémi. Je suis restée, là, sur le sol, à trembler, les yeux dans le vague, pendant un temps indéfini. Durant les deux ou trois minutes qui ont suivi le choc, je ne pensais plus à rien : j'avais l'esprit complètement vide. Prendre conscience de ce à quoi j'avais échappé, savoir que la mort m'avait frôlée de si près... ça m'avait complètement retournée.

Non seulement Claudine m'avait sans doute sauvé la vie, mais elle m'avait très certainement évité d'atroces souffrances, si atroces même que j'aurais préféré mourir plutôt que de les subir. J'avais désormais envers elle une dette dont je ne serais jamais en mesure de m'acquitter.

Peut-être qu'elle était vraiment ma bonne fée, après tout.

Finalement, je me suis relevée, j'ai gentiment pris mon panier et je suis partie m'installer dans ma nouvelle maison.

J'ai introduit la clé que Sam m'avait donnée dans la serrure. J'avais l'appartement de droite, l'exacte réplique de celui de gauche, actuellement occupé par Halleigh Robinson, la jeune institutrice qui sortait avec Andy Bellefleur. J'allais donc sans doute profiter d'une protection policière rapprochée – quelques heures par jour, du moins –, et comme Halleigh serait absente une grande partie de la journée, j'aurais pratiquement la maison pour moi toute seule, vu mes horaires. Cool.

En entrant, on débarquait directement dans le salon, lequel comprenait, en tout et pour tout, un canapé à fleurs, une table basse et un fauteuil – il n'aurait pas pu contenir plus de meubles, de toute façon. Le salon en question donnait sur une cuisine, miniature certes, mais dûment équipée d'un four, d'un réfrigérateur et d'un micro-ondes, ainsi que d'une table carrée minuscule avec deux chaises en plastique assorties. Franchement, que demander de plus ? Un lave-vaisselle ? Je n'en avais jamais eu.

En sortant de la cuisine, j'ai emprunté le couloir qui desservait la chambre principale – grande comme un mouchoir de poche –, la chambre d'amis – un demi-Kleenex ? – et la salle de bains, pour ouvrir la porte du fond qui donnait sur une terrasse en bois, à l'arrière du bâtiment.

Plutôt basique, mais d'une irréprochable propreté. Et puis, il y avait le chauffage central et la climatisation et, une nouveauté pour moi, les sols étaient rigoureusement plans. J'ai passé la main le long des encadrements de fenêtres : question isolation, rien à redire. Il faudrait quand même que je pense à baisser les stores à cause des voisins.

J'ai fait le lit dans la chambre principale, puis j'ai trié mes vêtements pour les répartir dans les tiroirs de la commode fraîchement repeinte. Ensuite, j'ai commencé à faire une liste des trucs qui me manquaient encore : une serpillière, un balai, un seau, des produits d'entretien – je stockais les miens dans la véranda, autant dire qu'ils étaient partis en fumée. Il faudrait aussi que j'aie récupéré mon aspirateur. Je le rangeais dans le placard du salon, il devait donc être intact. J'avais apporté un des téléphones de la maison, et j'avais également réussi à charger mon poste de télé dans la voiture de Nikkie. Il me restait, cependant, à contacter la compagnie de téléphone pour faire transférer mes appels ici, ainsi que la société du câble. Encore une chance que je puisse passer tous mes coups de fil de Chez Merlotte ! Depuis l'incendie, je m'étais juste contentée de continuer à vivre à peu près normalement. Ça avait suffi à occuper mes journées. Maintenant, il était temps que je m'organise.

Je me suis assise sur le canapé – ah ça, question confort, on ne risquait pas de s'endormir devant la télé ! –, et je suis restée là, les yeux dans le vide. J'ai essayé de penser à quelque chose de gai, quelque chose qui me ferait voir l'avenir en rose, qui me redonnerait envie d'avancer. Voyons... Eh bien, dans deux mois, tu pourras ressortir le bikini et les lunettes. Ça m'a fait sourire. J'adore lézarder au soleil, le corps enduit de monoï. Je prends un véritable plaisir à m'épiler de haut en bas jusqu'à ce que j'aie une vraie peau de bébé. Et pas de sermons sur les méfaits du bronzage, s'il vous plaît ! Qu'est-ce que vous voulez ? C'est mon péché mignon. Chacun son truc.

Mais en attendant le retour des beaux jours, je pourrais toujours filer à la bibliothèque faire le plein. J'avais rapporté ma dernière fournée de bouquins, que j'avais étalés comme des petits pains sur la terrasse pour leur faire prendre l'air. Avec un peu de chance, ils devaient sentir le frais, à présent.

Avant d'aller bosser, j'ai décidé d'étrenner ma nouvelle cuisine. Ce qui impliquait un petit tour chez l'épicier. En fait de « petit tour », ça m'a finalement pris beaucoup plus de temps que prévu. Je m'arrêtais à tous les rayons pour acheter des articles auxquels je n'avais pas pensé et qui me paraissaient,

tout à coup, absolument indispensables. En rangeant mes provisions dans les placards, j'ai eu vraiment l'impression de prendre possession de ma nouvelle maison : j'étais chez moi. J'ai fait dorer deux côtes de porc que j'ai gardées au four, pendant que je passais une pomme de terre au micro-ondes et que je me réchauffais une boîte de petits pois.

Après avoir lavé la vaisselle, je me suis dit que j'avais juste le temps d'aller rendre visite à Calvin, à l'hôpital de Grainger, avant de filer prendre mon service Chez Merlotte.

Les jumeaux n'étaient pas encore arrivés pour prendre leur poste dans le hall – s'ils jouaient toujours les vigiles dans l'entrée, du moins. En revanche, Dawson montait fidèlement la garde devant la chambre de Calvin. Il m'a adressé un petit hochement de tête, mais m'a arrêtée d'un geste alors que j'étais encore à plusieurs mètres de lui. Mon cœur s'est mis à battre la chamade. Puis il a passé la tête par l'entrebâillement de la porte et, à mon grand soulagement, m'a invitée à entrer, me gratifiant même au passage d'une petite tape amicale sur l'épaule.

Assis dans un fauteuil, Calvin regardait la télé. En me voyant arriver, il a aussitôt éteint le poste. Il paraissait avoir repris du poil de la bête : ses cheveux étaient propres et bien coiffés, sa barbe impeccablement taillée, et il avait meilleure mine. Il avait bien encore un ou deux tuyaux dans le bras, mais, dans l'ensemble, il semblait redevenu lui-même. Il a même essayé de se lever pour m'accueillir.

— Ne vous avisez pas de faire une chose pareille ! me suis-je écriée, en tirant une chaise pour m'asseoir en face de lui. Alors, racontez-moi tout. Comment vous sentez-vous ?

— Mieux, m'a-t-il aussitôt répondu. Je suis heureux de vous revoir.

Même sa voix semblait plus forte.

— Vous avez refusé l'aide que Dawson est venu vous proposer, à ce qu'il paraît ? Dites-moi au moins qui a allumé cet incendie.

— C'est ça qui est bizarre, Calvin : je ne comprends pas pourquoi ce type a mis le feu chez moi. Sa famille est venue me voir et...

Je me suis interrompue brusquement. Calvin se remettait à peine de sa blessure. Lui aussi avait frôlé la mort : je n'aurais pas dû l'ennuyer avec mes histoires.

Mais il m'a encouragée à poursuivre.

— Dites-moi ce que vous avez sur le cœur, Sookie.

Ça a suffi à me convaincre, et j'ai fini par tout lui raconter : mes doutes sur les mobiles de mon pyromane, mon soulagement que les dégâts puissent être rapidement réparés, mon inquiétude au sujet des frictions entre Eric et Charles Twining... Je lui ai également parlé des découvertes de la police concernant les différentes localités où le mystérieux tireur embusqué avait aussi frappé.

— Enfin, l'essentiel, c'est que personne d'autre ne se soit fait tirer dessus.

J'essayais de conclure sur une note positive, après cette énumération de joyeusetés.

— On n'en sait rien.

— Comment ça ?

— Peut-être qu'il y a eu d'autres victimes mais qu'on ne le sait pas encore.

Ça m'a sidérée. Pourtant, c'était tout à fait vraisemblable.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je gamberge, vous savez. Je n'ai pas grand-chose d'autre à faire ici.

Il a accompagné cette déclaration d'un petit sourire triste.

— Je n'aime pas lire et je ne raffole pas de la télé, sauf pour le sport...

En effet, quand j'étais arrivée, il regardait la chaîne des sports.

— Qu'est-ce que vous faites de votre temps libre, alors, en temps normal ?

Simple curiosité de ma part, je l'avoue. Cela dit, il a paru content que je m'intéresse à lui.

— Je fais beaucoup d'heures à Norcross. Mais j'aime bien la chasse – quoique je préfère chasser les nuits de pleine lune...

Sous son apparence de panthère, s'entend. Ça pouvait se comprendre.

— J'aime aussi pêcher. Quand je suis dans mon petit bateau, le matin, juste après l'aube, avec ma ligne, je me sens en paix, libéré de mes soucis.

— Quoi d'autre encore ?

— J'aime bien cuisiner. L'été, on se fait une gamelle de crevettes, des foies, ou une pleine marmite de silures, et on mange dehors... Du poisson, du coleslaw, des beignets et de la pastèque bien fraîche...

J'en avais l'eau à la bouche.

— L'hiver, je travaille plutôt dans la maison. Ou je coupe du bois. Pour moi, bien sûr, mais aussi pour les gens du village qui ne peuvent pas le faire eux-mêmes. J'ai toujours de quoi m'occuper, comme qui dirait.

Déjà, Calvin Norris me devenait plus familier. Ce n'était plus vraiment un étranger, sans être toutefois un ami...

— Dites-moi comment se passe votre convalescence, ai-je enchaîné.

— J'ai encore cette cochonnerie de perf, a-t-il grommelé, en agitant le bras dans le creux duquel était plantée l'intraveineuse. À part ça, je vais beaucoup mieux. On se remet vite, nous autres, vous savez.

— Comment expliquez-vous la présence de Dawson aux collègues de la scierie qui viennent vous voir ?

Compositions florales, corbeilles de fruits, et même un chat en peluche : pas un centimètre carré de la moindre surface plane qui ne soit envahi par les cadeaux des visiteurs.

— Je leur dis juste que c'est mon cousin, qu'il est venu s'assurer qu'on ne me fatiguait pas trop avec les visites.

J'étais persuadée que personne n'avait osé vérifier ses dires auprès de Dawson...

— Il faut que j'aille travailler, lui ai-je brusquement annoncé, en apercevant l'horloge accrochée au mur.

J'avais du mal à m'en aller, bizarrement. Il faut dire que des petits moments d'intimité comme celui-là, je n'en avais pas beaucoup.

— Vous vous faites toujours du souci pour votre frère ? m'a-t-il tout à coup demandé.

— Oui.

— On garde un œil sur lui.

Je me suis demandé si la personne chargée de « garder un œil » sur Jason avait rapporté à Calvin que Crystal avait passé la nuit avec mon frère. A moins que Crystal ne l'ait fait elle-même. Auquel cas, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle prenait son job à cœur : difficile de surveiller Jason de plus près...

— Parfait. C'est le meilleur moyen de s'assurer qu'il n'est pas coupable.

Je me suis levée pour prendre congé.

— Soignez-vous bien, Calvin, lui ai-je recommandé avec la plus grande sincérité.

Il m'a tendu la joue. Je l'ai embrassé, mais de mauvaise grâce. Je n'aime pas qu'on me force la main.

Cependant, il songeait que j'avais les lèvres douces, que je sentais bon, et je n'ai pas pu m'empêcher de sourire en franchissant la porte. On a beau dire, se savoir admiré et désiré, il n'y a rien de tel pour vous remonter le moral !

De retour à Bon Temps, je me suis arrêtée à la bibliothèque avant d'aller bosser. C'est un affreux édifice en briques marron qui date des années trente. Et il fait son âge, vous pouvez me croire ! Les bibliothécaires se plaignent régulièrement en haut lieu de la vétusté du bâtiment, du chauffage, de la climatisation et de l'installation électrique qui laissent à désirer. En outre, le parking est dans un état déplorable, et le bâtiment voisin, une ancienne clinique qui a ouvert ses portes en 1918, arbore maintenant des fenêtres aveugles : très accueillant, comme spectacle. Quant à l'aire de stationnement de ladite clinique, la nature y a tellement pris ses aises que c'est quasiment la jungle en pleine ville.

Je m'étais donné dix minutes pour échanger mes livres. Huit minutes plus tard, j'étais dehors. Le parking était pratiquement vide, à cette heure-ci. Pas étonnant : les gens étaient tous en train de faire leurs courses au supermarché pour le repas du soir, quand ils n'étaient pas déjà rentrés chez eux.

Le jour commençait à baisser. Je ne pensais à rien de particulier. C'est ce qui m'a sauvé la vie. En un éclair, j'ai perçu, analysé, catalogué l'intense excitation qui me parvenait d'un autre cerveau, à proximité, et je me suis aussitôt jetée à terre.

Pur instinct de conservation, j'imagine. Une fraction de seconde plus tard, j'ai entendu un bruit assourdissant et senti une violente secousse à l'épaule, puis une douleur fulgurante. Tout s'est passé si vite que lorsque j'ai voulu reconstituer la scène, par la suite, je me suis trouvée absolument incapable de rétablir l'ordre chronologique des événements.

J'ai entendu un cri derrière moi, puis un autre. Sans savoir comment, je me suis retrouvée à genoux devant ma portière, mon tee-shirt blanc tout maculé de sang.

Encore une chance que je n'aie pas mis mon beau manteau tout neuf !

Bizarrement, c'est la première chose qui me soit venue à l'esprit, à ce moment-là.

Le cri provenait de la gorge de Portia Bellefleur. Semblant quelque peu déroger à sa réserve habituelle, Portia a traversé le parking comme une flèche pour venir s'accroupir à mes côtés. Elle jetait des regards tout autour d'elle, comme si elle cherchait d'où venait le danger.

— Ne... ne bougez surtout pas, Sookie, m'a-t-elle ordonné.

Comme si je m'apprêtais à courir le marathon ! J'étais encore à genoux, mais je reconnais que la perspective d'aller embrasser le bitume ne m'aurait pas déplu, le tout agrémenté d'un petit plongeon dans le néant, histoire d'anesthésier la douleur... Du sang dégoulinait le long de mon bras blessé.

— Ô mon Dieu ! Ô mon Dieu ! On vous a tiré dessus, Sookie, s'est exclamée Portia, affolée.

— Prenez les livres. S'ils sont tachés, on m'obligera à les payer.

Mais Portia ne m'écoutait pas. Elle parlait dans son portable. Les gens ont la manie d'utiliser leur portable au plus mauvais moment ! Et ils font ça n'importe où : à la bibliothèque, et même chez le médecin. Bla-bla-bla bla-bla-bla. Comme si ça ne pouvait pas attendre cinq minutes. Bon sang !

Il a donc bien fallu que je dépose les livres par terre toute seule.

J'ai réussi à passer de la station assise, le dos calé contre la Malibu. Puis il y a eu un trou noir, et je me suis retrouvée étendue sur le bitume, devant la bibliothèque, apparemment sur

le côté puisque je regardais une grosse tache d'huile sur le parking.

J'ai eu le temps de me dire : « Ce n'est quand même pas difficile d'entretenir sa bagnole ! », avant de sombrer de nouveau dans le néant.

— Réveille-toi !

Je n'étais plus sur le parking, mais dans un lit. J'ai cru que ma maison était de nouveau en feu et que Claudine essayait de me tirer du lit. Mais la voix était trop grave pour appartenir à Claudine. On aurait dit celle de...

— Jason ?

J'ai voulu ouvrir les yeux, mais je suis tout juste parvenue à jeter un coup d'œil entre mes paupières entrouvertes. J'étais dans une pièce bleue plongée dans la pénombre. J'avais tellement mal que j'en aurais hurlé.

— Tu t'es fait tirer dessus, m'a annoncé mon frère. Tu t'es fait tirer dessus alors que j'étais Chez Merlotte, à t'attendre.

— On dirait que... tu es content, ai-je ânonné, la bouche pâteuse.

J'avais les lèvres étrangement engourdies, comme après l'anesthésie, chez le dentiste. C'est alors que j'ai compris : j'étais à l'hôpital.

— On peut pas me faire porter le chapeau ! J'étais avec des gens tout le temps ! Hoyt était avec moi, dans mon pick-up, du boulot jusqu'au bar ! Sa bagnole est en réparation. J'ai un alibi en béton !

— Oh, génial ! Ravie d'avoir failli me faire descendre, alors. Si ça peut te rendre service...

— Ouais... euh... Hé ! Je suis désolé pour toi, OK ? Enfin, au moins, c'est pas grave.

— Ah, non ?

— Non. La balle t'a juste éraflé l'épaule. Ça aurait pu être bien pire. Si tu as trop mal, tu n'as qu'à appuyer sur ce bouton, là : ça augmente la dose de calmants. Tu peux te shooter toute seule. Cool, hein ? Écoute, faut que je te dise : Andy attend dehors.

J'ai réfléchi à ce que ça signifiait. Et j'en ai finalement déduit qu'Andy était en service commandé.

— Bon, fais-le entrer.

J'ai prudemment étendu l'index pour appuyer sur le bouton miracle et j'ai cligné des paupières. Mais ça a dû être un peu plus long qu'un battement de cils, parce que, quand j'ai rouvert les yeux, Jason était parti, et Andy assis à sa place. Un petit calepin dans la main gauche et un stylo dans la main droite, il patientait gentiment. Voyons... j'avais un truc à lui dire... Ah, oui ! Ça me revenait.

— Remercie Portia pour moi, ai-je murmuré.

— Je n'y manquerai pas. Elle a été un peu secouée. C'est la première fois qu'elle assiste à quelque chose d'aussi violent. Elle a pensé que tu allais y rester.

Qu'est-ce que vous vouliez répondre à ça ? « Désolée de l'avoir traumatisée » ? J'ai attendu qu'il se décide à me demander ce qu'il voulait savoir. J'ai vu ses lèvres remuer. J'imagine que j'ai dû lui répondre.

— Donc, tu t'es baissée au dernier moment ?

— J'ai cru entendre quelque chose...

C'était la plus stricte vérité. À cette nuance près que je ne l'avais pas « entendu » au sens propre du terme... Andy savait pertinemment ce que je voulais dire, de toute façon : il était au courant de mon don et il était l'un des rares à y croire. Son regard a plongé dans le mien. Il a écarquillé les yeux.

Nouveau black-out...

Drôlement efficace, le calmant que m'avait refilé le toubib des urgences. Au fait, dans quel hôpital étais-je ? Celui de Clarice était plus près de la bibliothèque, mais celui de Grainger avait un meilleur service de réanimation. Si j'étais à Grainger, dommage que je ne me sois pas pris une balle sur le parking quand j'étais allée voir Calvin : j'aurais pu économiser le trajet jusqu'à Bon Temps. Ça m'aurait fait gagner du temps et quelques litres de carburant.

— Sookie.

La voix était douce et familière, froide et sombre comme l'eau d'une rivière par une nuit sans lune.

— Bill, ai-je soufflé, heureuse et rassurée à la fois. Ne t'en va pas.

— Je reste là.

Et il était toujours assis à côté de moi, sur une chaise, en train de lire, quand je me suis réveillée, à 3 heures du matin. Je sentais les esprits endormis tout autour de moi, dans les autres chambres. Mais celui de l'homme à mon chevet était merveilleusement vide. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience d'une chose : la personne qui m'avait tiré dessus n'était pas un vampire – hypothèse qui aurait pu se défendre, puisque toutes les agressions précédentes avaient eu lieu au crépuscule ou à la nuit tombée. J'avais « entendu » l'activité du cerveau de mon agresseur juste avant le tir. C'était probablement ce qui m'avait sauvé la vie, d'ailleurs.

Bill a levé les yeux à la seconde où j'ai bougé.

— Comment te sens-tu ?

J'ai appuyé sur le mécanisme qui relevait la tête de lit, tout en tentant d'estimer objectivement les dégâts.

— C'est l'enfer : le truc contre la douleur n'agit plus, j'ai l'impression d'avoir la bouche pleine de vase et j'ai une horrible envie de faire pipi.

— Je peux t'aider à régler ce dernier problème.

Avant que j'aie eu le temps de protester, il avait déjà poussé la perche de la perfusion pour me tendre la main. Je me suis levée prudemment – il s'agissait de vérifier que mes jambes me portaient encore.

— Je ne te laisserai pas tomber, m'a assuré Bill.

— Je sais.

Ça m'a pris des heures pour atteindre le cabinet de toilette. Après m'avoir assise sur le siège, Bill est ressorti, en laissant la porte légèrement entrouverte, et il a fait le planton dehors. Il m'a ensuite remise au lit avec autant de dextérité et de délicatesse que s'il avait fait ça toute sa vie. Il avait déjà retapé le lit et les oreillers. Mon épaule continuait à me torturer, et j'ai appuyé sur le bouton du tranquillisant. J'avais la bouche sèche et j'ai demandé à Bill s'il y avait de l'eau dans le pichet en plastique sur la table. Pour toute réponse, il a actionné la

sonnette à mon chevet. Une petite voix s'est élevée de l'interphone.

— Mlle Stackhouse a soif.

— J'arrive, a aussitôt dit la petite voix.

L'infirmière s'est encadrée dans la porte à peine une minute plus tard. La présence de Bill n'était probablement pas sans rapport avec cette diligence inespérée. Les gens avaient peut-être accepté les vampires, en théorie, mais ils ne les aimaient pas pour autant. Nombre d'entre eux se tenaient sur leurs gardes dès qu'il y avait un vampire alentour – sage précaution, à mon avis.

— Où sommes-nous ? ai-je murmuré.

— Grainger, m'a annoncé Bill. Ce n'est pas le même hôpital que la dernière fois.

La dernière fois que Bill avait joué les garde-malade pour moi, j'étais à l'hôpital de Clarice.

— Tu peux même aller rendre visite à Calvin, au fond du couloir.

— A supposer que j'en aie envie.

Il s'est assis sur le lit. Quelque chose dans l'atmosphère les circonstances peu ordinaires qui nous rapprochaient, la nuit... – m'incitait aux confidences. À moins que ce ne soit un effet secondaire des médicaments.

— Je n'avais jamais mis les pieds à l'hôpital, avant de te connaître...

— C'est un reproche ?

— Ça m'arrive de t'en vouloir, oui, ai-je admis en regardant son visage scintiller dans la pénombre.

— Quand je t'ai vue pour la première fois, Chez Merlotte, je ne savais pas trop quoi penser de toi, m'a-t-il avoué à son tour. Tu étais si jolie, si fraîche, si pleine de vie... Et je voyais bien qu'il y avait quelque chose de différent chez toi. Tu m'intriguais.

— Tu veux parler de cette maudite infirmité ?

— De ce don précieux, plutôt...

Il a posé la main sur mon front.

— Pas de fièvre, a-t-il diagnostiqué, avant de se redresser brusquement. Tu as couché avec Eric pendant qu'il était chez toi.

— Pourquoi me le demander puisque tu le sais ?

— Je ne te demande rien. Je l'ai su dès que je vous ai vus ensemble. J'ai senti son odeur sur toi. J'ai senti ce que tu éprouvais pour lui. Nous avons mélangé nos sangs, Sookie...

Il a poursuivi d'un ton détaché :

— Je sais qu'il n'est pas facile de résister à Eric. Il est aussi vibrant que toi. Vous partagez ce même appétit de vivre. Mais je suis sûr que tu sais déjà tout ça...

Il a marqué une pause, comme s'il cherchait les mots adéquats pour formuler ce qu'il voulait dire.

— Et tu serais heureux si je ne devais plus jamais faire l'amour avec personne d'autre jusqu'à la fin de mes jours, ai-je dit, exprimant ses pensées avec mes propres mots.

— Oui. Quels sont tes sentiments pour moi, Sookie ?

— Les mêmes. Oh ! Mais attends un peu ! Toi, tu as couché avec quelqu'un d'autre avant même qu'on ait rompu.

Il a détourné les yeux. La ligne ferme de sa mâchoire s'est découpée dans l'ombre, rude et crispée.

— D'accord, de l'eau a coulé sous les ponts depuis, ai-je admis. Oui, c'est vrai, ça me fait du mal de penser à toi avec Shela, ou avec qui que ce soit d'autre. Mais je sais qu'il faut que je surmonte ça.

— T'est-il impossible d'envisager l'avenir avec moi ?

J'ai repensé aux événements qui m'avaient éloignée de Bill : son aventure avec Loréna – mais c'était elle qui l'avait vampirisé et il avait été obligé de lui obéir. J'en avais eu confirmation par la suite, auprès de tous les vampires auxquels j'avais parlé de la relation qui unissait Bill et sa « marraine ». Et puis, il y avait eu sa tentative de viol sur moi dans le coffre de la Lincoln – mais il était affamé, il avait été torturé et il ne savait pas ce qu'il faisait. La preuve en était qu'il avait immédiatement cessé, dès qu'il avait repris ses esprits...

J'ai repensé au bonheur que j'avais connu à ses côtés, quand j'avais la certitude d'être aimée de lui. Jamais je ne m'étais sentie plus en sécurité qu'avec lui. Quelle erreur ! Jamais je n'avais été aussi en danger que depuis que je le connaissais. Sans compter qu'il s'était tellement laissé absorber par son travail pour la reine de Louisiane que j'étais bientôt

passée au second plan. De tous les vampires qui avaient un jour franchi la porte de Chez Merlotte, il avait fallu que je tombe sur le seul accro au boulot !

— Je ne sais pas si ça pourra un jour redevenu comme avant entre nous, ai-je fini par lui répondre. Peut-être, quand j'aurai réussi à digérer tout ça... Mais je suis contente que tu sois là ce soir. Et j'aimerais bien que tu viennes près de moi un moment... si tu veux.

Je me suis poussée jusqu'au bord du lit, prudemment, pour ne pas réveiller la douleur dans mon épaule. Bill s'est allongé derrière moi et m'a doucement enlacée. Je me sentais désormais parfaitement protégée, enveloppée de tendresse et d'attention.

— Je suis... si heureuse que... tu sois là, ai-je bredouillé, à moitié endormie.

Le médicament recommençait à faire effet. Avant de sombrer une fois de plus dans le sommeil, je me suis rappelé ma résolution du Nouvel An : ne plus me faire tabasser.

Nota bene : ajouter « et ne plus se faire tirer dessus non plus ».

On m'a laissée sortir le lendemain matin. Quand je suis arrivée à la caisse, l'employée, qui portait un badge au nom de Mme Beeson, m'a annoncé :

— C'est déjà réglé.

— Par qui ?

— La personne tient à garder l'anonymat, m'a répondu Mme Beeson avec, sur son visage rond, une expression de détermination hautaine qui semblait dire : « À cheval donné, on ne regarde point la bouche. »

Mais ça me mettait mal à l'aise. Très mal à l'aise. J'avais désormais assez d'argent sur mon compte pour m'acquitter de mes frais d'hospitalisation, sans avoir besoin de négocier un échéancier avec règlements mensuels. Et puis, tout se paie, et il y avait certaines personnes à qui je ne voulais rien devoir.

J'aurais peut-être dû rester plus longtemps pour tenter de convaincre Mme Beeson, mais je n'en avais pas le courage. Je voulais prendre un bain ou, au moins, une douche, quelque chose de plus approfondi, en tout cas, que la petite toilette de chat que j'avais faite – très lentement et en prenant mille

précautions – au réveil ; je voulais manger de la vraie nourriture, et pas un repas insipide d'hôpital ; je voulais jouir d'un peu d'intimité et de paix... Bref, je voulais rentrer chez moi – ou dans ce qui, pour l'heure, me tenait lieu de domicile. Alors, je suis remontée dans mon fauteuil roulant et j'ai laissé l'aide-soignante me conduire jusqu'à la sortie. Ce n'est qu'en arrivant dehors que j'ai pris conscience du problème : je n'avais pas de moyen de transport. Ma voiture était restée garée devant la bibliothèque – encore aurait-il fallu que je puisse conduire, d'ailleurs, ce que je n'étais pas censée faire pendant deux ou trois jours.

À l'instant précis où je me tournais vers l'aide-soignante pour lui dire de me ramener à l'intérieur – j'irais rendre visite à Calvin, et peut-être que Dawson pourrait me raccompagner –, une rutilante Chevrolet Impala rouge s'est arrêtée au pied des marches de l'entrée. Le frère de Claudine, Claude, s'est penché pour ouvrir la portière côté passager. J'en suis restée bouche bée.

— Eh bien ? a-t-il lancé avec impatience. Vous montez, oui ou non ?

— Hou la ! a lâché l'aide-soignante. Hou la la !

J'ai bien cru que les boutons de sa blouse allaient éclater : sa poitrine se soulevait façon soufflet de forge. Elle semblait à deux doigts de la crise d'apoplexie.

Je n'avais rencontré le frère de Claudine qu'une seule fois, et j'avais oublié l'effet qu'il produisait. Ce type était d'une beauté à couper le souffle. Sa seule présence vous branchait instantanément sur cent mille volts. Essayer de se détendre à côté de Claude, c'était comme vouloir la jouer décontractée, style vieux potes de régiment, avec Brad Pitt. Vous voyez ce que je veux dire ?

Claude avait longtemps été strip-teaseur au Hooligans, un club de Monroe, pour les soirées réservées aux dames. Mais récemment, il avait pris la tête de la boîte et s'était également lancé dans une carrière de mannequin pour photos et défilés de mode. Les offres de travail dans ce domaine étant plutôt rares en Louisiane du Nord, Claude – d'après Claudine, du moins – avait décidé de se présenter au concours de Monsieur

Romantique, organisé par un congrès de fervents lecteurs de littérature sentimentale (ferventes lectrices, plutôt, soyons honnêtes). Il avait même eu recours à la chirurgie esthétique pour faire arrondir ses oreilles pointues. Le candidat qui remporterait le premier prix poserait pour la couverture d'une prochaine parution. Je n'avais aucune expérience en la matière, mais j'avais des yeux pour voir et j'étais bien sûre que Claude battrait ses adversaires à plates coutures.

Claudine m'avait également appris que Claude venait de rompre avec son petit copain et qu'il était donc libre. Eh oui, libre, ce mètre quatre-vingts de pure beauté virile, avec sa crinière d'un noir de jais, ses élégants muscles déliés, sa paire d'yeux de velours, sa mâchoire carrée et sa bouche sensuelle aux lèvres pleines...

J'ai dû me passer de l'assistance de l'aide-soignante, trop occupée à faire « hou la la » en sourdine, pour m'extraire du fauteuil roulant et me glisser dans la voiture.

— Merci, ai-je lancé à Claude, en m'efforçant de ne rien laisser paraître de ma stupéfaction (le mot est faible : j'hallucinai complètement).

— Claudine n'a pas pu se libérer, m'a-t-il expliqué. Alors, elle m'a appelé. Elle m'a même réveillé pour que je vienne vous servir de chauffeur.

Il avait l'air carrément ulcéré.

— Je vous suis très reconnaissante d'avoir bien voulu faire le déplacement, ai-je déclaré, après avoir rejeté une bonne dizaine de réponses tout aussi protocolaires.

Bien que je ne l'aie jamais vu dans le secteur – et je crois vous avoir bien fait comprendre qu'il était difficile de le rater –, Claude ne m'a demandé aucune indication pour se rendre à Bon Temps. Bizarre...

— Comment va votre épaule ? m'a-t-il soudain demandé, comme s'il venait brusquement de se rappeler que c'était la question qui s'imposait.

— Mieux. Mais j'ai quand même une ordonnance pour des calmants à aller chercher chez le pharmacien.

— J'imagine que vous avez aussi besoin que je vous y conduise ?

— Hum... Eh bien, ce serait très gentil. D'autant que je ne suis pas censée prendre le volant avant deux ou trois jours.

Arrivé à Bon Temps, Claude a trouvé une place juste devant la pharmacie locale. J'ai réussi à m'extraire de la voiture et à aller chercher mes médicaments toute seule – je n'avais pas le choix, puisqu'il n'avait pas proposé de le faire pour moi. Le pharmacien était déjà au courant de ce qui m'était arrivé, bien sûr, et s'est lamenté à haute voix sur le déclin de la société.

Pendant qu'il s'occupait de mes comprimés, j'ai fantasmé sur la possibilité que Claude soit bisexuel – ne serait-ce qu'un tout petit peu... Toutes les femmes qui entraient dans la pharmacie avaient le même regard rêveur, la même expression béate sur le visage. Forcément, elles n'avaient pas eu l'honneur et l'avantage de bénéficier de la brillante conversation de Claude et n'avaient donc pas eu le privilège d'apprécier son charmant caractère, caractère dont il s'est empressé de me donner un petit aperçu en m'accueillant avec un « Eh bien, vous y avez mis le temps ! » quand je suis revenue à la voiture.

— Oui, Monsieur Premier Prix d'Amabilité, ai-je rétorqué, mordante. Mais je ferai de mon mieux pour aller plus vite, la prochaine fois. On se demande pourquoi je lambine à ce point, avec une épaule en vrac, n'est-ce pas ? Toutes mes excuses.

Du coin de l'œil, j'ai vu mon voisin s'empourprer.

— Désolé, a-t-il maugréé. J'ai peut-être été un peu brusque. On me trouve parfois bourru.

— Non ! Vraiment ?

— Oui, a-t-il insisté, avant de se rendre compte que je plaisantais.

Il m'a lancé ce que j'aurais appelé un « sale regard », si ses yeux n'avaient été à tomber.

— Écoutez, j'ai un service à vous demander, a-t-il repris.

— Tel que vous êtes parti, là, vous avez de bonnes chances de l'obtenir : vous avez si bien su m'attendrir...

— Vous voulez bien arrêter ça ? Je sais que je... je...

— «... ne suis pas poli ? Courtois ? Galant ? Que je n'ai pas le moindre savoir-vivre ? Que je m'y prends comme un manche ? »

— Sookie ! s'est-il exclamé. Taisez-vous !

Et pendant ce temps-là, je me disais : «Vivement qu'on en finisse, que je puisse enfin prendre un de ces satanés calmants ! »

— Oui, Claude ? lui ai-je donc répondu d'une voix parfaitement calme et posée.

— Les gens qui organisent le concours de Monsieur Romantique veulent voir mon book. Je vais aller au studio de Ruston me faire faire des photos un peu glamour, mais je crois que ce serait bien que j'aie une série de photos comme celles qu'on voit sur la couverture des bouquins que Claudine lit tout le temps. D'après elle, il vaudrait mieux que je pose avec une blonde, puisque je suis brun. Alors, j'ai pensé à vous.

Je crois bien que si Claude m'avait proposé de lui faire un bébé, j'aurais été à peine plus étonnée. Bien que Claude soit l'homme le plus rustre que j'aie jamais rencontré, comme Claudine avait quand même pris l'habitude de me sauver la vie, je me sentais un peu obligée d'accepter.

— Est-ce que j'aurai besoin d'une tenue particulière ?

— Oui, mais le photographe fait du théâtre amateur et il a l'habitude de louer des costumes. Il m'a dit qu'il devrait trouver ce qu'il faut. Vous faites quelle taille ?

— Un petit trente-huit.

Bon, d'accord, un bon trente-huit.

— Bon. Alors, vous seriez libre quand ?

— Il faut d'abord que ma blessure guérisse. Ça ferait désordre, un bandage, sur les photos.

— Vous m'appellerez, alors ?

— Oui.

— Vous n'oublierez pas ?

— Non. Je brûle déjà d'y être.

À vrai dire, j'avais surtout hâte de me retrouver seule, avec une canette de Coca light pour avaler mon calmant. Peut-être que je pourrais m'accorder une petite sieste avant de prendre la douche qui figurait aussi sur ma liste...

— J'ai déjà vu la cuisinière de Chez Merlotte, a déclaré Claude de but en blanc.

Maintenant que les vannes étaient ouvertes, on ne l'arrêtait plus.

— Sweetie ?
— C'est le nom qu'elle se donne, maintenant ? Elle bossait au Foxy avant.
— Comme strip-teaseuse ?
— Oui. Enfin, jusqu'à l'accident.
— L'accident ?
— Oui. Elle s'est retrouvée avec de sacrées cicatrices. Du coup, elle a décidé de laisser tomber. Elle prétendait que ça demanderait de trop longues séances de maquillage pour cacher tout ça. En plus, elle commençait à atteindre la date de péremp... euh... à approcher la limite d'âge pour ce genre de job.
— La pauvre !

J'ai essayé d'imaginer Sweetie en train de parader sur une estrade avec talons aiguilles, plumes, paillettes et tout le tralala... Plutôt perturbant.

Nous nous sommes bientôt garés devant mon nouveau logis. J'ai constaté avec plaisir qu'on avait ramené ma voiture de la bibliothèque. La porte de l'appartement voisin s'est ouverte, et Halleigh Robinson est sortie de chez elle, mes clés à la main. Je portais toujours le pantalon noir réglementaire de Chez Merlotte, puisque je me rendais à mon travail quand on m'avait tiré dessus, mais mon tee-shirt blanc étant bon à mettre à la poubelle, on m'avait donné un sweat-shirt que quelqu'un avait oublié à l'hôpital. Il était immense, et je flottais dedans. Mais ce n'était pas pour ça que Halleigh restait plantée sur le pas de sa porte, la bouche grande ouverte. Claude était, cette fois, descendu de voiture pour m'aider et, en voyant cette splendeur incarnée se déplier, la jeune institutrice s'était pétrifiée sur place.

Claude a glissé son bras autour de ma taille, puis il a penché la tête pour me regarder avec une expression de feinte adoration et m'a fait un discret clin d'œil complice.

Pour la première fois, je découvrais, non sans surprise, que Claude pouvait avoir de l'humour. J'étais ravie de constater qu'il n'était pas que désagréable.

— Merci de m'avoir apporté mes clés, ai-je lancé à ma voisine qui, à ces mots, s'est brusquement souvenue qu'elle avait des jambes et qu'elle savait s'en servir.

— Hum... hum... de rien... a-t-elle bafouillé en tendant les clés devant elle, aux alentours de mes mains.

J'ai presque dû les lui arracher, avant de faire les présentations d'usage.

— Halleigh, mon ami Claude, ai-je annoncé avec un sourire entendu.

Claude lui a adressé un vague coup d'œil distrait, comme s'il avait du mal à détacher ses yeux des miens. Ô Seigneur !

— Enchanté, Halleigh, a-t-il tout de même dit de sa plus belle voix de baryton.

— Vous... vous avez de la chance que... quelqu'un ait pu vous ramener de l'hôpital, a bredouillé Halleigh, toujours en transe. C'est très aimable à vous... euh... Claude.

— Je ferais n'importe quoi pour Sookie, a affirmé mon chauffeur.

— Ah, oui ? Comme c'est... gentil !

Halleigh a tout de même fini par se reprendre un peu.

— Andy a ramené votre voiture ici, Sookie, et il m'a demandé de vous donner vos clés. Vous avez eu de la chance de me trouver. Je suis juste passée déjeuner en vitesse. Je... hum... dois y aller...

Elle a gratifié Claude d'une ultime revue de détail, le déshabillant presque du regard, avant de monter dans sa petite Mazda pour retourner enseigner à l'école primaire.

J'ai maladroitement ouvert la porte de l'appartement.

— Jusqu'à la fin des travaux, c'est ici que je vais habiter, ai-je expliqué à Claude, un peu gênée d'introduire quelqu'un dans cet environnement impersonnel et trop aseptisé à mon goût. Je venais juste d'emménager, le jour où je me suis fait tirer dessus. Eh bien, c'est-à-dire hier, ai-je brusquement réalisé avec stupeur.

Halleigh avait à peine tourné le coin de la rue que Claude avait abandonné son admiration de façade. Aussi est-ce avec un coup d'œil presque condescendant qu'il m'a dit :

— Vous n'avez vraiment pas de veine.

— Pour certaines choses, c'est vrai.

Mais je pensais à l'aide dont j'avais bénéficié et à tous les témoignages d'amitié que j'avais reçus. Et puis, j'ai songé aussi

au bonheur tout simple que j'avais éprouvé à dormir dans les bras de Bill, la nuit précédente.

— J'ai pourtant eu de la chance dans mon malheur, comme on dit, ai-je ajouté.

Cela tenait davantage de la réflexion personnelle que de la conversation à proprement parler. De toute façon, je pouvais bien philosopher autant que je voulais, Claude s'en fichait éperdument.

Après l'avoir de nouveau remercié et lui avoir demandé d'embrasser Claudine pour moi, je lui ai, une fois de plus, juré de l'appeler quand je serais remise de ma blessure, pour la séance photos.

Les élancements dans mon épaule se faisaient de plus en plus douloureux, et dès son départ, je me suis précipitée dans la cuisine pour avaler un comprimé. J'avais profité de mon passage à la bibliothèque pour appeler la compagnie de téléphone, et j'ai été agréablement surprise d'obtenir une tonalité en décrochant mon combiné. J'ai appelé Jason sur son portable pour lui dire que j'étais sortie de l'hôpital, mais je suis tombée sur son répondeur. Après avoir laissé un message, j'ai passé un coup de fil au bar pour dire à Sam que je viendrais travailler le lendemain. J'avais déjà perdu deux jours de salaire et de pourboires. Avec les dépenses des travaux qui se profilaient, ce n'était pas le moment de tirer au flanc.

Je me suis ensuite allongée sur mon lit et j'ai fait une bonne sieste.

Quand je me suis réveillée, le ciel s'était assombri, et le temps était à la pluie. Le petit érable sur le trottoir d'en face, de l'autre côté de la rue, se faisait chahuter par un vent d'une violence alarmante. J'ai repensé au toit de la cuisine que ma grand-mère affectionnait tant et au crépitement que faisaient les gouttes en s'écrasant sur la tôle ondulée. La nature se faisait assurément plus discrète en ville.

J'étais en train de regarder la maison voisine par la fenêtre de ma chambre, en me demandant qui pouvait bien l'habiter, quand on a frappé à la porte. Arlène avait du mal à reprendre son souffle, après avoir couru sous la pluie. Elle avait un sac de

chez McDo à la main. En sentant l'odeur qui s'en dégagait, mon estomac s'est réveillé avec un grognement sonore.

— Je n'ai pas eu le temps de te préparer un truc, m'a-t-elle dit, comme je m'écartais pour la laisser passer. Mais je me suis rappelé que tu aimais manger un double hamburger au bacon, quand tu n'avais pas le moral, et je me suis dit que tu ne devais pas être vraiment au top aujourd'hui.

— Et tu ne t'es pas trompée, lui ai-je répondu, tout en constatant, à ma grande surprise, que je me sentais nettement mieux.

Je suis allée dans la cuisine chercher une assiette. Arlène me suivait comme un petit chien, en jetant des regards curieux tout autour d'elle.

— Dis donc, c'est drôlement chouette chez toi ! s'est-elle exclamée.

S'il me semblait plutôt impersonnel, mon nouvel appartement, avec son côté bien rangé et fonctionnel, devait lui paraître un vrai paradis, comparé à son mobile home surchargé.

— Alors, comment tu te sens ? m'a-t-elle demandé.

J'ai eu beau faire, je n'ai pas pu m'empêcher de capter ses pensées. Elle se disait que, de tous les gens qu'elle connaissait, personne n'avait l'art d'attirer les ennuis comme moi.

— Tu as dû avoir une peur bleue.

— J'étais morte de trouille, tu veux dire !

Et je ne plaisantais pas. Rien qu'au ton de ma voix, ça se sentait.

— On ne parle que de ça en ville, m'a-t-elle annoncé avec son tact légendaire.

Exactement ce que je rêvais d'entendre : que j'étais devenue le sujet de conversation favori de tout Bon Temps !

— Hé ! Tu te souviens du fameux Dennis Pettibone ?

— L'expert de la police ? Oui, bien sûr.

— J'ai rendez-vous avec lui demain.

— Bien joué, Arlène ! Qu'est-ce que vous allez faire ?

— On emmène les gosses à la piste de rollers de Grainger. Il a une fille, Kathy. Elle a treize ans.

— Eh bien, ça devrait être sympa.

— Il est de surveillance, ce soir, a-t-elle ajouté en prenant un air important.

— Et qu'est-ce qu'il surveille, au juste ?

— Ils avaient besoin de tous les officiers de police disponibles. Ils ont décidé de mettre plusieurs parkings sous surveillance pour essayer de prendre le mystérieux tireur la main dans le sac.

Le plan des flics me semblait avoir un léger défaut.

— Et si c'est lui qui les voit en premier ?

— C'est des pros, Sookie. Ils sont entraînés. Ils savent ce qu'ils font.

Je l'ai trouvée bien hautaine, tout à coup. À croire que je l'avais vexée.

— Hé ! Cool, je suis juste inquiète pour lui.

De toute façon, à moins que les flics en question ne soient des changelings, ils n'avaient rien à craindre. Évidemment, le gros hic, dans cette brillante théorie, c'était que je m'étais fait tirer dessus et que, jusqu'à preuve du contraire, je n'étais pas un changeling.

— T'as une glace ?

J'ai jeté un regard circulaire.

— Je crois que la seule, c'est la grande dans la salle de bains.

Ça fait bizarre de ne pas pouvoir localiser un truc du premier coup, sous son propre toit. Pendant qu'Arlène arrangeait sa choucroute de cheveux flamboyants, j'ai transféré le hamburger du sachet dans mon assiette, en espérant pouvoir le manger pendant qu'il était encore à peu près chaud.

— Sam ne peut toujours pas conduire, alors il ne peut pas venir te voir. Mais il pense à toi, m'a crié Arlène, toujours en train de se coiffer dans la salle de bains. Tu crois que tu seras en état de bosser demain ?

— J'y compte bien.

— Tant mieux. Je suis censée être de repos. Comme sa petite-fille est à l'hosto avec une pneumonie, Charlise est partie, et on peut jamais être sûr que Holly va se pointer quand elle est de service. Y a bien la nouvelle, Jada – elle est mieux que Danielle, de toute façon.

— Tu trouves ?

— Et comment ! s'est exclamée Arlène avec un petit renflement méprisant. Je sais pas si tu as remarqué, mais on dirait que Danielle en a plus rien à faire, du boulot. Les gens ont beau réclamer leurs consos, brailler tout ce qu'ils veulent, ça lui passe au-dessus de la tête. Elle reste plantée là, à bavasser avec son Jules pendant qu'ils s'égosillent pour rien.

Ce n'était pas vraiment faux. Depuis qu'elle s'était mise à fréquenter régulièrement ce type d'Arcadia,

Danielle se montrait nettement moins consciencieuse dans son travail.

— Tu crois qu'elle va arrêter ?

Et voilà, c'était reparti. Arlène avait dit qu'elle était pressée, mais ça ne l'a pas empêchée de poursuivre sur le sujet pendant cinq bonnes minutes. Elle m'avait ordonné de manger pendant que c'était encore chaud. C'était donc elle qui faisait la plupart des frais de la conversation, pendant que je mâchais et que j'avalais bouchée sur bouchée. Bon, la discussion n'avait rien de très spirituel et ne brillait pas par son originalité, mais on a passé un bon moment. C'était l'essentiel.

Andy Bellefleur est arrivé au moment où Arlène montait dans sa voiture.

— Merci d'avoir confié mes clés à Halleigh et d'avoir conduit ma voiture jusqu'ici, lui ai-je dit, avec une sincère gratitude.

Andy avait ses bons côtés, après tout.

— Elle a dit que le type qui t'avait ramenée chez toi était vraiment... euh... intéressant...

Andy essayait de me tirer les vers du nez. Ça m'a fait sourire. Je ne savais pas ce que Halleigh lui avait raconté, mais ça avait manifestement excité sa curiosité – peut-être même sa jalousie.

— On peut dire ça comme ça.

Il a attendu que je développe. Mais en voyant que j'en faisais rien, il est passé aux choses sérieuses.

— Je suis venu voir si tu te rappelais de nouveaux trucs à propos de la fusillade d'hier.

— Andy, je ne savais rien hier. J'en sais encore moins aujourd'hui.

— Pourtant, tu t'es baissée.

— Oh, Andy ! ai-je grommelé, exaspérée. Comme si tu avais besoin de demander pourquoi !

Andy savait pertinemment ce qu'il en était. Le rouge lui est monté aux joues, au front et a même gagné les oreilles et le cou – pas beau à voir.

— On peut parler librement, tu sais, lui ai-je fait remarquer. Il n'y a que nous deux ici, et les murs sont si épais que je n'entends même pas Halleigh se déplacer chez elle.

— Est-ce qu'il y en a d'autres ? a-t-il soudain chuchoté d'un ton pressant, le regard fiévreux. Il y en a d'autres, Sookie ?

Je comprenais très bien où il voulait en venir. Il ne l'aurait jamais exprimé à haute voix, mais il brûlait de savoir s'il existait d'autres créatures bizarres sur cette terre, en dehors des vampires et des télépathes.

— Des tas d'autres, Andy, lui ai-je répondu d'une voix parfaitement égale. Un vrai monde parallèle.

Son regard a rencontré le mien. Je venais de confirmer ses soupçons, et il était dévoré de curiosité. Il était à deux doigts de m'interroger sur tous ces gens qui s'étaient fait tirer dessus, mais au dernier moment, il a reculé.

— Tu n'as rien vu, rien entendu qui pourrait nous aider ? Tu n'as pas remarqué quelque chose de particulier, quelque chose de différent, par rapport à la nuit où Sam s'est fait tirer dessus ?

— Non. Rien. Pourquoi ?

Il n'a pas voulu me répondre. Mais je pouvais lire dans ses pensées à livre ouvert : la balle qui avait touché Sam à la jambe ne correspondait pas à celles qu'on avait retrouvées sur les autres victimes.

Après son départ, j'ai tenté d'analyser la fugitive impression que j'avais eue la veille, celle qui m'avait incitée à me jeter à terre. Si le parking n'avait pas été vide, je n'aurais sans doute pas pu la capter, d'autant que le cerveau qui l'avait émise se trouvait à bonne distance. Ce que j'avais perçu tenait à la fois de la ferme résolution, de la colère et, par-dessus tout, du

dégoût. La personne qui m'avait tiré dessus était persuadée que j'étais méprisable, répugnante et inhumaine. Ça m'a profondément blessée. C'était idiot comme réaction – mais compréhensible : après ton !, personne n'aime inspirer le mépris. Puis j'ai réfléchi à ce que m'avait appris mon incursion dans les pensées d'Andy : la balle qu'avait reçue Sam était différente de celles qui avaient atteint les autres changelings. Je ne voyais aucune explication logique à cela.

J'en étais à ce stade de mes réflexions quand la pluie a redoublé de vigueur. Je n'avais aucune raison d'appeler qui que ce soit, mais j'avais bien envie de m'en trouver une. Plus la pluie tombait dru, plus je sentais l'angoisse monter. La couleur du ciel avait viré au gris plombé : la nuit n'allait pas tarder.

Je me suis demandé ce qui me rendait si nerveuse. J'avais pourtant l'habitude de vivre seule, et ça ne m'avait jamais contrariée. C'était maintenant, alors que j'étais plus près des gens que je ne l'avais jamais été dans ma maison, que je me sentais isolée ?

Je n'étais peut-être pas censée conduire, mais j'avais encore besoin de certains trucs pour l'appartement. Je me serais convaincue que c'était une absolue nécessité et je serais allée au supermarché malgré la pluie – ou à cause de la pluie –, si l'infirmière n'avait pas fait toute une histoire à propos de mon épaule que je devais absolument ménager. Je tournais en rond, allant de pièce en pièce, quand un crissement de gravier m'a avertie que j'avais encore de la visite.

Lorsque j'ai ouvert la porte, j'ai découvert Nikkie sur le seuil, dans son imperméable à imprimé léopard. Elle a fait de son mieux pour le secouer sur le paillason avant d'entrer. Je l'ai emporté dans la cuisine pour le laisser goutter sur le lino.

Nikkie m'a prise tout doucement dans ses bras et m'a murmuré :

— Dis-moi comment tu te sens.

Après avoir écouté attentivement mon énième récit des événements de la veille, elle a déclaré d'un ton grave :

— Je me suis fait du souci pour toi, tu sais. Je n'ai pas pu m'absenter de la boutique, sinon je serais passée te voir avant. J'ai aperçu le tailleur dans mon dressing. Tu es venue ?

— Avant-hier. Vlad ne te l’a pas dit ?

— Il était là quand tu es passée ? Je t’avais pourtant prévenue.

Elle paraissait au bord de la crise de panique aiguë.

— Il ne t’a pas fait de mal, au moins ? Il n’a rien à voir avec le fait que tu te sois fait tirer dessus, hein ?

— Pas que je sache. C’est vrai que je suis allée un peu tard chez toi. Je sais, tu m’avais prévenue. C’est juste que je n’y ai pas pensé. Vlad a... il a bien essayé de me faire peur... Je ne lui dirais pas que je suis venue ici, si j’étais toi. Comment as-tu fait pour t’échapper, d’ailleurs ?

Le visage de Nikkie s’est brusquement fermé, et son regard sombre s’est durci. Elle s’est écartée de moi.

— Il est sorti je ne sais où.

— Nikkie, tu ne veux pas me dire comment tu en es arrivée à sortir avec ce type ? Qu’est-ce qui s’est passé avec Franklin ? lui ai-je demandé avec le plus de délicatesse possible, sachant que j’avançais en terrain miné.

Les larmes lui sont immédiatement montées aux yeux. Elle voulait me répondre, mais elle avait honte et était partagée entre sa peur et son envie de se délivrer du poids de ce secret qui l’oppressait tant.

— Tu sais, Sookie, je croyais que Franklin avait des sentiments pour moi, a-t-elle commencé dans un chuchotement. Je veux dire, qu’il me respectait. En tant que personne.

J’ai hoché la tête, le regard rivé au sien. Je craignais d’interrompre le flot de ses confidences, maintenant qu’elle se décidait enfin à parler.

— Mais il... il m’a juste... refilée à son copain, quand il en a eu marre de moi.

— Oh, non ! Il... il a sûrement dû te donner des raisons, t’expliquer les causes de votre rupture. À moins que... Vous vous êtes disputés ?

Je ne parvenais pas à croire que Nikkie soit passée de main en main, comme ces « mordus » que les vampires s’échangeaient au cours de leurs soirées très privées.

— Il m'a dit : «Nikkie, tu es une jolie fille et j'ai apprécié ta compagnie, mais j'ai une dette envers le chef de Vlad, et Vlad te veut maintenant. »

Je savais que j'avais la bouche ouverte comme un four, mais je m'en fichais. Je sentais son humiliation, le mépris qu'elle avait pour elle-même... Elle se détestait.

— Et tu n'as rien pu faire ?

J'avais tenté de gommer toute incrédulité dans mon ton – sans grand succès, je le crains.

— Crois-moi, Sookie, j'ai fait ce que j'ai pu, m'a-t-elle répondu, amère.

J'étais soulagée que ma question ne l'ait pas heurtée.

— Je lui ai dit que je ne voulais pas. Je lui ai dit que je n'étais pas une pute, que si j'étais sortie avec lui, c'était parce que je l'aimais.

Ses épaules se sont affaissées. Elle a baissé la tête.

— Mais ce n'était pas tout à fait vrai, et il le savait. J'ai accepté tous les cadeaux qu'il m'a faits, des cadeaux de prix. Mais je ne lui avais rien demandé ! s'est-elle écriée tout à coup. Et il me les a donnés de son plein gré. Il ne m'a pas dit qu'ils étaient empoisonnés, qu'il y avait des conditions. Je ne savais pas !

— Il t'a dit que puisque tu avais accepté ses cadeaux, tu étais obligée de faire ce qu'il te demandait ?

— Il a dit...

Elle s'est mise à pleurer et a poursuivi d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Il a dit que je n'étais rien d'autre qu'une femme entretenue... que tout ce que j'avais, c'était lui qui l'avait payé... qu'il pouvait bien rentabiliser son investissement... Je lui ai dit que je ne voulais pas... que j'allais tout lui rendre, mais il a refusé... Il m'a dit qu'un vampire du nom de Vlad m'avait vue avec lui et qu'il me voulait...

— Mais bon sang ! Ils se croient où, ces mecs ? On est en Amérique ! Ils ne peuvent pas faire une chose pareille !

— Les vampires sont des monstres ! Je ne sais pas comment tu fais pour les supporter. Moi qui croyais que ce

serait trop cool d'avoir un petit copain vampire ! Bon, d'accord, Franklin, c'était plutôt le genre papa gâteau...

Ce simple souvenir a suffi à lui arracher un gros soupir nostalgique.

— C'était tellement génial d'être... tu sais, si bien traitée, considérée... Je n'en ai pas vraiment l'habitude. Et puis, je croyais qu'il avait réellement de l'affection pour moi. Je n'étais pas avec lui juste pour son argent.

Je me demandais si elle mesurait bien la portée de ses paroles.

— Est-ce qu'il t'a sucé le sang ?

— Oui. Pourquoi ? C'est pas obligé ? s'est-elle étonnée. Enfin, pendant... l'amour, je veux dire.

— Pour autant que je sache, si. Mais une fois qu'il avait bu ton sang, il pouvait savoir ce que tu ressentais pour lui.

— Ah, oui ?

— Dès qu'ils ont ton sang dans les veines, ils sont en prise directe avec tes émotions.

J'étais persuadée que Nikkie n'avait jamais été aussi attachée à Franklin Mott qu'elle le prétendait.

C'était le fait qu'il la couvre de cadeaux et la traite avec égards qui faisait tout le prix de leur relation à ses yeux, j'en étais convaincue. Et, bien sûr, Franklin devait le savoir. Il n'accordait peut-être aucune importance aux sentiments que Nikkie lui portait ou non, mais ça n'avait probablement dû que l'inciter davantage à se servir d'elle.

— Comment c'est arrivé ?

— Eh bien... ça n'a pas été aussi brutal que j'ai pu le laisser entendre...

Elle a baissé la tête pour examiner ses mains avec la plus grande attention.

— Franklin a commencé par dire, un soir, qu'il ne pouvait pas venir avec moi à un concert où il était prévu qu'on aille tous les deux. Alors, il m'a demandé si ça ne me gênerait pas que cet autre type m'accompagne à sa place. Je me suis dit qu'il était prévenant, qu'il savait à quel point j'aurais été déçue de manquer ce concert, et je n'ai pas cherché plus loin. Vlad s'est parfaitement conduit avec moi, et ça a été plutôt une bonne

soirée. Il m'a ramenée et m'a laissée devant ma porte, comme un vrai gentleman.

J'ai failli m'étrangler. Vlad ! Vlad, avec ses allures de serpent venimeux, le Vlad qui puait la charogne à plein nez, ce Vlad-là avait réussi à se faire passer auprès de Nikkie pour un gentleman ?

— OK. Et après ?

— Après, Franklin a dû s'absenter quelque temps, alors Vlad est venu s'assurer que je ne manquais de rien et... il m'a apporté un cadeau. J'ai pensé que c'était de la part de Franklin, forcément.

Elle mentait. Elle me mentait et elle se mentait un peu à elle-même. Elle savait que ce cadeau – un bracelet de grande valeur – venait de Vlad. Elle s'était juste persuadée que c'était une sorte de tribut du vassal envers la dame de son seigneur.

— Alors, je l'ai accepté. Et puis, on est sortis en ville et, quand on est rentrés, cette nuit-là, il a commencé à me faire des avances. Mais je l'ai arrêté tout de suite.

Elle avait relevé la tête et me présentait une mine presque hautaine de prude outragée. Elle avait peut-être repoussé les avances de Vlad cette nuit-là, mais certainement pas « tout de suite », et pas de façon aussi nette qu'elle le prétendait.

Même Nikkie oubliait que je pouvais lire dans ses pensées.

— Donc, cette fois-là, il est parti.

Elle a pris une profonde inspiration avant de lâcher dans un souffle :

— Pas la suivante.

Vlad lui avait pourtant signifié clairement ses intentions. Je lui ai jeté un regard appuyé. Elle a tressailli.

— Je sais, je sais, a-t-elle gémi. C'est ma faute.

— Et alors ? Il vit chez toi, maintenant ?

Pas la peine d'en rajouter : elle était déjà effondrée.

— Il a un pied-à-terre pour la journée, pas loin. Il ne se manifeste jamais avant le crépuscule et il reste avec moi toute la nuit : il me traîne à des réunions de vampires, à des soirées, et il me...

— D'accord, d'accord, ai-je coupé en lui tapotant la main.

Comme ça ne semblait pas assez pour la consoler, je l'ai prise dans mes bras. Nikkie est plus grande que moi, alors ce n'était peut-être pas très maternel, comme câlin, mais je voulais juste qu'elle sache que j'étais de son côté.

— Il est vraiment dur, tu sais, m'a-t-elle confié tout bas. Il finira par me tuer, un jour.

— Pas si on le liquide en premier.

— Oh ! On ne pourra pas !

— Pourquoi ? Tu penses qu'il est trop puissant ?

— Je pense surtout que je serais incapable de tuer quelqu'un. Même lui.

— Ah...

J'aurais cru que Nikkie avait plus de cran, plus de rage en elle après ce que ses parents lui avaient fait subir.

— Alors, il faut qu'on trouve un moyen de lui faire lâcher prise...

— Est-ce que ton ami ne pourrait pas intervenir ?

— Quel ami ?

— Eric. Tout le monde dit que tu as la cote avec lui.

— Comment ça, « tout le monde » ?

— Tous les vampires du coin. Est-ce que c'est Bill qui t'a refilée à Eric ?

Bill m'avait dit un jour que s'il lui arrivait quelque chose, je devrais m'en remettre à Eric. Mais je n'en avais pas conclu pour autant qu'Eric devrait jouer, auprès de moi, le même rôle qu'avait tenu Bill dans ma vie. Le destin avait fait que j'avais finalement eu une aventure avec Eric. Mais dans des circonstances très particulières et qui n'avaient rien à voir avec Bill.

— Non, absolument pas, ai-je aussitôt répondu. Laisse-moi réfléchir...

Et c'est ce que j'ai fait, un peu stressée par le regard plein d'espoir que Nikkie posait sur moi.

— Qui est le chef de Vlad ?

— Je crois que c'est une femme. En tout cas, Vlad m'a emmenée deux ou trois fois à Bâton Rouge dans un casino où il avait rendez-vous avec une vampire.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Salomé.
— Comme dans la Bible ?
— Ouais. Tu imagines, appeler ta gosse comme ça !
— Bon. Et cette Salomé, est-ce que c'est le shérif de la zone ?
— Quoi ?
— Est-ce qu'elle dirige le secteur ? Est-ce qu'elle est à la tête des vampires de sa région ?
— Je n'en sais rien. Vlad et Franklin ne m'ont jamais parlé de ces trucs-là.
Je me suis efforcée de ne pas montrer mon exaspération.
— Quel est le nom du casino ?
— Les Sept Voiles.
Tiens donc !
— OK. Est-ce que Vlad traite cette Salomé avec déférence ?
« Déférence », voilà un terme qui aurait fait un bon mot du jour dans mon calendrier – que je n'avais pas regardé depuis l'incendie, forcément.
— Eh bien, il fait une sorte de courbette pour la saluer.
— Il incline juste la tête, ou il se plie en deux ?
— Plutôt en deux. Enfin, pas vraiment, mais plus que la tête, en tout cas. Il se penche, quoi.
— D'accord. Qu'est-ce qu'il lui dit, quand il s'adresse à elle ?
— Il l'appelle « maîtresse ».
— D'accord.
J'ai hésité. Puis je lui ai quand même reposé la question :
— Tu es sûre qu'on ne peut pas le tuer ?
— Toi, peut-être, mais moi... Une nuit, je suis restée un bon quart d'heure penchée au-dessus de lui avec un pic à glace, pendant qu'il dormait. Mais j'avais trop peur. J'étais terrorisée. Si jamais il apprenait que je suis venue te voir, il serait fou furieux. Il ne t'aime pas du tout. Il trouve que tu as une mauvaise influence sur moi.
— Et il a raison, ai-je rétorqué avec une assurance que j'étais loin de ressentir. Laisse-moi le temps de voir ce que je peux faire.

Je l'ai serrée dans mes bras une dernière fois avant qu'elle s'en aille. Elle a réussi à me faire un petit sourire, puis elle est partie.

J'ai réfléchi encore une minute, mais je ne voyais qu'une seule chose à faire. La nuit suivante, je serais de service. Je devais donc agir maintenant. Il faisait déjà nuit : Eric serait levé. Il ne me restait plus qu'à l'appeler.

13

— Le Croquemitaine, m'a-t-on répondu, avec une lassitude abyssale dans la voix. Là où tous vos fantasmes les plus mortels se réalisent.

— Pam, c'est Sookie.

Le ton de mon interlocutrice s'est fait un peu plus enthousiaste.

— Hé ! Salut, Sookie ! J'ai cru comprendre que tu avais encore des ennuis. Ta maison a brûlé, paraît-il. Si tu continues comme ça, tu ne vas pas faire de vieux os.

— C'est bien possible. Dis-moi, est-ce qu'Eric est là ?

— Dans son bureau.

— Tu peux lui apporter le téléphone ?

— Mais bien sûr. Après tes coups de fil, il se passe toujours quelque chose, ici. Ça met de l'animation, ça change un peu de la routine...

Pam traversait le bar. Je pouvais presque deviner son parcours aux différents bruits qui se succédaient. Il y avait de la musique en sourdine : *The Night has a Thousand Eyes*, de KDED.

— Quoi de neuf à Bon Temps, Sookie ? m'a demandé Pam d'un ton blasé – c'était tout de même gentil de sa part de me faire la conversation –, avant de cracher, manifestement à l'adresse d'un client du bar : Place, vermine ! Écarte-toi de mon chemin, fils de catin ! Ils adorent, a-t-elle commenté à mon intention. Alors, quelles sont les nouvelles ?

— Je me suis fait tirer dessus.

— Non ? Quel dommage ! Eric, tu sais ce que Sookie est en train de me dire ? On lui a tiré dessus.

— Ne te mets pas dans des états pareils, Pam. On finirait par croire que ça t'émeut.

Elle a éclaté de rire, avant de m'annoncer :

— Je te le passe.

— Ce ne doit pas être bien grave, sinon tu ne me parlerais pas au téléphone, a dit Eric, à peu près aussi bouleversé que son associée, apparemment.

Ce n'était pas faux, mais une réaction un peu plus horrifiée ne m'aurait pas déplu. Cela dit, ce n'était pas le moment de monter sur mes grands chevaux, vu la démarche que je m'apprêtais à entreprendre... J'ai respiré un grand coup. Je savais ce qui me pendait au bout du nez. Aussi sûr que deux et deux font quatre. Mais je ne pouvais pas laisser tomber Nikkie.

— Eric, j'ai une faveur à te demander, ai-je péniblement articulé, la mort dans l'âme.

— Non ? a-t-il répondu d'une voix parfaitement neutre. Non, vraiment ? a-t-il répété, après avoir marqué une pause interminable.

Il est alors parti d'un grand rire satisfait.

— Je te tiens !

Moins d'une heure plus tard, il était chez moi. Il s'est arrêté sur le seuil, en me dévisageant impassiblement, pendant que je lui tenais la porte ouverte.

— Nouvelle maison, m'a-t-il dit pour me rappeler que je devais l'inviter à entrer.

— Sois le bienvenu chez moi, Eric ! ai-je récité sans une once de sincérité dans la voix.

Il est entré, son visage blême pratiquement rayonnant de... De quoi ? Triomphe ? Excitation ? Ses cheveux mouillés tombaient en queues de rat sur ses épaules. Il portait un tee-shirt en soie mordoré et un pantalon marron que retenait une magnifique ceinture d'inspiration ethnique – pour ne pas dire barbare : c'était une large bande de cuir avec une grosse boucle en or et plein de trucs qui pendouillaient. Le monde peut changer, les siècles se succéder, l'homme s'adapter, mais un Viking reste un Viking dans l'âme. Viking un jour, Viking toujours !

— Tu veux boire quelque chose ? lui ai-je poliment demandé. Je suis désolée, je n'ai pas de PurSang à te proposer. Comme je n'ai pas le droit de conduire, je n'ai pas pu aller t'en acheter.

— Aucune importance, a-t-il aimablement répondu, en regardant autour de lui.

— Assieds-toi, je t'en prie.

Il a pris place sur le canapé et a posé sa cheville droite sur son genou gauche dans une attitude nonchalante. Cependant, ses longues mains semblaient ne pas vouloir rester en place.

— Quelle faveur veux-tu me demander, Sookie ?

Il jubilait ostensiblement.

J'ai poussé un soupir sonore. Au moins, j'étais sûre qu'il allait m'aider. Il jouissait déjà de l'emprise qu'il aurait sur moi après ça.

Je me suis assise sur le bord du fauteuil et je lui ai expliqué la situation de Nikkie. Il a immédiatement recouvert son sérieux.

— Elle pourrait s'échapper pendant la journée, m'a-t-il fait remarquer.

— Pourquoi abandonnerait-elle sa boutique et sa maison ? ai-je rétorqué. C'est à lui de s'en aller.

Mais je dois bien avouer que je m'étais fait la même réflexion. Pourquoi Nikkie ne partait-elle pas en vacances ? Vlad ne s'attarderait probablement pas, s'il devait faire une croix sur ses... tours de manège gratuits.

— Et puis, elle passerait le reste de sa vie à regarder par-dessus son épaule, si elle essayait de le doubler, ai-je renchéri, fermement résolue à défendre coûte que coûte ma copine.

— J'ai appris certaines choses sur Franklin Mott, depuis que je l'ai rencontré à Jackson, m'a annoncé Eric.

Je me suis furtivement demandé si ces informations ne provenaient pas de la banque de données de Bill.

— Franklin a conservé une mentalité d'un autre âge.

Venant d'un guerrier viking qui ne se remémorait pas sans émotion l'heureuse période de sa vie passée à piller, violer et semer la désolation sur son passage, ça ne manquait pas de sel !

— Autrefois, nous avons l'habitude de nous échanger nos humains, m'a-t-il froidement expliqué. Du temps de notre

existence clandestine, c'était pratique d'en avoir plusieurs pour... c'est-à-dire... pour que ce ne soit pas toujours le même qui... pour ne pas prendre trop de sang. Évidemment, ils finissaient quand même par être complètement... euh... utilisés.

J'étais profondément écœurée, et je ne m'en suis pas cachée.

— Exsangues, tu veux dire ?

— Sookie, il faut que tu comprennes. Pendant des centaines, des milliers d'années, même, nous avons dominé les humains. Nous nous considérions comme une race différente, supérieure à la vôtre...

Il a semblé réfléchir une seconde.

— Un peu comme les humains se sentent supérieurs au bétail, par exemple. Pour nous, ils étaient comestibles comme les vaches le sont pour vous. Mais de jolies vaches.

Ça m'a révoltée. Je m'en étais un peu doutée, bien sûr. Mais entendre ça formulé à haute voix, c'était... à vomir. De la viande qui parle et qui marche, voilà ce que nous étions. Des hamburgers sur pattes.

— Je vais aller voir Bill, ai-je tout à coup décrété, ulcérée. Il connaît Nikkie. C'est même lui qui lui loue sa boutique. Je suis sûre qu'il acceptera de l'aider.

— Oui. Et il se verra dans l'obligation de tuer un vassal de Salomé – d'essayer, du moins. Bill n'a aucune autorité sur Vlad. Hiérarchiquement, il est au même niveau que lui. Contrairement à moi, il ne peut pas lui ordonner de quitter son territoire. Et qui sortirait vainqueur d'un tel combat, d'après toi ?

Ça m'a tétanisée. Et si Vlad l'emportait ? J'ai été prise de frissons.

— Non, j'ai bien peur d'être ton seul espoir, Sookie, a conclu Eric avec un sourire rayonnant. Je vais contacter Salomé et lui conseiller de siffler son chien. Franklin ne fait pas partie de ses sujets, mais Vlad, si. Et puisqu'il a marché sur mes plates-bandes, elle sera forcée de le rappeler.

Il m'a alors regardée avec une étincelle d'ironie dans les prunelles et a haussé un sourcil broussailleux.

— Et comme je vais te rendre un service, cela fait de toi mon obligée, bien entendu.

— Mon Dieu ! Je me demande bien ce que tu vas pouvoir exiger en échange !

Son sourire s'est alors élargi, se faisant franchement carnassier, avec ses canines qui commençaient à s'allonger.

— Dis-moi ce qui s'est passé pendant que j'étais chez toi, Sookie. Raconte-moi tout, en n'omettant aucun détail. Alors seulement, je ferai ce que tu veux.

Il a reposé son pied droit par terre et s'est penché vers moi, les coudes appuyés sur ses genoux, tout ouïe.

— D'accord.

Comme si j'avais le choix ! Imitant Nikkie telle que je l'avais vue tout à l'heure, j'ai baissé les yeux pour regarder fixement mes mains, croisées sur mes genoux. Je les serrais si fort qu'elles en devenaient toutes blanches.

— Avons-nous couché ensemble, Sookie ?

A la réflexion, ça allait peut-être être plus marrant que je ne l'avais cru, finalement. J'allais rigoler cinq minutes – et j'avais intérêt à en profiter parce qu'après, ce serait moins drôle.

— Eric, lui ai-je répondu en relevant la tête, nous avons fait l'amour dans toutes les positions possibles – dont certaines que je n'avais même jamais imaginées. Nous avons fait l'amour dans toutes les pièces de la maison. Nous avons fait l'amour dedans et nous avons fait l'amour dehors. Tu m'as même dit que tu n'avais jamais fait l'amour comme ça, que, sexuellement, tu n'avais jamais rien connu d'aussi intense de toute ta vie...

À l'époque, il ne pouvait pas se remémorer ce qu'il avait connu avant, de toute façon. Mais ça n'enlevait rien au compliment.

— Dommage que tu ne puisses pas t'en souvenir, ai-je conclu, un petit sourire timide aux lèvres, en affichant un air de parfaite modestie.

A le voir, on aurait pu croire que je venais de lui donner un coup sur la tête. Pendant trente bonnes secondes, sa réaction – ou plutôt son total manque de réaction – a été, pour moi, un vrai bonheur. Jouissif ! Et plutôt flatteur... Puis j'ai commencé à me sentir mal à l'aise.

— Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ? s'est-il enquis d'une voix si égale, si neutre que c'en était terrifiant.

— Hum... oui.

— Dans ce cas, tu pourrais peut-être m'éclairer ?

— Tu m'as proposé d'abandonner ta position de shérif et tes affaires pour venir vivre avec moi. Et trouver un travail ici, à Bon Temps.

Euh... peut-être que ce n'était pas si marrant que ça, tout compte fait. Eric n'aurait pas pu être plus livide, ni plus immobile. Une vraie statue. Ça me filait des frissons.

— Ah ! a-t-il soufflé. C'est tout ?

— Non.

J'ai de nouveau baissé la tête. On en arrivait à la partie la moins drôle de l'histoire. Une partie pas drôle du tout, en fait.

— Quand on est rentrés, cette nuit-là – la nuit où nous nous sommes battus avec les autres contre les sorciers, à Shreveport –, on est passés par la porte de derrière, comme je le fais d'habitude. Et Debbie Pelt... Tu te souviens d'elle ? L'ex-copine... fiancée... enfin, ce que tu veux... de Léonard Herveaux. Donc, Debbie était assise à la table de la cuisine. Et elle avait un flingue à la main. Elle m'a tiré dessus...

J'ai jeté un coup d'œil à la dérobée vers Eric. Ses sourcils froncés formaient une ligne menaçante.

— Mais tu t'es interposé, ai-je poursuivi en me penchant pour lui tapoter gentiment le genou, avant de m'empressement de reprendre ma place. Et c'est toi qui as pris la balle, ce qui était très aimable de ta part. Mais comme elle allait tirer de nouveau, j'ai attrapé le fusil de mon frère et... je l'ai tuée.

À ce souvenir, j'ai senti une larme couler sur ma joue.

— Je l'ai tuée, ai-je répété en hoquetant.

Eric ouvrait déjà la bouche, comme s'il s'apprêtait à poser une autre question, mais je l'ai fait taire d'un geste. Je voulais en finir.

— On a ramassé le corps, on l'a emballé, et tu l'as emporté pour l'enterrer quelque part, pendant que je nettoyais la cuisine. Après, tu as retrouvé sa voiture et tu l'as cachée je ne sais où. Ça m'a pris des heures pour enlever le sang. Il y en avait partout... partout...

Je luttais vainement pour recouvrer mon sang-froid. Je me suis essuyé les yeux du dos de la main. Mon épaule recommençait à me faire mal, et j'ai changé de position pour essayer de soulager la douleur.

— Et hier, quelqu'un d'autre t'a tiré dessus et je n'étais pas là pour prendre la balle à ta place, a commenté Eric. Tu dois mener ta vie en dépit du bon sens, Sookie. Ce ne serait pas une vengeance des Pelt, non ?

— Non.

J'étais contente qu'Eric semble prendre ça aussi calmement. Je ne sais pas trop à quelle réaction je m'étais attendue, mais certainement pas à celle-là.

— Ils ont engagé des détectives privés et, pour autant que je le sache, ces détectives n'ont rien trouvé qui ait pu les pousser à me soupçonner plus que quelqu'un d'autre. De toute façon, s'ils se sont intéressés à moi, c'est seulement parce que, quand Lèn et moi avons trouvé ces cadavres dans la boutique Chez Véréna Rose, on a dit aux flics qu'on était fiancés. Il fallait bien qu'on leur explique ce qu'on faisait, tous les deux, devant la porte d'un magasin spécialisé dans les robes de mariée. Comme sa relation avec Debbie était plutôt houleuse, avec ruptures à répétition à la clé, cette histoire de mariage avec moi a tout naturellement attiré l'attention des détectives lorsqu'ils ont commencé à faire leur enquête. Autant agiter une cape rouge sous le nez d'un taureau ! Il se trouve que Lèn a un bon alibi pour cette nuit-là. Mais s'ils en arrivaient à me soupçonner sérieusement, je serais mal. Je ne peux pas me servir de toi comme alibi, vu que tu ne te souviens même pas de ce qui s'est passé – et que je suis coupable, de toute façon : je l'ai tuée. Je ne pouvais pas faire autrement.

Je vous parie que c'est exactement ce qu'a dit Caïn quand il a tué Abel.

— Tu parles trop, a commenté Eric.

J'ai pincé les lèvres. Il me demandait de tout lui raconter, et quand je le faisais, il me traitait de bavarde. Il fallait savoir ce qu'il voulait !

Pendant cinq bonnes minutes, Eric s'est contenté de me regarder sans bouger. Je n'étais même pas sûre qu'il me voyait vraiment. Il semblait plongé dans ses pensées.

— Je t'ai dit que je quitterais tout pour toi ? a-t-il fini par lâcher, au terme d'une longue et perturbante rumination silencieuse.

— Oui.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Tu ne pouvais tout de même pas rester avec moi, comme ça, sans te souvenir de rien. Ça n'aurait pas été très honnête.

Il a plissé les yeux. J'ai fini par en avoir marre de me faire examiner à travers des fentes à fond bleu.

— Donc... ai-je conclu, plutôt déçue, bizarrement.

Qu'est-ce que j'avais espéré, exactement ? Qu'Eric allait me sauter dessus et m'embrasser jusqu'à plus soif, en me disant que ses sentiments pour moi n'avaient pas changé ? Je n'aurais pas un peu trop tendance à prendre mes rêves pour des réalités, par hasard ?

— J'ai rempli ma part du marché. Maintenant, c'est à toi de jouer.

Sans me quitter des yeux, Eric a sorti son portable et composé un numéro enregistré dans son répertoire.

— Rose-Anne ? a-t-il lancé, jovial. Comment allez-vous ? Oui, s'il vous plaît, si je ne la dérange pas. Dites-lui que je détiens certaines informations qui ne manqueront pas de l'intéresser.

Il a hoché la tête, comme si son interlocutrice était présente.

— Bien sûr que je patiente. Très brièvement.

Peu après, je l'ai entendu dire :

— Et bonsoir à toi aussi, princesse à l'incomparable beauté. Oui, je suis très occupé. Comment marche le casino ? Bien, bien. Je t'appelle pour te parler d'un de tes sujets du nom de Vlad. Il est en affaires avec Franklin Mott ?

Il a haussé les sourcils. Un petit sourire a commencé à se dessiner sur ses lèvres.

— Ah, oui ? Je te comprends. Mott s'obstine à vouloir conserver nos anciennes coutumes. Mais les temps ont changé.

Il s'est de nouveau tu pour écouter.

— Bien sûr que je te donne ce renseignement par pure courtoisie. Si tu refusais de m'accorder une petite faveur en échange, ce serait sans la moindre importance. Tu sais toute l'estime que j'ai pour toi, Salomé, a-t-il assuré d'une voix de basse, en adressant un sourire ravageur à son portable. Je me suis effectivement dit que tu devais être mise au courant au plus tôt. Oui, Mott a cédé une de ses humaines à Vlad. Vlad la tient sous sa coupe en la menaçant de s'en prendre à ses biens et d'attenter à sa vie. Elle n'est pas du tout d'accord, cela va de soi.

Après un autre long silence, au cours duquel son sourire s'est encore élargi, il a repris :

— Oui, la petite faveur, c'est de rappeler Vlad. Oui, oui, c'est tout. Assure-toi simplement qu'il n'approche plus jamais cette femme, Nikkie Thornton. Que ce soit bien clair pour lui : il ne devra plus rien avoir à faire avec elle, ni avec ses amis. Il devra couper définitivement les ponts. Sinon, je me verrai dans l'obligation de le neutraliser moi-même. Je ne voudrais pas me salir les mains. Il a perpétré ses forfaits dans mon secteur, sans avoir eu l'amabilité de venir m'informer de sa présence sur mon territoire. Je n'aurais pas cru cela d'un de tes sujets, Salomé. Non, non, ne me remercie pas. Je suis ravi de pouvoir te rendre service. Ah ! Si tu pouvais me faire savoir quand la chose sera réglée... Merci. Bon, eh bien, il est temps de retourner au charbon.

L'expression, dans la bouche d'Eric Nordman, avait quelque chose d'exotique. Je me suis demandé s'il avait jamais travaillé à la mine. Un Viking ? Ça m'aurait étonnée.

Entre-temps, Eric avait refermé son portable d'un claquement preste. Il s'est ensuite mis à jongler avec en silence. Exaspérant, non ?

— Tu savais dès le départ que Vlad et Franklin enfreignaient la loi ? lui ai-je reproché, choquée, mais pas plus surprise que ça, en définitive. Tu savais que Salomé te remercierait de l'en informer, d'autant que son sujet commettait un délit sur ton territoire. Donc, ça ne t'a strictement rien coûté. Au contraire, même, puisque ça a resserré tes liens avec elle.

— Je m'en suis seulement rendu compte lorsque tu m'as dit ce que tu voulais exactement.

Il m'a adressé un petit sourire goguenard.

— Comment aurais-je pu deviner, quand tu m'as appelé, que, pour exaucer ton vœu, il me suffirait de rendre service à quelqu'un d'autre ?

— Tu croyais que je voulais quoi ?

— J'ai pensé que tu avais peut-être besoin d'argent pour faire reconstruire ta maison, après l'incendie, ou que tu comptais solliciter mon aide pour démasquer la personne qui s'amuse à tirer sur tous les changelings des environs. Une personne qui aurait pu te prendre pour un changeling... a-t-il suggéré. Avec qui étais-tu avant de te faire tirer dessus ?

— Je venais d'aller voir Calvin Norris à l'hôpital.

Ça n'a pas eu l'air de lui plaire.

— Tu avais donc son odeur.

— Eh bien, je l'ai embrassé avant de partir, alors oui, peut-être.

Il m'a dévisagée d'un œil réprobateur.

— Est-ce que Léonard Herveaux est venu ici ?

— Il est passé à la maison.

— Tu l'as embrassé aussi ?

— Je ne sais plus. Peut-être. Quelle importance ?

— Ça pourrait en avoir pour quelqu'un qui traque les changelings et les lycanthropes pour leur tirer dessus. Et tu embrasses beaucoup trop de gens, déci dément.

— À moins que ce ne soit l'odeur de Claude ? ai-je ajouté d'une voix songeuse. Bon sang ! Je n'avais pas pensé à ça ! Non, attends, Claude m'a embrassée après la fusillade. J'imagine donc que son odeur compte pour du beurre. Et puis, je ne sais même pas si les fées de sexe masculin ont une odeur...

— Les fées ?

Eric avait dressé l'oreille. J'ai même vu ses pupilles se dilater.

— Viens ici, Sookie.

Oh oh ! J'avais peut-être poussé le jeu un peu trop loin.

— Non. Je t'ai dit ce que tu voulais savoir ; tu as fait ce que je voulais que tu fasses : on est quittes. Tu peux rentrer à

Shreveport et je peux aller me coucher. Je suis censée me reposer, tu te rappelles ?

Je désignais du doigt mon épaule pansée.

— Alors, c'est moi qui vais venir vers toi, a-t-il déclaré en s'agenouillant à mes pieds.

Il s'est plaqué contre mes jambes et s'est penché jusqu'à plonger le nez dans mon cou.

— Tu empestes ! a-t-il soufflé à mon oreille.

Je me suis raidie.

— Tu sens le changeling, le lycanthrope, la fée : un vrai cocktail !

J'étais parfaitement immobile. Je n'osais pas bouger. Ses lèvres étaient à un millimètre de mon cou.

— Et si je te mordais, Sookie, pour mettre un point final à tout ça ? a-t-il chuchoté. Je n'aurais plus à penser à toi, jamais plus. Penser à toi est devenu une fâcheuse habitude chez moi, une habitude dont je voudrais bien me débarrasser. À moins que je ne me mette à te caresser pour t'exciter et voir enfin si faire l'amour avec toi est vraiment ce que j'ai connu de mieux en matière de sexe, hum ?

Il était peu probable qu'il me laisse voix au chapitre, de toute façon. Mais j'ai essayé. Je me suis éclairci la gorge.

— Eric, il faut qu'on parle, ai-je lancé au hasard.

— Non, non, non, non...

À chaque «non », ses lèvres effleuraient ma peau.

Je regardais fixement la fenêtre par-dessus son épaule, sans vraiment la voir, quand, tout à coup...

— Eric, on nous regarde, ai-je lâché dans un souffle.

— Où ça ?

Si, physiquement, il n'avait pas changé de position, son état d'esprit, lui, avait assurément changé : de dangereux pour moi, il était devenu dangereux pour la créature qui se trouvait là, dehors...

Si notre rôdeur avait été un humain, j'aurais pu lire dans ses pensées et découvrir qui il était ou, du moins, ce qu'il cherchait. Mais c'était un vampire. La sorte de page blanche que je captais ne laissait aucun doute là-dessus.

— Vampire, ai-je chuchoté à l'oreille d'Eric, le plus discrètement possible.

Il m'a aussitôt prise dans ses bras et m'a attirée contre lui pour m'enfermer dans son étreinte comme dans un bunker, bien à l'abri.

— Il faut toujours que tu attires les ennuis, Sookie ! a soupiré Eric, sans avoir toutefois le ton excédé auquel je m'attendais.

Il avait plutôt l'air excité : il sentait qu'il allait y avoir de l'action.

J'étais certaine que le rôdeur n'était pas Bill : il se serait déjà manifesté. Et Charles était sans doute Chez Merlotte, occupé à servir des bières. Ça ne laissait guère plus qu'un seul vampire présent, en ce moment, dans le secteur...

— Vlad, ai-je chuchoté en agrippant la chemise d'Eric à deux mains.

— Salomé a réagi plus vite que je ne le pensais, a commenté Eric sur le même ton. Il est trop aveuglé par la colère pour lui obéir, j'imagine. Il n'est jamais venu ici, n'est-ce pas ?

— Exact.

Dieu m'en préserve !

— Il ne peut donc pas entrer.

— Mais il peut casser la fenêtre, ai-je constaté en entendant le verre exploser sur ma gauche.

Un caillou gros comme le poing a alors traversé les carreaux et a, à mon grand regret, frappé mon protecteur en pleine tempe. Eric est tombé comme... une pierre. Et il est resté étendu sur le sol sans bouger. Du sang a commencé à s'écouler de sa blessure. Je me suis relevée d'un bond, effarée de voir le tout-puissant Eric Nordman allongé sur le tapis du salon, apparemment sans connaissance.

— Fais-moi entrer ! a crié Vlad.

Il se tenait juste devant la fenêtre. Son visage, blême et déformé par la colère, brillait sous la pluie battante. Ses cheveux mouillés lui faisaient comme un casque noir sur le crâne.

— Ça ne va pas, non !

Je me suis agenouillée auprès d'Eric, qui a cligné des yeux.

Ouf ! Non qu'il ait pu être mort (plus mort que d'habitude, je veux dire), évidemment. Mais tout de même, quand vous voyez quelqu'un se prendre un coup pareil, vampire ou pas, ça fait un choc.

Eric étant tombé devant le fauteuil qui tournait le dos à la fenêtre, Vlad ne pouvait pas le voir. En revanche, moi, je le voyais maintenant parfaitement. Hélas, il n'était pas seul : il tenait Nikkie d'une poigne de fer. Elle était presque aussi pâle que lui et elle avait été frappée jusqu'au sang. Un petit filet rouge coulait de son nez et au coin de sa bouche.

— Je vais la tuer, si tu ne me laisses pas entrer, sale garce ! m'a-t-il lancé.

Et, pour me prouver qu'il ne plaisantait pas, il a pris le cou de Nikkie à deux mains et il a commencé à serrer. Au même moment, il y a eu un coup de tonnerre, et un éclair a éclaboussé de lumière le visage défiguré par la peur et la douleur de ma copine, tandis qu'elle tentait vainement d'agripper les bras de Vlad pour lui faire lâcher prise. Toutes canines dehors, Vlad arborait, quant à lui, un rictus de dément.

Si je le faisais entrer, il nous massacrerait tous. Mais si je le laissais à la porte, j'allais devoir assister en direct à la mort de Nikkie. J'ai senti les doigts glacés d'Eric se refermer sur mon poignet.

— Vas-y, lui ai-je murmuré sans quitter Vlad des yeux.

Pas question de tergiverser : il y avait urgence. Il fallait qu'Eric soit en état de se battre au plus tôt.

Lorsqu'il m'a mordue, ça m'a fait un mal de chien. Il ne me restait plus qu'à serrer les dents en attendant que ça passe. Je faisais un effort désespéré pour garder une mine impassible quand j'ai soudain réalisé que j'avais toutes les raisons du monde de montrer des signes de panique.

— Lâchez-la !

Je savais que je braillais en pure perte, mais je tentais seulement de gagner quelques précieuses secondes. Je priais pour que mes voisins dorment et ne viennent pas voir de quoi il retournait. J'avais même peur pour les flics, s'ils se pointaient. On n'avait pas de vampires, dans les forces de police locales, et les humains de service ne feraient certainement pas le poids.

— Je la lâcherai quand tu me laisseras entrer, a hurlé Vlad à son tour.

Tel qu'il était là, à tempêter sous l'orage, il avait tout d'un démon.

— Comment va ton vamp'apprivoisé ?

Zut ! Il avait vu Eric, finalement.

— Encore dans les vapes, ai-je menti, toujours pour gagner du temps. Vous ne l'avez pas raté.

Je n'ai eu aucune difficulté à laisser ma voix se briser, comme si j'étais au bord des larmes.

— Ô mon Dieu ! On voit son crâne ! ai-je gémi en regardant Eric qui buvait mon sang goulûment, avec une voracité de nouveau-né affamé.

Sa blessure se refermait à vue d'œil. J'avais déjà assisté au phénomène plusieurs fois, mais ça m'impressionnait toujours.

— Il ne peut même pas ouvrir les yeux, ai-je encore pleurniché.

Juste au moment où j'en rajoutais dans le registre pathétique, les paupières d'Eric se sont ouvertes sur deux prunelles d'un bleu étincelant qui brûlaient de la rage d'en découdre. Je ne savais pas s'il était déjà en état de combattre, mais je ne pouvais tout de même pas regarder Nikkie se faire étrangler sans broncher !

— Pas encore ! m'a lancé Eric d'une voix pressante.

Trop tard. J'avais déjà dit à Vlad d'entrer.

Il n'a d'ailleurs pas perdu une minute, se faufilant par la fenêtre avec la vivacité et la souplesse du serpent. Il a négligemment cassé les bouts de carreau restants au passage, comme si les coupures qu'infligeait le verre brisé à sa chair ne lui faisaient strictement aucun effet. Il traînait Nikkie derrière lui. Du moins lui avait-il lâché le cou pour l'attraper par le bras. Il l'a jetée à terre, comme une loque, l'abandonnant à la pluie battante qui pénétrait par la fenêtre brisée – elle ne pouvait pas être plus trempée qu'elle ne l'était déjà, de toute façon. Je n'étais même pas sûre qu'elle soit consciente. Elle avait les yeux clos, le visage tuméfié et ensanglanté.

J'ai lancé à Vlad :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Comme si je ne le savais pas !

— Ta tête, chienne ! a-t-il vociféré, défiguré par la haine, ses dents dégoulinantes de bave, tels des crocs de bête fauve. A genoux devant ton maître !

Avant que j'aie eu le temps de réagir, il m'a donné une telle gifle que j'ai été projetée à travers la pièce. J'ai atterri à moitié sur le canapé, avant de m'écrouler sur le sol. Sous la violence du choc, ma respiration s'était bloquée, et pendant une longue et terrifiante minute, j'ai été incapable de retrouver mon souffle. Vlad en a profité pour se jeter sur moi. Je n'ai plus eu aucun doute sur ses intentions quand il a ouvert sa braguette.

— C'est tout ce que tu mérites ! Vous n'êtes toutes bonnes qu'à ça, de toute façon ! a-t-il craché, le mépris déformant encore davantage ses traits déjà enlaidis par la haine.

Il essayait aussi de s'insinuer dans ma tête, d'y implanter un sentiment de terreur absolue pour mieux me soumettre à sa domination de mâle en rut.

Brusquement, mes poumons se sont gonflés d'un coup. Enfin, je respirais ! Seigneur, quel soulagement ! Quelle merveilleuse sensation, même en de telles circonstances ! Avec l'air est revenue la colère, comme si je l'avais inhalée en même temps que l'oxygène.

— Non ! ai-je hurlé en me débattant. Non !

Et il y a eu comme un déclic dans ma tête. Soudain, je pouvais de nouveau maîtriser mes pensées. La terreur des vampires m'avait abandonnée.

— Je vous retire l'autorisation d'entrer chez moi ! Dehors ! ai-je hurlé de plus belle, au comble de la fureur.

À son tour, à présent, de paniquer. Il s'est subitement redressé, comme un cheval qui se cabre – ah ! Il avait l'air malin avec sa braguette ouverte ! –, et il est parti à reculons vers la fenêtre. A croire qu'il était aspiré par le vide. En reculant, il a piétiné la pauvre Nikkie. Au dernier moment, il s'est penché pour essayer de l'attraper, mais j'ai bondi à travers le salon pour agripper les chevilles de ma malheureuse copine. Ses bras, rendus glissants par la pluie, n'offraient aucune prise, et la magie qui attirait Vlad à l'extérieur était trop puissante. En moins d'une seconde, il était dehors et nous regardait avec des

yeux étincelants de haine, hurlant de rage et de frustration. Et puis, soudain, il a tourné la tête de côté, comme s'il avait entendu un appel, et il a disparu dans les ténèbres.

Eric s'est relevé, avec, sur le visage, une expression de stupeur presque aussi vive que celle de Vlad.

— C'était faire preuve de plus de présence d'esprit que la plupart des humains n'en sont habituellement capables, m'a-t-il dit. Comment ça va, Sookie ?

Il m'a tendu la main pour m'aider à me relever.

— Quant à moi, je me sens beaucoup mieux. J'ai bu ton sang sans avoir besoin de t'amadouer des heures pour y parvenir, et je n'ai même pas eu à me battre contre Vlad. C'est toi qui as fait tout le travail.

— Tu t'es quand même pris une pierre en pleine tête, lui ai-je fait observer, tandis qu'une petite voix intérieure me hurlait d'appeler une ambulance pour Nikkie.

Je ne me sentais pas en très grande forme non plus, pour ne rien vous cacher. J'étais déjà contente de réussir à rester tout simplement debout une minute.

— Ce n'était pas cher payé, m'a rétorqué Eric en sortant son portable.

Il l'a déplié d'un coup de pouce, avant d'appuyer sur la touche bis.

— Salomé ? Ravi que ce soit toi qui répondes au téléphone. Il essaie de s'échapper...

Le grand rire sarcastique que j'ai entendu à l'autre bout du fil m'a glacé le sang. J'étais incapable d'éprouver la moindre pitié pour Vlad, mais je préférais ne pas assister à son châtement.

— Salomé va le rattraper ? ai-je demandé d'une voix incertaine.

Eric a hoché la tête avec un petit sourire réjoui, en rangeant son portable dans sa poche.

— Et elle a en réserve des supplices plus atroces que tout ce que je peux imaginer, a-t-il déclaré. Et ce n'est pourtant pas l'imagination qui me manque dans ce domaine... Elle est la marraine de Vlad : elle peut faire de lui tout ce qu'elle veut. Il ne

peut pas lui désobéir impunément. Il doit venir quand elle l'appelle. Or, elle l'appelle.

— Pas au téléphone, je suppose...

— Non, elle n'a pas besoin de ça. Il essaie de lui résister, mais il finira par aller la retrouver. Plus il attend, plus cruel sera le châtement. Bien sûr, s'est-il empressé d'ajouter, au cas où je n'aurais pas bien compris, c'est dans l'ordre des choses.

J'en ai eu des frissons.

— Pam est ta... «filleule », n'est-ce pas ? ai-je demandé en m'agenouillant près de Nikkie pour lui tâter le cou, à la recherche d'un pouls.

— Oui. Elle est libre de partir si ça lui chante, mais elle doit revenir quand j'ai besoin d'elle.

Nikkie a eu une sorte de hoquet, comme si elle recouvrait sa respiration. Elle s'est aussitôt mise à gémir.

— Réveille-toi, Nikkie ! lui ai-je ordonné. Je vais appeler une ambulance.

— Non ! s'est-elle écriée. Non.

Décidément, c'était le mot à la mode, ce soir.

— Mais tu es blessée.

— Je ne peux pas aller à l'hôpital : tout le monde va savoir ce qui m'est arrivé.

— Tout le monde va savoir que tu as été battue à mort si tu ne peux pas ouvrir ta boutique pendant quinze jours, espèce d'idiote !

— Je peux vous donner de mon sang, lui a proposé Eric.

— Plutôt mourir ! s'est-elle exclamée.

— C'est ce qui risque de t'arriver, ai-je répliqué en l'examinant soigneusement. Mais, au fait, tu as bien dû recevoir du sang de Franklin ou de Vlad, ai-je ajouté, en pensant aux différents échanges qui se pratiquent couramment entre amants quand l'un des deux est un vampire.

— Certainement pas ! s'est-elle écriée, visiblement choquée.

L'horreur que j'ai entendue dans sa voix m'a un peu déconcertée. J'avais moi-même pris du sang de vampire quand j'en avais eu besoin. Ça m'avait même sauvé la vie.

— Alors, il faut que tu ailles à l'hôpital.

J'étais morte d'angoisse à l'idée qu'elle puisse avoir des lésions internes.

— Non, ne bouge pas ! ai-je protesté quand elle a tenté de se redresser.

Eric n'a même pas levé le petit doigt pour l'aider. Ça m'a d'autant plus énervée qu'il aurait pu la soulever comme une plume.

Mais Nikkie avait déjà réussi à s'asseoir, en se calant le dos contre le mur, à l'aplomb de la fenêtre qui laissait pénétrer dans la pièce un vent glacé dans une envolée de rideaux. La pluie s'était calmée, et il ne tombait plus que quelques gouttes éparses. Il y avait une mare d'eau et de sang constellée d'éclats de verre brisé sur le lino. D'autres débris de verre s'étaient accrochés aux vêtements trempés de Nikkie ou fichés dans ses chairs meurtries.

— Écoutez-moi bien, Nikkie, a alors tonné Eric.

Elle a tourné la tête vers lui. Comme il était tout près du néon du plafond, elle a dû plisser les yeux pour le regarder, éblouie. Seigneur ! Elle était dans un état ! C'était à pleurer. Mais Eric ne devait pas la voir avec les mêmes yeux que moi.

— Par votre cupidité et votre égoïsme, vous avez mis Sookie en danger, a-t-il poursuivi. Vous prétendez être son amie, mais vous ne vous comportez pas comme telle.

Hé ! Attendez un peu ! Nikkie ne m'avait-elle pas prêté son tailleur quand j'en avais eu besoin ? Ne m'avait-elle pas prêté sa voiture quand la mienne avait brûlé ? Ne m'avait-elle pas toujours aidée quand les circonstances lui en avaient donné l'occasion ?

— Eric, tu te mêles là de choses qui ne te concernent pas, ai-je objecté.

— Tu m'as appelé et tu m'as demandé mon aide, m'a-t-il rétorqué. Je suis donc concerné. Parce que je lui ai téléphoné pour l'informer des agissements de son filleul, Salomé l'a rappelé et va le châtier pour ce qu'il a fait. C'est bien ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

— Oui, ai-je admis avec une mauvaise grâce manifeste.

— Alors, je vais régler mes comptes avec Nikkie, qui est à l'origine de tout ça.

Et, sans plus s'occuper de moi, il a reporté son attention sur elle.

— Vous m'entendez ?

Nikkie a hoché péniblement la tête. Les marques sur son visage et dans son cou viraient au bleu à vue d'œil.

— Je vais te chercher de la glace, lui ai-je dit, avant de filer dans la cuisine vider le bac à glaçons du freezer dans un sac spécial congélation.

Je préférerais ne pas voir ça. Nikkie avait déjà assez souffert. Était-ce bien nécessaire d'en rajouter ?

Quand je suis revenue, moins d'une minute plus tard, Eric avait fini de « régler ses comptes » – quoi que cela puisse signifier. Nikkie se tâtait le cou avec précaution. Elle m'a pris le sac des mains et l'a posé sur sa gorge. Pendant que, folle d'angoisse et craignant pour sa vie, je me penchais sur elle pour l'examiner une fois de plus, Eric a repris son téléphone.

J'étais morte d'inquiétude.

— Tu as besoin d'un docteur, Nikkie, ai-je insisté d'une voix pressante.

— Non, a-t-elle protesté.

Je me suis tournée vers Eric, qui terminait sa conversation, et je l'ai interrogé du regard.

— Elle guérira, a-t-il décrété.

Sa froide indifférence me donnait la chair de poule. Juste au moment où je me disais que je m'étais habituée à eux, les vampires me montraient leur vrai visage, me rappelant avec force qu'ils n'étaient absolument pas comme nous, qu'ils appartenaient à une espèce à part. Des siècles durant, ces êtres-là avaient disposé des humains à leur guise, s'étaient servis d'eux à volonté, tout en s'efforçant de gérer l'intolérable paradoxe qui régissait leur vie : s'ils étaient les êtres les plus puissants au monde pendant la nuit, le jour les rendait complètement impuissants et vulnérables.

— Mais elle n'aura pas de séquelles ? ai-je insisté. Des trucs que les médecins pourraient lui éviter, s'ils intervenaient tout de suite ?

— Je suis pratiquement certain que son cou n'a que de vilains hématomes. Elle a bien récolté quelques côtes cassées,

dans la bagarre, et elle va probablement y laisser aussi une ou deux dents, mais Vlad aurait pu lui briser la mâchoire et la nuque aisément, tu sais. Il voulait sans doute qu'elle soit en état de parler quand il l'amènerait ici, alors il a mesuré ses coups. Il comptait bien te faire chanter et, dans la panique, il savait que tu le laisserais entrer. Mais il n'avait pas prévu que tu te ressaisirais aussi vite. À sa place, je t'aurais suffisamment endommagé la bouche et la gorge pour que tu ne puisses pas me retirer mon invitation. Et c'est ce que j'aurais fait en priorité.

Je n'y avais pas pensé. Je me suis sentie blêmir.

— Quand il t'a giflée, c'était ce qu'il avait l'intention de faire, à mon avis.

Eric poursuivait son exposé d'un ton didactique et parfaitement détaché. Mais j'en avais assez entendu. Je suis allée prendre un balai et une pelle dans le placard de la cuisine et je les lui ai collés dans les mains. Il les a regardés d'un air perplexe, comme s'il s'agissait de fossiles antédiluviens dont il ne parvenait pas à pénétrer le secret.

— Balaie ! lui ai-je ordonné, pendant que j'entreprenais de nettoyer le visage et le cou de Nikkie avec un gant mouillé.

Je ne savais pas trop ce que Nikkie comprenait de cette conversation, mais elle avait les yeux ouverts. Peut-être qu'elle nous écoutait. Peut-être aussi qu'elle s'efforçait seulement de résister à la douleur, de lutter pour rester en vie...

Eric a vaguement agité son balai – sans grande conviction – pour faire glisser les bouts de verre, qu'il avait rassemblés, dans la pelle posée sur le lino. Évidemment, la pelle a reculé. Eric a froncé les sourcils, vexé.

Enfin une chose pour laquelle le grand Eric n'était franchement pas doué !

— Peux-tu te lever ? ai-je demandé à Nikkie.

Son regard s'est posé sur moi. Elle a hoché imperceptiblement la tête. Je me suis accroupie et je lui ai pris les mains. Lentement, péniblement, elle a remonté ses genoux. J'ai commencé à tirer doucement, et elle, à pousser sur ses pieds. De petits morceaux de verre sont tombés de ses vêtements quand elle s'est redressée. J'ai lancé un coup d'œil à

Eric pour être sûre qu'il les ramasserait – je lui ai trouvé l'air drôlement agressif, allez savoir pourquoi...

J'ai voulu passer le bras autour des épaules de Nikkie pour l'aider à marcher jusqu'à ma chambre, mais j'ai ressenti au même moment un élancement dans l'épaule, si violent que j'ai hoqueté de douleur. Eric a aussitôt abandonné le balai et la pelle pour venir soulever Nikkie d'un mouvement souple. Il l'a étendue délicatement sur le canapé. J'ai ouvert la bouche pour protester, mais il m'a fait taire d'un regard. Je suis retournée dans la cuisine chercher un de mes calmants et j'en ai fait avaler un à Nikkie. Le médicament a semblé l'assommer d'un coup – à moins qu'elle n'ait préféré ne plus voir Eric. En tout cas, elle avait les paupières closes et tous les muscles relâchés. Sa respiration s'est progressivement ralentie pour devenir profonde et régulière.

Eric m'a tendu le balai avec un petit sourire triomphant. Il avait fait mon boulot – porter Nikkie –, à moi de faire le sien ! Mes mouvements n'étaient pas très précis, à cause de mon épaule, mais j'ai fini de balayer et je suis allée jeter les débris dans un sac poubelle. Quand je suis revenue, Eric s'est brusquement tourné vers la porte d'entrée. Je n'avais rien entendu, mais il a ouvert avant que Bill ait eu le temps de frapper. J'imagine que le coup de fil qu'Eric avait passé, un peu plus tôt, expliquait la présence de Bill devant chez moi. En un sens, c'était logique : Bill vivait sur le territoire que dirigeait Eric. Quand Eric avait besoin d'un coup de main, Bill était donc censé accourir. Le coup de main en question se présentait, pour l'heure, sous la forme d'une grosse planche de contreplaqué, d'un marteau et d'une boîte de clous.

— Entre, ai-je dit à Bill, qui demeurait planté sur le seuil.

Sans échanger un seul mot, les deux vampires ont entrepris de barricader la fenêtre. La présence de mes deux ex-amants ne me mettait pas très à l'aise, c'est le moins qu'on puisse dire, mais j'étais surtout préoccupée par ma douleur à l'épaule, la santé de Nikkie et les questions que je me posais sur ce brave Vlad, à savoir : à quelle distance exacte de chez moi il se trouvait et s'il n'était pas en train de me mitonner des repréailles aux petits oignons... Dans le peu d'espace mental qui me restait, je

réussissais à faire tenir un certain embarras vis-à-vis de Sam pour avoir indirectement cassé sa fenêtre, le tracas d'avoir à la faire remplacer et l'inquiétude que je nourrissais à l'égard de mes voisins : avaient-ils entendu quelque chose ? Assez, du moins, pour alerter la police ? À la réflexion, j'en doutais. Si quelqu'un avait composé le 911, les flics auraient déjà débarqué.

Une fois leur réparation provisoire achevée, Bill et Eric m'ont regardée passer la serpillière pour enlever l'eau et le sang sur le lino. Le silence a commencé à se faire pesant sur les frêles épaules de notre petit trio. Enfin, sur mon tiers du trio surtout, d'autant qu'en parlant d'épaules frêles, les miennes l'étaient indéniablement, en ce moment – la gauche, plus particulièrement. La tendresse dont Bill avait fait preuve à mon égard, la nuit précédente, m'avait touchée. Mais Eric était désormais au courant des relations intimes que nous avions eues tous les deux, et cette nouvelle donnée ne faisait que compliquer le problème. Quel problème ? Eh bien, j'étais tout bonnement enfermée dans la même pièce que mes deux seuls amants, dont chacun savait que j'avais couché avec son voisin.

J'aurais voulu pouvoir creuser un gros trou et m'y cacher, comme dans un dessin animé. Je n'arrivais pas à les regarder en face, pas plus Bill qu'Eric.

Évidemment, si je leur retirais mon invitation, ils seraient bien obligés de partir, qu'ils le veuillent ou non. Mais, dans la mesure où ils venaient juste de me rendre service, le procédé n'aurait pas été très élégant. Certes, il m'était déjà arrivé de régler mes problèmes avec eux de cette façon. Mais, bien que je sois fortement tentée de répéter l'opération, ne serait-ce que pour mettre un terme à ce supplice, je m'en sentais incapable. Bon. Que faire, alors ?

Et si je provoquais une bagarre générale ? On pourrait se hurler des horreurs à la tête pendant un petit quart d'heure, par exemple. Quand l'orage éclate, l'atmosphère est moins lourde, après coup. Mais avec des vampires, ça risquait peut-être de dégénérer...

Soudain, j'ai eu une vision de nous trois dans le lit de la grande chambre. Au lieu de résoudre nos conflits à coups de

poing ou de mettre les choses au clair avec des mots, on pourrait peut-être tenter de se réconcilier sur l'oreiller...

Je me suis sentie piquer un fard magistral, prise entre une brusque envie de rire carrément hystérique et le flot de honte qui me submergeait à la seule idée d'avoir pu envisager un truc pareil. D'après Jason et son grand pote Hoyt – qui ne se gênaient pas pour dire ça devant moi –, les hommes n'avaient pas de plus grand fantasme que de coucher avec deux femmes à la fois. Et les clients du bar confirmaient cette théorie, comme j'avais pu m'en apercevoir en testant quelques échantillons mâles au hasard (en lisant dans leurs pensées, si vous préférez). Alors, pourquoi n'aurais-je pas eu le droit de caresser le même désir ? Rien que d'y penser, j'ai eu une crise de fou rire irrépressible. Les deux vampires m'ont dévisagée, médusés.

— Tu trouves ça amusant ? m'a demandé Bill d'un ton réprobateur, en désignant successivement la fenêtre, Nikkie et le bandage que j'avais à l'épaule.

Eric a haussé les sourcils.

— Tu nous trouves amusants ?

J'ai hoché la tête en silence, hilare.

En partie à cause de la fatigue, du stress, des calmants et du sang que j'avais donné à Eric, j'étais en train de dérailler complètement. Et voir la tête que faisaient mes deux vampires préférés n'a vraiment rien arrangé. Ils avaient tous les deux la même expression d'exaspération. Vu l'état dans lequel j'étais, c'était à se rouler par terre.

— Nous n'avons pas terminé notre conversation, Sookie, a repris Eric d'un air pincé.

— Oh que si ! ai-je répliqué, un large sourire aux lèvres. Je t'ai demandé un service : délivrer Nikkie de son tortionnaire. Tu m'as demandé en échange de te dire tout ce qui s'était passé pendant que tu étais amnésique. Tu as rempli ta part du marché. J'ai rempli la mienne. Nous sommes quittes. Point final.

Bill suivait cet échange avec la plus grande attention, posant alternativement son regard noir sur moi et sur son chef. À présent, il savait qu'Eric savait ce que je savais... J'ai pouffé. C'était plus fort que moi. Puis, brusquement, mon euphorie s'est

volatilisée, comme un ballon qu'on crève. J'ai été dégrisée d'un coup.

— Et maintenant, je vous souhaite une bonne nuit, messieurs, leur ai-je alors lancé, sérieuse comme un pape. Merci, Eric, d'après pris ce caillou en pleine tête et d'avoir passé la soirée pendu à ton portable. Merci, Bill, d'être venu avec ton matériel pour réparer ma fenêtre. J'apprécie, même si Eric t'a un peu forcé la main.

En temps normal – si tant est qu'il puisse y avoir quoi que ce soit de normal avec des vampires –, je les aurais embrassés. Mais, étant donné les circonstances, ça m'aurait semblé un peu déplacé.

— Allez, ouste ! ai-je insisté. Il faut que je me mette au lit. Je suis crevée.

— L'un d'entre nous ne devrait-il pas rester avec toi cette nuit ? s'est inquiété Bill.

Si j'avais dit oui, j'aurais été obligée de choisir... Hum ! Cruel dilemme. Pourtant, si j'avais vraiment dû demander à l'un des deux de rester, j'aurais choisi Bill sans hésiter – si j'avais pu être sûre qu'il se montrerait aussi tendre et désintéressé que la nuit précédente. Mais j'ai répondu :

— Ne t'inquiète pas pour moi. Eric m'a assuré que Salomé récupérerait Vlad en un clin d'œil, et j'ai surtout besoin de sommeil. Je vous remercie sincèrement d'être venus tous les deux, ce soir.

Pendant un moment, j'ai bien cru qu'ils allaient refuser de me laisser et peut-être même essayer de s'incruster, de jouer à celui qui resterait le dernier. Mais Eric est venu déposer un chaste baiser sur mon front, avant de franchir la porte. Pour ne pas être en reste, Bill m'a effleuré les lèvres, puis il a disparu à son tour. Quand les deux vampires ont été dehors, j'ai poussé un profond soupir. Enfin seule !

Bon, évidemment, je n'étais pas tout à fait seule : Nikkie gisait sur mon canapé. J'ai veillé à son petit confort : je lui ai enlevé ses chaussures et je suis allée prendre la couverture de mon lit pour l'envelopper dedans bien chaudement. Puis je me suis glissée entre mes draps avec un bonheur indicible, et le sommeil m'est tombé dessus comme une masse.

J'ai dormi des heures.

Quand je me suis réveillée, Nikkie n'était plus là.

Panique à bord ! Puis j'ai remarqué la couverture pliée sur le canapé, le gant mouillé dans la salle de bains, la disparition de ses chaussures. Ouf ! J'ai respiré. Elle m'avait laissé un petit mot, sur une vieille enveloppe qui m'avait déjà servi de liste pour les courses : « Je t'appelle plus tard. N. »

Un peu court comme témoignage de reconnaissance, non ?

Apparemment, il allait se passer un bon moment avant qu'on retrouve notre complicité. Ça m'a fait de la peine. Mais je l'avais indirectement forcée à se regarder de plus près qu'elle ne l'aurait voulu, et elle aurait du mal à me le pardonner.

Mon épaule semblant aller nettement mieux, j'ai décidé de prendre la voiture pour me rendre au centre commercial de Clarice. Comme ça, je pourrais regrouper tous mes achats d'un coup. Et puis, au moins, là-bas, je ne risquais pas de faire de mauvaises rencontres – autrement dit : d'avoir à expliquer trente-six fois l'effet que ça faisait de se prendre une balle, comme ça, à l'improviste, pratiquement en pleine rue.

C'était très reposant de pouvoir me balader incognito dans l'immense galerie marchande. J'ai fait les choses en douceur, sans me presser, en lisant attentivement les étiquettes. J'ai même pris le temps de choisir un rideau de douche pour l'appartement. Une fois mes achats terminés, j'ai vidé mon chariot dans la voiture en m'efforçant de tout porter du côté droit pour ménager mon épaule. Quand je suis rentrée à Berry Street, j'ai trouvé la fleuriste de Bon Temps dans l'allée. Toutes les femmes ont un petit pincement au cœur quand elles voient le camion du fleuriste s'arrêter devant leur porte, moi comme les autres.

— Je fais dans le tir groupé, aujourd’hui, m’a annoncé Greta Dearborn.

Greta avait le visage aplati et une silhouette plutôt trapue, comme son mari. Mais, contrairement au shérif, c’était une heureuse nature, et elle n’était pas soupçonneuse pour deux sous.

— Tu as drôlement de la chance, Sookie.

— Oui, m’dame, on peut le dire ! lui ai-je répondu, avec juste ce qu’il fallait d’ironie.

Après m’avoir aidée à transporter mes sacs dans la cuisine, Greta a commencé sa livraison.

Nikkie m’avait envoyé une petite composition de marguerites et d’œillets blancs dans un vase. J’adore les marguerites, et le blanc et le jaune faisaient très bien dans la cuisine. La carte disait juste : « De la part de Nikkie. » Hum !

Calvin m’avait envoyé un petit gardénia en pot avec un gros nœud. Une fois le danger des gelées tardives de printemps écarté, je pourrais le replanter. Il allait embaumer ma cour pendant des années. Quelle preuve de délicatesse de la part de Calvin ! Comme il avait dû commander par téléphone, la carte ne portait qu’un message conventionnel : « Amicales pensées, Calvin. »

Pam m’avait envoyé un bouquet mélangé et avait écrit : « Cesse donc de vouloir te faire remarquer, sinon on va te descendre pour de bon. De la part de toute l’équipe du Croquemitaine. » Ça m’a fait marrer.

J’ai tout de suite pensé à envoyer des mots de remerciement, mais je n’avais pas de papier à lettres. Il faudrait que je passe à la pharmacie en acheter. L’officine locale avait un coin carterie et vendait aussi des boîtes agréées pour les colis postaux. Les commerçants avaient intérêt à se diversifier, dans un bled paumé comme Bon Temps.

J’ai rangé mes courses, pendu mon rideau de douche – ça n’a pas été sans mal – et je me suis préparée pour aller travailler.

En franchissant la porte de service, je suis tombée sur Sweetie Des Arts, les bras chargés de serviettes et de torchons.

— T'es une sacrée coriace, toi, m'a-t-elle lancé. Comment ça va ?

— Ça va.

— J'ai entendu dire que tu t'étais baissée au dernier moment, a-t-elle enchaîné. Comment ça se fait ? T'as entendu quelque chose ?

— Pas exactement.

Sam est sorti de son bureau à ce moment-là, ses béquilles à la main. Il était de mauvaise humeur, ça se voyait. Je n'avais aucune envie de révéler à Sweetie ma petite particularité, à plus forte raison pendant mon temps de travail et devant mon patron.

— Juste une intuition, ai-je répondu, avec un haussement d'épaules désinvolte pour faire bonne mesure – aïe ! Comment un geste aussi anodin pouvait-il faire aussi mal ?

Sweetie a secoué la tête, épatée par la chance insensée que j'avais eue, avant de regagner son poste derrière les fourneaux.

Sam m'a indiqué la porte de son bureau d'un petit coup de menton revêche, et je l'ai suivi à l'intérieur, la mort dans l'âme. Il a refermé la porte derrière moi.

— Qu'est-ce que tu fabriquais quand tu t'es fait tirer dessus ? a-t-il aussitôt lancé, les yeux flamboyants de colère.

Hé ! Je n'allais pas me faire enguirlander pour ce qui m'était arrivé, en plus !

— J'étais juste venue changer mes bouquins à la bibliothèque, ai-je sifflé entre mes dents.

— Alors, comment ça se fait que le tireur t'ait prise pour un changeling ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Avec qui avais-tu traîné ?

— J'étais allée voir Calvin et je...

Ma phrase est restée en suspens. Je venais juste d'avoir une petite idée, une idée qui commençait à germer...

— Attends un peu... Qui peut détecter une odeur de changeling ? ai-je demandé lentement, à mesure que l'idée en question se précisait. Personne, si ce n'est un autre changeling, hein ? Ou quelqu'un qui a du sang de changeling dans les

veines. Ou un vampire. Une créature surnaturelle quelconque, en tout cas, non ?

— Mais ça fait un bail qu'on n'a pas eu de nouveaux changelings dans le coin.

— Es-tu allé jeter un œil là où le tireur était censé se tenir, pour voir s'il avait laissé des traces ?

— Non. La seule fois où je me suis trouvé sur place en même temps que le tireur, j'étais un peu trop occupé à me tenir la jambe en hurlant.

— Mais peut-être que maintenant, tu pourrais découvrir quelque chose.

Sam m'a jeté un regard dubitatif.

— Il a plu... Mais ça vaut peut-être la peine d'essayer, a-t-il fini par concéder. J'aurais dû y penser. D'accord. Ce soir, après la fermeture.

— J'y serai, ai-je lancé d'un ton sec, tandis qu'il s'écroulait dans son vieux fauteuil grinçant.

J'ai rangé mon sac dans mon casier et j'ai filé au bar m'occuper de mes clients.

Charles était en train de servir une bière. Il m'a quand même adressé un petit signe de tête et un sourire, avant de se concentrer sur le niveau de bière dans la chope qu'il tenait sous le robinet de la pompe. Une de nos habituées, Jane Bodehouse, alcoolique notoire, était assise au comptoir, les yeux rivés sur Charles. Ça ne semblait pas déranger le pirate, qui continuait à travailler comme si de rien n'était. Le bar avait retrouvé son rythme normal : le nouveau barman faisait déjà partie du décor.

Moins d'une heure après le début de mon service, Jason a débarqué. Il tenait Crystal étroitement serrée contre lui : un véritable amoureux transi. Et il paraissait plus heureux que je ne l'avais jamais vu. Sa nouvelle vie l'exaltait, et il adorait la compagnie de sa nouvelle petite amie.

Crystal m'a dit que Calvin devait sortir de l'hôpital le lendemain pour rentrer à Hotshot. Je n'ai pas oublié de mentionner le gardénia qu'il m'avait offert et je lui ai dit que je lui apporterais à dîner pour son retour.

Crystal était pratiquement sûre d'être enceinte. Malgré le brouillage habituel qui m'empêchait de lire dans l'esprit des

changelings, je parvenais à capter cette pensée avec une surprenante netteté. À croire qu'elle n'avait que ça en tête. Ce n'était pas la première fois qu'une des innombrables conquêtes de mon frère voyait déjà Jason papa. J'espérais juste que cette fois-là n'aurait pas plus de conséquences que les précédentes. Non que j'aie quelque chose contre Crystal, mais... Bon. OK, OK, je me racontais des histoires. J'avais effectivement quelque chose contre elle. Crystal appartenait à la communauté de Hotshot et elle n'en partirait jamais. Or, je n'avais aucune envie de voir mes neveux et nièces élevés dans cet étrange village isolé, sous l'influence des vibrations magiques de ce mystérieux carrefour autour duquel toutes les maisons de Hotshot s'agglutinaient.

Crystal n'avait encore rien dit à Jason. Et elle garderait le silence tant qu'elle n'aurait pas acquis la certitude qu'elle était enceinte. Je ne pouvais qu'approuver. Elle a siroté son demi, pendant que Jason en descendait trois. Ensuite, ils sont partis voir un film à Clarice. J'étais trop occupée à servir une brochette de représentants de la loi bon teint pour leur dire au revoir : Alcee Beck, Bud Dearborn, Andy Bellefleur, Kevin Prior et Kenya Jones, plus le dernier béguin d'Arlène – l'expert ès incendies, Dennis Pettibone – étaient réunis autour de deux tables qu'on avait rapprochées dans un coin de la salle. Il y avait aussi avec eux deux autres types que je ne connaissais pas, mais je n'ai eu aucun mal à découvrir qu'ils étaient flics.

Arlène aurait peut-être bien aimé s'occuper d'eux, mais ils étaient dans mon secteur et ils discutaient d'un truc qui avait l'air drôlement important : quand j'étais venue prendre leurs commandes, ils s'étaient tous tus et, dès que j'avais eu le dos tourné, ils s'étaient remis à parler. Je me fichais royalement de ce qu'ils se racontaient, évidemment, puisque je savais déjà ce que chacun d'eux, sans exception, avait dans la tête.

— Qu'est-ce qu'on mijote là-bas, dans le fond, à la conférence au sommet de ces messieurs de la force publique ? s'est enquis Charles.

Jane avait disparu d'un pas chancelant vers les toilettes, et il était provisoirement seul au bar.

— Voyons...

J'ai fermé les yeux pour mieux me concentrer.

— Ils envisagent d'organiser une expédition de surveillance ce soir et ils sont convaincus qu'il y a un rapport entre l'incendie de ma maison et les tirs. Ils se demandent même si la disparition de Debbie Pelt ne serait pas liée à tout ça, puisque la dernière fois qu'elle a été vue, elle prenait de l'essence sur l'autoroute, à la station la plus proche de Bon Temps... Et mon frère a disparu aussi, durant plusieurs jours, il y a quelques semaines... Peut-être que ça rentre également dans le scénario...

J'ai ouvert les yeux, en secouant la tête... et je me suis retrouvée nez à nez avec Charles. Le pirate me regardait, son bon œil – le droit – rivé à mon œil gauche.

— Vous jouissez de dons fort singuliers, jeune dame, a-t-il finalement commenté, au bout d'un moment. Mon ancien employeur montrait un goût très prononcé pour les excentricités de ce genre.

— Pour qui travailliez-vous, avant d'arriver sur le territoire d'Eric ?

Il s'est retourné pour attraper la bouteille de Jack Daniels.

— Pour le roi du Mississippi.

J'ai eu l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds.

— Pourquoi avoir quitté le Mississippi pour venir ici ? lui ai-je demandé, ignorant délibérément les beuglements impatients qui s'élevaient d'une de mes tables, à moins de trois mètres de là.

Le roi du Mississippi, Russell Edgington, me connaissait en tant que petite amie de Léonard Herveaux, et non en tant que télépathe qui mettait occasionnellement son «don» au service des vampires. Il n'était pas impossible qu'Edgington ait une dent contre moi. Bill avait été emprisonné dans l'ancienne écurie de sa propriété, où il avait été torturé par Loréna – celle qui l'avait vampirisé près d'un siècle et demi auparavant. Bill s'était échappé, et Loréna s'était pris un pieu en plein cœur. Russell Edgington n'était pas censé savoir que j'étais responsable de ces deux événements, mais rien ne prouvait non plus qu'il l'ignorait...

— J'en ai eu assez des manières de Russell, m'a répondu Charles. Je ne partage pas ses penchants, et me retrouver perpétuellement entouré de pervers a fini par me lasser.

« Pervers » ? Quand je vous disais que, parfois, les vampires retardent...

Edgington appréciait effectivement la compagnie des hommes. Sa baraque regorgeait de beaux éphèbes. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un compagnon attiré, un humain nommé Talbott.

Bien que je ne l'aie pas remarqué, peut-être Charles se trouvait-il chez Edgington lorsque j'y étais allée. J'étais grièvement blessée quand j'avais été transportée de toute urgence chez Edgington, cette nuit-là : je n'avais pas pu voir tous les hôtes du vaste manoir et je ne me souvenais pas forcément de ceux que j'avais croisés.

Charles et moi ne nous étions toujours pas quittés des yeux. À force de les côtoyer, les vampires les plus âgés percevaient parfaitement les émotions des humains, et je me suis demandé quelles informations le pirate tirait des expressions de mon visage et de mon attitude. Pour une fois, j'aurais bien voulu pouvoir lire dans les pensées d'un vampire. Je me suis aussi demandé si Eric était au courant du passé de Charles. Mais il ne l'aurait sûrement pas engagé sans avoir fait sa petite enquête au préalable. Eric Nordman avait traversé l'histoire, et il n'aurait pas survécu s'il ne s'était pas montré d'une prudence exemplaire.

C'est finalement moi qui ai détourné les yeux la première. Il fallait bien répondre aux appels insistants de ma tablée de couvreurs, qui essayaient vainement de se faire servir une énième tournée de demis depuis déjà plusieurs minutes.

Durant le reste de la soirée, j'ai évité de m'attarder au comptoir. Ça m'étonnait que Charles se soit laissé aller aux confidences. De deux choses l'une : soit il me surveillait et il tenait à ce que je le sache, soit il ignorait vraiment que je m'étais rendue dans le Mississippi récemment.

Ça a suffi à m'occuper l'esprit une bonne partie de la soirée.

Enfin, ma journée de boulot s'est achevée. On a été obligés d'appeler le fils de Jane pour qu'il vienne chercher sa poivrôte

de mère – la routine, en somme. Notre nouveau barman n'avait pas dételé. Il avait bossé à un bon rythme, sans jamais commettre la moindre erreur et en ayant toujours un petit mot aimable pour chaque client : son bocal à pourboires était bien rempli.

Bill est arrivé pour récupérer son pensionnaire. J'aurais bien voulu lui parler en tête à tête, mais Charles a rejoint Bill en un clin d'œil, et je n'en ai pas eu l'occasion. J'ai trouvé que Bill me regardait bizarrement, mais je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche qu'ils étaient déjà partis. Je ne sais pas ce que je lui aurais dit, de toute façon. Puis j'ai réalisé que Bill avait vu les plus dangereux des hommes de Russell Edgington, puisque ces types l'avaient torturé. S'il ne connaissait pas Charles Twining, on pouvait peut-être en conclure que le pirate était inoffensif.

Sam m'a annoncé qu'il était prêt à partir pour notre petite expédition nocturne. J'ai enfilé mon beau manteau, ainsi que les gants et le chapeau que j'avais achetés pour aller avec. J'en aurais bien besoin. Quoique le printemps se fasse de jour en jour plus proche, l'hiver n'avait pas encore dit son dernier mot.

Il ne restait plus personne au bar. La voiture de Jane exceptée, le parking était désert. Dans la lumière crue des lampadaires, l'obscurité semblait plus noire encore. J'ai entendu un chien aboyer au loin. Sam avançait prudemment sur le sol inégal en s'aidant de ses béquilles.

— Je vais me changer, m'a-t-il annoncé.

Et il ne parlait pas de sa tenue.

— Qu'est-ce qui va se passer avec ta jambe ?

— On verra bien.

Sam était un changeling pur jus, issu de parents tous deux changelings : il pouvait changer de forme en dehors des nuits de pleine lune. Il avait la capacité de se transformer en un tas d'animaux différents, mais il avait une nette préférence pour les chiens et, plus particulièrement, pour un colley dont il prenait régulièrement l'apparence.

Sam s'est retranché derrière la haie qui délimitait la petite cour de son mobile home pour se déshabiller, si bien que je ne voyais plus que le haut de son corps. Même dans l'obscurité, j'ai perçu le déplacement d'air autour de lui, cette sorte de vibration

qui signalait toujours la magie à l'œuvre. Il est tombé à genoux avec un hoquet de douleur, puis a disparu derrière les buissons. Moins d'une minute plus tard, un grand limier – un chien de saint-hubert roux – a trottiné vers moi, les oreilles dressées et en perpétuel mouvement. Je n'étais pas habituée à voir Sam sous cet aspect et j'ai d'abord eu une hésitation. Mais quand le chien m'a regardée, j'ai su que c'était lui.

— Viens, Buffy.

C'était le nom que j'avais donné à Sam quand je l'avais rencontré pour la première fois sous sa forme canine, avant de comprendre que l'homme et l'animal ne faisaient qu'un. Le limier est parti devant moi, traversant le parking pour gagner les sous-bois et l'endroit où le tireur s'était embusqué en attendant que Sam sorte du bar. J'ai bien étudié la façon dont l'animal se déplaçait. Il semblait ménager sa patte arrière gauche, mais ne boitait pas vraiment de façon flagrante.

Je l'ai suivi. Il faisait nuit noire, mais j'avais apporté une lampe de poche. Bizarrement, quand je l'ai allumée, les hautes silhouettes sombres des arbres n'en sont devenues que plus menaçantes. Le limier – Sam – avait déjà atteint l'endroit où, d'après la police, le tireur avait pris position pour lui tirer dessus. Bajoues ballottantes, le chien s'est mis à tourner en rond en flairant le sol en tous sens. Quant à moi, je me tenais en retrait. Que vouliez-vous que je fasse ? Je ne lui étais d'aucune utilité. Tout à coup, Buffy a levé la tête vers moi, a émis un petit aboiement et s'est dirigé vers le parking. Je lui ai emboîté le pas, en me disant qu'il devait avoir réuni toutes les informations qu'il pouvait obtenir sur place.

Comme prévu, j'ai fait monter Buffy dans la Malibu pour l'emmener derrière de vieux immeubles, en face du Sonic, là où le tireur s'était caché, la nuit où la pauvre Heather Kinman avait été assassinée. J'ai emprunté l'allée qui desservait l'arrière des bâtiments – d'anciens magasins abandonnés – et je me suis garée à la hauteur de l'ancienne teinturerie – Patsy's Cleaners avait déménagé, plus de quinze ans auparavant, pour s'installer dans un autre local mieux placé. Entre la teinturerie et la graineterie depuis longtemps désaffectée, une étroite ruelle offrait une vue imprenable sur le Sonic. Le fast-food était fermé

pour la nuit, mais encore éclairé. Comme le Sonic donnait sur la rue principale de Bon Temps, les lampadaires ne manquaient pas, et je voyais parfaitement tout ce qui se trouvait dans le périmètre que la lumière délimitait. Malheureusement, ça ne rendait les ombres, à l'extérieur dudit périmètre, que plus impénétrables.

Le limier a une fois encore exploré le secteur, en insistant plus particulièrement sur la petite ruelle envahie de mauvaises herbes qui se faufilait entre les deux magasins abandonnés, un étroit goulet tout juste assez large pour laisser passer un homme. A un moment donné, il a semblé tout excité par ce qu'il reniflait. Je me suis laissé gagner par son enthousiasme, persuadée qu'il avait trouvé quelque chose – une preuve qu'on pourrait fournir à la police, peut-être.

Soudain, Buffy s'est redressé et s'est mis à aboyer, le regard dirigé derrière moi. Je me suis machinalement retournée. Andy Bellefleur se tenait dans l'allée, juste à l'entrée de la ruelle qui séparait les deux bâtiments. Seuls son visage et son torse apparaissaient dans la clarté des réverbères.

— Andy Bellefleur ! Par le Seigneur et tous ses saints ! Tu veux me faire mourir de peur ou quoi ?

C'était ma faute, aussi : si je n'avais pas été aussi absorbée par les recherches de Buffy, je l'aurais « entendu » arriver. Bon sang ! La fameuse expédition de surveillance ! J'aurais dû y penser.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Sookie ? Et où as-tu déniché ce clebs ?

Impossible de trouver une réponse plausible.

— J'ai pensé qu'avec un chien bien entraîné, on pourrait peut-être suivre une piste à partir des différents endroits où le tireur s'est embusqué, ai-je déclaré.

Buffy était venu se blottir contre mes jambes, tout pantelant.

— Et depuis quand tu travailles dans la police ? a demandé Andy d'un ton dégagé, comme s'il prenait de mes nouvelles en buvant son premier café du matin. Je ne savais pas qu'on avait un nouvel inspecteur dans la commune.

OK, c'était mal barré.

— Andy, si tu veux bien me laisser passer, je vais retourner bien gentiment à ma voiture avec mon chien et rentrer chez moi. Et tu n'auras plus aucune raison d'être en rogne contre moi.

Mais Andy avait bien l'intention de régler ses comptes avec moi. Il voulait remettre le monde sur les rails, des rails solides dont il ne devrait plus dévier. Je n'avais pas ma place dans ce monde-là et je ne voulais pas suivre la bonne voie. Je pouvais le lire dans ses pensées, et ça ne me plaisait pas.

J'ai compris trop tard qu'Andy avait un peu forcé sur les cocktails, au cours de la fameuse « conférence au sommet » Chez Merlotte. Il avait assez bu, en tout cas, pour faire sauter les verrous que sa bonne éducation lui imposait d'habitude.

— T'as rien à faire dans cette ville, Sookie, m'a-t-il craché.

— J'ai autant le droit d'y être que toi, Andy Belle-fleur.

— Tu es une erreur génétique, une sorte de monstre. Ta grand-mère était vraiment une brave femme et, d'après ce qu'on m'a dit, tes parents étaient des gens bien. C'est à se demander ce qui s'est passé avec Jason et toi !

Ses mots m'ont fait aussi mal que s'il m'avait gravé dans la chair une marque infamante au fer rouge.

— Je ne crois pas qu'il y ait quoi que ce soit d'anormal chez Jason et moi, Andy, lui ai-je calmement répondu. Je crois qu'on est des gens normaux, pas meilleurs mais pas pires que Portia et toi.

Andy a eu un petit reniflement dédaigneux.

Tout à coup, le flanc du chien pressé contre mes jambes s'est mis à vibrer. Buffy grondait. Mais ce n'était pas Andy qu'il regardait. La tête du limier était tournée dans la direction opposée, vers l'autre bout de la ruelle. J'ai perçu l'activité intense d'un autre cerveau. Pas celui d'un humain ordinaire, cependant.

— Andy, tu es armé ?

J'espérais qu'il percevrait mon murmure, en dépit de l'alcool qui embrumait son cerveau. Pourtant, ça ne m'a pas plus rassurée que ça de le voir dégainer son pistolet.

— Lâche ça, Bellefleur ! a ordonné une voix familière.

Andy a ricané.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que j'ai un plus gros calibre que toi, lui a rétorqué la voix, toujours calme, mais franchement sarcastique, cette fois.

C'est à ce moment-là que Sweetie Des Arts est sortie de l'ombre, une carabine à la main. Elle la braquait sur Andy, et j'étais persuadée qu'elle n'hésiterait pas à tirer. Intérieurement, je me liquéfiais.

— Pourquoi tu ne ficherais pas le camp pendant qu'il en est encore temps, Andy Bellefleur ? a repris Sweetie.

Elle portait un bleu de travail, un blouson en cuir, des bottes et des gants. Difficile de l'imaginer derrière les fourneaux d'un snack-bar !

— Je n'ai rien contre toi. T'es juste un humain de base.

Andy secouait la tête, comme pour se remettre les idées en place. Il n'avait toutefois pas encore abaissé son arme.

— Vous êtes la nouvelle cuisinière de Chez Merlotte, non ? À quoi vous jouez, là, exactement ?

— Tu devrais le savoir, Bellefleur. J'ai entendu ta petite conversation avec le changeling. Peut-être même que ce chien en est un aussi.

Elle ne lui a pas laissé le temps de répondre.

— Et Heather Kinman ne valait pas mieux : elle se changeait en renard. Et ce type qui bosse chez Norcross – Calvin Norris ? C'est une saloperie de panthère !

— Et tu leur as tous tiré dessus ? Et c'est aussi toi qui as essayé de me descendre ?

Je voulais être bien sûre qu'Andy comprenait ce qui se passait.

— Il y a juste un truc qui cloche, dans ta petite vendetta personnelle, Sweetie : je ne suis pas un changeling.

— T'en as pourtant bien l'odeur, a répliqué Sweetie, manifestement convaincue d'avoir raison.

— Certains de mes amis sont des changelings et, ce jour-là, j'en avais embrassé plusieurs. Mais moi, je n'ai rien d'un changeling.

— En tout cas, tu es coupable d'intelligence avec l'ennemi. Et je mettrais ma main à couper que tu as du sang de changeling dans les veines.

— Et toi donc ?

N'allez pas croire que j'avais particulièrement envie de me faire tirer dessus une seconde fois. Certes, tout tendait à prouver que Sweetie n'était pas un tireur d'élite : Sam, Calvin et moi avons survécu. J'imaginai bien que ça ne devait pas être commode de viser dans le noir, mais quand même. Je ne cherchais pourtant pas à la provoquer. Je voulais juste la faire parler le plus longtemps possible, le temps qu'Andy reprenne ses esprits.

— Je ne suis pas un vrai changeling, a-t-elle protesté, en grognant presque autant que Buffy. J'ai été mordue. J'ai eu un accident de voiture, et ce... cette chose mi-homme mi-loup a surgi de la forêt, alors que je me vidais de mon sang sur la route. Elle m'a mordue, puis une autre voiture est arrivée et elle s'est enfuie. Mais à la première pleine lune qui a suivi, mes mains se sont transformées... En voyant ça, mes parents en ont rendu leur dîner.

— Et ton petit copain ? Tu devais bien en avoir un, non ?

Je n'osais pas m'interrompre. Je devais à tout prix conserver son attention. Andy était en train de prendre ses distances, s'éloignant de moi autant qu'il le pouvait, sans quitter Sweetie des yeux, pour qu'elle ne puisse pas faire coup double en nous tirant dessus. Elle avait l'intention de me descendre en premier, je le savais. J'essayais de repousser le chien, mais il restait fidèlement plaqué contre moi, comme pour me protéger. Sweetie n'était pas sûre que le chien soit un changeling, d'ailleurs. Et, curieusement, elle n'avait pas mentionné Sam, dans la liste de ses exploits.

— J'étais strip-teaseuse, à l'époque, et je vivais avec un super mec, m'a-t-elle répondu d'une voix frémissante de rage. Quand il a vu les poils apparaître sur mes mains, j'ai cru qu'il allait me cracher dessus. Les nuits de pleine lune, il préférait disparaître. Il avait des voyages d'affaires, des tournois de golf avec des amis ; il était retenu à une réunion qui s'éternisait...

— Et ça fait combien de temps que tu tires sur les changelings ?

— Trois ans, a-t-elle avoué, pleine de morgue. J'en ai tué vingt-deux et blessé quarante et un.

— Mon Dieu, quelle horreur !

— Et j'en suis fière, a-t-elle ajouté. Je suis fière de débarrasser la planète de cette vermine.

— Tu prends toujours des jobs dans des bars ?

— Ça me permet de mieux repérer mes frères d'infortune, a-t-elle répondu avec un ricanement. Je fais aussi les églises, les restaurants, les crèches...

— Oh, non !

J'ai cru que j'allais vomir.

J'étais en alerte maximale, naturellement. J'ai donc compris qu'il y avait quelqu'un dans la ruelle, derrière Sweetie. Je sentais la fureur qui bouillonnait sous le crâne d'un changeling. Je n'ai pourtant pas quitté Sweetie des yeux, essayant de toutes mes forces de monopoliser son attention aussi longtemps que possible. Mais un bruit infime – le frottement d'un bout de papier par terre, peut-être – a suffi à l'alarmer. Elle a immédiatement fait volte-face, la carabine à l'épaule, et elle a tiré. Un hurlement s'est élevé, à l'autre bout de la ruelle, puis une plainte déchirante.

C'est le moment qu'a choisi Andy pour intervenir, pendant que Sweetie avait encore le dos tourné. Je me suis plaquée contre le mur en briques de l'ancien magasin du grainetier. J'ai entendu la détonation. J'ai vu la carabine tomber et le sang sortir de la bouche de Sweetie, une coulée noire dans la pénombre. Puis elle s'est effondrée.

Pendant qu'Andy restait planté devant elle, avec son pistolet qui se balançait mollement dans sa main inerte, je me suis faufilée derrière eux pour aller voir qui était venu nous prêter main forte. Dans la flaque de lumière que jetais ma lampe de poche sur le bitume gisait un loup-garou. Il semblait à l'agonie. La balle de Sweetie l'avait frappé en pleine poitrine.

— Appelle les secours, Andy ! Vite !

Je comprimais à deux mains la blessure sanguinolente sans trop savoir si c'était ce qu'il fallait faire ou non. Sans compter

que la plaie changeait d'une façon assez déconcertante : le lycanthrope était en train de reprendre forme humaine. Je me suis retournée vers Andy. Il était toujours cloué sur place, encore sous le choc de l'acte atroce qu'il venait de commettre. J'ai appelé mon fidèle compagnon à la rescousse :

— Mords-le, Buffy !

Le limier a trottiné jusqu'au policier et lui a mordillé la main.

Andy a poussé un cri d'orfraie et a brusquement levé son arme, comme pour tirer sur le chien.

— Non ! ai-je hurlé en bondissant vers Buffy. C'est ton portable qu'il faut dégainer, imbécile ! Appelle une ambulance !

C'est alors que le pistolet a décrit un arc de cercle pour se braquer sur moi.

Pendant un long moment de terreur, j'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée. On voudrait tous se débarrasser de ce qu'on ne comprend pas, de ce qui nous fait peur, et je dérangeais tellement Andy Bellefleur...

Puis le pistolet a tremblé, avant de retomber au bout de son bras ballant. J'ai vu son regard se poser sur moi et la lumière se faire dans son esprit. Enfin !

Il a fouillé dans ses poches, à la recherche de son téléphone. À mon grand soulagement, il a rengainé son arme après avoir composé le numéro du poste de police.

Je suis revenue auprès du lycanthrope, qui avait repris l'apparence d'un homme, un homme aussi nu qu'Adam le jour de sa création.

— ... fusillade derrière l'ancienne graineterie de Magnolia Street, dans une ruelle perpendiculaire, juste en face du Sonic, disait Andy. C'est ça. Deux ambulances. Deux blessés par balle... Non, je n'ai rien.

Le loup-garou n'était autre que Dawson. Il a cligné des paupières et il a eu une sorte de hoquet gargouillant. Je préférerais ne pas imaginer ce qu'il endurait.

— C... Calvin... a-t-il balbutié.

— Ne vous inquiétez pas, ai-je dit. Les secours arrivent.

Ma lampe de poche était posée sur le sol, à côté de lui, et le faisceau de lumière oblique éclairait ses énormes muscles et son

torse velu. Il avait la chair de poule – fallait-il qu’il soit mal en point ! –, et je me suis demandé où il avait laissé ses vêtements. J’aurais bien aimé avoir ne serait-ce que sa chemise pour bander sa plaie, qui saignait abondamment.

— Il m’a dit d’faire mon dernier jour en veillant sur vous, a murmuré Dawson en tremblant de la tête aux pieds.

Il a essayé de sourire – une pauvre grimace.

— Du gâteau, que j’m suis dit...

Puis il s’est tu. Il avait perdu connaissance.

Les grosses chaussures noires d’Andy sont apparues dans mon champ de vision. Je n’ai pas bougé. J’étais sûre que Dawson allait mourir. Et moi qui ne savais même pas son prénom ! Je me suis demandé comment on allait bien pouvoir expliquer aux flics la présence d’un type à poil, au beau milieu de la nuit, en pleine rue. Peut-être que... Mais attendez un peu ! Pourquoi serait-ce à moi de fournir des explications ? Andy pouvait bien s’en charger, non ?

Comme s’il avait lu dans mes pensées – inversion des rôles, pour changer –, Andy m’a lancé :

— Tu connais ce type, non ?

— Un peu.

— En bien, tu vas devoir dire que tu le connais mieux que ça pour justifier l’absence de fringues.

J’ai dégluti.

— D’accord, ai-je ronchonné, après une courte pause.

— Vous étiez venus ici à la recherche de son chien, a repris Andy, avant de se retourner pour apostropher Buffy. Vous, je ne sais pas qui vous êtes, mais vous restez un chien, vu ? Et moi, a-t-il poursuivi en s’éloignant à petits pas nerveux qui trahissaient son agitation, je suis venu ici parce que je suivais Sweetie, qui me semblait avoir un comportement suspect...

J’ai hoché la tête en silence, trop occupée à écouter l’espèce de raclement dans la poitrine de Dawson pour parler. Si seulement j’avais pu lui donner mon sang pour le guérir, comme un vampire ! Si seulement j’avais su comment le soigner ! Mais déjà, les sirènes des voitures de police et des ambulances s’élevaient, se rapprochant rapidement de nous. Rien n’est

jamais très loin de rien, à Bon Temps. De ce côté-ci de la ville, l'hôpital de Grainger serait le plus proche.

— Dis-moi, Sookie, a soudain chuchoté Andy d'un ton pressant. Il faut que je te demande un truc avant que les autres arrivent. Il n'y a rien de bizarre chez Halleigh, hein ?

J'ai levé un regard ahuri vers lui. Comment pouvait-il penser à ça en un moment pareil ?

— À part qu'elle a un nom à coucher dehors, non.

Puis je me suis rappelé qui avait tué la garce qui gisait à deux mètres de moi.

— Ne t'en fais pas, Andy. Halleigh est une fille on ne peut plus normale.

— Dieu merci ! a-t-il soupiré, visiblement soulagé.

C'est alors qu'Alcee Beck a déboulé dans la ruelle.

Il s'est arrêté net, son regard allant d'un protagoniste à l'autre tandis qu'il essayait de donner un sens à la scène qu'il avait sous les yeux. Kevin Prior est arrivé juste après lui, suivi de sa coéquipière, Kenya. Les équipes de secours attendaient en retrait que la zone soit sécurisée avant d'intervenir. Je me suis retrouvée plaquée contre le mur, en train de subir une fouille en règle, avant de savoir ce qui m'arrivait.

— Désolée, Sookie, répétait Kenya. Je suis obligée. Je...

— OK, OK, ai-je coupé, agacée. Eh bien, faites-le, qu'on en finisse. Où est le chien ?

— Il s'est enfui, m'a-t-elle répondu. Les gyrophares ont dû lui faire peur. C'est un chien de saint-hubert, hein ? Il rentrera tout seul.

Sa fouille terminée, elle a repris :

— Dites-moi, Sookie, comment se fait-il que ce type soit... dans le plus simple appareil ?

Et ça ne faisait que commencer. Mon histoire ne tenait pas vraiment debout, et je voyais le doute se peindre sur tous les visages. Pour commencer, ce n'était pas franchement un temps à batifoler dehors. Ensuite, je n'étais même pas un tant soit peu débraillée. Mais Andy m'a soutenue mordicus, et vu qu'il n'y avait personne pour dire que les choses ne s'étaient pas passées comme je le prétendais...

Près de deux heures plus tard, ils m'ont enfin laissée retourner à ma voiture. Une fois chez moi, je me suis ruée sur le téléphone pour appeler l'hôpital et prendre des nouvelles de Dawson. Je ne sais par quel miracle, c'est Calvin qui a répondu.

— Il est vivant, a-t-il lâché, laconique.

— Dieu soit loué ! Merci de l'avoir envoyé pour me protéger, Calvin. Sans lui, je serais déjà morte.

— J'ai entendu dire que le flic avait descendu la coupable.

— Oui.

— J'ai entendu dire pas mal d'autres choses aussi...

— C'est compliqué.

— Je vous vois cette semaine ?

— Bien sûr.

— Allez, reposez-vous maintenant.

— Merci encore, Calvin.

Ma dette envers Calvin Norris augmentait à un tel rythme que ça en devenait carrément flippant. Je savais qu'un jour ou l'autre, je serais obligée de le rembourser... Mais, pour l'heure, j'étais morte de fatigue et mon épaule me faisait un mal de chien. Je me sentais sale, sale à l'intérieur, après avoir entendu l'horrible histoire de Sweetie, et sale tout court, d'être restée à genoux dans la ruelle, à tenter vainement d'empêcher le sang de Dawson de couler. J'ai laissé tomber mes vêtements ensanglantés sur le carrelage et je suis restée un long moment sous la douche, en m'efforçant tout de même de protéger mon bandage avec un bonnet de douche pour ne pas le mouiller, comme l'infirmière me l'avait montré.

Quand la sonnette de la porte a retenti, le lendemain matin, j'ai maudit la vie citadine. Mais ce n'était pas mon voisin qui venait m'emprunter une scie à métaux. Léonard Herveaux se tenait sur mon paillason, une enveloppe à la main.

Je l'ai fusillé du regard entre mes paupières toutes gonflées de sommeil et, sans dire un mot, je suis retournée me coucher. Il ne s'est pas découragé pour autant.

— Tu es désormais doublement alliée de la meute, a-t-il déclaré, comme s'il m'annonçait la plus grande découverte des cinquante dernières années.

Je lui ai tourné le dos et je me suis enfouie sous les couvertures.

— Dawson dit que tu lui as sauvé la vie.

— Ravie d'apprendre que Dawson se porte assez bien pour parler, ai-je marmonné en fermant les yeux et en priant pour que Lèn s'en aille. Mais comme c'est en me protégeant qu'il s'est fait tirer dessus, ta fichue meute ne me doit rien.

A en croire le déplacement d'air, Lèn venait de s'agenouiller à mon chevet. Pitié !

— Ce n'est pas à toi d'en décider, Sookie, a-t-il rétorqué. La preuve en est que tu es convoquée à la plus prestigieuse manifestation de notre caste : le combat des candidats pour le poste de chef de meute.

— Quoi ? Mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Assister aux épreuves et féliciter le vainqueur, quel qu'il soit.

Pour Lèn, forcément, cette guerre de succession était l'événement du siècle. Il avait du mal à comprendre que je n'aie pas les mêmes priorités. Je commençais à être submergée par un déferlement d'obligations envers un nombre toujours croissant de gens.

J'avais une dette envers Calvin. Andy Bellefleur avait une dette envers moi, envers Dawson et envers Sam pour avoir résolu son enquête. Mais j'avais une dette envers Andy pour m'avoir sauvé la vie. Quoique... Après tout, je l'avais rassuré sur la normalité de Halleigh. Peut-être que ça annulait la dette que j'avais envers lui pour avoir tiré sur Sweetie.

Eric et moi étions quittes – je l'espérais, du moins.

J'avais encore une petite dette envers Bill.

Sam et moi étions plus ou moins raccords.

Quant à Lèn, il avait une dette envers moi – dans ma manière de voir les choses, du moins. J'étais bien allée à son bras à ces funérailles à la noix, non ? Je m'étais pliée aux règles de la meute, non ? Bon, alors.

Dans mon monde à moi, le monde des humains standard, il y avait des relations à tisser et à entretenir, des dettes à contracter et à honorer, des conséquences à assumer et, parfois, des bonnes actions à faire. C'était ce qui liait les gens à la

société. Peut-être même que c'était ce qui faisait la société. Et avant ma rencontre avec Bill, j'essayais de tenir mon rôle dans cette société du mieux que je le pouvais.

Entrer dans le cercle secret des Cess et des immortels avait rendu ma vie, dans la société humaine, beaucoup plus compliquée.

Et plus intéressante.

Et parfois même exaltante, voire... marrante.

Pendant que je me faisais ces profondes réflexions, Lèn avait continué à parler, et j'en avais raté une bonne partie. Il venait seulement de s'en rendre compte.

— Désolé si je t'ennuie, Sookie, a-t-il grommelé d'un ton pincé.

J'ai tourné la tête pour le regarder. Il était vexé, je le lisais dans ses beaux yeux verts.

— Tu ne m'ennuies pas. C'est juste qu'il y a beaucoup de choses qui me préoccupent, en ce moment. Laisse l'invitation sur la table de chevet, OK ? Je te recontacterai.

Je me suis vaguement demandé ce qu'on devait porter à ce genre de petite sauterie et si le grisonnant M. Herveaux senior et le quelque peu grassouillet concessionnaire Harley allaient réellement se rouler par terre et se battre comme des chiffonniers.

Les prunelles vertes étaient désormais noyées de perplexité.

— Tu réagis si bizarrement, Sookie, a dit Lèn en secouant la tête. Je me sentais tellement bien avec toi, avant. Alors que, maintenant, j'ai l'impression de ne plus te connaître.

« Pertinent » avait été un des mots du jour de mon calendrier, la semaine précédente.

— C'est une remarque pertinente, ai-je répondu d'un ton neutre. Moi aussi, j'étais super bien avec toi, quand je t'ai rencontré. Et puis, j'ai commencé à découvrir des trucs. Comme Debbie, les règles de la meute, la soumission de certains changelings aux vampires...

Il est aussitôt monté sur ses grands chevaux.

— Aucune société n'est parfaite, a-t-il répliqué. Quant à Debbie, je ne veux plus entendre parler d'elle.

— Il suffit de demander.

Dieu sait que j'en avais ma claque d'entendre son nom, moi aussi.

Abandonnant l'enveloppe sur la table de chevet, il s'est soudain penché pour me faire le baisemain. Lèn n'ayant rien d'un aristo un peu vieille France, j'en ai déduit qu'il s'agissait d'un geste rituel. J'aurais bien aimé en connaître la signification, mais quand j'ai voulu lui poser la question, il avait déjà quitté la chambre.

— Ferme la porte derrière toi ! lui ai-je lancé. Tu n'as qu'à tourner le petit bouton sur la poignée.

J'imagine qu'il l'a fait. En tout cas, je me suis aussitôt rendormie et personne n'est venu me réveiller avant qu'il ne soit pratiquement l'heure, pour moi, d'aller au boulot. Mais quand je suis sortie, j'ai trouvé un message scotché sur ma porte qui disait : « Linda T. te remplace. Prends ta soirée. Sam. » J'ai donc fait demi-tour et troqué ma tenue de serveuse contre un jean et un tee-shirt. Mais je m'étais préparée pour aller bosser et, du coup, je me sentais un peu désœuvrée.

J'ai presque sauté de joie en me rappelant que j'avais une autre obligation à remplir, et je m'y suis aussitôt attelée.

Après une heure et demie à me débattre dans une cuisine où rien n'était à sa place habituelle, j'ai réussi à mitonner un plat de blancs de poulet au riz sauce aigre-douce et à confectionner quelques cookies que j'ai emportés chez Calvin, à Hotshot. Je n'ai pas appelé pour le prévenir. J'avais juste l'intention de lui déposer son repas et de repartir. Mais, quand je suis arrivée, il y avait plusieurs voitures garées devant chez Calvin. J'ai lâché un juron. Je n'avais aucune envie de me familiariser davantage avec l'étrange petite communauté de Hotshot. La récente accession de mon frère au statut de Cess – de semi-Cess, disons – et le faible que Calvin avait pour moi m'avaient déjà entraînée beaucoup plus loin que je ne l'aurais voulu sur ce terrain glissant.

C'est donc la mort dans l'âme que j'ai passé le bras dans l'anse de mon panier en osier rempli de cookies maison et pris le plat de poulet au riz brûlant dans mes mains protégées par

des gants de cuisine – geste que mon épaule gauche n'a pas apprécié –, avant d'aller frapper à la porte de Calvin.

C'est Crystal qui m'a ouvert. En voyant l'expression d'agréable surprise qui éclairait son visage, j'ai eu honte de moi.

— Je suis si contente que vous soyez venue ! s'est-elle exclamée. Mais entrez donc, je vous en prie.

Quand elle s'est écartée pour me laisser passer, j'ai pu constater que le petit salon était bondé. Mon frère était là. La plupart des personnes présentes appartenaient à la caste des panthères-garous. Logique. Mais les loups-garous de Shreveport avaient dépêché un représentant qui, à mon grand étonnement, se trouvait être... Patrick Furnan, prétendant au trône et concessionnaire Harley-Davidson à ses heures perdues.

Crystal s'est chargée des présentations. Elle m'a d'abord présentée à la femme qui semblait jouer le rôle de maîtresse de maison, Maryelizabeth Norris – à voir la façon dont elle se déplaçait, on aurait pu penser que Maryelizabeth était dépourvue de squelette. J'aurais parié qu'elle ne quittait pas souvent Hotshot... Puis Crystal s'est arrêtée successivement devant tous les membres de l'assistance, en veillant bien à me préciser la relation que chacun entretenait avec Calvin. Au bout d'un moment, j'ai commencé à tous les mélanger un peu. Mais j'ai retenu l'essentiel, à savoir qu'à de très rares exceptions près, les natifs de Hotshot se répartissaient en deux types : les petits bruns secs et nerveux, comme Crystal, et les châains clair, plus trapus, qui avaient tous de magnifiques yeux vert et or, comme Calvin. Norris et Hait étaient les noms qui revenaient le plus souvent.

Patrick Furnan était le dernier de la file.

— Hé ! Mais on se connaît, s'est-il écrié, jovial, en m'adressant un sourire radieux – à croire qu'on avait dansé ensemble à un mariage, récemment. Mes amis, voici la fiancée de Léonard Herveaux. Léonard est le fils de l'autre candidat au titre de chef de meute.

Ça a jeté un froid : le silence a immédiatement envahi la pièce.

— Vous vous méprenez, ai-je rétorqué d'un ton poli mais ferme. Lèn et moi sommes simplement amis.

Et je lui ai rendu son sourire, en lui lançant un regard propre à lui faire comprendre qu'il n'avait pas intérêt à me croiser dans une allée déserte, un de ces soirs.

— Au temps pour moi ! a-t-il aussitôt répondu, mielleux.

C'est alors que Maryelizabeth s'est avancée vers moi. Elle a tourné le dos à Patrick Furnan, l'ignorant ostensiblement.

— Venez par ici, ma chérie. Calvin vous attend, a-t-elle claironné.

Il ne manquait plus que les trompettes ! A moins de m'obliger à marcher sur un tapis de braises pour traverser la pièce, je ne crois pas qu'elle aurait pu me mettre plus mal à l'aise – ce qui ne m'a pas empêchée de jeter un coup d'œil autour de moi au passage. Calvin était reçu chez lui en héros : la maison avait été briquée, fleurie, décorée. Il y avait des ballons dans le salon et, dans la cuisine, de quoi faire un vrai banquet.

Maryelizabeth m'a introduite dans la chambre de Calvin, laquelle était joliment et sobrement meublée – dans le style Scandinave, si tant est que je puisse identifier un style : je n'y connais rien. Calvin était assis dans son lit, le dos soutenu par deux oreillers à motifs africains qui représentaient des panthères en train de chasser. On ne manquait pas d'humour, au moins, dans cette maison ! À côté des draps bariolés et du couvre-lit orange foncé, le convalescent paraissait bien pâle. Dans son pyjama marron, il avait absolument tout du type qui sort de l'hôpital. En le voyant ainsi, je me suis prise à penser qu'il y avait quelque chose d'un peu triste, chez Calvin Norris, quelque chose qui me touchait malgré moi.

— Venez Vous asseoir, m'a-t-il lancé en m'indiquant le lit.

Il s'est poussé pour me faire de la place. Il a dû faire signe à ses gardes-malades parce que Dixie et Dixon, qui se trouvaient dans la pièce quand j'étais arrivée, sont sortis en catimini, avant de refermer la porte derrière eux.

Je me suis juchée sur le lit, à côté de lui. Il avait une de ces tables que l'on trouve habituellement dans les hôpitaux et qu'on peut rouler en travers du lit. Il y avait un verre de thé glacé et une assiette fumante posés sur le plateau. Je l'ai invité d'un geste à manger. Avant de s'exécuter, il a incliné la tête pour

prier en silence. Je me suis demandé à qui il pouvait bien adresser cette prière muette.

— Racontez-moi, m'a-t-il demandé ensuite, en dépliant sa serviette.

Je me suis tout de suite sentie plus à l'aise. Il a dîné pendant que je lui relatais ce qui s'était passé dans la ruelle. J'avais tout de suite remarqué qu'on lui avait servi le plat que j'avais apporté, auquel on avait ajouté quelques légumes, et que deux de mes cookies jouxtaient son assiette. Il avait voulu me montrer qu'il appréciait le mal que je m'étais donné pour lui faire plaisir. Ça m'a émue – ce qui a immédiatement déclenché mon alarme intérieure.

— Donc, sans Dawson, Dieu sait ce qui serait arrivé, ai-je conclu. Je vous remercie de l'avoir envoyé pour me protéger. Comment va-t-il ?

— Il tient le coup. On l'a transporté par hélicoptère de Grainger à Baton Rouge. Un humain ordinaire n'aurait pas survécu. Mais il a tenu jusque-là : je pense qu'il va s'en tirer.

Transporté par hélicoptère ? Ça m'a anéantie.

— N'allez pas vous culpabiliser pour ça. C'est Dawson qui en a décidé ainsi. C'était son choix.

J'ai retenu le « hein ? » idiot qui me venait aux lèvres et j'ai demandé :

— Comment ça ?

— C'est lui qui a choisi sa profession, qui a décidé d'agir comme il l'a fait. Il aurait peut-être dû lui sauter dessus quelques secondes plus tôt. Pourquoi a-t-il attendu ? Je ne sais pas. Comment a-t-elle su qu'il fallait viser si bas, alors qu'il faisait presque nuit ? Je ne sais pas non plus. Tout choix entraîne des conséquences.

Calvin essayait de me dire quelque chose sans y parvenir vraiment. Il n'avait pas l'habitude d'exposer ses idées. Ce n'était pas un homme de discours. Pourtant, il s'efforçait d'exprimer un truc à la fois important et abstrait.

— Personne n'a rien à se reprocher, a-t-il finalement conclu.

— J'aimerais le croire et j'espère que j'y parviendrai un jour, ai-je soupiré. Peut-être que j'en prends le chemin.

— J’imagine que les lycanthropes vont vous inviter à leur foire d’empoigne pour désigner le nouveau chef de meute, a repris Calvin.

Il m’a pris la main. La sienne était chaude et rêche.

J’ai hoché la tête.

— Je parie que vous allez y aller.

— Je ne vois pas comment je pourrais faire autrement, ai-je répondu, un peu sur la défensive.

Je me demandais où il voulait en venir.

— Je ne me permettrais pas de vous dire ce que vous devez faire, a-t-il immédiatement précisé. Je n’ai aucun droit sur vous.

Il semblait le déplorer.

— Mais si vous y allez, je vous en prie, faites attention à vous. Pas pour moi – vous n’auriez aucune raison de faire ça, pour l’instant. Mais pour vous-même.

— Ça, je veux bien vous le promettre, lui ai-je assuré après un temps de réflexion.

Calvin n’était pas de ceux à qui vous sortez le premier truc qui vous passe par la tête. C’était un homme sérieux.

Il m’a gratifiée d’un de ses trop rares sourires.

— Vous êtes une sacrée bonne cuisinière, m’a-t-il félicitée.

Je lui ai rendu son sourire.

— Merci, ai-je répondu en me levant.

Sa main s’est resserrée sur la mienne, et il m’a attirée à lui. Vous ne luttez pas contre un homme qui sort de l’hôpital. Je me suis donc penchée pour lui présenter ma joue.

— Non.

Quand j’ai tourné la tête vers lui pour voir ce qui n’allait pas, il m’a embrassée sur la bouche.

Franchement, je m’attendais à ne rien ressentir. Mais ses lèvres étaient chaudes et sèches, comme ses mains, et son haleine sentait encore ma cuisine : une odeur familière et rassurante. C’était étonnant et étonnamment réconfortant de me sentir si proche de Calvin. Je me suis un peu reculée et je suis sûre que ma surprise – mon agréable surprise – se lisait sur mon visage. Calvin a souri et m’a lâché la main.

— Ce qu'il y avait de bien, à l'hôpital, c'est que vous veniez me voir, a-t-il dit alors. Ne vous faites pas désirer, maintenant que je suis rentré.

— Bien sûr que non !

Ce n'était pas le moment de le contredire : j'étais pressée de sortir de la pièce pour pouvoir me reprendre.

Le salon s'était vidé de ses invités pendant que je m'entretenais avec Calvin. Crystal et Jason s'étaient sauvés, et Maryelizabeth ramassait les assiettes en compagnie d'une jeune panthère-garou que je n'avais pas encore vue.

— Terry, a déclaré Maryelizabeth en désignant l'adolescente. Ma fille. Nous habitons à côté.

J'ai hoché la tête à l'intention de l'intéressée, qui m'a lancé un regard noir, avant de poursuivre son activité. Elle ne faisait visiblement pas partie de mon fan-club. Elle appartenait à la lignée des yeux verts et or/cheveux châtain clair, comme Maryelizabeth et Calvin.

— Vous allez épouser mon père ? m'a-t-elle demandé.

— D'abord, je n'ai pas l'intention de me marier, pour l'instant, ai-je prudemment répondu. Et puis, j'ignore qui est ton père.

— Terry est la fille de Calvin, m'a expliqué Maryelizabeth.

Je suis restée perplexe une seconde ou deux. Puis, tout à coup, l'attitude des deux femmes, le fait qu'elles se chargent de tout remettre en ordre, leur aisance dans cette maison... tout est devenu limpide.

Je n'ai pas pipé mot, mais mon expression a dû me trahir, car les traits de Maryelizabeth se sont crispés.

— Ne vous avisez pas de nous juger ! m'a-t-elle lancé. Nous ne sommes pas comme vous.

— C'est vrai, lui ai-je calmement répondu.

Je me suis forcée à sourire.

— Merci de m'avoir présentée à vos amis. Ça me touche beaucoup. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous aider ?

— On saura se débrouiller, a répliqué Terry, avec un curieux mélange de respect et d'hostilité dans le regard.

— Nous n’aurions jamais dû t’envoyer à l’école, a pesté sa mère, dont les yeux d’or étonnamment écartés exprimaient à la fois amour et regret.

Après avoir récupéré mon manteau, je me suis empressée de les saluer, puis j’ai quitté la maison en m’efforçant de ne pas montrer la hâte que j’avais à partir. À mon grand désespoir, Patrick Furnan m’attendait près de ma voiture. Il avait un casque sous le bras, et j’ai aperçu sa Harley garée un peu plus loin.

— Ça vous intéresse d’écouter ce que j’ai à vous dire ? m’a lancé le lycanthrope.

— En fait, non.

— Il ne va pas continuer à vous aider comme ça pour rien, a cependant poursuivi Furnan.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous ne vous en tirerez pas avec un simple « merci » et un baiser entre deux portes. Tôt ou tard, il vous demandera de payer vos dettes.

— Je ne me rappelle pas avoir sollicité vos conseils.

Il s’est avancé vers moi.

— Et gardez vos distances, je vous prie.

J’ai jeté un rapide coup d’œil circulaire. Les habitants de Hotshot, derrière leurs fenêtres ou sur le seuil de leur maison, ne perdaient pas une miette du spectacle.

— Tôt ou tard, a répété Furnan.

Il m’a soudain adressé un sourire carnassier.

— Le plus tôt sera le mieux, en ce qui me concerne. On ne peut pas tromper un lycanthrope, vous savez. Ni une panthère. Vous allez finir en charpie, déchirée entre les deux.

— Je ne trompe personne, ai-je répliqué, exaspérée par l’insistance qu’il mettait à me montrer qu’il connaissait mieux ma vie amoureuse que moi. Je ne sors avec aucun des deux.

— Alors, vous êtes sans protection, a-t-il conclu avec un éclair de triomphe dans la prunelle.

Cette conversation ne nous menait nulle part.

— Allez vous faire voir ! lui ai-je crié, à bout de nerfs.

Je suis montée dans ma voiture et j’ai démarré, laissant mon regard passer sur le loup-garou comme s’il n’existait pas.

Lorsque j'ai jeté un coup d'œil dans mon rétroviseur, je l'ai vu en train d'enfiler son casque de moto, les yeux toujours braqués sur l'arrière de la Malibu.

Si, jusqu'alors, je me moquais éperdument de la compétition entre Jackson Herveaux et Patrick Furnan, je peux vous garantir que, maintenant, j'avais changé d'avis.

Que Furnan se fasse donc écrabouiller !

Je lavais les ustensiles que j'avais utilisés pour préparer le repas de Calvin, et il régnait, dans mon petit appartement, un calme souverain. Si elle était chez elle, Halleigh se montrait aussi discrète qu'une petite souris. Je ne déteste pas faire la vaisselle, figurez-vous. Ça permet de laisser ses pensées dériver en paix. J'ai souvent pris de très bonnes décisions, dans ces moments-là. Je ne vous surprendrai pas, si je vous dis que j'étais en train de me repasser le film de la nuit précédente. J'essayais de me remémorer les paroles exactes de Sweetie. Il y avait un truc qui m'avait fait tiquer. Ça avait quelque chose à voir avec Sam...

Je me suis finalement rappelé que, bien qu'elle ait parlé d'un changeling à propos du chien dans la ruelle, elle n'avait pas mentionné Sam : elle ne l'avait manifestement pas reconnu. Mais ce n'était pas franchement étonnant, vu que Sam s'était changé en chien de saint-hubert, et non en colley, comme à son habitude.

Je croyais avoir enfin trouvé ce qui me tracassait, mais non. Il y avait autre chose, un truc que Sweetie avait dit... J'avais beau me creuser la cervelle, ça ne me revenait pas.

Sans réfléchir, j'ai décroché le téléphone pour appeler Andy chez lui. Portia m'a répondu – plutôt fraîchement – qu'elle allait chercher son frère.

— Oui, Sookie ?

Le ton d'Andy m'a semblé d'une parfaite neutralité.

— Je peux te poser une question, Andy ?

— Je t'écoute.

— Quand Sam s'est fait tirer dessus...

J'ai marqué une pause, le temps de trouver comment formuler correctement ce que je voulais lui demander.

— Oui, eh bien ?

— C'est vrai que la balle ne correspondait pas à celles qu'on a retrouvées sur les autres victimes ?

— La balle n'a pas été retrouvée dans tous les cas.

Plutôt indirect, comme réponse, mais il était probablement inutile d'espérer mieux.

— Mmm... OK.

Je l'ai remercié et j'ai raccroché. Je n'étais pas plus avancée qu'avant. Bon. Il valait mieux que je me sorte tout ça de la tête, pour l'instant. J'avais déjà assez de problèmes comme ça à résoudre. S'il devait y avoir quoi que ce soit à tirer de cette intuition, ça se décanterait tout seul et ça remonterait à la surface, le moment venu.

Le calme s'est prolongé toute la soirée : une journée à marquer d'une pierre blanche. Avec si peu de ménage et si peu de jardinage à faire, j'avais plein de temps libre. J'ai lu une petite heure, fait des mots croisés et je me suis couchée vers 23 heures.

Incroyable ! Personne ne m'a réveillée de toute la nuit ! Personne n'est mort, personne n'a allumé d'incendie et personne ne m'a tirée du sommeil pour m'annoncer quelque drame nécessitant mon intervention de toute urgence.

Le lendemain matin, je me suis réveillée fraîche comme un gardon. Ça faisait plus d'une semaine que ça ne m'était pas arrivé. Un coup d'œil à ma montre m'a appris que j'avais dormi d'une traite jusqu'à 10 heures. Waouh ! Mais après tout, ça n'avait rien d'étonnant, vu ce que je venais de traverser. Mon épaule était pratiquement guérie et ma conscience semblait s'être fait une raison : finalement, je n'avais pas tant d'horribles secrets que ça à cacher.

Le téléphone a sonné alors que je finissais mon petit déjeuner. J'ai retourné mon bouquin sur la table pour marquer la page.

— Allô ?

— C'est aujourd'hui, m'a annoncé Lèn d'une voix vibrante d'excitation. Il faut que tu viennes.

Je n'ai pas pu m'empêcher de soupirer.

— Je suppose que tu veux parler de l'élection du chef de meute.

— Évidemment !

— Et pourquoi faut-il que j'y assiste ?

— Tu dois venir parce que tous les membres et tous les alliés de la meute sont tenus d'être là.

Et il me disait ça d'un ton impérieux, en plus !

— Christine tient particulièrement à ta présence.

J'aurais peut-être rué dans les brancards, sans ce dernier argument. L'épouse de l'ancien chef de meute m'avait frappée par son intelligence : elle m'avait donné l'impression d'être une femme clairvoyante qui savait garder la tête froide.

Je me suis efforcée de rester aimable.

— D'accord. Où et quand ?

— À midi, au 2005 Clairemont, l'immeuble vide. C'était le siège de l'imprimerie David & Van Such avant.

Je lui ai demandé quelques indications pour m'y rendre et j'ai raccroché. Tout en prenant ma douche, je me suis dit qu'une telle compétition tenait plutôt de l'événement sportif que du cocktail mondain et que je pouvais mettre ma jupe en jean avec mon tee-shirt rouge à manches longues. J'ai enfilé d'épais collants rouges assortis – la jupe était plutôt courte – et chaussé mes babys noirs. Ils étaient un peu abîmés : j'espérais que Christine ne regarderait pas mes pieds.

Les locaux qu'avait occupés la défunte imprimerie David & Van Such étaient situés dans une zone industrielle ultramoderne, quasi déserte en ce début de week-end. Tous les immeubles des sociétés qui s'étaient implantées là avaient été construits selon un plan global pour former un ensemble harmonieux : petits édifices tout de pierre grise et de verre teinté, foisonnement de lilas des Indes alentour, pelouses centrales bordées d'allées aux courbes élégantes. Le siège de David & Van Such arborait, en outre, un pont enjambant une mare ornementale et une porte d'entrée rouge, probablement censée être très ornementale aussi. Au printemps, et après quelques petits travaux d'entretien pour remettre tout ça en état, ça devait être aussi beau qu'un bâtiment moderne à

vocation commerciale et industrielle pouvait l'être. Pour l'heure, les mauvaises herbes qui avaient poussé pendant l'été s'étaient fanées et se balançaient tristement dans la brise glaciale. Les squelettiques lilas des Indes auraient eu bien besoin d'être taillés, et la mare était remplie d'une eau glauque et stagnante sur laquelle voguaient, çà et là, quelques déchets d'origine indéterminée. Une trentaine de véhicules, dont – très rassurant – une ambulance, étaient garés sur le parking de l'imprimerie.

La façade de verre de David & Van Such reflétait le ciel délavé et le gazon jauni. Malgré ma veste, le froid m'a paru redoubler quand j'ai franchi le pont en direction de la porte d'entrée. Je regrettais de ne pas avoir mis mon manteau. Il ne m'avait pas paru nécessaire de le prendre juste pour passer de ma voiture à un espace fermé.

Il m'aurait semblé curieux de frapper à la porte d'une entreprise. Je l'ai donc poussée et me suis fauillée à l'intérieur. Deux personnes me précédaient dans le hall de réception désert. Elles ont franchi une simple porte grise à double battant. Je les ai suivies, en me demandant où j'étais en train de mettre les pieds...

J'ai débouché dans ce qui devait être l'imprimerie proprement dite, quoique les énormes presses aient disparu depuis longtemps. À moins que cette gigantesque grotte n'ait été remplie de bureaux derrière lesquels des employés zélés enregistraient les commandes ou géraient la comptabilité. De larges lucarnes ménagées dans le plafond laissaient entrer la morne lumière du jour. Il y avait un petit attroupement au centre du vaste espace vide.

Bon. Question look, j'étais tombée complètement à côté. La plupart des femmes étaient en tailleur-pantalon habillé, et j'ai même aperçu quelques robes. J'ai pris la chose avec philosophie, chassant ma première réaction de gêne d'un haussement d'épaules. Comment aurais-je pu prévoir ?

Il y avait là des gens que je n'avais pas vus à l'enterrement du colonel Flood. J'ai salué Amanda d'un signe de tête, auquel elle a poliment répondu – j'avais rencontré la lycanthrope à la crinière flamboyante lors de la Chasse aux Sorciers. Je passais

les têtes en revue quand, soudain, je me suis figée, interdite. Mais oui ! C'étaient bien Claudine et Claude ! Mais qu'est-ce qu'ils faisaient là ? Les jumeaux étaient sublimes, comme toujours. Claudine portait un col roulé noir et un pantalon blanc, et Claude un col roulé blanc et un pantalon noir. L'effet était sidérant. Les jumeaux étant manifestement les seuls, de toute l'assistance, à ne pas être des lycanthropes, je me suis empressée de les rejoindre.

Claudine s'est penchée pour m'embrasser sur la joue droite, tandis que Claude en faisait autant à gauche. J'ai éprouvé exactement la même sensation sur les deux joues en même temps. Troublant.

— Qu'est-ce qui est censé se passer ?

J'avais murmuré pour ne pas attirer l'attention. Les gens autour de nous me paraissaient étrangement silencieux. J'ai cru apercevoir des trucs qui pendaient du plafond, mais il y avait trop peu de lumière pour que je puisse discerner ce que c'était.

— Il va y avoir plusieurs épreuves, a chuchoté Claudine. Tu n'es pas du style à pousser des cris d'orfraie, j'espère ?

Je ne l'avais jamais été jusqu'alors, mais je n'étais pas sûre de ne pas innover pour l'occasion.

Une porte s'est ouverte au fond de la pièce. Jackson Herveaux et Patrick Furnan ont fait leur entrée. Glups ! Ils étaient nus comme des vers. N'ayant pas vu beaucoup d'hommes dans cette tenue, je n'avais que peu de points de comparaison, mais je dois vous avouer que ces deux spécimens de la gent lycanthrope ne représentaient pas vraiment mon idéal en matière de beauté masculine. Bien que Jackson entretînt manifestement sa forme, il n'en demeurait pas moins un homme vieillissant aux jambes de poulet déplumé, et Patrick, quoique robuste et musclé, avait tout d'une barrique sur pattes.

Passé le premier moment de surprise – on s'habitue à tout –, j'ai remarqué que les deux candidats étaient accompagnés par deux autres loups-garous : Lèn suivait son père, et un jeune homme blond emboîtait le pas à Patrick Furnan. Lèn et son homologue étaient en costume de ville.

— Dommage que ce ne soit pas eux qu'on ait déshabillés, hein ? a discrètement commenté Claudine, en désignant les deux jeunes gens du menton. Ce sont les témoins.

Comme dans un duel ? J'ai essayé de voir s'ils portaient des pistolets ou des épées. Ils avaient les mains vides.

Je n'ai repéré Christine que lorsqu'elle s'est avancée pour prendre la parole. Elle a levé les bras au-dessus de sa tête et a frappé des mains. Une seule fois a suffi : il n'y avait déjà pas beaucoup de bruit avant, mais après ça, le gigantesque espace n'était plus qu'un océan de silence. À elle seule, la frêle veuve à la chevelure de neige tenait toute l'assistance en haleine.

Elle a consulté un livret avant de commencer :

— Nous sommes réunis aujourd'hui pour désigner celui qui sera bientôt à la tête de la meute de Shreveport, encore appelée la meute des Longues Dents. Pour être chef de meute, les deux lycanthropes ici présents devront passer trois épreuves.

Christine s'est interrompue pour consulter de nouveau son petit livret.

J'espérais qu'il n'y aurait pas de sang versé – on peut toujours rêver.

— La première épreuve est un test d'agilité, a repris Christine en agitant la main vers une partie de la pièce isolée par un cordon de sécurité.

On aurait dit un terrain de jeux géant, dans la pénombre.

— La deuxième est un test d'endurance, a-t-elle poursuivi en désignant du doigt une zone recouverte de moquette, à gauche. Enfin, nous en viendrons à l'épreuve de force : le combat singulier.

Elle s'est tournée vers une sorte de structure métallique derrière elle.

Au temps pour mon fol espoir qu'il n'y ait pas de sang versé !

— Ensuite, le vainqueur devra s'accoupler avec une des nôtres pour assurer la pérennité de la meute.

J'espérais bien que la quatrième partie serait purement symbolique. Après tout, Patrick Furnan avait une femme – laquelle se tenait à l'écart avec un groupe de lycanthropes manifestement pro-Patrick.

D'après moi, ça faisait quatre épreuves et non trois. À moins que l'accouplement en question ne soit considéré comme une sorte de récompense accordée au vainqueur ?

Claude et Claudine m'ont pris la main en même temps pour m'étreindre simultanément les doigts.

— Ça va chauffer, ai-je lâché dans un murmure.

Ils ont hoché la tête en chœur.

Deux secouristes se tenaient en retrait derrière l'assistance. Des changelings quelconques, à en croire leurs schémas mentaux. Avec eux se trouvait quelqu'un – ou... quelque chose – que je n'avais pas revu depuis des mois. Gros nez, peau mate, épais cheveux bruns crépus... Pas de doute, c'était bien le docteur Ludwig. Elle a senti mon regard et s'est inclinée pour me saluer. Comme elle ne faisait pas plus d'un mètre, elle n'avait pas à se pencher beaucoup. Je lui ai retourné la politesse. J'étais contente de la revoir. Elle n'était pas humaine, mais j'ignorais ce qu'elle était vraiment. En tout cas, c'était un excellent médecin. Mon dos n'aurait plus été qu'un lacis de cicatrices, si le docteur Ludwig ne m'avait pas soignée quand j'avais été attaquée par une ménade – si toutefois j'avais survécu à mes blessures empoisonnées.

Les combattants sont entrés dans un large espace carré délimité par de grosses cordes recouvertes de velours rouge et suspendues entre des plots surmontés d'une boule de métal doré, comme dans les hôtels. J'avais cru voir un terrain de jeux, mais maintenant qu'on allumait les lumières, la chose évoquait plutôt un croisement entre un gymnase et un manège pour concours complet d'équitation.

— Transformez-vous ! a alors ordonné Christine, avant de reculer pour se fondre dans le public.

Les deux candidats se sont mis à quatre pattes. L'air a commencé à vibrer, à scintiller et à tourner autour d'eux. Tous les changelings ne sont pas capables de se transformer à volonté, loin de là, et ceux qui y parviennent en tirent une immense fierté. Surtout quand, comme ces deux-là, ils se métamorphosent en un clin d'œil. Les deux lycanthropes ont changé de forme presque en même temps. Jackson Herveaux a pris l'aspect d'un gros loup noir, comme son fils ; Patrick

Furnan celui d'un loup à la fourrure gris perle, au poitrail plus large, mais d'une taille légèrement inférieure en longueur.

Comme l'assistance se rapprochait, les premiers rangs agrippant le cordon de velours rouge, l'un des plus grands types que j'aie jamais vus a surgi de l'ombre et est entré dans l'arène. Je l'ai tout de suite reconnu. C'était l'homme que j'avais remarqué à l'enterrement du colonel Flood. Il mesurait plus de deux mètres et se présentait devant nous torse et pieds nus. Il était doté d'une impressionnante musculature, et sa poitrine parfaitement dessinée était aussi glabre que son crâne luisant. Il avait tout d'un génie des Mille et Une Nuits. Ça ne m'aurait pas choquée de le voir affublé d'un pantalon bouffant, avec une large ceinture d'étoffe chatoyante autour de la taille. Pour l'heure, il portait, plus prosaïquement, un jean délavé. Ses yeux ressemblaient à deux puits d'eau noire. C'était un changeling quelconque, évidemment, mais je ne parvenais pas à imaginer en quoi il se changeait.

— Waouh ! a soufflé Claude.

— Mazette ! a chuchoté Claudine.

— Oh, la vache ! ai-je lâché dans un murmure.

Le « génie » s'est placé entre les deux concurrents et les a conduits vers la ligne de départ.

— Une fois l'épreuve commencée, aucun membre de la meute ne peut intervenir, a-t-il déclaré en regardant chacun des candidats tour à tour.

L'effet que produisait cette puissante voix de basse était aussi dramatique qu'un roulement de tambour : elle vous prenait carrément aux tripes.

Puis, tout à coup, j'ai compris : c'était l'arbitre. Il a lancé une pièce en l'air, l'a rattrapée et plaquée sur le dos de sa main.

— Face : Patrick partira en premier.

J'ai trouvé saugrenu de tirer à pile ou face pour désigner le premier candidat dans le cadre d'une élection au cérémonial si complexe et, surtout, si pompeux. À peine m'étais-je fait cette réflexion que le loup gris s'est élancé. Il se déplaçait si vite que j'avais du mal à le suivre. Il a escaladé une rampe d'accès, sauté par-dessus trois tonneaux, puis est retombé souplement de l'autre côté, avant de repartir en trombe pour remonter une

seconde rampe, sauter à travers un cerceau suspendu au plafond – qui s’est violemment balancé après son passage – et ramper dans un goulet plutôt étroit et coudé par endroits, un peu comme ceux qu’on vend dans les animaleries pour les gerbilles, mais en plus gros. À la sortie du tunnel, langue pendante et souffle court, le loup gris s’est retrouvé devant une grande pelouse artificielle qui s’étendait sur une vingtaine de mètres. Il s’est alors arrêté et a semblé réfléchir un petit moment, avant de poser une première patte sur le gazon synthétique. A chaque pas, il a montré la même prudence. Soudain, en un endroit bien précis, le sol s’est brusquement soulevé, révélant de terribles mâchoires d’acier qui se sont refermées avec un claquement sec, manquant de peu la patte arrière gauche du loup. Cloué sur place, l’animal a poussé un petit jappement affolé. Vous imaginez le calvaire : se contraindre à avancer pas à pas à travers un terrain qu’on sait truffé de pièges, alors que, d’un simple bond, on peut rejoindre la sécurité de la plate-forme d’arrivée, distante de quelques mètres à peine ?

Bien que cette compétition ne me touchât pas personnellement, ce suspense insoutenable me mettait les nerfs à vif. J’en tremblais. Et je n’étais pas la seule.

Dans la salle, la tension était devenue palpable. Les attitudes, la façon de bouger des lycanthropes qui m’entouraient n’avaient désormais plus rien d’humain. Même Super Barbie, toute tartinée de maquillage qu’elle était, avait un regard de bête traquée. Et je ne parle pas seulement de la peur qui se lisait dans ses prunelles : sous les fards, ce n’étaient plus des yeux de femme, mais bien des yeux de fauve que je voyais.

Comme le loup gris franchissait le dernier obstacle, d’un bond sans élan qui devait couvrir une distance à peu près équivalente à la longueur de deux voitures mises bout à bout, un cri de triomphe s’est élevé de la gorge ornée d’or et de rubis de la très glamour Mme Furnan. Le loup gris avait atteint la plateforme sans encombre. L’arbitre a consulté son chronomètre.

— Candidat numéro deux, a-t-il annoncé, Jackson Herveaux, loup de la meute.

Un cerveau en pleine ébullition, tout près de moi, m'a fourni le nom du génie des Mille et Une Nuits.

— Quinn, ai-je annoncé à ma voisine.

Claudine a ouvert de grands yeux. Ce nom avait manifestement une signification pour elle, mais elle n'a pas daigné me faire profiter de ses lumières.

Le gros loup noir a mis ses pattes dans les empreintes de son prédécesseur. Il a sauté avec plus de grâce et de souplesse à travers le cerceau, qui n'a pratiquement pas bougé. Il m'a toutefois semblé plus lent dans le tunnel. Il a dû s'en apercevoir, parce qu'il s'est rué ensuite sur le terrain piégé. Or, s'il y avait une épreuve qui requérait lenteur et prudence, c'était bien celle-là. Il s'est d'ailleurs arrêté net. Sans doute venait-il d'aboutir à la même conclusion. Il s'est alors penché pour flairer le sol avec circonspection. Les informations qu'il en a retirées n'ont pas semblé le réjouir outre mesure : il en a frémi du bout du museau à la pointe de la queue. Avec d'infinies précautions, il a levé sa patte avant droite et a avancé de quelques centimètres à peine. Nous retenions tous notre souffle tandis qu'il progressait lentement, tous ses sens en éveil, chaque mouvement mûrement réfléchi et habilement calculé. A mon grand soulagement, le gros loup noir est sorti indemne de l'épreuve, sans avoir déclenché le moindre piège.

Il a ensuite rassemblé ses forces pour le saut final et a bondi dans l'espace avec une formidable détente. L'atterrissage a été moins élégant que celui de Furnan, cependant. Il s'est rattrapé de justesse, pédalant des pattes arrière tout en s'agrippant de toutes ses griffes au bord de la plate-forme. Mais seul le résultat comptait, et il avait atteint son but. Quelques cris enthousiastes ont salué son succès.

— Les deux candidats ont réussi l'épreuve d'agilité.

Le regard de l'arbitre balayait l'assistance, tandis qu'il annonçait les résultats de sa voix vibrante. Quand il est arrivé à la hauteur de notre curieux trio – deux fées jumelles, aux cheveux de nuit, entourant une petite humaine blonde comme les blés –, il m'a semblé qu'il s'attardait un instant. Mmm... difficile à dire.

En revanche, Christine, elle, essayait bel et bien d'attirer mon attention. Quand elle y est parvenue, elle m'a fait un petit signe de tête pour désigner le lieu où devait se dérouler l'épreuve d'endurance. Un peu intriguée, mais docile, je me suis faufilée entre les spectateurs vers l'endroit indiqué. Je ne me suis aperçue que les jumeaux me suivaient que quand ils ont repris leurs postes à mes côtés. Il y avait sans doute quelque chose que Christine désirait me montrer pour... Mais bien sûr ! Elle voulait que je me serve de mes «dons » de télépathe parce que... elle soupçonnait... C'est ça, elle craignait qu'il n'y ait de la triche dans l'air. Comme Lèn et son homologue blond prenaient place dans l'espace clos réservé aux témoins, j'ai remarqué qu'ils portaient, l'un et l'autre, des gants blancs. J'ai déployé mes antennes, mais tous deux n'avaient qu'une idée en tête : la bataille que se livraient leurs champions respectifs. Il ne me restait plus qu'à tester les candidats eux-mêmes. Ce serait une première : je n'avais jamais essayé de lire dans l'esprit d'un changeling sous sa forme animale.

Avec une certaine appréhension, je me suis concentrée pour me laisser envahir par leurs pensées. Comme vous pouvez l'imaginer, me repérer dans le mélange des structures mentales humaine et animale représentait pour moi une véritable gageure. Au début, je n'ai détecté qu'une même détermination farouche focalisée sur le but à atteindre. Mais, en insistant un peu, il m'a semblé percevoir une différence.

En voyant Lèn soulever une fine barre en argent longue d'une cinquantaine de centimètres, j'ai senti mon ventre se nouer et un froid intense m'envahir. À son côté, le jeune changeling blond effectuait la même opération. Les gants faisaient partie du décorum : sous leur forme humaine, les lycanthropes ne ressentaient rien de particulier au contact de l'argent. En revanche, sous leur forme animale, ils ne pouvaient toucher le métal précieux sans éprouver une douleur atroce.

Le témoin de Furnan a fait glisser ses mains gantées le long du tube en argent, comme pour vérifier qu'il ne présentait aucun vice caché.

J'ignorais complètement pourquoi les vampires ne pouvaient pas toucher un objet en argent sans se brûler et sans

sentir leurs forces les abandonner, tout comme j'ignorais pourquoi ce simple contact pouvait être fatal aux loups-garous, alors qu'il n'avait aucun effet sur les fées, par exemple – qui ne pouvaient, en revanche, supporter aucun contact prolongé avec le fer (encore plus difficile à gérer, avouez). Mais je savais qu'il ne s'agissait absolument pas de ridicules superstitions, et je savais donc également que l'épreuve à venir ne serait rien de moins qu'un abominable supplice – et un horrible spectacle pour qui y assisterait.

Malheureusement, j'étais là pour ça. Et si j'en croyais Christine, il allait se passer quelque chose de louche qui requérait mes moyens d'investigation. J'ai réfléchi à la petite différence que j'avais perçue dans les « pensées » de Patrick – sous sa forme animale, les pensées en question étaient si primitives qu'on hésitait à employer le mot.

Quinn se tenait entre les deux témoins, son chronomètre à la main.

— Candidats, tenez-vous prêts... Maintenant !

À son signal, Lèn a placé la barre en argent dans la gueule de son père. Le gros loup noir a refermé ses mâchoires avec un claquement sec et s'est assis, au moment même où le loup gris en faisait autant. Les deux témoins ont reculé. Jackson Herveaux a alors laissé échapper un long gémissement, tandis que, hormis un halètement sonore, Patrick Furnan ne manifestait aucune émotion particulière. Comme la fine peau de ses gencives et de ses lèvres commençait à fumer en dégageant une odeur de chair brûlée épouvantable, la plainte de Jackson Herveaux s'est encore amplifiée. Patrick Furnan montrait les mêmes signes de souffrance, mais demeurait parfaitement silencieux.

— Ils sont si courageux ! a commenté Claude dans un murmure admiratif, en considérant avec une sorte de fascination morbide les tourments qu'enduraient les deux candidats.

Il devenait de plus en plus évident que le loup noir ne tiendrait plus très longtemps. Il présentait tous les symptômes d'une douleur intolérable, laquelle semblait croître à chaque seconde. En dépit du soutien moral de Lèn, qui avait rivé son

regard à celui de son père, focalisant toute son attention sur lui, Jackson Herveaux allait craquer d'un instant à l'autre : l'échec semblait inévitable...

— Il triche !

J'avais parlé d'une voix forte, l'index pointé sur le loup gris.

— Aucun des membres de la meute n'est autorisé à intervenir, m'a rappelé Quinn.

Aucune colère ne perçait dans sa profonde voix de basse. Il énonçait juste un article du règlement.

— Je ne suis pas un membre de la meute.

— Vous contestez la régularité de l'épreuve ?

Quinn me regardait, à présent. Tous les membres de la meute qui m'entouraient s'étaient écartés. Je me retrouvais donc seule avec mes deux fées, qui me dévisageaient avec une expression de surprise mêlée de consternation.

— Je veux, mon n'veu ! Sentez donc les gants du témoin de Furnan.

Le blondinet en question avait tout du type qui vient de tomber dans un guet-apens : fait comme un rat, le traître ! Une vraie tête de coupable.

— Lâchez les barres ! a ordonné Quinn.

Les deux loups ont immédiatement obéi. Lèn est tombé à genoux pour enlacer son père, qui geignait pitoyablement.

Avec une grâce féline, Quinn s'est alors avancé pour prendre les gants que le témoin de Patrick Furnan avait jetés par terre. Libby Furnan a bien tenté de les récupérer en se penchant par-dessus le cordon de sécurité, mais un grondement de Quinn a suffi à l'en dissuader. J'en ai eu des frissons du haut en bas de la colonne. Et pourtant, j'étais beaucoup plus loin de lui que Super Barbie.

Quinn a pris les gants blancs pour les sentir.

Il a alors considéré Patrick Furnan avec un tel mépris que ça ne m'aurait pas surprise de voir le loup se recroqueviller de honte. Quinn s'est ensuite retourné pour faire face au public.

— L'accusation portée par cette femme est fondée.

Sa voix grave donnait à chaque mot le poids d'une terrible sentence.

— Il y a de la drogue sur ces gants. Cette drogue a insensibilisé les gencives de Furnan quand la barre en argent a été placée dans sa gueule. Je déclare donc Jackson Herveaux vainqueur de cette deuxième épreuve. La meute devra décider si Patrick Furnan a le droit de continuer la compétition et si son témoin peut encore être considéré comme membre de la meute.

Le lycanthrope blond s'était ratatiné sur place. On aurait dit un môme qui s'attend à recevoir une raclée. J'ignorais pourquoi son châtiment devait être plus sévère que celui de Furnan. Ça ne me semblait pas très juste, mais bon, je n'étais pas une lycanthrope.

— La meute va voter, a annoncé Christine.

Son regard a croisé le mien, et j'ai compris que j'avais accompli la mission pour laquelle on m'avait fait venir.

— Si le reste d'entre vous veut bien passer dans la pièce d'à côté...

Quinn, Claude, Claudine et trois changelings se sont dirigés avec moi vers la porte. Retrouver la lumière du hall d'entrée après la pénombre étouffante de la salle voisine m'a fait du bien. Ce qui m'a fait moins de bien, en revanche, c'est la curiosité dont je faisais l'objet et que je sentais se concentrer sur moi. Mes barrières mentales étaient toujours abaissées, et la suspicion de mes petits camarades – Claude et Claudine exceptés – se déversait à flots dans mon cerveau. Les jumeaux considéraient mon étrange particularité comme un véritable don du Ciel et un rare privilège. À leurs yeux, j'étais une sacrée petite veinarde.

— Approchez, a soudain tonné Quinn.

J'ai été tentée de lui dire de garder ses ordres pour lui, mais c'était une réaction puérile et, de toute façon, je n'avais rien à craindre (c'est, du moins, ce que je me suis répété sept fois de suite pour me donner du courage). Je me suis redressée, les épaules rejetées en arrière, et je me suis avancée vers lui en le regardant droit dans les yeux.

— Ce n'est pas la peine de relever le menton comme ça, m'a-t-il posément fait remarquer. Je ne vais pas vous manger.

— Je sais, ai-je rétorqué, avec un petit ton cassant dont je n'étais pas peu fière.

J'ai soudain découvert que ses yeux étaient de ce beau mauve profond des pensées. J'en ai souri malgré moi. Un sourire de pure extase... mâtinée d'une bonne dose de soulagement.

Si surprenant que ça puisse paraître, il m'a rendu mon sourire. Il avait des lèvres pleines, des dents d'une blancheur éclatante et un cou de statue grecque.

— Combien de fois par jour êtes-vous obligé de vous raser ? lui ai-je subitement demandé d'une voix rêveuse, fascinée par le velouté de sa peau.

Il a eu un rire grave.

— Ça vous arrive d'avoir peur ? m'a-t-il alors lancé.

— Souvent.

Cette réponse a semblé le faire réfléchir.

— Avez-vous un odorat surdéveloppé ?

— Non.

— Vous connaissez le témoin de Furnan ?

— C'est la première fois de ma vie que je le vois.

— Dans ce cas, comment avez-vous su...

— Sookie est télépathe, a répondu Claude à ma place.

Quinn lui a jeté un regard furibond, et Claude a paru regretter son intervention. Toutefois, il s'est cru obligé d'expliquer :

— Ma sœur est sa... hum... protectrice, en quelque sorte.

— Eh bien, le moins qu'on puisse dire c'est que vous ne faites pas très bien votre boulot, a lâché Quinn en se tournant vers Claudine.

— Ne vous avisez pas de vous en prendre à Claudine ! ai-je protesté. Elle m'a sauvé la vie plein de fois.

Quinn a pris un air exaspéré.

— Pff ! Les fées ! a-t-il marmonné. Si vous croyez que les lycanthropes vont vous remercier d'être intervenue, vous vous trompez, m'a-t-il dit. Au moins la moitié d'entre eux va vouloir votre peau. Si votre sécurité était la priorité absolue de Claudine, elle aurait dû vous faire taire.

Claudine a eu l'air accablée.

— Hé ! me suis-je écriée. Arrêtez un peu, d'accord ? Je sais que vous avez des amis de l'autre côté de cette porte et que vous

êtes inquiets pour eux. Mais ce n'est pas une raison pour vous défouler sur Claudine. Ou sur moi, me suis-je empressée d'ajouter, en le voyant river son regard au mien.

— Je n'ai aucun ami ici, m'a-t-il répliqué. Et je me rase tous les matins.

— Bon, d'accord, ai-je répondu, un peu désarçonnée.

— Et le soir aussi, quand je dois sortir...

— Ah ! J'en étais sûre !

— ... pour faire quelque chose de spécial.

Qu'entendait-il par là exactement ?

C'est à ce moment-là que la porte s'est rouverte, interrompant la conversation la plus bizarre que j'aie jamais eue.

— Vous pouvez revenir, nous a annoncé une jeune lycanthrope perchée sur des talons aiguilles de dix centimètres de haut.

Moulée dans un fourreau grenat, elle nous a précédés dans la grande salle, avec un déhanchement des plus suggestifs. Je me suis distraitemment demandé qui elle cherchait à séduire : Quinn ou Claude ? À moins que ce ne soit Claudine...

— Voici notre verdict, a déclaré Christine en s'adressant à Quinn. La joute va reprendre là où elle s'est arrêtée. Pour avoir triché lors de la deuxième épreuve, Patrick Furnan a été déclaré perdant par la majorité des votants. Nous avons décidé d'attribuer à Jackson Herveaux la victoire de cette épreuve, mais également celle de la précédente, l'épreuve d'agilité. Patrick Furnan est cependant autorisé à rester dans la course. Mais, pour l'emporter, il devra gagner l'épreuve finale de manière décisive.

Je ne savais pas trop ce que ce « de manière décisive » signifiait dans un tel contexte. À en croire la tête que faisait Christine, ce n'était visiblement rien de réjouissant.

Quand mon regard s'est posé sur lui, Lèn avait le visage crispé et la mine sombre. Je ne sais comment, ce verdict semblait favoriser le rival de son père. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il y avait plus de lycanthropes dans le camp de Patrick Furnan que dans celui des Herveaux et je me suis

demandé quand le vent avait tourné. La répartition m'avait paru plus équitable, à l'enterrement.

Puisque j'avais déjà fourré mon nez là où il ne fallait pas, paraît-il, je me suis dit que ça ne changerait plus grand-chose si j'en rajoutais un peu dans le registre fouine de service. J'ai commencé à déambuler parmi les membres de la meute, toutes antennes dehors. Bien que le mode de raisonnement tortueux et inhabituel des lycanthropes et des changelings rende leurs pensées plus difficiles à déchiffrer, j'ai réussi à détecter certains indices, par-ci, par-là. D'après les bribes d'information que je récoltais, les Furnan avaient mis leur plan à exécution : ils avaient effectivement fait courir des bruits sur Jackson Herveaux et sur sa dépendance au jeu, insistant bien sur le fait que cette passion, toujours d'actualité, dévorait Jackson au point de le pousser à la malhonnêteté, voire à la déloyauté, et qu'on ne pouvait tout de même pas nommer un tel dévoyé à la tête de la meute.

Je savais par Lèn que ces rumeurs étaient fondées et, quoique je ne trouve pas très élégant, de la part des Furnan, d'utiliser ce procédé, je ne leur jetais pas la pierre non plus. Après tout, dans l'absolu, ils n'avaient pas tout à fait tort.

Les deux candidats n'avaient toujours pas recouvré forme humaine. D'après ce que j'avais compris, en dépit de ce qui s'était passé, ils devaient se battre. Je me suis penchée vers Amanda, qui se trouvait à côté de moi, pour me renseigner discrètement.

— Qu'est-ce qui a changé, dans la dernière épreuve ?

La lycanthrope à la chevelure flamboyante m'a répondu dans un murmure que les règles du combat avaient été modifiées : le vainqueur ne serait plus celui qui serait encore debout après cinq minutes d'une lutte acharnée. Désormais, pour l'emporter « de manière décisive », ce dernier devrait tuer son adversaire ou, du moins, l'estropier à vie.

Je ne m'étais pas attendue à un truc pareil. Mais je savais, sans qu'on ait besoin de me le dire, que je ne pourrais pas y échapper : il était trop tard. Impossible de partir.

L'assistance s'est alors regroupée autour d'une espèce de cage grillagée. Quinn a ouvert une porte, à la base du dôme, et

les deux loups se sont furtivement faufileés à l'intérieur, en jetant des coups d'œil à la ronde, comme s'ils comptaient leurs supporters. C'est du moins ce que j'ai imaginé.

Quinn s'est alors tourné vers moi et m'a fait signe d'approcher.

Oh oh ! J'ai froncé les sourcils. Le regard mauve était rivé sur moi, dur et impérieux : c'était du sérieux. Je me suis exécutée de mauvaise grâce.

— Vous allez lire dans leurs pensées avant le début du combat, m'a-t-il annoncé.

Il a placé la main sur mon épaule pour me faire pivoter, et je me suis retrouvée face à son superbe torse lisse et bronzé. Un peu déconcertée, j'ai levé la tête vers son visage.

— Écoutez, Blondie, c'est une simple formalité pour vous, a-t-il ajouté, comme pour me rassurer. Vous entrez là-dedans et vous faites ce que vous savez faire, un point, c'est tout.

Il n'aurait pas pu y penser avant que les loups n'entrent dans cette fichue cage ? Et s'il refermait la porte derrière moi ? J'ai jeté un regard à Claudine par-dessus mon épaule. La fée secouait énergiquement la tête.

— Pourquoi je devrais faire ça ? À quoi ça servira ?

Il ne fallait pas non plus qu'il me prenne pour une parfaite idiote !

— Furnan a-t-il l'intention de tricher ? a murmuré Quinn, si bas qu'il pouvait être sûr de n'être entendu que de moi. Compte-t-il recourir à des moyens frauduleux pour remporter l'épreuve, des moyens que je ne peux pas voir ?

— Vous garantissez ma sécurité ?

Il m'a regardée droit dans les yeux avant de me répondre sans la moindre hésitation :

— Oui.

Il a ouvert la porte de la cage, m'a invitée d'un geste à entrer et s'est plié en deux pour me suivre.

Les deux loups se sont avancés vers moi à pas prudents. Il se dégageait d'eux une odeur forte, un peu comme celle d'un chien mouillé, mais en plus musqué, plus sauvage. Je ne vous cache pas que j'étais plutôt nerveuse en posant la main sur la tête de Patrick Furnan. Je me suis immiscée dans son esprit

aussi profondément que je l'ai pu. Je n'ai rien détecté que cette rage qui le consumait, cette haine farouche qu'il me vouait parce que je lui avais coûté la victoire au test d'endurance. J'ai senti aussi la détermination qui l'habitait, brûlant en lui comme le feu sous la braise, prête à s'enflammer dès que commencerait le combat – qu'il entendait bien gagner sans autre arme que son impitoyable cruauté.

J'ai secoué la tête en soupirant et enlevé ma main que, par souci d'équité, j'ai posée sur l'échiné de Jackson. De près, il était si grand que ça m'a stupéfiée. Le loup vibrait littéralement, une sorte de léger tremblement de tout le corps qui faisait frissonner son pelage sous ma paume. Il n'avait en tête qu'un seul objectif : mettre son adversaire en pièces. Mais il y avait autre chose : tout au fond de lui, Jackson avait peur. Il craignait son rival, plus jeune et plus vif que lui.

— Rien à signaler, ai-je conclu.

Quinn s'est retourné pour ouvrir la porte et s'est penché pour franchir le seuil. Comme je m'apprêtais à le suivre, la fille en fourreau grenat a poussé un hurlement. Rapide comme l'éclair, Quinn a fait volte-face, m'a agrippée par le bras et m'a tirée derrière lui de toutes ses forces. Je n'aurais jamais cru qu'un homme de cette taille puisse réagir aussi vite. De sa main libre, il a claqué la porte. J'ai entendu un heurt violent contre le battant.

Aux bruits qui s'élevaient dans la cage, il était clair que les hostilités avaient déjà commencé. Mais, plaquée contre une chaude poitrine à la peau veloutée, j'avais l'esprit ailleurs.

— Il vous a eue ?

L'oreille collée contre le torse de Quinn, j'ai eu l'impression que le grondement provenait tout à la fois de l'intérieur et de l'extérieur de ce grand corps musclé.

Comme le gros loup noir, je tremblais de partout et j'étais parcourue de frissons. Ma jambe était mouillée, mes collants déchirés. Un filet de sang coulait le long de mon mollet droit. Est-ce que, dans la précipitation, je m'étais écorchée sur le montant de la porte en sortant ou... est-ce que j'avais été mordue ? Ô Seigneur, si j'avais été mordue...

Quinn et moi exceptés, tout le monde se pressait contre la cage pour regarder les deux loups s'entretuer. Certains se collaient si près que la salive et le sang des bêtes les éclaboussaient. Quand j'ai tourné la tête, j'ai vu Jackson refermer ses mâchoires sur la patte arrière gauche de Patrick, qui s'est rebiffé en lui mordant le museau. J'ai aperçu Lèn dans l'assistance. Une angoisse insoutenable se lisait sur son visage blême.

Je ne voulais pas voir ça. Je préférais de loin regarder cette étendue de peau mate qui s'offrait à mes yeux plutôt que d'assister à la lutte à mort que les deux lycanthropes se livraient dans mon dos.

— Je saigne, ai-je posément annoncé à Quinn. Mais pas beaucoup.

Un jappement de douleur s'est élevé dans la cage : un des deux loups venait sans doute de marquer un point. J'ai tressailli.

C'est alors que le grand type aux yeux mauves m'a soulevée dans ses bras et transportée à l'autre bout de la salle, à bonne distance du combat. Il m'a aidée à m'asseoir par terre, le dos calé contre le mur.

Il se déplaçait avec une telle grâce, pour quelqu'un de si grand, que ça me fascinait. Il s'est agenouillé pour m'ôter mes chaussures, puis mes collants réduits en charpie et trempés de sang. J'ai frémi en le voyant s'allonger à plat ventre et empoigner ma cheville et mon genou, comme s'il s'apprêtait à déchiqueter un pilon de poulet géant. Sans dire un mot, il s'est alors penché et a commencé à lécher le sang le long de ma jambe. Je me suis mise à trembler de plus belle, me demandant s'il allait me mordre.

Le docteur Ludwig est venue jeter un coup d'œil et a hoché la tête.

— Ça va aller, a-t-elle décrété, avec une désinvolture qui m'a paru un peu condescendante.

Et, après m'avoir tapoté le crâne comme si j'étais un gentil toutou, elle est repartie en trotinant rejoindre ses assistants.

Pendant ce temps, les événements prenaient, de mon côté, une tournure pour le moins inattendue. Alors que j'aurais dû,

selon toute logique, être sur des charbons ardents, torturée par un insoutenable suspense, je retenais mon souffle pour étouffer soupirs et gémissements compromettants. Je me tortillais nerveusement en me demandant si je ne devais pas me soustraire à la langue chaude et experte de Quinn, qui s'activait le long de ma jambe. Quoique son esprit soit l'un des plus impénétrables que j'aie jamais rencontrés, j'avais dans l'idée qu'il éprouvait le même trouble que moi.

À la fin, il a posé sa joue contre l'intérieur de ma cuisse. Sa respiration s'était accélérée. Quant à moi, j'essayais de ne pas haleter comme une chienne en chaleur. En me lâchant, il m'a sciemment caressé la jambe. Quand il s'est redressé pour me regarder, ses yeux avaient changé : ils n'étaient plus mauves mais dorés, de petits lacs d'or pur bordés de cils sombres. Waouh !

J'imagine qu'en voyant mon visage, il a tout de suite su que j'étais un peu... émue.

— Ni le lieu ni l'heure, bébé, a-t-il commenté d'une voix encore plus rauque que d'habitude. Bon sang ! C'était... génial...

Et, sur ces bonnes paroles, il s'est étiré. Pas en bombant le torse et en étendant les bras, comme n'importe quel humain. C'était plutôt comme si une onde le parcourait des reins jusqu'au creux de la nuque : un des spectacles les plus curieux auxquels j'aie jamais assisté – et j'en ai vu des vertes et des pas mûres, vous pouvez me croire.

— Sais-tu qui je suis ? m'a-t-il alors demandé.

— Quinn ? ai-je hasardé.

— J'ai cru comprendre que tu t'appelais Sookie, a-t-il enchaîné en se mettant à genoux.

— Sookie Stackhouse.

Il m'a soulevé le menton pour m'obliger à le regarder en face. Je ne me suis pas défilée. Il n'a même pas cillé.

— Je me demande ce que tu vois, a-t-il finalement soupiré.

Il a retiré sa main. J'ai jeté un coup d'œil à ma jambe. La marque qu'elle portait, bien nette maintenant que le sang ne coulait plus, ne pouvait avoir été faite que par une éraflure.

— Pas de morsure, ai-je constaté d'une voix qui tremblait un peu.

J'ai senti un immense soulagement m'envahir.

— Non. Pas de nouvelle lycanthrope à la prochaine pleine lune, a-t-il confirmé en se relevant d'un mouvement fluide.

Il m'a tendu la main. Je me suis retrouvée debout sans bien comprendre comment. Un hurlement strident en provenance de la cage m'a brutalement ramenée à la réalité.

— Dis-moi un truc, Quinn : pourquoi diable ne peuvent-ils pas simplement voter, comme tout le monde ?

Ses yeux, qui avaient retrouvé leur habituelle couleur mauve, se sont légèrement plissés, tandis qu'un imperceptible rictus étirait le coin de sa bouche.

— Ça ne marche pas comme ça chez les changelings, bébé. On se reverra bientôt.

Et, sans ajouter un mot, il s'est éloigné en direction de la cage. La récréation était finie.

J'ai rejoint Claudine et Claude, qui ne cessaient de me lancer des regards anxieux par-dessus leur épaule. Ils m'ont fait une petite place entre eux et m'ont aussitôt enlacée, l'un passant un bras autour de mes épaules, l'autre autour de ma taille. Ils semblaient très perturbés, et j'ai même aperçu des larmes sur les joues de Claudine. Quand j'ai découvert ce qui se passait à l'intérieur de la cage, j'ai compris pourquoi.

Le loup gris dominait la situation. Le loup noir était couvert de sang. Il était toujours debout, toujours combatif, mais une de ses pattes arrière cédait sous son poids par moments. Il a réussi à se relever une fois, deux fois, mais, quand sa jambe a fléchi une troisième fois, le loup gris s'est rué sur lui. Les deux bêtes ont commencé à tourner, terrifiant tourbillon dont émergeaient, par intermittence, crocs étincelants, giclées de sang, lambeaux de chair sanguinolente et touffes de poils arrachés.

Oubliant toute retenue – et le règlement qui imposait le silence –, les lycanthropes criaient, encourageant leur champion. La violence du combat et le bruit assourdissant formaient un ensemble hallucinant, comme une représentation vivante du chaos. J'ai cherché Lèn des yeux. J'ai fini par le trouver. Il martelait à coups de poing les barres métalliques de la cage, agitation futile qui témoignait de son désespoir et de

son impuissance. Je n'avais jamais éprouvé autant de pitié pour quelqu'un. J'ai bien cru qu'il allait essayer d'entrer dans la cage. Ce qu'il n'avait aucune chance de faire : même si, aveuglé par la colère et le chagrin, Lèn perdait les pédales et tentait de venir en aide à son père, Quinn lui barrerait la route. Voilà qui expliquait pourquoi la meute n'avait pas choisi un des leurs pour arbitre.

Le combat s'est terminé subitement. Le loup gris avait refermé ses crocs sur la gorge de son adversaire. Il se contentait de l'immobiliser sans le mordre. Peut-être Jackson aurait-il continué à se battre, s'il n'avait pas été aussi grièvement blessé. Mais il était à bout de forces. Il gisait sur le flanc, poussant de petits gémissements plaintifs, incapable de se défendre. Un profond silence a alors envahi la salle.

— Patrick Furnan est déclaré vainqueur, a annoncé Quinn d'une voix forte.

Il avait conservé un ton parfaitement neutre et une mine impassible.

À peine le jugement de l'arbitre avait-il officialisé sa victoire que Patrick Furnan broyait la gorge de Jackson Herveaux, l'achevant d'un coup de dents.

Quinn avait pris en charge le démontage avec l'autorité que confère l'expérience : il donnait des instructions claires, concises et faisait procéder, avec méthode, à l'enlèvement du matériel qui avait servi à la compétition. Sous ses ordres, les membres de la meute ont rapidement réduit la cage en pièces détachées et rangé les différents agrès du test d'agilité ; une équipe s'est occupée du chargement et du transport, avant qu'une autre n'intervienne pour nettoyer le sang et faire disparaître toute trace du terrible combat qui venait de s'achever. Quant à moi, j'étais encore sous le choc.

Il n'est bientôt rien resté dans la salle de l'effroyable carnage qui s'y était déroulé. Patrick Furnan avait recouvré forme humaine. Le docteur Ludwig pansait ses nombreuses blessures. Ce n'était certainement pas moi qui allais le plaindre. Si j'avais un regret, c'était qu'il ne soit pas plus gravement atteint. Mais les loups de la meute n'avaient pas contesté sa victoire. Si aucun d'eux ne s'était insurgé contre une telle démonstration de violence et de cruauté, qui étais-je pour protester ?

Lèn semblait en bonnes mains : Maria-Star Cooper – une jeune lycanthrope que je connaissais vaguement pour l'avoir conduite à l'hôpital dans un état comateux (elle, pas moi) – le consolait.

Elle l'avait pris dans ses bras et lui caressait le dos tout doucement, s'efforçant de l'apaiser. Pas besoin de me dire qu'en de telles circonstances, Lèn préférait la compagnie des siens. Je l'avais bien vu dans ses yeux, quand je m'étais approchée pour l'embrasser. Ça m'avait fait mal, très mal. Mais ce n'était pas le moment de me lamenter : certes, je n'étais pas gâtée, depuis

quelque temps, mais là, il y avait vraiment plus malheureux que moi.

A ma droite, Claudine sanglotait dans les bras de son frère.

— Elle se laisse si facilement attendrir, ai-je murmuré à Claude, un peu étonnée de ne pas être en larmes, moi aussi.

Je ne pouvais pas pleurer Jackson Herveaux : je ne l'avais pas connu, ou si peu. C'était pour Lèn que j'avais de la peine.

— Elle a traversé la seconde guerre des elfes dans l'Iowa, m'a répondu Claude en secouant la tête. Elle a combattu aux côtés des plus valeureux d'entre eux. J'ai vu la tête d'un goblin qu'elle venait de décapiter lui tirer la langue. Ça l'a fait rire. Mais plus elle se rapproche de la lumière, plus elle devient sensible.

Ça m'a laissée sans voix. De toute façon, je n'avais ni le courage ni l'envie de demander des éclaircissements. Le monde des Cess pouvait garder ses mystères. J'avais eu mon compte pour la journée.

Tout avait disparu, à présent, y compris le corps de Jackson Herveaux, que le docteur Ludwig avait emporté je ne sais où pour le remettre en état (ou, du moins, dans un état que quelque histoire plausible puisse expliquer). Les membres de la meute se sont rassemblés autour de Patrick Furnan. Le vainqueur ne s'était toujours pas rhabillé et, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'avait pas le triomphe modeste : apparemment, la victoire ne lui enflait pas que les chevilles... Décidément, rien ne m'aurait été épargné !

Il se tenait debout, bien campé sur ses jambes, au centre d'un plaid rouge étendu par terre – de ceux qu'on laisse dans sa voiture pour les matchs de foot. Je sentais déjà le fou rire me gagner quand sa femme s'est avancée vers lui, tenant par la main une jeune fille brune à peine sortie de l'adolescence. La fille était aussi nue que Furnan. Ça m'a calmée net.

C'est alors que je me suis souvenue de la quatrième épreuve : Patrick Furnan allait coucher avec cette malheureuse fille devant tout le monde. Devant moi ? Ah, certainement pas ! Ça non ! Pas question ! J'ai voulu faire volte-face, mais Claude m'a retenue par le bras en me sifflant à l'oreille :

— Vous ne pouvez pas partir !

Comme je m'apprêtais à protester, il m'a plaqué la main sur la bouche et m'a carrément soulevée de terre pour m'entraîner vers les derniers rangs. J'ai poussé un juron, étouffé par la main de Claude.

— Taisez-vous ! m'a-t-il ordonné. Vous allez nous attirer des ennuis. Si ça peut vous consoler, c'est un acte rituel. La fille s'est portée volontaire. Après ça, je peux vous garantir que Furnan rentrera bien gentiment chez lui. Mais il a déjà assuré sa descendance avec son épouse légitime et il doit donner naissance à une seconde lignée. C'est sa contribution à la préservation de l'espèce. Ça marchera ou ça ne marchera pas, mais il faut que ça se fasse. C'est la coutume.

J'ai préféré fermer les yeux, et Claudine a eu la bonne idée de poser ses mains mouillées de larmes sur mes oreilles pour m'épargner les cris de bête en rut de cette ordure de Furnan. Intérieurement, je l'ai bénie. Ça ne m'a pas empêchée d'entendre la clameur de la foule quand « l'acte rituel » a été accompli. Les deux fées se sont alors détendues et m'ont laissée respirer. J'ai rouvert les yeux. La fille avait disparu, mais Furnan n'avait pas bougé. Il était toujours dans la même tenue.

Pour asseoir son pouvoir tout neuf, le nouveau chef de meute a alors reçu l'hommage de ses loups. Ils ont défilé devant lui l'un après l'autre, par ordre d'ancienneté, d'après ce que je pouvais voir – du plus vieux au plus jeune. Chaque lycanthrope venait lui lécher le dos de la main, avant de lui présenter son cou dans un geste de soumission symbolique. Quand le tour de Lèn est arrivé, j'ai soudain pris conscience du drame qui pouvait se jouer sous nos yeux. Un silence tendu a envahi la salle.

Après un long moment d'incertitude, Furnan s'est penché pour refermer ses dents sur le cou de Lèn. Je m'apprêtais déjà à hurler quand Claudine m'a bâillonnée à son tour. Furnan s'est alors redressé. Pas même une égratignure dans le cou de Lèn.

Mais l'avertissement était clair.

D'autres lycanthropes ont succédé à Lèn, puis, enfin, la meute s'est dispersée. Certains sont venus entourer le vainqueur pour le féliciter, d'autres se sont éloignés lentement, en silence.

Doublant les traîneurs, j'ai filé sans demander mon reste, droit vers la sortie. Le prochain qui m'inviterait à une cérémonie rituelle chez les Cess, je lui dirai d'aller se faire pendre ailleurs.

Une fois dehors, j'ai regagné ma voiture d'un pas lourd. Tous les trucs que j'avais refoulés dans le feu de l'action me revenaient, comme ce que j'avais lu dans l'esprit de Lèn, après la débâcle. Lèn pensait que je l'avais laissé tomber. Pourtant, il m'avait dit de venir et j'étais venue, non ?

Je savais maintenant que s'il avait tant insisté pour que j'assiste à la compétition, c'était parce qu'il soupçonnait Furnan d'avoir quelques mauvais tours dans son sac. Il en avait averti Christine, laquelle avait fait en sorte que je me serve de ma télépathie pour déjouer les plans de Furnan. Et, effectivement, j'avais découvert que Furnan trichait. Une preuve aussi accablante de sa déloyauté aurait dû suffire à le disqualifier et, par là même, à donner la victoire à Jackson.

Mais, contre toute attente, le vote de la meute s'était retourné contre Jackson, et la compétition avait repris, avec un enjeu beaucoup plus important et des risques encore plus grands. Je n'étais pour rien dans cette décision. Pourtant, aveuglé par le chagrin, Lèn en reportait toute la faute sur moi.

J'aurais bien voulu avoir encore assez de force et de colère en moi pour m'en offusquer. Mais j'étais trop triste.

Les jumeaux m'ont à peine dit au revoir avant de sauter dans la Cadillac de Claudine et de démarrer sur les chapeaux de roues, comme s'ils n'avaient qu'une hâte : retourner à Monroe. Dieu sait que je les comprenais ! Moi aussi, j'étais pressée de rentrer. Je n'avais cependant pas leur capacité de récupération. Il m'a fallu dix bonnes minutes, assise derrière le volant, pour me remettre de mes émotions, assez du moins pour faire la route jusqu'à Bon Temps.

J'ai envisagé d'appeler Sam pour me faire remplacer, mais finalement, je suis allée prendre mon service en début de soirée. J'ai accompli tous les gestes habituels : j'ai pris les commandes, apporté les bonnes consommations aux bons clients, rempli les pichets de bière, balancé mes pourboires dans mon bocal, essuyé les débordements accidentels et veillé à ce que notre nouveau cuistot – un vampire du nom d'Anthony Bolivar, qui

avait déjà fait de l'intérim chez nous – se tienne pour dit que le garçon de salle n'était pas pour lui. Mais j'effectuais mon travail comme un véritable automate. Le cœur n'y était pas. Pas la moindre étincelle, pas la plus infime satisfaction. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je ne m'éclatais pas dans mon boulot.

Sam semblait aller beaucoup mieux, lui, en revanche. Assis dans son coin, à regarder Charles bosser, il bouillait d'impatience de s'y remettre, ça se sentait. Peut-être même était-il un peu vexé de voir le succès croissant que le pirate avait auprès de la clientèle. Le vampire était vraiment charmant, on ne pouvait pas dire le contraire. Et, ce soir-là, il avait particulièrement soigné sa tenue : bandeau rouge à paillettes et, par-dessus son habituelle chemise blanche à manches bouffantes, une magnifique veste noire toute pailletée.

— Vous avez l'air bien triste, belle demoiselle, m'a-t-il lancé, comme je venais chercher un gin-fizz et un rhum-Coca.

— Oh ! C'est juste que la journée a été longue, ai-je répondu en m'efforçant de lui sourire.

J'avais déjà tellement d'autres trucs à digérer que, quand j'ai vu Bill franchir le seuil avec Shela Pumphrey, ça ne m'a fait ni chaud ni froid. Pas même lorsqu'ils se sont assis dans mon secteur. Je m'en fichais. Mais quand Bill m'a retenue par la main, alors que je me retournais pour aller chercher leurs commandes, je me suis violemment arrachée à son emprise.

— Je voulais juste savoir ce qui n'allait pas, m'a-t-il aimablement expliqué.

Pendant une fraction de seconde, j'ai repensé au bonheur que j'avais éprouvé dans ses bras cette nuit-là, à l'hôpital. J'ai même ouvert la bouche pour lui répondre. Mais lorsque j'ai surpris l'expression indignée de Shela, je me suis ravisée.

— Je reviens tout de suite avec ce PurSang, ai-je lancé gaiement, avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Après ça, je me suis concentrée sur le boulot. J'ai gardé mes distances avec Sam – j'avais eu ma dose de changelings pour la journée. Je redoutais en outre qu'il me demande ce qui n'allait pas, lui aussi, et je n'avais aucune envie de le lui dire, voilà tout. Ça vous est déjà arrivé de préférer bouder dans votre

coin en ressassant vos malheurs ? Eh bien, c'était exactement l'état d'esprit dans lequel j'étais.

Mais j'ai quand même été obligée d'aller voir Sam, finalement. Catfish voulait régler par chèque. Or, Sam se montrait inflexible sur ce point : lorsqu'un client voulait payer par chèque, il fallait d'abord lui demander son accord.

Sur le moment, ça ne m'a pas dérangée plus que ça, même si je me tenais sur mes gardes pour ne pas être tentée de me laisser aller aux confidences. Mais quand je me suis penchée vers lui pour lui exposer le problème – il y avait un boucan de tous les diables, dans le bar, alors, à moins de hurler, j'étais bien obligée de m'approcher –, il s'est exclamé :

— Mon Dieu, Sookie ! Mais avec qui es-tu encore allée traîner ?

Je me suis redressée brusquement. Sam ouvrait des yeux comme des soucoupes : il était à la fois choqué et manifestement effrayé par l'odeur que je portais sans le savoir.

— Où es-tu allée dénicher un tigre ?

— Un... tigre... ai-je bêtement répété, à moitié sonnée.

Eh bien, au moins, maintenant, je savais en quoi Quinn se changeait !

— Raconte.

— Non, ai-je aboyé. Certainement pas ! Bon, pour Catfish, je fais quoi ?

— Ça passe pour cette fois. Mais s'il y a le moindre problème, il n'est pas près de remettre les pieds ici.

Je n'ai pas jugé bon de transmettre la deuxième partie du message. J'ai accepté le chèque de Catfish, en même temps que sa débordante gratitude avinée.

Pour ne rien arranger, alors que je retournais au bar, j'ai accroché mon collier en argent au coin du comptoir, en me baissant pour ramasser une serviette qu'un pauvre type avait balancée par terre. Un des maillons a cédé, et j'ai rattrapé ma chaîne et ma petite croix en argent de justesse. Je les ai glissées dans ma poche. Bon sang ! Après avoir passé une sale journée, il fallait encore que je me coltine une sale soirée !

Ça ne m'a pas empêchée de faire un signe de la main à Shela, quand elle est partie au bras de Bill. Il m'avait laissé un

bon pourboire. Je l'ai fourré dans mon autre poche, si brutalement que j'ai failli la déchirer.

J'avais entendu le téléphone du bar sonner plusieurs fois et, comme je me dirigeais vers le passe-plat, un plateau chargé à la main, Charles s'est tourné vers moi en bougonnant :

— Il y a quelqu'un qui appelle toutes les cinq minutes et, chaque fois que je décroche, on me raccroche au nez. Ça commence à m'énerver.

— Sans doute des mômes, lui ai-je répondu pour le calmer. Ils vont finir par se lasser.

À peu près une heure plus tard, comme je posais un Coca devant Sam, le garçon de salle est venu me dire qu'on me demandait à la porte de service.

— Qu'est-ce que tu fabriquais dehors ? a aussitôt rugi Sam. Le garçon a eu l'air embarrassé.

— J'étais sorti faire une pause cigarette, vu que le vamp' m'a juré qu'il me saignerait, si j'en allumais une dedans, quand ce type est sorti de nulle part.

— À quoi il ressemble ? ai-je demandé.

— Oh ! C'est un vieux avec des ch'veux noirs, a résumé le garçon en haussant les épaules.

Pas doué pour les descriptions, le moussaillon (une expression de Charles).

— D'accord.

Je n'étais pas mécontente de faire une pause, moi non plus. Je me doutais un peu de l'identité de mon visiteur, et il valait mieux ne pas le faire attendre : si jamais il entra dans le bar, ce serait l'émeute. Sam a prétexté une envie pressante pour me suivre. Il a pris ses béquilles et m'a emboîté le pas en claudiquant dans le couloir. Il avait ses propres WC, juste à côté de son bureau, et il y est entré pendant que je gagnais la porte de service. Je l'ai ouverte avec circonspection et j'ai jeté un coup d'œil à l'extérieur. Déjà, j'avais le sourire aux lèvres. Le type qui m'attendait dehors avait le visage le plus célèbre de la planète — sauf pour les garçons de salle qui n'avaient pas trois poils au menton, apparemment.

— Bubba ! me suis-je exclamée, ravie de revoir le vampire.

On ne pouvait pas l'appeler par son vrai nom : ça le mettait dans tous ses états. Bubba était plus connu sous le nom de... Bon, laissez-moi vous présenter la chose comme ça : vous vous êtes posé des questions sur toutes ces mystérieuses apparitions, après sa mort ? Eh bien, l'explication était là, juste devant moi. Toujours pas ? Et si je vous dis Love me tender ? Ah, quand même !

Son passage à l'état de vampire ne s'était pas très bien passé, pour ne rien vous cacher. Il était tellement bourré... de médicaments, cette nuit-là... Pourtant, en dehors d'un penchant marqué pour le sang de chat, Bubba ne s'en sortait pas trop mal. Il faut dire aussi que la communauté des vampires s'occupait bien de lui : Eric l'employait comme garçon de courses, et ses fans aux dents longues le bichonnaient. Ses cheveux gominés étaient toujours impeccablement coiffés, ses longs favoris parfaitement taillés. Ce soir-là, il portait un blouson en cuir noir, un jean neuf et une chemise noir et argent. Il avait fière allure.

Je me suis empressée de le complimenter.

— Tu es rudement beau, ce soir, Bubba !

— Vous aussi, mam'zelle Sookie, a-t-il répondu, rayonnant.

— Tu voulais me dire quelque chose, peut-être ?

— Oui, mam'zelle. M'sieur Eric m'envoie vous dire « qu'il est pas c'qu'il paraît ».

J'ai cligné des paupières, un brin déconcertée.

— Qui ça, Bubba ? lui ai-je demandé, en veillant à garder un ton parfaitement posé.

— C'est un tueur à gages.

Je l'ai regardé sans comprendre. Non parce que le dévisager m'apporterait une réponse, mais parce que je me concentrais pour essayer de décoder son message. Erreur ! Bubba s'est mis à jeter des coups d'œil en tous sens avec des airs de bête traquée. Son sourire s'était évanoui d'un coup. J'étais en train de lui provoquer une belle crise d'angoisse.

— Merci, Bubba, ai-je aussitôt dit en lui tapotant l'épaule. Tu as bien fait ton travail.

— J'peux y aller, maintenant ? J'peux retourner à Shreveport ?

— Bien sûr.

Il ne me restait plus qu'à appeler Eric. Mais pourquoi diable n'avait-il pas pris le téléphone au lieu de m'envoyer Bubba ?

— J'me suis trouvé un raccourci par l'refuge des animaux, m'a confié fièrement Bubba.

Glups !

— Oh ! Parfait, me suis-je exclamée en imaginant déjà les dégâts, surtout parmi les chats.

— À la r'voyure, mam'zelle Sookie ! m'a-t-il lancé de l'autre bout du parking.

Juste au moment où vous vous disiez que Bubba était ce qui se faisait de pire en matière de vampire, il vous épatait en accomplissant un truc hallucinant – se déplacer à la vitesse de la lumière, par exemple.

— A la prochaine, Bubba ! lui ai-je gaiement répondu.

— Était-ce bien qui je crois que c'était ?

J'ai sursauté et je me suis retournée d'un bond. Charles avait déserté son poste derrière le comptoir et se tenait juste derrière moi.

— Vous m'avez fait peur !

Comme si ça ne se voyait pas !

— Navré.

— Oui, c'était bien lui.

— C'est ce que je pensais. Je ne l'ai jamais vu chanter en vrai. Ce doit être une expérience extraordinaire.

Charles ne me regardait pas en parlant. Ses yeux étaient rivés sur le parking, comme s'il avait l'esprit ailleurs. J'avais la très nette impression qu'il ne prêtait pas la moindre attention à notre conversation.

J'ouvrais déjà la bouche pour lui répondre quand ses paroles ont résonné dans ma tête. Les mots se sont figés sur mes lèvres. Il fallait pourtant que je dise un truc, n'importe quoi, sinon il risquait de se douter que quelque chose n'allait pas.

— Bon, il vaudrait peut-être mieux que je retourne bosser, ai-je lancé, avec ce sourire radieux qui éclaire systématiquement mon visage quand je suis nerveuse.

Et Dieu sait que je l'étais ! Avec la brusque révélation que je venais d'avoir, toutes les pièces du puzzle s'emboîtaient subitement. J'en avais la chair de poule. Lentement, j'ai commencé à reculer en direction du bar.

D'ordinaire, la porte du couloir était toujours ouverte, parce que les clients l'empruntaient sans cesse pour aller aux toilettes. Mais, à présent, elle était fermée. Je l'avais pourtant laissée ouverte, quand j'étais venue parler à Bubba...

Mauvais signe.

— Sookie, a alors murmuré Charles, je suis vraiment désolé.

— C'est vous qui avez tiré sur Sam, hein ? lui ai-je demandé, tout en tâtonnant dans mon dos pour trouver la poignée de la porte.

Il n'allait tout de même pas me tuer dans un bar bondé, si ? Puis je me suis souvenue de la nuit où Eric et Bill avaient vidé mon salon de tous les lycanthropes qui s'y étaient introduits. Ça ne leur avait pas pris plus de trois ou quatre minutes.

— Oui. Une sacrée aubaine pour moi que vous ayez intercepté la cuisinière et qu'elle soit passée aux aveux. Elle ne s'est pourtant pas accusée d'avoir tiré sur Sam, n'est-ce pas ?

— Non, c'est vrai. Et la balle qu'on a retrouvée sur Sam ne correspondait pas.

Mes doigts se sont enfin refermés sur la poignée de la porte. Si je la tournais, j'avais une chance de m'en tirer...

— Vous vouliez décrocher la place de barman ici, c'est ça ? ai-je enchaîné, persuadée qu'il fallait absolument continuer à lui parler pour l'empêcher de passer à l'action.

— Je pensais que je saurais me rendre utile, si Sam était mis hors jeu.

— Comment avez-vous su que je me tournerais vers Eric pour lui chercher un remplaçant ?

— Je l'ignorais. Mais je savais que quelqu'un finirait par lui dire, tôt ou tard, que, sans Sam, les choses risquaient de mal tourner Chez Merlotte. Comme cela revenait à vous mettre en danger, j'étais persuadé qu'Eric interviendrait. Et, comme j'étais le dernier arrivé, il était logique que ce soit moi qu'il envoie en priorité.

— Mais pourquoi faites-vous tout ça ?

— Eric a une dette à payer.

Il s'était rapproché sans que je m'en rende vraiment compte – quoiqu'il ait pris son temps, pour un vampire.

— Il semblerait qu'Eric ait découvert que j'avais menti à propos du nid de Jackson, a-t-il repris.

— Oui. Vous n'avez pas fait le bon choix.

— Pourquoi ? C'était le meilleur que je puisse faire : ce nid est une véritable fourmilière. Russell a tant d'hommes à son bord qu'il ne connaît pas lui-même l'intégralité de son équipage.

— Oui, mais ils ont tous entendu Bubba chanter. Il leur a offert un récital privé, un soir. Vous n'auriez jamais pu oublier un truc pareil. Je ne sais pas comment Eric a découvert le pot aux roses, mais dès que vous avez dit que vous n'aviez jamais entendu...

Il a bondi.

En moins d'un quart de seconde, je me suis retrouvée aplatie comme une crêpe sur le carrelage. Mais j'avais instinctivement plongé la main dans ma poche. Déjà, il s'apprêtait à me mordre. Ses crocs étaient complètement sortis et brillaient d'un éclat assassin dans la lumière des néons.

— Je ne peux pas faire autrement, a-t-il déploré. J'ai prêté serment. Je suis navré.

— Pas moi ! lui ai-je rétorqué, en lui enfournant ma chaîne en argent dans la bouche, avant de lui refermer la mâchoire d'une manchette.

Il a hurlé et m'a frappée. J'ai senti une violente douleur au côté, un os craquer. De petites volutes de fumée âcre s'échappaient de ses lèvres, à présent. J'ai réussi à reculer à quatre pattes et je me suis mise à crier, moi aussi. La porte s'est ouverte à la volée, et cinq ou six gars se sont rués dans le couloir. Malgré sa jambe plâtrée, Sam est sorti de son bureau comme un boulet de canon. À mon grand étonnement, il tenait un pieu à la main. Entre-temps, le vampire vociférant avait été jeté à terre par tant de solides gaillards en jean que je ne le voyais même plus. Charles essayait de mordre tout ce qui lui passait sous la dent, mais il avait la bouche en feu – au sens propre – et il avait du mal à se servir de ses crocs.

— File-moi ce pieu, mon garçon ! a soudain braillé Catfish, qui devait se trouver sous le tas gesticulant, au contact direct de son adversaire.

Sam a tendu l'arme en question à Hoyt Fortenberry, qui l'a passée à Dago Guglielmi, qui l'a lui-même remise entre les mains velues de Catfish Hennessey.

— On attend la police vamp' ou on s'en charge nous-mêmes ? Sookie ?

Après un terrible moment d'hésitation, j'ai fini par écouter la voix de la raison.

— Appelez les flics.

La police de Shreveport possédait une brigade d'agents vampires, un panier à salade adapté au transport des délinquants aux dents longues et des cellules spécialement conçues pour eux.

— Achevez-moi, a alors supplié Charles. J'ai échoué et je ne supporte pas la prison.

— Tu l'auras voulu ! s'est exclamé Catfish, avant de lui planter le pieu en plein cœur.

L'affaire étant réglée et le corps du vampire désintégré, les hommes sont retournés au bar et ont repris bien gentiment leurs places. Ça faisait quand même un drôle d'effet : pas un rire parmi la clientèle, pas beaucoup de sourires non plus. Et aucun de ceux qui étaient restés dans la salle n'a demandé aux autres ce qui s'était passé.

Je pouvais remercier Catfish et les autres : sans leur intervention, trente secondes de plus et on me retrouvait morte.

J'avais eu de la chance.

On a tous eu de la chance, ce soir-là, d'ailleurs : pour une fois, il n'y avait pas un seul membre des forces de police, ni du barreau, Chez Merlotte. Mais ça ne faisait pas cinq minutes que tout le monde avait regagné sa table que Dennis Pettibone, l'expert ès incendies, débarquait – le garçon de salle était encore en train de passer la serpillière dans le couloir, c'est dire. Le flic venait rendre une petite visite à mon amie Arlène. Sam m'avait bandé les côtes dans son bureau, et je suis revenue dans la

salle – à pas prudents, quand même – juste à temps pour demander à Dennis ce qu’il voulait boire.

Eric a eu de la chance, lui aussi, quand il a débarqué Chez Merlotte une demi-heure plus tard, que Sam n’ait plus de pieu sous la main. Vu l’ambiance électrique qui régnait dans le bar et la passable nervosité des clients, ça ne m’aurait pas étonnée qu’un fier-à-bras quelconque se dévoue pour le tuer – il ne s’en serait sans doute pas aussi bien sorti que ceux qui s’étaient jetés sur Charles, à mon avis.

— Tu n’as rien, Sookie ? m’a demandé Eric.

Malheureusement, sous le coup de l’anxiété, il m’avait attrapée par la taille.

— Aïe !

— Tu es blessée ? s’est-il aussitôt alarmé, avant de se rendre compte que cinq ou six gars s’étaient levés d’un bond.

— Juste quelques bleus, lui ai-je assuré, en faisant un énorme effort pour avoir l’air aussi en forme que je le prétendais. Tout va bien, ai-je ajouté en élevant la voix. C’est mon ami Eric, qui n’a pas arrêté de téléphoner au bar pour me prévenir. Je comprends maintenant pourquoi c’était aussi urgent.

Et j’ai regardé chacun de mes défenseurs en puissance droit dans les yeux, jusqu’à ce qu’ils se rassoient l’un après l’autre.

J’ai alors lancé à Eric, un ton plus bas :

— Viens, on va aller discuter tranquillement cinq minutes.

Mais Eric aspirait à tout sauf à la tranquillité.

— Où est-il ? Chaudes Pluies peut m’envoyer un régiment de coupeurs de tête s’il veut, mais je te garantis que je vais tuer cette ordure moi-même !

— C’est déjà fait, ai-je sifflé entre mes dents. Hé ! Tu vas te calmer un peu, oui ?

Sam nous a autorisés à emprunter son bureau, le seul endroit qui offrait à la fois des chaises et un minimum d’intimité. Perché sur un tabouret de bar, la jambe posée sur une caisse de whisky, Sam était de nouveau à son poste, derrière le comptoir.

— Bill a fait des recherches dans sa base de données, m'a expliqué Eric avec un petit sourire satisfait. Twining m'avait dit qu'il venait du Mississippi. J'en avais donc conclu qu'il était un des nombreux ex-mignons de Russell. J'avais même appelé Russell pour lui demander si Twining avait travaillé pour lui. Russell m'avait répondu qu'il renouvelait si fréquemment son stock qu'il n'avait qu'un très vague souvenir de ses anciens pensionnaires. Comme tu as pu le constater à Jackson, Russell et moi n'avons pas tout à fait la même façon de gérer notre personnel.

C'était le moins qu'on puisse dire ! Malgré ma douleur lancinante au côté, ça m'a fait sourire.

— Comme je n'avais toujours aucune information solide, j'ai demandé à Bill de faire des recherches. Il a retrouvé la trace de Twining et l'a suivie, depuis la nuit où il a été vampirisé à celle où il a prêté allégeance à Chaude Pluie.

— C'est Chaude Pluie qui l'a vampirisé ?

— Non, non, a répliqué Eric avec impatience. Chaude Pluie a vampirisé le maître de Charles. Et quand ce dernier a été tué, lors de la guerre contre les Indiens, Charles a prêté allégeance à Chaude Pluie. Comme Chaude Pluie estimait qu'il n'avait pas obtenu réparation, après la mort de Grande Ombre, il a envoyé Charles pour me faire payer la dette que, dans son esprit, j'avais toujours envers lui.

— Mais pourquoi me tuer ? En quoi ça pouvait régler ta dette ?

— Il s'était imaginé, après avoir prêté l'oreille à certains commérages, que tu étais très importante pour moi et que ta mort m'atteindrait autant que celle de Grande Ombre l'avait frappé lui-même.

— Ah !

Qu'est-ce que vous vouliez répondre à ça ?

J'ai fini par lâcher :

— Alors, comme ça, Chaude Pluie et Grande Ombre... fricotaient ensemble ?

— Oui, mais ce n'était pas ce que tu crois : ce n'était pas tant sexuel que... sentimental, entre eux. C'est l'affectif qui les liait vraiment.

— Donc, parce que Chaude Pluie a trouvé insuffisante l'amende que tu lui avais versée pour la mort de Grande Ombre, il a envoyé Charles avec pour mission de te faire souffrir autant que lui ? C'était sa façon à lui de te rendre la monnaie de ta pièce ?

— Oui.

— Et Charles est allé à Shreveport, a fait sa petite enquête, a découvert mon existence et a décrété que ma mort réglerait la note.

— Apparemment.

— Il a alors entendu parler du mystérieux tireur qui s'en prenait aux changelings, il a découvert que Sam en était un lui-même et il lui a tiré dessus pour avoir une bonne raison de venir à Bon Temps.

— Oui.

— Franchement tordu, comme plan, non ? Pourquoi Charles ne s'est-il pas contenté de me sauter dessus pour me saigner, tout simplement ?

— Parce qu'il voulait que ta mort ait l'air d'un accident. Il ne voulait pas que la faute retombe sur un vampire : il n'avait pas envie de se faire prendre, évidemment, ni que Chaude Pluie encoure la moindre condamnation.

J'ai fermé les yeux, atterrée.

— Donc, c'est lui qui a mis le feu chez moi, et pas ce pauvre Marriot. Ça ne m'étonnerait pas qu'il l'ait trucidé avant même la fermeture du bar et qu'il l'ait emmené jusque chez moi rien que pour lui faire porter le chapeau... Ô mon Dieu ! Charles m'a emprunté mes clés de voiture, ce soir-là ! Je parie que le malheureux était dans mon coffre ! Peut-être pas mort, mais hypnotisé. C'est Charles qui lui a mis cette carte bidon dans la poche. Ce pauvre type n'était pas plus membre de la Confrérie du Soleil que moi.

— Ça a dû passablement agacer Charles, quand il s'est aperçu que tu étais entourée de si nombreux... « amis », a lâché Eric d'un ton glacial, au moment même où une paire de ces soi-disant amis passaient bruyamment devant le bureau, prenant le prétexte d'un petit tour aux toilettes pour le garder à l'œil.

— Oui, sans doute, ai-je acquiescé avec un petit sourire en coin.

— En tout cas, tu as l'air... mieux que je ne le pensais, a-t-il repris, sans grande conviction toutefois. Moins traumatisée, comme on dit maintenant.

— Crois-moi, Eric, je suis née sous une bonne étoile. Tu ne peux pas imaginer les horreurs que j'ai vues, aujourd'hui... Au fait, la meute de Shreveport s'est dégoté un nouveau chef. Et c'est un menteur, un tricheur et un salaud de la pire espèce.

— J'en déduis donc que Jackson Herveaux a, une fois encore, perdu sa mise.

— Oh ! Il a perdu beaucoup plus que ça...

Eric a écarquillé les yeux.

— Alors, c'était aujourd'hui ? J'avais entendu dire que Quinn était en ville. Pourtant, il ne laisse pas passer grand-chose, d'habitude, et il n'est pas vraiment du genre à fermer les yeux.

— Il n'a rien à voir là-dedans. C'est une décision de la meute qui a coulé Jackson. Normalement, ça aurait dû l'aider... Malheureusement, c'est le contraire qui s'est produit.

— Mais que faisais-tu là-bas ? Ce satané Léonard n'aurait pas essayé de se servir de toi – ou de tes dons, plus exactement – pour faire pencher la balance, par hasard ?

— Se servir de moi ? Ah ! Tu sais de quoi tu parles !

— Oui, mais moi, au moins, je suis clair à ce niveau-là, a-t-il rétorqué en m'adressant un regard d'une limpidité qu'aucun scrupule ne venait troubler.

Quel culot ! J'ai éclaté de rire. Je croyais pourtant que je n'aurais plus envie de rire avant longtemps. Et voilà que je me marrais comme une baleine.

— On ne peut plus vrai !

— Si j'ai bien compris, ce cher Charles Twining n'est plus de ce monde ? s'est alors enquis Eric avec un calme olympien.

— Exact.

— Eh bien, décidément, dans les parages, les humains ne manquent pas d'esprit d'initiative ! Des dommages collatéraux ?

— Une côte cassée.

— C'est bien peu contre un vampire qui se bat pour sauver sa peau.

— Pas faux.

— Quand Bubba est rentré et que j'ai pu constater, en l'écoutant, qu'il n'avait pas correctement délivré son message, le galant homme que je suis s'est précipité ici pour se porter à ton secours. J'avais essayé de te téléphoner toute la soirée pour te prévenir, mais, chaque fois, c'était Charles qui décrochait.

— Extrêmement galant de ta part, en effet, ai-je admis. Mais, les choses étant ce qu'elles sont, parfaitement inutile.

— Bon. Eh bien, dans ce cas, je vais retourner m'occuper de mon propre bar. Au fait, nous allons élargir la gamme de nos produits dérivés, au Croquemitaine.

— Ah ?

— Oui. Que dirais-tu d'un calendrier de nus ?

— Mmm... Et tu seras dedans ?

— Oh, mais bien sûr ! Monsieur Janvier.

— Alors, mets-m'en trois de côté. J'en offrirai un à Arlène et un à Nikkie. Et j'en accrocherai un chez moi.

— Si tu me promets de le garder ouvert à ma page, je te ferai cadeau du tien.

— Marché conclu !

— Ah ! Une dernière chose avant que je m'en aille, a-t-il ajouté en se levant.

Je l'ai imité, quoique beaucoup plus lentement.

— Je vais avoir besoin de toi début mars.

— Je vais vérifier sur mon agenda. C'est pour quoi ?

— Une petite conférence au sommet : la réunion de tous les rois et reines de la communauté du Sud. Le lieu n'a pas encore été arrêté, mais quand il le sera, il faudra que tu me dises si tu peux te libérer pour m'accompagner.

— J'ai un peu de mal à me projeter si loin, Eric.

Je n'ai pas pu réprimer une grimace en marchant vers la porte.

— Attends une minute !

Et, tout à coup, il s'est retrouvé devant moi.

J'ai levé les yeux vers lui. Bon sang ! Que j'étais donc fatiguée !

Il s'est penché pour m'embrasser. Il a à peine effleuré mes lèvres : un vrai baiser-papillon.

— Je t'ai donc dit que, sexuellement, je n'avais jamais rien connu de mieux... m'a-t-il murmuré à l'oreille.

— Oui.

— Mais... en as-tu dit autant ?

— Ah ! Tu voudrais bien le savoir, hein ?

Et, sur ces mots, la « bombe sexuelle » de Bon Temps a planté là le tombeur aux dents longues de Shreveport pour aller faire ce qu'elle savait encore faire de mieux : serveuse Chez Merlotte.

Table des matières

1.....	3
2.....	22
3.....	27
4.....	48
5.....	62
6.....	77
7.....	104
8.....	122
9.....	146
10.....	159
11.....	181
12.....	197
13.....	229
14.....	253
15.....	281
16.....	304